

PENSÉES
DU PÈRE
BOURDALOUE,
De la Compagnie de Jesus,
SUR DIVERS SUJETS
DE RELIGION ET DE MORALE.

TOME SECONDE.

Sixième Edition.



A P A R I S,
Chez { GISSEY, rue de la vieille Bouclerie.
La Veuve BORDELET, rue S. Jacques.
DURAND, rue du Foin.

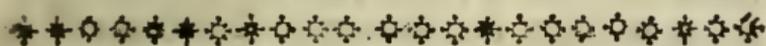
M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





PENSÉES
SUR DIVERS SUJETS
DE RELIGION,
ET DE MORALE.



DE LA PRIERE.

Précepte de la Priere.

SAINTE Augustin s'étonnoit que Dieu nous eût fait un commandement de l'aimer, puisque de lui-même il est souverainement aimable, & qu'indépendamment de toute Loi, tout nous porte à ce divin amour & tout nous l'inspire. Conformément à cette pensée du S. Docteur, n'y a-t-il pas lieu

de nous étonner aussi nous-mêmes , que Dieu nous ait fait un commandement de prier , puisque tout nous y engage , & que d'abandonner la Priere , c'est abandonner tous nos intérêts , qui en dépendent.

Commandement certain & indispensable ; & sans insister sur tous les autres motifs qui regardent Dieu plus immédiatement , & le culte de religion que nous devons à cette Majesté souveraine , commandement fondé , par une raison spéciale , sur la charité que nous nous devons à nous-mêmes. Car à quoi nous oblige étroitement & incontestablement cette charité propre ? à prendre tous les moyens que nous jugeons nécessaires pour nous soutenir au milieu de tant de périls qui nous environnent , & pour échapper à tant d'écueils , où sans cesse nous pouvons échouer & nous perdre. Or entre ces moyens il n'en est point de plus efficace ni de plus absolument requis , que la priere ; comment cela ? parce que dans l'impuissance naturelle & l'extrême foiblesse où nous sommes , nous ne pouvons nous suffire à nous-mêmes ; c'est-à-dire , que nous ne pouvons pas nous-mêmes résister à toutes les tentations ,

nous préserver de tous les dangers ,
 fournir à tous les besoins , qui dans le
 cours des choses humaines se succèdent
 sans interruption les uns aux autres ;
 d'où il s'ensuit qu'il nous faut donc du
 secours , & un secours prompt , & un
 secours puissant , & un secours conti-
 nuel , qui est le secours de Dieu & de
 sa grace. Mais ce secours par où l'ob-
 tiendrons-nous ? par la priere. C'est
 ainsi que le Fils de Dieu nous l'a déclai-
 ré , & qu'il s'en est expliqué dans les
 termes les plus formels : *Si vous deman-*
dez quelque chose à mon Pere , & que vous
le demandiez en mon nom , il vous le donnera.
 Ce qui nous fait entendre , par une ré-
 gle toute contraire , que si nous ne de-
 mandons pas , Dieu ne nous donnera
 pas. Or si Dieu ne nous donne pas ,
 nous manquerons de secours ; si nous
 manquons de secours , nous ne nous
 soutiendrons pas , nous succomberons ;
 si nous succombons , nous périrons &
 nous périrons par notre faute , puisqu'il
 ne tenoit qu'à nous de prier , & par
 conséquent de ne pas périr. Dieu donc
 qui ne veut pas qu'aucun périsse , & qui
 par la loi de la charité que nous ne
 pouvons sans crime nous refuser à nous-
 mêmes , nous ordonne de n'omettre

Joan. 14.
 13.

aucun moyen nécessaire pour éviter notre perte, veut que nous ayons recours à la priere, & nous en fait un précepte.

Précepte qui nous marque deux choses les plus dignes de notre étonnement : l'une de la part de Dieu, l'autre de la part de l'homme. Quel providence dans Dieu, qu'elle bonté, quel excès de miséricorde & de libéralité nous fait voir ce commandement? Tout ce que nous pouvons attendre des Maîtres de la terre, & en quoi consiste auprès d'eux notre plus haute faveur, c'est que par une affection particuliere & qui ne s'étend qu'à un petit nombre de favoris, ils soient disposés à écouter nos demandes & à nous les accorder. Mais ils s'en tiennent-là, & ils ne nous font point une obligation étroite de leur demander quoi que ce soit : ils nous laissent là-dessus dans une liberté entière. Vous, mon Dieu, Pere tout-puissant & tout bon, vous ne vous contentez pas d'une telle disposition de votre cœur à notre égard. C'est trop peu pour vous ; & vous ne nous dites pas seulement, *demandez & vous recevrez* : mais vous nous ordonnez de demander, mais vous nous faites un de-

voir de demander ; mais vous nous reprochez comme un crime & un crime capital , de ne pas demander. Hé ! que vous importent , Seigneur , tous les vœux que nous formons & que nous vous adressons ? Que dis-je , ô mon Dieu ? vous nous aimez , & cela suffit. Votre amour veut se satisfaire ; il veut s'exercer , & que nous nous mettions en état d'attirer sur nous vos dons & d'en profiter. Point d'autre intérêt qui vous touche que le nôtre.

D'ailleurs , ce que nous découvrons dans l'homme ce même précepte de la priere , n'est pas moins surprenant. C'est l'aveuglement le plus prodigieux , & la plus mortelle insensibilité pour nous-mêmes. Quoi ? nous avons continuellement besoin du secours de Dieu ; sans cette assistance & ce secours d'en haut nous ne pouvons rien ; qu'il vienne un moment à nous manquer , nous sommes perdus : & cependant pour exciter notre zèle & notre vigilance à l'implorer , ce secours du Ciel , dont nous ne pouvons nous passer , Dieu a jugé qu'il falloit un commandement exprès ! D'où nous devons conclure combien sur cela il nous a donc connu aveugles & insensibles. Or une telle insensibilité , un

tel aveuglement ne tient-il pas du prodige ?

Oui sans doute, c'est un prodige ; mais toute prodigieuse qu'est la chose ; voici néanmoins, j'ose le dire, un autre prodige plus inconcevable : & quoi : C'est qu'après même & malgré le commandement de Dieu, nous recourions encore si peu à la prière, & nous en faisons si peu d'usage.

S'il nous survient quelque affaire fâcheuse ; si nous craignons quelque disgrâce temporelle dont nous sommes menacés ; si nous avons quelque intérêt à ménager dans le monde & quelque avantage à obtenir, que faisons-nous d'abord & quelle est notre ressource ? On pense à tous les moyens que peut suggérer l'industrie, l'intrigue, la prudence du siècle ; on cherche des Patrons en qui l'on met sa confiance, & dont on tâche de s'appuyer ; on intéresse, autant qu'il est possible, les hommes en sa faveur : mais de s'adresser à Dieu avant toutes choses ; de lui recommander les desseins qu'on a formés afin qu'il les benisse ; de lui représenter dans une fervente prière les dangers où l'on se trouve, & les calamités dont on est affligé, c'est ce qui ne vient pas

à l'esprit, & à quoi l'on ne fait nulle attention : comme si Dieu n'entroit point dans tous les événemens humains ; comme s'il n'y avoit aucune part, & qu'il n'étendît pas jusques-là sa providence ; comme si nos soins indépendamment de lui pouvoient nous suffire, & qu'il y eût moins à compter sur les secours qu'il nous a promis, que sur ceux qu'on attend d'un ami, ou de quelque autre personne que ce soit, qui veut bien s'employer pour nous. Outrage dont Dieu se tient, & doit se tenir grièvement offensé.

Delà qu'arrive-t-il le S. Esprit nous l'apprend : *Malheur à celui qui se confie* Jerem: *dans la créature aux dépens du Créateur, & c. 17. 5.* *qui prend pour son soutien un bras de chair.*

Dieu permet que nos projets échouent, que nos mesures deviennent inutiles, que nos espérances soient trompées ; que tous les maux dont on vouloit se garantir, viennent fondre sur nous : que des parens, des amis, de prétendus protecteurs manquent, ou de pouvoir pour nous soutenir, ou de bonne volonté pour y travailler. Dieu, dis-je, le promet ; & c'est alors que forcés par une dure nécessité, & n'ayant plus d'autre refuge, nous commençons à

8 P R É C E P T E , &c.

lever les mains vers lui , & à réclamer son assistance.

Or en de pareilles conjonctures qu'auroit-il droit de nous répondre? s'il pensoit & s'il agissoit en homme, il nous rejetteroit de sa présence, il refuseroit de nous écouter, il nous renverroit à ces faux Dieux que nous lui avons préféré, il nous abandonneroit à nous-mêmes, il insulteroit à notre misere & il s'en feroit un triomphe, bien loin d'y compatir en aucune sorte & de la soulager. Mais c'est ici le miracle & le comble de sa miséricorde. Miracle que nous ne pouvons assez admirer, & qui mérite toute notre reconnoissance. Quoiqu'il soit le dernier à qui nous allions, & que nous n'allions même à lui que par une espèce de contrainte, il veut bien néanmoins encore nous entendre. Il veut bien nous ouvrir son sein, & prêter l'oreille à nos prieres. Il veut bien y condescendre, & devenir notre appui, notre consolateur, notre restaurateur. Il veut bien pour nous rétablir & nous relever, nous tendre les bras & répandre sur nous ses dons. Voilà ce qui n'appartient qu'à une bonté souveraine. C'est être miséricordieux bien-faisant en Dieu.



*Sécheresses & aridités dans la Priere.
Esprit de Priere.*

Quelle misere, mon Dieu, quelle contradiction ! vous êtes pour moi la source de tous les biens : dans l'Eternité vous ferez toute ma béatitude ; & dès cette vie je ne puis prétendre de plus solide bonheur, que d'approcher de vous, que d'être en votre présence & devant vous, que de converser & de m'entretenir avec vous : je le sçais, j'en suis instruit, la foi me l'enseigne, la raison me le donne à connoître, l'expérience me l'apprend & me le fait sentir. Toutefois, Seigneur, comment est-ce que je vais à la priere où je dois vous parler, vous écouter, vous répondre ? Comment est-ce que je vais & que je demeure à l'oraison, qui ne doit être autre chose qu'un commerce intime entre vous & moi ? Je dis entre vous, tout grand que vous êtes, ô souverain Maître de l'univers ; & moi tout méprisable, tout néant que je suis, vile & abjecte créature.

A peine ai-je plié le genou, à peine

10 SECHERESSES ET ARIDITÉS

fuis-je resté quelques momens au pied d'un oratoire pour vous offrir mes hommages , que je pense à me retirer. Mon esprit volage & sans arrêt , m'abandonne , se porte partout ailleurs. Mon cœur , comme une terre sans eau, ou comme une herbe fanée & sans suc, n'a ni goût , ni sentiment , ni mouvement. D'où il arrive que je tombe dans une indifférence & une langueur , qui me rend un des plus saints exercices insipide & onéreux. J'en devrois faire mon plaisir le plus doux , mais il me devient un fardeau & une peine.

Voilà , Seigneur , le triste état où je me vois , & dont j'ai bien sujet de m'humilier. Quoi , mon Dieu , vous daignez me recevoir auprès de vous ; vous me permettez de vous exposer humblement & avec une espèce de familiarité mes pensées ; vous trouvez bon que je vous adresse mes vœux ; vous prêtez l'oreille pour m'entendre ; & mon ame stérile & aride ne m'inspire rien , ne produit rien , ne vous dit rien ? Si c'étoit par une crainte respectueuse , qui tout à coup me saisit , à la vue de vos Grandeurs, & qui m'interdit ; si c'étoit par un principe de religion , par une vive impression de votre ado-

DANS LA PRIERE. II

vable Majesté, je ne laisserois pas de vous honorer alors & mon silence même vous parleroit. Mais je dois à ma condamnation & à ma honte, le confesser : c'est par une froideur mortelle, c'est par une lenteur oisive & paresseuse, c'est par un assoupissement que rien ne réveille. Ah ! Seigneur, ne finira-t-il point ? Il y a long-tems que je me le reproche, & que je souhaite d'en sortir : mais ce ne fera qu'avec votre grace, & de moi-même je ne le puis. Or cette grace, je vous la demande : Je viens à vous pour cela, j'ai recours à vous : & dans la priere que je vous fais, tout le fruit que je me propose, est d'obtenir de vous l'esprit de priere.

Don précieux, que votre Prophete nous a promis de votre part & en votre nom. C'est par sa bouche que vous avez dit, *je répandrai sur Jérusalem un esprit de priere*; & c'est-à-dire, que vous répandrez sur l'ame fidèle un esprit d'intelligence, un esprit de recueillement, un esprit de piété. Un esprit de lumiere & d'intelligence, qui dans la priere lui découvrira vos éternelles vérités, les lui fera creuser & approfondir, jusqu'à ce qu'elle en soit remplie & toute pénétrée. Un esprit de recueillement, qui

Zach.
c. 12.

pendant la priere effacera de son souvenir toute idée du monde, la dégagera de toute vue humaine, la détournera de tout objet étranger & profane, en sorte que des yeux de la foi elle ne voie que vous, & que toutes ses puissances intérieures ne soient occupées que de vous. Un esprit de piété, qui lui donnera un attrait particulier à la priere, qui l'y affectionnera, qui lui en facilitera la pratique; tellement qu'elle en fasse sa nourriture, son repos, sa joie, ses plus cheres délices.

Tel étoit l'esprit qui animoit vos Saints dans ces longues & ferventes oraisons, où descendoit sur eux les plus purs rayons de votre clarté céleste; où vous les élevez aux plus hautes connoissances de vos adorables & innombrables perfections; où ils vous contemploient comme face à face; où ils s'abysmoient, & se perdoient amoureuxment en vous; où leurs cœurs s'embrasoient du feu le plus ardent, & où ils goûtoient des douceurs ineffables. Aussi avec quel empressement alloient-ils à la priere, avec quel zèle & quelle assiduité! C'étoit leur entretien le plus ordinaire; c'étoit

pour ainsi parler, leur pain de tous les jours, & leur délassement le plus agréable dans les fonctions laborieuses qui les occupoient.

Par votre grace, ô mon Dieu, cet esprit de priere ne s'est point retiré du Christianisme. Il y est encore, & il agit parmi ce petit nombre de Justes que vous vous êtes réservés sur la terre. C'est lui qui, selon le langage de votre Apôtre, *soutient leur infirmité*. C'est lui qui prie dans eux & pour eux, *avec des gémissemens qui ne se peuvent exprimer* : & vous, Seigneur, qui sondez le fond des cœurs, *vous sçavez ce qu'il leur inspire*. Vous voyez leurs larmes, vous entendez leurs soupirs, vous êtes témoin de leurs secrets élancemens vers vous, de leurs désirs enflammés, de leurs saints transports. Hélas ! malgré toute mon indignité, voilà où je pourrois aspirer & parvenir moi-même, si j'apportoais à la priere plus de soin, plus de préparation ; & si j'apprenois à me faire plus de violence pour recueillir mes sens, pour fixer l'attention de mon esprit, & pour exciter les affections de mon cœur.

Car quoiqu'il soit vrai, que sans égard aux dispositions d'une ame, quelque

Rom. c.
8. 26.

SECHERESSES ET ARIDITÉS

bien préparée qu'elle puisse être, vous l'éprouvez quelquefois par des sécheresses où sa volonté n'a point de part; il est certain néanmoins, suivant l'ordre commun de votre providence, qu'à proportion des efforts que nous faisons pour vous chercher dans l'oraison, nous vous y trouvons; & que c'est aux âmes les plus vigilantes, les plus attentives sur elles-mêmes, que vous vous communiquez avec plus d'abondance. De là donc, aussi négligent & aussi lâche que je le suis & que je me connois, dois-je m'étonner que tout le tems de ma priere se passe en des tiédeurs & des égaremens continuels; & n'est-ce pas à ma lâcheté & à mon extrême négligence que je dois les imputer?

Du moins, mon Dieu, n'ai-je point encore perdu l'estime de la priere. Du moins, ai-je encore cet avantage d'en comprendre l'excellence, l'utilité, la nécessité. C'est une ressource pour en allumer tout de nouveau dans moi l'esprit, & pour le ressusciter. Je vois quel besoin nous avons tous de ce secours, & quel besoin j'en puis avoir plus que les autres. Je n'ignore pas ce que les disciples de votre Fils bien-aimé lui disoient: *A qui irons-nous, Sei-*

gneur, si ce n'est à vous ! vous avez les paroles de la vie éternelle. Et je sçais de plus que pour aller à vous, il n'y a point de voie plus droite que la priere. Je sçais que la priere est cette Mystérieuse Échelle que vit votre Serviteur Jacob, laquelle touchoit de la terre au Ciel, & par où vos Anges montoient & descendoient, pour nous marquer comment l'oraison porte vers vous nos vœux, & attire sur nous vos dons. Je suis persuadé de tout cela, & dans cette persuasion, je regarde comme un des malheurs pour moi le plus funeste, & comme la ruine entière de mon ame, si, rebuté de la priere, je ne venois à l'abandonner. Vous ne l'avez point encore permis, & vous ne le permettez point. Quelque éloignement que j'en puisse avoir par mon indolence naturelle & par ma faute, je ne l'ai point après-tout quittée jusques à présent, & je ne la veux point quitter. Vous benirez ma résolution, & vous aurez égard à ma persévérance. Vous m'aidez à vaincre cette lenteur habituelle qui m'appesantit, & qui rend ma priere si languissante. Vous m'inspirerez vous-même, & vous m'animerez.

Je n'attends pa toutefois, Seigneur,

16 SECHERESSES ET ARIDITÉS

que d'abord vous me traitiez comme tant d'ames vertueuses , ni que vous me favorisiez des mêmes communications. Ce sont des graces qu'il faut mériter, & dont vous récompensez notre fidélité & nostre constance. Mais du reste , ayez pitié, mon Dieu, de ma foiblesse ; & pour seconder mes efforts, faites au moins couler sur moi de tems en tems quelques gouttes de cette rosée qui s'insinue dans les cœurs les plus endurcis , & qui les amollit. Sans cette onction divine , je me défie de ma fermeté & de mon courage. Cependant , qu'il en soit ainsi que vous l'ordonnerez : ce sera toujours le mieux , & pour votre gloire & pour mon bien. A quelques épreuves qu'il vous plaise de me mettre, je les accepte. Vous ne m'y délaisserez pas ; mais vous me soutiendrez , afin que je puisse les soutenir.

Car je l'ai dit , mon Dieu, & souffrez que je m'explique encore devant vous sur un sujet dont il m'est si important de me bien convaincre. Il est vrai , que les dégoûts de la priere où nous tombons à certains tems , que ces langueurs sensibles & ces désolations qui nous abbattent & semblent nous faire perdre tout courage, sont quelquefois
de

de simples épreuves dont se sert votre providence , pour purifier vos Elus & les perfectionner. Vous vous éloignez d'eux en apparence, lors même qu'ils vous cherchent avec l'intention la plus pure & le zèle le plus sincere. Ils vous parlent, & vous ne leur répondez point. Il vous réclament, & vous êtes comme insensible à leurs vœux. Ils s'écrient sans cesse, & vous disent comme cet aveugle de l'Évangile, *Seigneur, faites* Luc. c. 1.8.41. *que je voye*; mais vous les laissez en d'épaisse ténèbres & dans une nuit obscure qu'ils ne peuvent percer: à peine leur reste-t-il quelque lueur pour se conduire. Situation affligeante & presque accablante: il n'y a que ceux qui passent ou qui ont passé par ce désert, qui puissent bien connoître ce qu'il en coûte pour y marcher. Vous avez en cela, mon Dieu, vos desseins toujours adorables & toujours favorables, quoique rigoureux. Vous voulez exercer vos Elus par de rudes combats, afin de multiplier leurs couronnes, par les victoires qu'ils remporteront. Vous voulez leur apprendre à vous servir pour vous-même, & par un pur esprit de foi & d'amour, & non point pour les consolations intérieures, ni toutes les douceurs

18 SECHERESSES ET ARIDITÉS

spirituelles qui pourroient les attirer à vous & les y attacher. Vous voulez leur fournir de quoi vous prouver leur fidélité & leur constance, & par-là même leur fournir les sujets de sanctification & de mérite. Voilà vos vues, toutes salutaires & toutes miséricordieuses; & dès qu'une ame y est bien entrée, qu'elle est bien instruite & bien persuadée de cette vérité, c'est un appui qui la soutient dans ses langueurs involontaires & ses attiédifsemens.

Que dis-je, mon Dieu, & n'ai-je pas toujours lieu de me confondre là-dessus & de m'humilier? Ces délaissemens apparens & ces aridités dans la priere, j'en conviens, ce sont souvent des épreuves: où vous mettez les ames les plus fidèles; mais il n'est pas moins ordinaire que ce soient de justes châtimens dont vous punissez les ames négligentes. Vous ne les écoutez point, ou vous semblez ne les point écouter, parce qu'en mille choses elles vous refusent ce que vous demandez d'elles, & qu'elles résistent à vos divines volontés. Vous ne vous communiquez point à elles, parce qu'elles vont à vous sans préparation, & qu'elles demeurent auprès de vous sans réflexion & sans at-

tention. Vous leur fermez votre sein, parce qu'elles ne se sont pas fait la moindre violence pour se recueillir en vous, & pour vous rappeler à elles-mêmes. Or n'est-ce pas-là mon état, & de quoi pourrois-je me plaindre, quand je ne puis m'en prendre qu'à moi du peu de goût que je sens à la priere, & du peu de fruit que j'en retire ? Mais, Seigneur, c'est déjà une heureuse disposition pour guérir le mal, que d'en connoître le principe. Il s'agit d'y apporter le remede, & c'est pourquoi j'implore votre secours. Les Apôtres demandoient autrefois à votre Fils, leur Maître & le nôtre, qu'il leur enseignât à prier : voilà ce que je ne cesserai point de vous demander moi-même. Il y faut de ma part plus de soin, plus de vigilance, plus d'efforts pour fixer mon esprit & pour exciter mon cœur ; il y faut plus de ferveur & plus d'assiduité à remplir tous mes devoirs : mais sans vous tous mes soins seroient inutiles. Jetez un regard sur moi du plus haut des cieux. Faites luire sur votre serviteur un rayon de votre lumiere. Parlez-lui au cœur, & par cette parole intérieure que vous lui ferez entendre, daignez le former vous-même à con-



*Recours à la Priere dans les afflictions
de la vie,*

Psalm.
76.

DAns l'affliction où j'étois, je me suis sou-
venu de Dieu, & j'ai senti la joie se ré-
pandre dans mon cœur. C'est ce qu'éprou-
voit le Prophete Royal, & c'est le té-
moignage qu'il en rend lui-même. Le
sceptre ni la couronne, qu'il portoit, ne
l'exemptoient pas de peines; ou plutôt,
n'est-ce pas ce qui l'exposoit aux plus
grandes peines? Quoi qu'il en soit, à
quoi dans toutes ses peines avoit-il re-
cours? à la priere. Il y trouvoit son sou-
tien, son repos, sa consolation. Res-
source des ames affligées, & ressource
immanquable. Il faut en avoir fait l'ex-
périence pour le connoître.

En effet, ce n'est jamais en vain
qu'une ame s'adresse à Dieu dans la
douleur qui la presse. Souvent elle ne
sçait pas, ni ne peut sçavoir par où
Dieu la consolera. Souvent même, à
rien croire que les sens & que la raison

humaine , il lui semble que son mal est sans remede , tant elle en est possédée & accablée. Mais qu'elle ne s'écoute point elle-même , qu'elle se fasse violence pour surmonter un certain dégoût qui l'éloigne de la priere , (car le chagrin dégoûte de tout :) Que dans un esprit de foi & de confiance elle aille à Dieu , elle se prosterne aux pieds de Dieu, elle se jette dans le sein de Dieu. Qu'elle lui dise comme David : Vous êtes , Seigneur, souverainement équitable dans vos jugemens ; mais vous n'êtes pas moins compatissant à nos maux ni moins charitable. Vous exercez sur moi votre justice en m'affligeant ; exercez encore sur moi-même votre miséricorde en me consolant. Qu'elle agisse & qu'elle parle de la sorte , Dieu se laissera toucher à cette priere : il y prêtera l'oreille, & elle opérera dans le tems.

Je dis dans le tems marqué de Dieu. Il a ses momens , & ce n'est pas toujours sur l'heure , ni dès le jour même qu'il calme la tempête , & qu'il remet une ame dans sa première tranquillité. Mais au bout de quelques heures , de quelques jours , ou extérieurement il la console par quelque événement.

auquel elle ne s'attendoit pas, & qui lui présente une scène toute nouvelle & plus agréable; ou il la fortifie intérieurement, par quelque réflexion qui lui fait envisager les choses sous des idées moins tristes & moins fâcheuses. Car comme la plûpart de nos chagrins ne viennent que d'une imagination blessée, il ne faut assez communément qu'une vue, qu'une réflexion, pour dissiper le nuage qui enveloppoit l'esprit & qui le plongeoit dans une noire mélancolie. Dans un instant on ne se reconnoît plus; on est plus le même; ce qui sembloit un monstre, ne paroît plus qu'un vain phantôme; on a honte de sa foiblesse passée, & de l'abbatement où l'on est tombé; on se relève, & on rentre dans la paix. Qui fait tout cela? c'est qu'on n'a pas oublié Dieu, & qu'on s'est tourné vers Dieu. De-là cet

Jac. c. 5. 13. Fructum asferunt in patientia. Luc. c. 3. important avis de l'Apôtre Saint Jacques : *Si quelqu'un est dans la tristesse; qu'il prie.* Peut-être Dieu tardera-t-il un peu à venir & à ramener la sérénité : mais ne cessons point de prier. La priere, comme la parole de Dieu, *produit son fruit dans la patience.*

C'est de quoi nous avons, sinon un exemple, du moins une figure, dans la

personne de Jesus-Christ. Ce divin Sauveur se voyant à la veille de cette sanglante passion, où la justice de son Pere l'avoit condamné, & sentant le trouble & les agitations de son ame, ne cherche point ailleurs de soulagement à sa peine, que dans la priere. S'il eût suivi l'attrait & le sentiment naturel, il se fût arrêté avec ses Apôtres, il leur eût déchargé son cœur, il leur eût représenté l'extrémité des maux qui lui pendoient sur la tête, & la rigueur du supplice qu'il alloit subir. C'eût été pour lui une espece d'adoucissement, de les entretenir, de les écouter, de recevoir les témoignages de leur zèle, de leur attachement à sa personne, de leur compassion. Mais il connoissoit trop combien il y a peu de fonds à faire sur les hommes; & combien peu l'on en peut attendre de solides secours dans les adversités de la vie. Il l'éprouvoit même sur l'heure: à peine ses Apôtres faisoient-ils quelque attention à ce qu'il leur disoit, à peine l'écouloient-ils; ils demeuroient plongés dans le sommeil, & ne lui répondoient pas une parole.

Que lui restoit-il donc? la priere: mais une priere humble & soumise,

24 R E C O U R S A L A P R I E R E
mais une priere continue & prolongée pendant des heures entieres, mais une priere fréquente & réitérée jusques à trois fois sur le même sujet & dans la même conjoncture. Et en quoi consistoit-elle, cette priere; à quoi se réduisoit-elle? Elle ne consistoit point en de longs discours; mais selon le rapport des Evangélistes, elle se réduisoit à quelques mots entrecoupés qu'il prononçoit, & qu'il répétoit de tems en tems: Du reste, il se tenoit prosterné devant son pere, il se soumettoit à ses ordres, il acceptoit ses arrêts; il attendoit dans le silence que ce Pere tout-puissant & tout miséricordieux jettât sur lui un regard favorable, qu'il le rassurât, qu'il le fortifiât, qu'il lui rendît la tranquillité & le calme.

Chose admirable, & merveilleux effet de la priere! Il sembloit que le Ciel fût insensible aux gémissemens & aux vœux redoublés de ce Dieu Sauveur. Il prioit & se remettoit à prier, & sans se rebuter, il recommençoit encore tout de nouveau; mais ses inquiétudes, ses allarmes, ses ennuis, ses combats intérieurs, bien loin de lui donner quelque relâche, croissoient au contraire jusqu'à le faire tomber en défaillance,

lance, & à lui causer une sueur de sang. Tout cela est vrai ; mais tout cela n'étoit point une preuve de l'inutilité de sa priere. Elle devoit agir dans peu, & le moment approchoit où il en devoit sentir l'efficace. Il vint, ce moment : la priere, ou, pour mieux dire, la grace d'enhaut, fruit ordinaire de la priere, eut bientôt dissipé ses frayeurs, relevé son courage, & fait succéder dans son ame aux plus violens orages ; la sérénité la plus parfaite. Quelle heureuse & quelle subite révolution dans les sentimens & les dispositions de son cœur ! Avant que de prier, & jusques dans l'exercice de la priere il étoit tout interdit, tout abbatu, tout désolé : mais sa priere finie ce fut tout à coup, pour ainsi dire, comme un autre homme. Plus rien qui l'étonnât, plus rien qui le déconcertât, plus rien qui pût altérer sa fermeté désormais inébranlable, & cette nouvelle force dont il se trouva revêtu.

D'où nous pouvons juger, quelle est l'illusion non seulement de tant de mondains, mais de tant de Chrétiens mêmes & de personnes pieuses, qui par l'aveuglement le plus déplorable quittent le remede lorsqu'ils en ont un be-

soin plus pressant ; je veux dire , qui dans l'affliction se retirent de la priere , & la négligent , lorsque la priere leur est plus nécessaire & qu'ils en peuvent tirer plus d'avantage. Car voilà l'erreur : on est rempli d'amertume , on a dans l'esprit mille pensées qui l'attristent & qui le tourmentent , on a dans le cœur mille mouvemens qui le saisissent , qui l'irritent , qui le soulevent. Que faire en cette situation pénible & douloureuse ? on se persuade pouvoir alors se distraire avec plus de liberté ; on se croit en droit de s'émanciper , & de laisser ainsi pendant quelque tems meurir la plaie & se fermer ; on retranche de ses pratiques journalieres ; on abrege ses prieres les plus communes , bien loin d'en ajouter de nouvelles : c'est-à-dire , qu'on se prive de la plus sûre , & même de l'unique ressource qu'on puisse avoir , & que par un égarement pitoyable on cherche sa consolation où elle n'est pas , sans la chercher où elle est , & où tant d'autres l'ont trouvée avant nous. On la trouveroit à un Autel , on la trouveroit à un Oratoire & aux pieds du Crucifix , on la trouveroit dans une méditation , dans une communion ; on la trouveroit par-tout , dès que l'ame s'éleve-

DANS LES AFFLICTIONS. 27
roit à Dieu, & le reclameroit en im-
plorant son assistance.

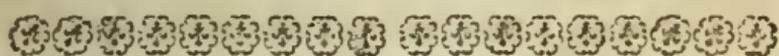
On me dira : mais le moyen de prier, lorsqu'on est sans cesse obsédé du sujet qui nous chagrine, & qu'on ne peut presque penser à autre chose, ni être touché d'autre chose ? Dans ce renversement & ce bouleversement de l'ame, pour s'exprimer de la sorte, est-on maître de recueillir son esprit, & est-on maître d'affectionner son cœur. Ah ! j'en conviens, & telle est notre misere : il y a de ces tems orageux, où l'on n'est proprement maître, ni de son esprit par rapport à l'attention que demande la priere ; ni de son cœur, par rapport à une certaine affection. Mais prions au moins comme nous le pouvons : or nous le pouvons toujours, puisqu'au moins nous sommes toujours maîtres d'aller nous présenter devant Dieu, & de nous tenir auprès de Dieu. Cette seule présence parlera pour nous, & dira, confusément tout ce que nous ne pourrons dire distinctement & en détail. Ainsi le Prophete Jérémie dans une posture de suppliant & prosterné aux pieds du Seigneur, se contentoit de lui représenter sa peine : *Voyez mon Threu. Dieu, considerez en quelle affiiction je me c. 9.*

trouve. Ce langage se fait entendre à Dieu : il en démêle tout le sens, & il est très-disposé à y répondre.

Mais j'ai prié, & je n'éprouve point qu'en j'en sois mieux. Peut-être n'en êtes vous pas mieux actuellement, ou peut-être avez-vous quelque lieu de le croire, parce que votre sensibilité est toujours la même : mais retournez à la priere, persévérez dans la priere, demeurez-y & attendez le Seigneur. S'il diffère, il sçaura bien vous dédommager de ce délai. On ne perd rien avec lui, & il ne lui faut qu'un instant pour former le plus beau jour dans la plus épaisse nuit, & pour faire succéder la joie la plus pure aux plus ameres douleurs. D'autres que vous en ont fait l'épreuve, & ils en ont tous rendu le même témoignage. Croyez-les, & mettez-vous en état de pouvoir bien-tôt vous-même en servir comme eux de témoin.

Mais je me sens bien : le chagrin qui me poursuit est plus fort que moi ; je n'en reviendrai jamais. Jamais ! Hé qui êtes-vous, Homme de peu de foi, pour mettre des bornes à la vertu de la grace & à la douceur de son onction ? Est-il un cœur si ferré qu'elle ne puisse ouvrir,

& où elle ne puisse pénétrer ; & par tout où elle s'insinue & elle pénètre, est-il une blessure si profonde, si envenimée, si cuisante, dont elle ne puisse amortir le sentiment ? Vous avez mille voies, Seigneur, pour la répandre, cette onction sainte. Ces voies nous sont inconnues, mais c'est assez que vous les connoissiez. Votre Esprit souffle où il veut, quand il veut, de la maniere qu'il veut. Nous ne sçavons où il va, ni comment il y va, mais enfin il y va lorsqu'on a pris soin de l'y appeler, & il y porte l'abondance de la paix. O ! qu'il est doux, cet Esprit du Seigneur ; & selon la parole de votre Prophete, qu'il est doux, mon Dieu, pour ceux qui vous craignent : qu'est - ce donc, pour ceux qui esperent en vous, qui vous aiment, & qui vous invoquent ?



Prière mentale ou pratique de la méditation. Son importance à l'égard des gens du monde.

Dans le dernier entretien que nous eumes il y a quelque tems, je me hazardai à vous parler de la méditation ; mais vous en parutes surpris, &

vous me répondites d'un ton assez décisif, que cela ne convenoit gueres à un homme du monde, sur-tout à un homme aussi occupé que vous l'êtes, & qu'il falloit renvoyer ces sortes d'exercices aux solitaires, aux Religieux, à un petit nombre de personnes dévotes, qui passent leurs jours dans la retraite. Voilà votre pensée ; mais permettez-moi de vous déclarer ici plus expressément la mienne, & d'insister tout de nouveau sur la proposition que je vous ai faite.

A vous en croire, une courte méditation chaque jour, n'est point une pratique qui vous soit propre dans votre état : mais pour vous détromper de cette erreur, je vais vous faire quelques questions qui vous sembleront fort étranges, & qui ne seront pas néanmoins hors de propos. Car quand vous me dites : me convient-il de m'adonner à la méditation ? je vous dis moi, & je vous demande : vous convient-il de vous sauver ? Vous convient-il de conserver votre ame nette de tout péché capable de la perdre éternellement & de la damner ? Vous convient-il au milieu de tant de pièges, de tant d'écueils où votre condition vous expose par rapport à la conscience, de les décou-

vrir tous , & de les bien connoître , pour y prendre garde & pour les éviter ? Vous convient-il de sçavoir où vous en êtes avec Dieu , ce que vous devez à Dieu , comment vous vous en acquittez devant Dieu , si dans toute la conduite de votre vie vous agissez selon les principes de l'Évangile & de la Loi de Dieu ? Vous convient-il d'apprendre la Religion que vous professez , d'en pénétrer les grandes vérités , & de vous en remplir ; de n'oublier jamais les hautes espérances qu'elle vous donne , & les terribles menaces qu'elle vous fait ; de vous prémunir ainsi contre mille occasions , mille tentations , d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles , & que peut-être vous ne les remarquez pas ? Tout cela dis-je , & le reste vous convient-il dans le monde ? Sans doute qu'étant chrétien comme vous prétendez l'être , vous n'hésitez pas à reconnoître qu'il n'est rien de plus important pour vous , ni rien par conséquent de plus convenable , que tout ce que je viens de vous marquer. Or tout ce que je viens de vous marquer dépend de la méditation ; & par une suite incontestable , rien donc , en quelque état que vous soyez , ne vous convient

Sans une sérieuse méditation sur le salut, comment travaillerez-vous solidement & efficacement à une affaire, où les illusions sont si fréquentes & les égaremens si communs ? Comment vous maintiendrez-vous dans l'innocence chrétienne, si vous n'avez la crainte du péché dans le cœur ; & comment vous imprimerez-vous dans l'ame cette crainte du péché, si vous ne vous appliquez souvent à considérer les puissans motifs qui vous en doivent inspirer de l'horreur ? Comment, assailli de tant de passions également impétueuses & artificieuses, les réprimerez-vous & appercevrez-vous leurs déguisemens & leurs surprises, si par d'utiles retours sur vous-même, vous ne vous étudiez à démêler tous vos sentimens, & à rectifier toutes vos intentions ? Le moyen que dans l'embarras & la diversité d'occupations qui vous répandent au dehors, vous ayez toujours présente la vuë de vos devoirs, & que dans vos délibérations, dans vos résolutions, vous ne vous écartiez jamais des voies de la justice ou de la charité, à moins que vous ne preniez sans cesse la balance du sanctuaire pour peser chaque chose

devant Dieu, & pour examiner ce qu'il y a de bon & ce qu'il y a de défectueux? Le moyen qu'au milieu de tant de précipices dont vous êtes environné de toutes parts, n'ouvrant jamais les yeux pour mesurer vos démarches & vous laissant aller au hazard, vous ne fassiez pas de tristes & de funestes chutes; que ne repassant jamais dans votre esprit la loi du Seigneur, vous en foyez assez instruit pour la pratiquer fidèlement & pleinement; que ne vous retraçant jamais le souvenir des grandes vérités de la foi, des jugemens de Dieu, de ses châtimens & de ses miséricordes, de votre fin dernière, d'une souveraine béatitude, d'un enfer, vous puissiez sans être appuyé & comme armé de ces considérations, résister aux attaques de vos ennemis invisibles, & repousser leurs traits empoisonnés? Qu'en sera-t il donc de vous? ce qu'il en est d'une multitude infinie de mondains, qui manquent de réflexions, vivent dans des ignorances criminelles, commettent des fautes très-grièves, négligent les plus essentielles obligations, portent le nom de chrétien & n'ont presque nulle teinture, nulle idée du christianisme: se font des règles & une morale à leur

34 PRIERE MENTALE
mode ; les suivent sans scrupule , & courent à la perdition avec aussi peu d'inquiétude , que s'ils étoient dans le chemin le plus sûr & le plus droit.

En vérité l'on ne vous comprend pas, vous autres gens du monde ; & quoiqu'éclairés d'ailleurs, vous êtes , au regard du salut, bien aveugles dans vos raisonnemens. Vous tombez en des contradictions monstrueuses. Vous êtes les premiers à dire que le salut est une affaire capitale ; & vous ne voulez pas vous donner le loisir d'y penser. Vous dites que c'est une affaire difficile & incertaine ; & vous ne voulez faire nulle attention aux moyens d'y réussir & de l'assurer. Vous dites que c'est une affaire indispensable & d'une nécessité absolüe ; & vous vous croyez dispensés des exercices qu'on y juge les plus propres , & qui peuvent le plus y contribuer. Ainsi de tous les autres points que je pourrois parcourir , où vous supposez dans la spéculation les mêmes principes que nous , & vous tirez néanmoins dans la pratique des conclusions toutes contraires.

Vous faites plus ; & pour ne point sortir du sujet dont il s'agit entre nous , vous vous prévalez contre l'usage de la

OU PRATIQUE DE LA MEDITAT. 35
méditation, de cela même qui doit être pour vous une raison plus pressante & plus particuliere de vous y rendre assidu. Car vous alléguez le bruit, le tumulte, les soins, les engagements, les agitations du monde : tout votre tems, dites-vous, s'y consume, & à peine pouvez-vous vous reconnoître. Or voilà justement pourquoi vous avez plus besoin d'une solide méditation : afin que ce tumulte & ce bruit du monde ne vous jette point dans un oubli entier de Dieu, & de ce qui lui est dû ; afin que ces soins du monde, comme des épines, n'éteuffent point dans vous le bon grain de la parole de Dieu, & qu'ils ne vous détournent point du soin de votre ame & de sa perfection ; afin que ces engagements du monde ne deviennent point pour vous des engagements d'iniquité, & que ce ne soient point des pierres de scandale où votre vertu se démente ; afin que ces agitations du monde ne vous troublent point, & , si j'ose m'exprimer de la sorte, ne vous étourdissent point, jusqu'à vous endurcir le cœur, & à vous ôter tout sentiment de piété : car c'est ce qui arrive communément.

Le dirai-je ; & quelle peine aurois-je

à le dire , puisque ce n'est point un paradoxe , mais une vérité certaine & indubitable ? Un Solitaire , un Religieux , une personne de piété & séparée du monde , quoique vivant dans le monde , pourroient plus aisément se passer de la méditation ; & la preuve en est très-naturelle : parce que dans le silence du désert , dans l'obscurité du cloître , dans le repos d'une vie pieuse & retirée , il y a beaucoup moins d'objets qui les puissent distraire ; & qu'après tout , au défaut de la méditation , ils ont bien d'autres observations qui les attachent à Dieu , qui leur en renouvellent à toute heure la pensée , qui en cent manières différentes leur remettent devant les yeux les maximes éternelles , & qui par là leur sert de préservatifs contre la dissipation de l'esprit , & tous les relâchemens où elle seroit capable de les porter. Mais dans le train de vie où vous êtes , & dans la situation où il vous met , si vous rejetez la sainte méthode que je vous prescric , & si vous refusez de vous y assujettir , que vous restera-t-il pour y suppléer ?

Peut-être est-ce le terme de méditation qui vous choque : car la foiblesse du mondain va quelquefois jusques-là.

On est prévenu contre tout ce qui a quelque apparence de vie dévote ; & c'est assez d'entendre nommer certaines pratiques , pour en concevoir du dégoût , & pour traiter ceux qui nous les proposent , d'esprits simples & de gens qui ne sçavent pas le monde. Et bien , si le nom ne vous plaît pas , laissez-le , j'y consens ; mais retenez la chose ; il importe peu du reste comment vous l'appellerez. Et ne me dites pas que vous ne sçavez point méditer , & que vous n'en avez nul usage : car je dis moi au contraire , qu'il n'est rien dont nous ayons plus d'usage que de la méditation , & que sans étude nous sçavons méditer sur tout. Nous sçavons méditer sur une affaire temporelle , sur un intérêt de fortune ; méditer sur un procès ou à poursuivre , ou à soutenir , ou à décider ; méditer sur une entreprise , sur un emploi , sur un parti , sur un établissement , sur un mariage , méditer sur une intrigue politique , sur une négociation , sur un traité , sur un commerce ; méditer sur un ouvrage d'esprit , sur un point de doctrine , sur une question , une opinion de l'école ; & s'il faut l'ajoûter , méditer même sur un crime que nous projettons : c'est-à-dire , que

sur tout cela & sur tout le reste, dont le détail seroit infini, nous sçavons réfléchir, raisonner, chercher des moyens, prendre des précautions, démêler le bien & le mal, le vrai & le faux, ce qui convient & ce qui ne convient pas, ce qui peut profiter & ce qui peut nuire. C'est-à-dire, que nous sçavons sur tout cela délibérer, examiner, peser les raisons, prévoir les obstacles, faire des arrangemens, former des résolutions. C'est-à-dire, que nous sçavons penser à tout cela, en tous lieux, en tous tems, le matin, le soir, le jour, la nuit, & y penser sans ennui, sans distraction, avec l'attention la plus infatigable & la plus constante. Comment n'y aura-t-il que les choses de Dieu & que le salut, à quoi nous ne puissions appliquer notre esprit, ni arrêter nos pensées? Comment sera-ce l'unique sujet: sur quoi la méditation nous devienne, ou nous semble impraticable? En deux mots, *veillez* suivant l'importante leçon du Sauveur des hommes, & *priez*. Veillez & observez attentivement tous vos pas, pourquoi? parce que vous marchez dans un pays ennemi, & qu'à tout moment vous pouvez être surpris. Priez & implorez humblement la grace d'en-haut, pourquoi?

parce que vous êtes foible , & que fans l'assistance divine vous ne pouvez vous défendre. Veillez , & votre vigilance rendra votre priere plus efficace auprès de Dieu : priez , & votre priere secondera votre vigilance par les secours qu'elle vous attirera de la part de Dieu. Or pour l'un & pour l'autre , le même Sauveur vous donne encore cet avis , qui est de vous retirer à l'écart , & de rentrer en vous-même ; examinant devant Dieu toute votre conduite , vous demandant compte de toutes vos actions , supputant & vos progrès & vos pertes , prenant des mesures pour réparer le passé & pour réformer l'avenir , vous excitant , vous encourageant , vous adressant au Ciel & l'intéressant en votre faveur. Il n'est point question d'y employer beaucoup de tems , mais d'être exact & régulier à y donner tous les jours quelque tems. Vous sçauvez bien le ménager , ce tems , & le trouver , dès que vous le voudrez ; & vous le voudrez dès que vous comprendrez bien le prix de votre ame , & combien il vous importe de la sauver.

Mais c'est ce que vous n'avez point encore compris comme il faut ; & de ce que vous ne le comprenez pas , voilà

40 P R I E R E M E N T A L E
pourquoi vous y pensez si peu. Vous
pensez à toute autre chose ; vous vous
occupez de toute autre chose : hé ! ne
penserez-vous jamais à vous-même ?
jamais ne vous occuperez - vous de
vous-même ? Car ce que j'appelle vous-
même , ce ne sont point ces biens , ces
plaisirs , ces honneurs mondains qui
passent si vite , & à quoi vous êtes néan-
moins si attentif. Ce ne sont point tou-
tes ces affaires ou domestiques , ou é-
trangères qui ne regardent que des in-
térêts temporels , & dont vous avez
sans cesse la tête remplie. Tout cela
n'est point vous-même , puisque tout
cela peut être séparé de vous , & qu'in-
dépendamment de tout cela vous pou-
vez subsister , & être ou éternellement
heureux , ou éternellement malheureux.
Mais vous-même , vous dis-je , c'est cet-
te ame immortelle qui fait la plus no-
ble partie de votre Estre , & que Dieu
vous a confiée ; cette ame dont la perte
seroit pour vous le souverain malheur ,
quand vous pourriez posséder tout le
reste ; & dont le salut au contraire doit
être votre souveraine béatitude , quand
il ne vous resteroit rien d'ailleurs , &
que tout vous seroit enlevé. Voilà en-
core une fois , & à proprement parler
ce

OU PRATIQUE DE LA MEDITATION. 41
ce que vous êtes , & voilà par consé-
quent ce qui demande toutes vos ré-
flexions . Or ces réflexions ne se font
que par la méditation , & de-là vous
jugez avec quelle raison , on vous re-
commande une pratique si salutaire.



*Usage des Oraisons jaculatoires, ou
des fréquentes aspirations
vers Dieu.*

ON demande assez communément
des pratiques pour se recueillir au
dedans de soi-même , dans les différen-
tes occupations de la vie. On se plaint
du peu de loisir qu'on a pour vaquer
à la priere & pour se réveiller souvent
& se renouveler en esprit par ce saint
exercice. D'où il arrive que malgré
toutes les résolutions qu'on a prises à
certains tems , une multitude d'affaires
qui se succèdent les unes aux autres,
nous fait perdre le souvenir de Dieu ;
& que dans cet oubli de Dieu , on se
dissipe , on se relâche , on devient tout
languissant , ou du moins qu'on agit
d'une façon toute humaine & sans mé-
rite. Or le remede le plus aisé , le plus

prompt, comme aussi le plus efficace & le plus puissant, c'est ce qu'on appelle selon le langage ordinaire, prieres jaculatoires & dévotes élévations de l'ame à Dieu.

Ce sont certaines paroles, vives & affectueuses, par où l'ame s'élançe vers Dieu, tantôt pour lui marquer sa confiance, tantôt pour le remercier de ses dons, tantôt pour exalter ses grandeurs, tantôt pour s'anéantir devant ses yeux, quelquefois pour fléchir sa colere & pour implorer sa miséricorde, toujours pour lui adresser d'humbles demandes, & pour réclamer son secours. Ces prieres sont courtes, & ne consistent qu'en quelques mots; mais ce sont des mots pleins d'énergie, & si je l'ose dire, pleins de substance. De là vient qu'on les nomme prieres jaculatoires, parce que ce sont comme des traits enflammés qui tout à coup partent de l'ame, & percent le cœur de Dieu.

L'Écriture & sur-tout les Pseaumes, nous fournissent une infinité de ces aspirations, & c'est-là particulièrement qu'on les peut choisir. Telle est, par

Psf. 72.

ex. 26. Vous êtes le Dieu de

Psf. 5. mon cœur; ou cette autre, O mon Dieu &

18.

ma miséricorde ; ou cette autre, Qui me ^{Pf. 5.4.} *donnera des ailes comme à la colombe, pour* ^{7.} *aller à vous, Seigneur, & me reposer en vous ?*
 ou mille autres que je passe, & dont le détail seroit trop long. Il y en a pareillement un très-grand nombre que Dieu avoit inspirées aux Saints & qu'ils s'étoient rendu familières : comme celle de saint Augustin, *Beauté si ancienne & toujours nouvelle, je vous ai aimé trop tard ;* ou celle de saint François d'Assise, *Mon Dieu & mon tout ;* ou celle de sainte Thérèse, *Souffrir ou mourir ;* ou celle de saint Ignace de Loyola, *Que la terre est peu de chose pour moi, Seigneur, quand je regarde le Ciel !*

Quoique ces prières, quelles qu'elles soient, & quelques sentimens de piété qu'elles expriment, puissent être propres à tout le monde, dès-là qu'elles nous élevent & qu'elles nous portent à Dieu, il est vrai néanmoins qu'il y en a qui conviennent plus aux uns qu'aux autres. Car comme dans l'ordre de la nature les qualités & les talens sont différens ; ainsi dans l'ordre de la grace les dons du Ciel ne sont pas les mêmes, mais chacun a son attrait particulier qui le touche davantage, & qui fait sur son cœur une plus forte

impression. Celui-là est le plus susceptible d'une humilité & d'une crainte religieuse ; & celui-ci, d'un amour tendre & d'une confiance filiale. Or c'est à nous dans cette diversité, de prendre ce qui se trouve plus conforme à notre goût, & à nos dispositions intérieures. L'expérience & la connoissance que nous avons de nous-mêmes, doit nous le faire connoître.

Et il n'y a point à craindre que la continuité du même sentiment, & une fréquente répétition des mêmes paroles ne nous cause du dégoût, & ne nous devienne ennuyeuse. Cela peut arriver & n'arrive en effet que trop dans les sentimens humains. Ils perdent, par l'habitude, toute leur pointe : ils se rallentissent, & n'ayant plus de quoi piquer une ame, ils viennent enfin à s'amortir tout-à-fait & à s'éteindre. Delà ces vicissitudes & ces changemens si ordinaires dans les amitiés & les sociétés du monde. Ce ne sont que ruptures & que réconciliations perpétuelles, parce que le même objet ne plaît pas toujours également, & que d'un jour à l'autre le cœur prend de nouvelles vues & de nouvelles affections. Mais selon la remarque de S. Gregoire, il y a dans

Les choses de Dieu cet avantage inestimable, que plus on les pratique, plus on les goûte; de même aussi que par une suite bien naturelle, plus on les goûte, plus on les veut pratiquer. En sorte que le sentiment qu'ils ont une fois inspiré, au lieu de diminuer par l'usage, croît au contraire & n'en a que plus d'onction.

Il n'est donc pas besoin de les interrompre ni de les varier: le même exercice peut suffire dans tous les tems, & il n'y faut point d'autre assaisonnement que celui que la grace y attache. A quoi se réduisoit toute la priere de ce pieux Solitaire dont il est rapporté, qu'il passoit les journées & les nuits presque entières à dire seulement: *Beni soit le Seigneur mon Dieu.* Il le répétoit sans cesse, & après l'avoir dit mille fois, il se sentoit encore plus excité à le redire. Car en ce peu de mots il trouvoit un fonds inépuisable de douceurs & de délices spirituelles. Il en étoit saintement ému & attendri; il en étoit ravi, & comme transporté hors de lui-même. Ce n'est pas qu'il fût fort versé dans les méthodes d'oraison, ni qu'il en connût les règles: le mouvement de son cœur joint à l'inspiration divine, voilà l'uni-

46 U S A G E D E S O R A I S O N S
que & la grande règle qu'il suivoit.
Avec cela le sujet le plus simple, étoit
pour lui la plus abondante matière &
une source intarissable

Il est vrai néanmoins, qu'il y a des
esprits, à qui la variété plaît dans les
pratiques mêmes de piété, & à qui elle
est en effet nécessaire pour les soutenir,
& pour les retirer de la langueur
où autrement ils ne manquent point
de tomber. Il est encore vrai, que
c'est-là l'état le plus commun : mais du
reste si c'est le nôtre, nous avons là-
dessus de quoi pleinement nous satisfaire,
par l'infinie multitude de ces
prières dont nous parlons, & qui sont
répandues dans tous les livres saints.
Est-on assailli de la tentation, & dans
un danger prochain de succomber ?
on peut dire alors comme les Apôtres
attaqués d'une rude tempête, & battus

Math.
6. 8. violemment de l'orage : *Sauvez-nous,
Seigneur, sans vous nous allons périr.* Est-on

dans le désordre du péché, & pense-
t-on à en sortir ? on peut dire, ou avec

P. 21.
21. David pénitent : *Tirez mon ame du fond
de l'abyssme, ô mon Dieu, & souvenez-vous
que c'est mon unique ;* ou avec le même

P. 50.
19. Prophète, *Seigneur vous ne mépriserez
point un-cœur contrit & humilié ;* ou avec le

Publicain prosterné à la porte du temple, *Soyez-moi propice, mon Dieu: je suis* Luc. c. 18. 13.
un pécheur; ou avec l'Enfant prodigue, Luc. c. 15. 18.
Mon Pere, j'ai péché contre le Ciel & contre vous. Est-on dans l'affliction & dans la
 peine? on peut dire, soit en recon-
 noissant la volonté de Dieu qui nous
 éprouve: *Tout vient de vous, Seigneur, &*
vous êtes le Maître; soit en se résignant-
& en acceptant: Vous le voulez, mon Dieu;
& parce que vous le voulez, je le veux; soit
en offrant à Dieu ses souffrances: Vous
voyez, Seigneur, ce que je souffre, & pour
qui je le souffre; soit en cherchant auprès
de Dieu du secours & du soulagement:
Il vous a plu de m'affliger, Seigneur; & il
ne tient qu'à vous de me consoler. Si nous
 sentons notre foi s'affoiblir & chance- Matth. c. 9. 23.
 ler, disons: *je crois mon Dieu; mais forti-*
fiez, augmentez ma foi. Si nous sommes
 dans le découragement, & que nous
 manquions de confiance, disons: *Qu'ai-* Pf. 3. 7.
je à craindre, Seigneur, & tant que vous se-
rez avec moi, que peut tout l'univers contre Phil. c. 4. 13.
moi? ou je puis tout en celui & avec celui
qui me soutient. Si notre amour commen-
 ce à se refroidir, & qu'il n'ait plus la
 même vivacité ni la même ardeur,
 disons: *Embrasez mon cœur de votre*
amour, ô mon Dieu; & si je ne vous aime point
assez, faites que je vous aime encore plus.

48 USAGE DES ORAISONS

Dans la vue des bienfaits de Dieu ;

Job. c.
7. 17. nous nous écrierons : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, & par où ai-je mérité tant de graces?* Dans le souvenir & le désir de

Matth.
25. 21. l'éternelle béatitude où Dieu nous appelle, nous dirons : *Quand viendra le moment, & quand sera-ce que j'entrerai dans la joie de mon Seigneur & de mon Dieu?*

Dans la sainte résolution de nous attacher plus étroitement à Dieu, & de le servir avec plus de zèle que jamais, nous lui ferons la même protestation

Pf. 76.
31. que le Roi Prophete : *Je l'ai dit, Seigneur, c'est maintenant que je vais commencer ;* & nous ajoûterons : cet heureux renouvellement, *ô mon Dieu, ce sera l'ouvrage de votre droite.* Enfin selon les conjonctures, les tems, & selon que nous

nous trouverons touchés intérieurement & diversement affectionnés, nous userons de ces prieres, & de tant d'autres que je ne marque pas, mais qu'il nous est aisé de recueillir conformément à notre dévotion, & d'avoir toujours présentes à la mémoire.

Peut-être comptera-t-on pour peu des prieres ainsi faites, & peut-être à raison de leur briéveté, se persuadera-t-on qu'elles ne doivent pas être d'un grand poids devant Dieu. Mais le Sauveur

veur des hommes nous a formellement avertis, que le Royaume de Dieu ne consiste point dans l'abondance des paroles. La droiture de l'intention, la force, & l'ardeur du sentiment, voilà à quoi Dieu se rend attentif, voilà à quoi il se laisse fléchir, & c'est en ce sens qu'on peut prendre ce qu'a dit le Sage, *qu'une courte priere pénètre les Cieux.* 12. Reg; David dans un même péché avoit 12. 13. commis un double crime, & le pardon de l'un & de l'autre, ne devoit être, ce semble, accordé qu'à de puissantes intercessions, long-tems & souvent réitérées : mais dès qu'aux reproches que lui fait le Prophete, il s'est écrié, *j'ai péché contre le Seigneur*, cette seule confession que le repentir lui met dans la bouche, suffit pour appaiser sur l'heure la colere de Dieu. Bornons-nous à cet exemple, & ne parlons point de bien d'autres, non moins connus ni moins convaincans. On ne traite avec les Grands du monde que par de fréquentes entrevues & de longues délibérations; mais avec Dieu tout peut se terminer dans un instant.

De tout ceci concluons combien nous sommes inexcusables, lorsque nous négligeons une maniere de prier,

50 USAGE DES ORAISONS
qui nous doit coûter si peu & qui nous peut être si salutaire. Car il n'est point ici question de profondes méditations, & il ne s'agit point d'employer des heures entières à l'oraison. Quand on le demanderoit de nous, nous n'aurions communément pour nous en dispenser, que de vains prétextes & de fausses raisons : mais ces raisons après tout, quoique frivoles & mal fondées, ne laisseroient pas d'être spécieuses & d'avoir quelque apparence. Nous pourrions dire, & c'est en effet ce qu'on dit tous les jours, que nous manquons de tems, que nous sommes chargés de soins qui nous appellent ailleurs ; que notre esprit naturellement volage, nous échappe, & que nous avons peine à l'arrêter ; que mille distractions viennent nous assaillir en foule & nous troubler, dès que nous nous mettons à l'oratoire, & que nous voulons rentrer en nous-mêmes ; que d'avoir sans cesse à combattre pour les rejeter, c'est une étude, un travail, une espèce de tourment ; en un mot, que nous ne sommes point faits à ces sortes d'exercices si relevés & si spirituels, & qu'ils ne nous conviennent en aucune façon.

Voilà, dis-je, de quelles excuses

nous pourrions nous prévaloir, quoiqu'avec assez peu de sujet : mais de tout cela que pouvons-nous alléguer, par rapport à ces dévotes inspirations qui nous devoient être si habituelles ? Sont-ce nos occupations qui nous détournent de cette sainte pratique, & qui nous ôtent le tems d'y vaquer ? mais il n'y faut que quelques momens. Craignons-nous que cet exercice ne nous devienne ennuyeux ? mais quel ennui nous peut causer un instant qui coule si vîte, & qui se fait à peine sentir ? Disons-nous que nous sommes trop distraits ? mais pour un simple mouvement du cœur, & pour quelques paroles que la bouche prononce, il ne faut pas une grande contention d'esprit, & il n'est guères à croire qu'on n'y puisse pas donner l'attention suffisante. Tout est terminé avant qu'aucun autre objet ait pu s'offrir à l'imagination, & la porter ailleurs. Enfin, nous retrancherons-nous sur le peu de commodité par rapport aux occasions, aux heures, aux lieux convenables ? mais en toute rencontre, à toute heure, par tout, & en quelque lieu que ce soit, il n'est rien qui nous empêche de rappeler le souvenir de Dieu, de nous tourner inté-

rieurement vers lui, & de lui adresser nos vœux. Il n'est pas besoin de préparation pour cela ; il n'est point nécessaire de se retirer à l'écart, d'être au pied d'un Autel, de quitter un travail dont on est actuellement occupé, ni d'interrompre une conversation, où la bienséance nous a engagés & où elle nous retient.

Qu'avons-nous donc encore une fois à opposer, & quel obstacle réel & véritable peut servir à notre justification ? Reconnoissons-le de bonne foi : la source du mal, c'est notre indifférence pour Dieu, & pour tout ce qui regarde la perfection & la sanctification de notre ame. Si nous aimions Dieu, je dis si nous l'aimions bien, notre cœur aidé de la grace & entraîné par le poids de son amour, se porteroit de lui-même à Dieu. Il ne faudroit point alors nous inspirer les sentimens que nous aurions à prendre, ni les chercher ailleurs que dans le fond de notre ame : & comme la bouche parle de l'abondance du cœur, il ne faudroit point nous suggérer des termes, pour exprimer ce que nous sentons. Ces expressions viendroient assez ; & sans recherche, sans étude, elles naîtroient, si je l'ose dire, sur

nos lèvres. Nous en pourrions juger par une comparaison , si elle étoit convenable à une matière aussi sainte que celle-ci. Qu'un homme soit possédé d'un fol amour , & qu'il soit épris d'un objet profane & mortel , faut-il l'exhorter beaucoup & le solliciter de penser à la personne dont il est épris ? Que dis-je , peut-il même n'y penser pas & l'oublier ? Toute absente qu'elle est , il ne la perd en quelque manière jamais de vue , & elle lui est toujours présente. Hélas ! à quoi tient-il que nous ne soyons ainsi nous - mêmes dans une présence continuelle de Dieu , mais dans une présence toute sainte & toute sanctifiante ?

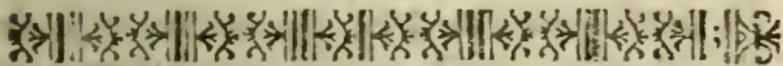
Cette présence de Dieu est un des exercices que tous les Maîtres de la vie chrétienne & dévote nous ont le plus recommandé. Ils nous en ont tracé diverses méthodes , toutes bonnes , toutes utiles : mais de toutes les méthodes je ne fais point difficulté d'avancer , qu'il n'en est aucune , ni plus solide , ni plus à la portée de tout le monde , que de s'accoutumer , ainsi que je viens de l'expliquer & que je l'entends , à parler à Dieu de tems en tems dans le cours de chaque journée.

La plupart des autres méthodes consistent en des efforts d'imagination, qu'il est difficile de soutenir, & dont les effets peuvent être nuisibles : au lieu que celle-ci se présente comme d'elle-même, & ne demande aucune violence.

Elle a encore cet avantage, que sans nous détourner des affaires dont nous sommes chargés, ni des fonctions auxquelles nous sommes indispensablement obligés de nous employer selon notre profession, elle nous met en état de pratiquer presque à la lettre cette importante leçon du Sauveur du monde, *qu'il faut toujours prier & ne point cesser* : Car n'est-ce pas une prière continuelle ? Depuis le réveil du matin jusqu'au sommeil de la nuit, d'heure en heure, ou même plus souvent, on pense à Dieu, on dit quelque chose à Dieu, on se tient étroitement & habituellement uni à Dieu. Ce n'est pas sans retour de la part de Dieu, ni même sans le retour quelquefois le plus sensible. Dieu ne manque guères de répondre, & de faire entendre secrettement sa voix. On l'écoute, & on se sent tout animé, tout excité, tout pénétré. Il y a même des momens où l'on se

connoît à peine soi-même ; & c'est bien là que se vérifie ce que nous lisons dans l'excellent livre de l'Imitation de Jesus-Christ : *Le Seigneur se plaît à visiter souvent un homme intérieur ; il s'entretient doucement avec lui, il le comble de consolation & de paix, & il en vient même à une familiarité qui va au-delà de tout ce que nous en pouvons comprendre.* Heureuse une ame qui sans bien comprendre ce mystere de la grace, se trouve toujours en disposition de l'éprouver.

*Imit.
Christ.*



ORAIISON DOMINICALE.

Comment elle nous condamne de la maniere que nous la récitons, & dans quel esprit nous la devons réciter.

QU'est-ce que l'Oraison Dominicale ? c'est le précis de toutes les demandes que nous devons faire à Dieu. Nous les lui faisons en effet chaque jour ; nous récitons chaque jour, cette sainte priere. Ce sont, dans les vues de Jesus-Christ, des demandes

salutaires pour nous : mais dans la pratique & selon les dispositions de notre cœur, ce sont autant de condamnations que nous prononçons contre nous, & voici comment.

*Sanctificetur
nomen
suum.*

Nous demandons à Dieu *que son nom soit sanctifié*, qu'il soit connu, beni, adoré par toute la terre ; & ce nom adorable du Seigneur, nous le profanons, nous le blasphémons. Ce souverain Maître, ce Créateur de toutes choses, que nous reconnoissons digne des hommages de tout l'univers, nous le deshonorons par les désordres de notre vie ; nous l'insultons jusques au pied de ses Autels par nos scandales & nos irrévérences. Bien loin de nous employer à étendre sa gloire dans toutes les contrées du monde, nous ne prenons pas seulement soin de le faire servir & glorifier dans l'étroite enceinte d'une maison soumise à notre conduite ; nous ne l'y glorifions, ni ne l'y servons pas nous-mêmes : première condamnation.

*Adveniat
regnum
suum.*

Nous demandons à Dieu *que son Règne arrive* : c'est-à-dire, que dès cette vie il régne dans nous par sa grace, & qu'en l'autre nous régnions avec lui par la possession de son Royaume cé-

Ieste. Mais ce règne de Dieu dans nous par la grace , nous le détruisons par le péché. Sous l'empire de qui vivons-nous & voulons-nous vivre ? sous l'empire du monde corrompu , sous celui de nos habitudes vicieuses , de nos passions déréglées. Voilà les Maîtres qui nous gouvernent , & dont nous aimons la domination , toute honteuse & toute injuste qu'elle est. Tellement qu'au lieu de soumettre notre cœur à Dieu , nous en bannissons Dieu pour y établir en sa place ses plus déclarés ennemis. De là nous ne pensons guères à ce Royaume du Ciel où Dieu nous appelle , & où il nous promet de nous faire régner éternellement avec lui & avec ses Saints. Comme de vils animaux , nous avons toujours les yeux tournés vers la terre. Nous ne sommes occupés que de la vie présente ; & c'est à cette vie terrestre & sensuelle que nous rapportons toutes nos vues , tous nos désirs , tous nos intérêts : seconde condamnation.

Nous demandons à Dieu , que sa vo-^{Fiat voi-}
lonté se fasse sur la terre comme dans le Ciel ; ^{luntas}
que toute sa Loi soit observée , tous ^{tuasicut}
ses préceptes fidèlement gardés. Que ^{in caelo}
nous ayons là-dessus , la même exacti-^{terra.}

tude , la même diligence , la même pureté d'intention , la même ferveur & la même constance , qu'ont ces esprits bienheureux dont il a fait ses Anges & ses Ministres. Que de quelque maniere qu'il lui plaise disposer de nous en ce monde , il nous trouve toujours dociles , patiens , résignés , & dans une parfaite conformité de cœur aux desseins de sa providence. C'est pour tous les hommes en général , mais spécialement pour chacun de nous en particulier , que nous lui faisons cette priere. Or de bonne foi comment pouvons-nous la faire , quand nous transgressons ses commandemens avec tant de liberté & tant de facilité ; quand nous résistons avec tant d'obstination à tous les mouvemens intérieurs , à toutes les inspirations qu'il nous donne , & où il nous déclare ce qu'il veut de nous ; quand nous n'accomplissons au moins qu'en partie & qu'avec des réserves & des négligences extrêmes , ce qu'il nous prescrit & ce que nous sçavons lui être agréable ; quand à la moindre disgrâce qui nous arrive , au moindre événement qui nous chagrine & qui nous mortifie , nous nous troublons , nous nous révoltons , nous éclatons en plain-

tes & en murmures ? Allons après cela lui faire des protestations d'obéissance ; & d'un sincère attachement à son bon plaisir ; toute notre conduite , tous nos sentimens démentent nos paroles : troisième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous* *Panem*
donne notre pain de chaque jour , & qu'il *nostrum*
nous le donne dans le jour & pour le jour *quodi-*
présent : rien davantage. Par où nous lui *dianum*
da nobis
hodie.
 témoignons que nous nous contentons
 du nécessaire ; que nous ne voulons que
 le pain , & que notre pain ; que nous
 ne prétendons point avoir le pain d'au-
 trui , mais celui seulement qu'il nous a
 promis & qui nous appartient comme
 un don de sa bonté paternelle ; que
 nous ne le voulons même qu'autant
 qu'il peut suffire dans le cours de la
 journée à notre subsistance & à nos be-
 soins. Cette demande prise dans son
 vrai sens , est sans contredit une des
 plus raisonnables & des plus modérées.
 Mais en effet , nous bornons-nous à ce
 nécessaire ? Avons - nous jamais assez
 pour remplir l'insatiable convoitise qui
 nous dévore ? Fussions-nous dans l'état
 le plus opulent , nous voulons tou-
 jours acquérir , toujours amasser , tou-
 jours accumuler biens sur biens. Non

contens que Dieu nous fournisse l'aliment & le pain , nous portons bien au-delà nos prétentions. Il faut que nous ayons de quoi soutenir d'excessives dépenses en logemens , en ameublemens , en équipages , en jeux , en parties de plaisir. Il faut que nous ayons de quoi satisfaire tous nos sens , de quoi leur procurer toutes leurs commodités & toutes leurs aises , de quoi mener une vie molle & délicieuse. Il faut que nous soyons dans le faste , l'éclat , la splendeur. Il le faut , dis-je , selon nos desirs désordonnés ; & si les revenus dont on jouit , ne sont pas assez amples pour cela , à quelles injustices a-t-on recours ? Quelles voies prend-on , tantôt de violence ouverte , tantôt d'adresse & d'industrie , pour enlever aux autres le pain qu'ils ont reçu de Dieu & pour se l'approprier ? Épargne-t-on le pauvre , l'orphelin , la veuve ? & jusqu'où n'étend-on point ses vues dans l'avenir ? Il semble que nous nous croyions immortels , & que nous devions au moins passer de plusieurs siècles cet aujourd'hui , que le fils de Dieu nous a toutefois marqué comme l'unique objet de nos soins , & où il

peut que nous les renfermions : quatrième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous remette nos offenses ; & qu'il nous pardonne, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Terrible condition, *comme nous pardonnons !* car nous ne pardonnons rien, ni ne voulons rien pardonner : ou, si peut-être après bien des difficultés & de longues négociations, nous consentons à quelque accommodement, du moins attendons-nous qu'on fasse toutes les avances. Et comment encore pardonnons-nous alors ? nous ne pardonnons que de bouche & qu'en apparence, sans pardonner de cœur. Nous ne pardonnons qu'à demi, voulant bien nous relâcher jusqu'à certain point, mais sans aller plus loin. De sorte que malgré nos retours affectés & imparfaits, il nous reste toujours dans le fond un venin secret & une indisposition habituelle, qui ne se produit que trop dans les rencontres, & ne se fait que trop sentir. D'où s'ensuivent les plus affreuses conséquences, sçavoir, qu'en demandant à Dieu qu'il nous remette nos offenses, comme nous remettons celles qui nous ont été faites, nous lui demandons qu'il ne nous

Dimitte nobis debita nostra ; sicut & nos dimittimus debitoribus nostris.

en remette aucune , puisque de toutes celles que nous pouvons recevoir , il n'y en a pas une que nous voulions remettre. Nous lui demandons , que s'il se trouve en quelque maniere disposé à se reconcilier avec nous , il nous laisse faire vers lui toutes les démarches , sans nous prévenir & sans nous rechercher par sa grace : ce qui nous rendroit cette reconciliation absolument impossible. Nous lui demandons que s'il daigne se rapprocher de nous , ce soit seulement une réunion apparente , & que son cœur à notre égard demeure toujours dans le même éloignement & le même ressentiment. Nous lui demandons , que si , par l'entremise de ses Ministres , il veut bien nous donner l'absolution de nos péchés , ce ne soit qu'une demie absolution , qu'une absolution limitée , laquelle ne l'empêche point d'agir contre nous à toute occasion , & de travailler secrettement à notre ruine. Quelles prieres & quelles demandes ? Qui n'en doit pas être effrayé , pour peu qu'on y pense ? Mais elles sont toutes néanmoins comprises dans cette règle , *pardonnez-nous comme nous pardonnons* ; & c'est la cinquième condamnation.

Et ne
nos in-

Nous demandons à Dieu *qu'il ne nous*

expose point à la tentation, sur-tout à cer-
 taines tentations que nous sçavons être
 plus dangereuses pour nous, & où no-
 tre foiblesse est plus en péril de succom-
 ber. Car quoique Dieu permette quel-
 quefois que la tentation nous attaque
 malgré nous, & quoique nous devions
 alors en soutenir l'effort avec patience
 & avec courage, il veut du reste que
 nous la fuyions, autant qu'il dépend
 de nous, & il trouve bon que nous lui
 adressions nos vœux pour en être déli-
 vrés. Mais voici l'énorme contradic-
 tion, où nous tombons, & qui nous
 rend inexcusables. C'est que nous nous
 exposons aux tentations les plus vio-
 lentes. On a cent fois éprouvé le danger
 prochain de telle & telle occasion; &
 cependant on y demeure toujours. On
 ne peut ignorer combien cette liaison,
 combien ces conversations, ces entre-
 vues font d'impression sur le cœur, &
 à quels désordres elles sont capables
 de conduire, & cependant on n'y veut
 pas renoncer. On sçait que le monde
 est plein de pièges & d'écueils; on a
 l'exemple de mille autres qu'on y a vu,
 & qu'on y voit sans cesse échouer mal-
 heureusement; on a l'exemple de ses
 propres chutes, dont peut-être on ne

*ducas
 in ten-
 tatio-
 nem.*

s'est encore jamais bien relevé ; & cependant on veut être du monde , & d'un certain monde : c'est-à-dire , d'un monde particulier qui plaît davantage , & dont on se sent plus touché ; d'un monde qui excite plus nos passions , qui flatte plus nos inclinations ; d'un monde où l'innocence des plus grands Saints eût fait un triste naufrage , & où la vertu des Anges seroit à peine en fureté. On veut vivre dans ce monde , parmi ce monde , avec ce monde. On veut avoir part à ses divertissemens , à ses assemblées , à ses entretiens , sans égard à tous les risques qu'il y a à courir , & sans profiter de la connoissance qu'on a de son extrême fragilité. Il en est de même d'une infinité d'autres engagements , où l'on se jette en aveugle , quoique d'une volonté pleine & délibérée : engagements de professions & d'états , engagements d'emplois & de commissions , engagements d'affaires & d'intérêts. N'avons-nous pas bonne grace alors de dire à Dieu : Seigneur , détournez de nous les tentations où nous pourrions nous perdre , & ne nous-y abandonnez pas ? Et Dieu n'a-t-il pas droit de nous répondre : pourquoi donc y restez-vous habituellement ? pourquoi donc

ne prenez-vous aucune des mesures que je vous inspire pour vous en défendre? Avec cela ne comptez ni sur moi ni sur vous-mêmes: sixième condamnation.

Nous demandons enfin à Dieu, *qu'il nous délivre du mal.* Le plus grand mal qu'il y ait à craindre sur la terre, c'est sans doute le péché; & de tous les maux, le plus grand que nous ayons à éviter dans l'autre vie, c'est la damnation éternelle, où le péché conduit comme la cause à son effet. C'est donc particulièrement de l'un & de l'autre que nous demandons d'être préservés. Mais voulons-nous, si j'ose parler de la sorte, nous jouer de Dieu? Préten-
 dons-nous l'outrager en le priant, & lui faire insulte? Seigneur, lui disons-nous, que votre grace nous garde du péché, mais ce péché, nous l'aimons: mais ce péché, nous l'entrete-
 nous dans nous & nous l'y nourrissons; mais ce péché nous en faisons le prin-
 cipe de toutes nos actions, le ressort de toutes nos entreprises, l'ame de tous nos plaisirs, la douceur & l'agrément de toute notre vie. Je dis plus; nous en faisons notre idole & notre divinité, nous le favorisons ce péché, nous nous familiarisons avec lui, nous prenons sa

*Sed li-
bera nos
à malo.*

défense , & , si l'on veut nous en donner de l'horreur , c'est contre ceux-mêmes qui travaillent à nous en détacher , que nous tournons toute notre haine. Ainsi nous laissons-nous entraîner dans cet abyfme de malheurs qui en est le terme , & où nous ressentirons éternellement les coups de la vengeance divine. C'est-là , c'est dans cette fatale éternité , qu'il n'y aura plus à demander que Dieu nous délivre de ce lieu de tourmens , où l'arrêt de fa justice nous aura précipités. Il falloit le demander plutôt & le bien demander. Nous l'aurons demandé pendant la vie , il est vrai : mais nous l'aurons demandé comme ne le demandant pas. Car c'est ne le pas demander , que d'y apporter , en le demandant , des obstacles invincibles ; & Dieu pourra toujours nous reprocher que nous ne l'aurons pas voulu , ou bien voulu : septième & dernière condamnation.

Où donc en sommes-nous , & que ne fera pas capable de corrompre la malice de notre cœur , quand elle peut de la sorte pervertir la priere même , & la plus excellente de toutes les prieres ? Je ne dis pas , à Dieu ne plaise , la pervertir en elle-même ; c'est une prie-

re toute divine, & qui garde par tout son caractère de divinité : mais je dis la pervertir par rapport à nous, & au fruit que nous en devons retirer. Le dessein du Fils de Dieu, en nous la traçant, a été que ce fût pour tous les fidèles une source de graces & de bénédictions : mais par l'abus qu'en font la plupart des Chrétiens en la récitant, elle ne peut qu'irriter le Ciel, & qu'attirer sur nous ses anathêmes & ses malédictions. Faut-il pour cela nous l'interdire absolument, & ne la prononcer jamais ? Autre malheur non moins funeste, ni moins terrible. Ce seroit nous excommunier nous-mêmes ; ce seroit nous retrancher du nombre des enfans de Dieu, en ne l'honorant plus comme notre Pere ; ce seroit en quelque maniere nous séparer du corps de l'Eglise, en ne priant plus avec elle ni comme elle. Nous ne pouvons donc trop user d'une priere qui nous a été si expressément recommandée par Jesus-Christ. Si nous sommes Justes, cette priere dite avec une foi vive & une humble confiance, servira à notre avancement & à notre perfection. Si nous sommes pécheurs, cette priere accompagnée d'un sentiment de pénitence, servira à flé-

chir le cœur de Dieu & à nous remettre en grace auprès de lui par une sincère conversion. Si même nous ne nous sentons point encore touchés d'un repentir assez vif, cette priere jointe à un vrai désir d'être plus fortement attirés, servira à nous obtenir une grâce de contrition. Mais adressons-nous, pour en profiter, au divin Sauveur qui nous l'a enseignée; & demandons-lui que comme il en est l'auteur & qu'il nous l'a mise dans la bouche, il en soit, en nous animant de son esprit, le sanctificateur & le médiateur.

Il sera l'un & l'autre, quand nous prierons selon les intentions que cet adorable Maître s'est proposées en nous apprenant lui-même à prier. Etudions-les, méditons-les, pénétrons-les; & pour y bien entrer, appliquons-nous chacun en particulier chaque demande, & disons à Dieu:

I. Notre Pere qui êtes dans les Cieux, que votre Nom soit sanctifié. Dieu de Majesté, Roi des Rois & Seigneur des Seigneurs, Grand Dieu, ce ne sont point tous ces titres & tant d'autres que j'emploie pour vous intéresser en ma faveur, & pour trouver accès auprès de vous.

Vous êtes mon Pere : cela me suffit. Oui, vous l'êtes, Seigneur, & tout ce que j'ai reçu de vous, me le donne bien à connoître. Vous êtes le Pere de tous les hommes ; mais j'ose dire que vous êtes encore plus particulièrement le mien, que celui d'une infinité d'autres hommes, puisqu'il y a une multitude innombrable d'hommes & des peuples entiers que vous n'avez jamais prévenus des mêmes graces que moi, ni favorisés des mêmes dons.

Cependant, mon Dieu, ce titre de Pere qui m'est si cher, & qui m'annonce vos miséricordes, ne me fait point oublier votre pouvoir suprême & votre souveraine Grandeur; & s'il excite toute ma confiance, il ne m'inspire pas moins de respect & de vénération. Car vous êtes dans les Cieux, ô Pere tout-puissant, & dans le plus haut des Cieux. C'est là que vous avez établi le Trône de votre gloire, là que vous faites briller toute votre splendeur, là que vous exercez votre empire au milieu de vos Anges & de vos Elus. Et quoique la Lumiere où vous habitez, soit inaccessible, c'est là même néanmoins que vous nous ordonnez d'élever nos esprits, de porter nos cœurs, d'adresser nos vœux

Recevez les miens, Seigneur : je vous les adresse. Ils sont sinceres, & ils sont tels que vous le voulez. Par où puis-je mieux commencer que par vous même ; & de toutes les demandes que j'ai à vous faire, quelle est la plus naturelle & la plus juste, si ce n'est que votre nom soit sanctifié ?

Ce nom adorable, c'est votre essence divine, puisque vous vous appelez *celui qui est* ; ce sont vos infinies perfections ; c'est tout ce que vous êtes. Or que tout ce que vous êtes, ô mon Dieu, soit honoré, comme il le doit être, je veux dire, du culte le plus pur, le plus religieux, le plus saint. Que tout l'univers vous connoisse, vous glorifie, vous adore. Que tout ce qui est capable d'aimer, s'attache inviolablement à vous, & ne s'attache qu'à vous. Tel est le désir le plus affectueux de mon cœur & le plus vif. Mais en vous le témoignant, touché d'une pieuse émulation que vous ne condamneriez point, Seigneur, j'ose ajoûter que je voudrois, s'il étoit possible, moi seul vous aimer & vous glorifier autant que vous glorifient toutes vos créatures, & que vous aiment tous les esprits bienheureux & toutes les ames justes.

Que dis-je , mon Dieu ? ce ne sont là que des souhaits , toujours bons ; puisque vous en êtes le principe , l'objet , & la fin ; mais au lieu de m'en tenir à des souhaits vagues & indéterminés , ce que je dois sur-tout vous demander , & ce que je vous demande très-instamment , c'est qu'autant qu'il dépend de moi selon ma disposition & mes forces présentes , je vous glorifie dans mon état ; c'est que sur cela je ne me borne point à des paroles , mais que je passe à la pratique & aux effets ; c'est que par l'innocence de mon cœur , que par la faveur de ma piété , que par la sainteté de mes œuvres , que par l'édification de mes mœurs , je vous présente chaque jour un sacrifice de louanges , & je vous rende jusques à la mort un hommage perpétuel.

I I. *Que votre Règne arrive.* Ah ! Seigneur , qu'il arrive dans moi , ce Règne si favorable & si désirable pour moi. Et comment n'y est-il point encore arrive ? comment , dis-je , ô mon Dieu , n'avez-vous pas plutôt régné sur toutes les puissances de mon ame , sur tous mes sens , soit intérieurs , soit extérieurs , sur tout moi-même ? Car qu'y

a-t-il en moi qui ne soit à vous & qui par la plus juste conséquence, & l'obligation la plus essentielle ne vous doive être soumis?

Il est vrai, vous régnez dans moi & sur moi nécessairement, & par là souveraineté inséparable de votre Etre. Vous êtes mon Dieu; & puisque vous êtes mon Dieu, vous êtes mon Seigneur: & parce qu'il ne dépend point de moi que vous soyez mon Dieu, ou que vous ne le soyez pas, il ne dépend point non plus de moi que vous soyez, ou ne soyez pas mon Seigneur. Mais comme je ne contribue en rien à ce Règne de nécessité, dès qu'il est indépendant de ma volonté, il ne sert aussi qu'à relever votre gloire, & ne contribue en rien à ma perfection & à mon mérite. Ce n'est donc point là le Règne que je vous demande. Je ne vous prie point qu'il s'établisse, puisqu'il est déjà tout établi. Mais, Seigneur, il y a un Règne de grace, auquel je puis coopérer, & que vous avez fait dépendre de mon consentement & de mon choix. Je veux dire qu'il y a un Règne tout spirituel, où votre grace prévient une ame; & où l'ame prévenue de cette grace intérieure, obéit volontairement:

& librement à toutes vos inspirations, se conforme en toutes choses & sans réserve à votre bon plaisir, exécute avec une pleine fidélité tous vos ordres, & n'a point d'autre règle de conduite que vos divins commandemens & votre loi. Je veux dire qu'il y a un Régne d'amour, où le cœur se donne lui-même à vous, & se met, pour ainsi parler, dans vos mains, afin que vous le possédiez tout entier, afin que vous le gouverniez selon votre gré, afin que vous lui imprimiez tel sentiment qu'il vous plaît, afin que vous le dégagiez de toute affection terrestre, de toute attache humaine, de tout objet qui n'est point vous ou qui ne le porte pas vers vous; afin que vous le changiez en vous & qu'il ne soit qu'un avec vous. Or voilà l'heureux & saint Régne, après lequel je soupire. Qu'il vienne, & qu'il détruise en moi le régne du péché, le régne du monde, le régne de l'amour propre & de la cupidité, le régne de tous les désirs sensuels, & de toutes les passions.

Je n'ai que trop long-tems vécu sous l'empire de ces injustes maîtres, & sous leur tyrannique domination. Je n'ai que trop long-tems gémi sous leur joug

également honteux & pesant. En quel esclavage m'ont-ils réduit, & en quel abyfme devoient-ils un jour me précipiter? Beni soit le moment où vous daignez m'éclairer, Seigneur, & où je commence à ouvrir les yeux pour me reconnoître. En rétabliffant votre Régne au dedans de moi & en me conduifant, vous me remettrez dans la voie de ce Royaume céleste, où vous m'avez préparé un Trône de gloire, & une couronne d'immortalité. C'est là que vous régnez fur tous les cœurs des Anges, & fur tous vos Elus, que vous avez rassemblés dans votre fein pour être leur éternelle & souveraine Béatitude. C'est là que vous m'attendez, c'est dans ce féjour bienheureux, & quand y entreraï-je?

Hélas! mon Dieu, malgré la vue que la foi me donne de cette sainte patrie où je dois fans cesse aspirer; je sens néanmoins toujours le poids de la misere humaine, qui me retient, qui m'appesantit, qui m'attache à ce monde visible & à mon exil, qui me fait craindre la mort, & aimer la vie présente. Mais, Seigneur, ce font les sentimens d'une nature foible & aveugle que je défavoue. Qu'elle y répugne ou

qu'elle y consente, tous mes vœux s'élevent vers le Ciel. Que votre Règne arrive. Que mon ame dégagée des liens de cette chair corruptible qui l'arrête, puisse elle-même arriver bien-tôt à la terre des vivans. Car ce n'est ici que la région des morts, & je serois bien ennemi de moi-même, si pour une vie périssable & sujette à tant de calamités, je voulois prolonger mon bannissement, & retarder la jouissance de mon unique & suprême bonheur.

III. *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le Ciel.* Ainsi soit-il, ô mon Dieu; & est-il rien, Seigneur, de plus conforme à la droite raison & à la justice? est-il rien de meilleur pour moi, que l'accomplissement de vos adorables volontés? Estre des Estres & Créateur du monde, c'est par votre volonté que tout subsiste, & par votre volonté que tout doit agir. Y contrevenir en quelque sujet que ce puisse être, c'est un attentat contre l'autorité la plus légitime, & contre les droits les plus inviolables.

Or voilà les désordres dont je dois néanmoins m'accuser devant vous & me confondre. Vous m'avez donné vo-

tre loi, & tant de fois je l'ai violée. Vous m'avez assujetti aux ordonnances de votre Eglise, & tant de fois je les ai transgressées. Vous m'avez pressé intérieurement par les saintes inspirations de votre Esprit, & tant de fois j'y ai résisté. Vous m'avez exhorté par la voix de vos Ministres, vous m'avez sollicité par leurs avertissemens & leurs instructions, & tant de fois j'ai refusé de les entendre. Si pour fléchir mon cœur rébelle, & pour me faire rentrer dans le devoir d'une obéissance filiale, vous m'avez châtié par des adversités & des souffrances, bien loin de me rendre, je n'ai cherché qu'à repousser vos coups; & si vous me les avez fait sentir malgré moi, ils n'ont point eu d'autre effet que d'exciter mes impatiences & mes plaintes.

Voilà, mon Dieu comme j'ai passé toute m'a vie dans une indocilité & une rébellion continuelle. J'en rougis, je m'en humilie en votre présence, je vous en témoigne mes regrets: mais ce n'est pas assez. Il faut, Seigneur, qu'une soumission entière & sans réserve répare toutes mes résistances & toutes mes révoltes. Parlez, mon cœur est ouvert pour vous écouter. Ordonnez, me voici

prêt par votre grace, à tout entreprendre & à tout executer. Vous plaît-il de m'abaisser ou de m'élever, de m'affliger ou de me consoler, de traverser mes desseins ou de les favoriser: de quelque maniere que vous me traitiez, vous êtes le Maître, & je n'ai plus d'autre sentiment à prendre, que celui de Jesus-Christ même, lorsqu'il vous disoit : *Mon Pere, que votre volonté s'accomplisse, Luc 22. & non pas la mienne.*

Et en effet, il est bien de mon intérêt, ô mon Dieu, que ce ne soit pas ma propre volonté qui me gouverne, mais la vôtre. Votre volonté est droite & la droiture même, elle est sage & la sagesse même, elle est sainte & la sainteté même, elle est bienfaisante & la bonté même. Mais qu'est-ce que ma volonté propre ? une volonté aveugle & conduite par des guides aussi aveugles qu'elle, qui sont les sens & les passions ; une volonté libertine & indocile, qui ne peut s'accoutumer au joug, ni souffrir la gêne & la dépendance ; une volonté capricieuse & sujette à mille changemens, selon le goût & les humeurs qui la gouvernent ; une volonté criminelle & dépravée, que le péché a corrompue, & qui d'elle-même tend en-

core fans cesse vers le péché. Ah! Seigneur, ne me livrez pas à ces égaremens ni à la fausse liberté dont elle est si jalouse. Ne me livrez pas à moi-même; mais par quelque voie que ce soit, daignez réduire cette volonté dure, & redoublez, s'il est nécessaire, vos plus rudes coups pour la dompter.

Car il faut que toute volonté humaine vous soit assujettie; & sans parler des autres hommes que vous n'avez point commis à mes soins, il faut que je n'aye plus d'autre volonté que la vôtre. Il faut que vous soyez obéi dans moi & par moi, comme vous l'êtes dans le Ciel & par vos Anges bienheureux: voilà le modèle que vous me proposez, & que je dois me proposer moi-même. C'est-à-dire, mon Dieu, que je dois avoir la même dépendance, & pour ne rien faire que par vos ordres & selon votre bon plaisir; la même fidélité, pour n'omettre rien de tout ce qui m'est prescrit, & de tout ce que je sçais vous plaire; la même pureté d'intention, pour ne chercher que vous en toutes choses & pour les rapporter toutes à votre gloire; la même assiduité & la même persévérance, pour ne me point rebuter des difficultés, & ne me

lasser jamais de votre service ; la même ferveur & le même zele pour agir toujours avec un amour prompt , vif & fervent. Vous servir autrement , Seigneur , ce ne seroit plus vous servir en Dieu.

IV. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Oserai-je le dire ? dès que vous êtes notre Pere , Seigneur , & que vous êtes notre Maître , cette double qualité vous engage , & comme Pere à nourrir vos enfans , & comme Maître à entretenir vos serviteurs. Ainsi votre Prophete nous l'a-t-il promis de votre part & en votre nom. Parmi les merveilles de votre divine providence & de votre miséricorde infinie , il compte le soin que vous prenez de fournir à la subsistance de ceux qui vous craignent. Mais il n'en dit point encore assez , ô mon Dieu , & vous portez bien plus loin vos soins paternels. Non-seulement vous nourrissez vos enfans qui vous aiment & vos serviteurs qui vous craignent , mais vos ennemis mêmes qui vous renoncent & qui vous blasphèment , mais les plus vils animaux dont vous n'êtes point connu , & jusques aux moindres insectes ; mais tout ce qui

a vie ou dans les airs, ou dans les abysses de la mer, ou dans toute l'étendue de la terre.

Je viens donc à vous comme à la source de tous les biens. Ce n'est point une avidité insatiable qui m'amène à vos pieds; mais j'y viens comme un pauvre, vous demander le pain qui m'est nécessaire. Je viens, dis-je, Seigneur, vous exposer mon état, même temporel, puisque vous ne vous contentez pas de pourvoir aux nécessités de l'ame, & que votre vigilance vous rend encore attentif aux besoins du corps. Si vous n'y aviez pensé continuellement depuis le moment de ma naissance, aurois-je pu subsister jusqu'à ce jour; & si vous cessiez présentement d'y penser, en quelle indigence tomberois-je bientôt, & à quelles extrémités me trouverois-je réduit? Soyez béni de tout ce que j'ai déjà reçu de votre main secourable, & dans la suite ne la fermez pas jusqu'à me refuser l'aliment dont je ne puis me passer, & le pain qui me doit soutenir.

Car quand je viens vous représenter mon état, Seigneur, & mes besoins temporels, je ne prétends obtenir de vous autre chose que le pain, je veux dire

que ce qui me suffit, non - seulement pour moi, mais pour tous ceux qu'il vous a plus me confier, & à qui je suis redevable d'un entretien honnête & conforme à leur condition. C'est-là que je borne mes désirs, sans les étendre à un superflu qui me seroit inutile, qui me deviendroit pernicieux & nuisible par l'abus que j'en ferois, qui allumeroit mes passions, qui serviroit de matiere à mon orgueil pour s'enfler, à ma sensualité pour satisfaire ses appétits les plus déréglés. Peut-être vous l'ai-je demandé jusqu'à présent, ce superflu ; peut-être ai je travaillé à l'acquérir, & l'ai-je acquis en effet : mais si c'est contre votre gré que je le possède, je ne vous prie point de me le conserver, & je vous prierois plutôt de me l'enlever. Quoi qu'il en soit, & quoi que vous jugiez à propos d'ordonner là-dessus, une juste médiocrité pour moi & pour tous ceux dont vous m'avez chargé ; voilà, mon Dieu, de quoi je dois être content, & pourquoi j'implore votre assistance. C'est la priere que vous fit autrefois le plus sage des Rois d'Israël, & ce fut une priere selon votre cœur.

Ainsi je vous dis comme lui & dans le même sentiment que lui : *Ne me don-*

Prov. nez ni la grande pauvreté, ni la grande richesse
 c. 10. *se ; mais accordez-moi seulement ce qui me*
 8. *faut pour vivre avec la décence , & avec*
 la modestie convenable à mon état. Encore , mon Dieu , ce que j'ose vous demander , ce n'est point absolument que je le demande , mais autant que vous verrez qu'il me peut être utile & salutaire. Ce n'est point avec inquiétude sur l'avenir , ni par une trop longue prévoyance : mais c'est seulement pour aujourd'hui ; & avec une confiance entière pour le jour suivant. Demain je vous présenterai mes vœux tout de nouveau ; & il est bien juste que chaque jour je reconnoisse devant vous mon indigence , que chaque jour je rende hommage à votre pouvoir souverain , & que chaque jour je sois obligé de recourir à vous pour ce jour-là même. De cette sorte , ô Dieu infiniment libéral & magnifique dans vos dons , je puis me reposer sur vous pour toute la suite de mes jours , & compter sur les trésors de votre providence qui sont inépuisables. Ce ne doit point être une confiance oisive & présomptueuse. Vous voulez que je fasse tout ce qui dépend de moi , & quand je l'aurai fait & que je me confierai en vous , vous

ne me manquez point , comme vous ne m'avez encore jamais manqué.

V. Pardonnez-nous nos offenses , comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.
 Hé quoi , Seigneur , malgré toutes ces qualités de Créateur , de Pere , de Maître , de Conservateur , que je reconnois en vous & que j'y ai toujours reconnues , ai-je donc pu vous offenser ? Ai-je pu m'élever contre vous ? Ai-je pu me séparer de vous & vous renoncer ? Ah ! Dieu de miséricorde , il n'est que trop vrai , & je m'en suis déjà confondu à vos pieds. Mais agréez encore l'humble confession que j'en fais , & que je ne cesserai point de renouveler jusqu'au dernier moment de ma vie dans l'absolue & affreuse incertitude où je suis , si vous m'avez pardonné.

Je sçais que je suis pécheur , & non-seulement parce que je puis pécher , mais parce qu'en effet j'ai péché , & que je péche tous les jours. Je sçais que la multitude de mes péchés est sans nombre ; & si votre Prophete se croyoit chargé de plus d'iniquités qu'il ne portoit de cheveux sur sa tête , à combien plus forte raison puis-je dire de moi ce qu'il disoit de lui-même en s'accusant

& se condamnant ? Je sçais que tout péché est une dette dont le pécheur doit vous rendre un compte exact, & dont vous exigez selon la loi de votre justice une digne satisfaction : d'où il s'enfuit qu'ayant toujours jusqu'à présent accumulé péché sur péché, je n'ai fait dans tout le cours de mes années qu'accumuler dettes sur dettes. Quel poids ! quelles obligations ! quelle matière de jugement, & quels sujets de condamnation ! Juge redoutable, il me semble que j'entends tous vos foudres gronder autour de moi, & que ferai-je pour les conjurer ? il me semble que dans l'ardeur de votre courroux je vous vois prendre le glaive, lever le bras, vous disposer à me frapper, & comment pourrai-je parer aux coups dont je suis menacé ? Toute mon ame en est saisie de frayeur, tous mes sens en sont troublés. Confus, interdit, tremblant, que vous dirai-je ? Ah ! je me trompe, ô mon Dieu : j'ai votre parole même à vous représenter. Parole authentique, solennelle, infaillible. Car vous avez dit : *Pardonnez & on vous par-*

Luc. c. donnera ; remettez aux autres leurs dettes ,
6. 37. & ce que vous devez vous sera remis. C'est
 l'oracle le plus exprès ; & comme il est

forti de votre bouche, & que vous ne pouvez vous démentir, c'est la promesse la plus favorable pour moi, & la plus immanquable.

De grand cœur, ô mon Dieu, j'accepte la condition. Elle m'est trop avantageuse pour la refuser. Si j'ai été offensé en quelque chose, de quelque part que ce soit & quoi que ce soit, je le pardonne, je le pardonne entièrement; je le pardonne, non point seulement de bouche, ni en apparence, mais sincèrement, mais affectueusement, mais cordialement; je le pardonne pour vous, & par une pleine obéissance à votre divin commandement. Telle est, à ce qu'il me paroît, ma disposition intérieure, ou du moins je veux avec votre aide & par votre aide qu'elle soit telle. Ce n'est pas que malgré moi, il ne puisse rester encore dans mon cœur quelque impression capable de l'aigrir: mais vous savez que je la désavoue & pour l'heure présente, & pour toute la suite de ma vie; vous sçavez que je veux la combattre en toute rencontre; vous sçavez que je veux en réprimer tous les sentimens, & en effacer peu à peu jusqu'aux moindres vestiges. Avec cela, Seigneur, Dieu de

charité, Dieu d'amour, vous me permettez de venir à vous & de vous dire : pardonnez-moi, parce que je pardonne, & comme je pardonne. Je fais ce que vous m'avez ordonné, & j'ose me répondre avec une humble confiance, que vous ferez ce que vous m'avez promis.

VI. *Et ne nous exposés point à la tentation.*
 Qu'est-ce, mon Dieu, que la vie de l'homme ! c'est une guerre perpétuelle. D'être donc exempt de toute tentation, de n'avoir jamais ni efforts à faire, ni victoire à remporter : de vivre dans un calme inaltérable, & dans une paix parfaite sur cette mere orageuse du monde où nous passons, c'est à quoi je ne puis m'attendre, & ce que je ne dois pas même vous demander, puisque ce seroit un miracle, & qu'à un pécheur comme moi, il n'appartient pas de vous demander des miracles & de les obtenir. Il est même de votre providence & de notre bien que nous ayons tous nos tentations, afin que nous ayons de quoi vous prouver notre fidélité, & que vous ayez de quoi nous récompenser. Aussi vos Saints ont-ils été d'autant plus éprouvés qu'ils étoient plus saints, &

font-ils encore devenus dans la suite d'autant plus saints, qu'ils étoient plus éprouvés. Il n'y a pas jusqu'à l'Homme - Dieu, votre Fils adorable & le Saint des Saints, qui dans les jours de sa vie mortelle a voulu pour notre exemple être assailli de la tentation, & nous apprendre à la surmonter. Après cela qui refuseroit le combat, refuseroit la couronne; & qui ne voudroit avoir nulle part au travail, ne voudroit avoir, ni n'auroit en effet nulle part à la gloire.

Mais, mon Dieu, si la tentation me doit être salutaire, c'est par votre grace; car que suis-je de moi-même, qu'un foible roseau ou qu'un vase fragile, toujours en danger de ce briser? A chaque pas je tomberoïis, à chaque occasion je rendroïis les armes & je céderois aux attaques de l'ennemi, à moins que le secours de votre bras tout-puissant ne me prévienne par tout, ne m'accompagne par tout, ne me suive & ne me soutienne par tout. Or c'est ce secours, c'est cette grace que je vous demande, quand je vous supplie de ne m'exposer point à la tentation: c'est-à-dire, de ne m'y point abandonner à moi-même, de ne m'y laisser point suc-

comber, de ne permettre point que je m'engage en certains périls où vous prévoyez que ma vertu me manqueroit, & que je me perdrois; de redoubler à certains tems, en certaines occurences plus dangereuses & plus fatales, votre attention sur moi pour veiller à mon salut, & votre divine protection pour me défendre & me garder. Dieu de mon ame & son sauveur, souvenez-vous du prix qu'elle vous a couté, & ne souffrez pas que le démon, que le monde, que la chair vous enlèvent ce que vous avez racheté de votre sang.

Mais que fais-je? cette ame si précieuse, je la recommande à vos soins; & de ma part je la néglige, je n'en prends nul soin, je la hazarde tous les jours, sans réflexion, sans précaution, comme si je n'en tenois aucun compte, ou qu'au milieu de tant d'écueils & de tant de pièges, il n'y eût rien à craindre pour elle. Ah! puissiez-vous, Seigneur, me faire la grace toute entiere. Puissiez-vous, en veillant vous-même à ma conservation, exciter encore ma vigilance pour y travailler avec vous. Car vous voulez que j'y travaille, & si je ne seconde vos soins paternels, ils resteront sans effet. Vous voulez que j'usé de
cette

cette armure céleste dont nous parle votre Apôtre, lorsqu'il nous dit, & qu'il nous le dit en votre nom : *Revêtez-vous des armes de Dieu, afin de pouvoir résister dans le tems fâcheux. Tenez-vous toujours en état, ayant la vérité pour ceinture autour de vos reins, & la justice pour cuirasse. Prenez en toute rencontre le bouclier de la foi, le casque du salut, & le glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. Tout cela, mon Dieu, m'enseigne à mettre en œuvre, pour me préserver, tous les moyens que me fournit la sainte Religion que je professe. Tout cela m'apprend à me prémunir de la prière, de votre divine parole, de vos sacremens, de tous les exercices que votre Eglise me prescrit & que la piété Chrétienne me suggere. Autrement je ne puis voir le monde, ni m'engager dans le monde, sans m'exposer témérairement à la tentation. Or m'y exposer par une aveugle témérité, ce seroit me rendre indigne de votre assistance, ce seroit courir à ma perte, & je ne l'ai déjà que trop connu par de funestes épreuves. Heureux au moins, si de mes malheurs & de mes égaremens passés je tire cet avantage, de sçavoir mieux désormais me tenir en garde & me précautionner.*

VII. *Mais délivrez-nous du mal.* Vous ne me défendez pas, Seigneur, de vous demander la délivrance des maux temporels, de l'infirmité, de la pauvreté, de la douleur, de tous les revers & de tous les accidens qui peuvent survenir & troubler le repos de ma vie. Je vous dois même de continuelles actions de grâces, & je ne puis assez vous témoigner ma reconnoissance de tous ceux dont il vous a plu jusqu'à présent me délivrer, fans que je l'aye sçu, & de ceux dont vous me délivrez encore tous les jours, fans que je le voye ni que j'en sois instruit. Car telle est l'efficace & la douceur de votre providence, ô mon Dieu ! par des voies secrètes & qui nous sont inconnuës, vous nous sauvés de mille dangers que nous n'appercevons pas, & dont il n'y a que vous qui puissiez nous garantir. Soyez-en loué, beni, glorifié.

Mais, Seigneur, outre ces maux qui ne regardent que le corps & que la vie présente, il m'est bien plus important d'être délivré de ces maux spirituels, de ces maux éternels, de ces maux extrêmes & essentiels, qui vont à la ruine totale de l'homme, & qui lui causent un dommage infini & irréparable.

Tous les autres maux en comparaison de ceux-ci, ne doivent plus être même comptés pour des maux ; & comme il n'y a proprement qu'un seul bien, qui est le souverain bien, il n'y a proprement qu'un seul mal, qui est le souverain mal. Or ce souverain mal, c'est le péché, & en conséquence du péché la damnation. Si donc pour me mettre à couvert de l'un & de l'autre, il est nécessaire que j'éprouve quelque autre mal que ce soit, ah ! mon Dieu, je ne vous demande plus que vous m'épargniez en ce monde. Frappez, s'il le faut, & autant qu'il le faut ; renversez, brûlez, tourmentez : je m'offre moi-même, & je me présente à votre justice. Quelque douloureux & quelque sensible que puissent être ces coups, je les recevrai comme des coups de grace, pourvu qu'ils servent à détruire en moi le péché, à déraciner le péché, à punir le péché, à couper cours au péché, à prévenir les rechutes dans le péché, à me faire enfin éviter par-là cette affreuse réprobation qui doit être dans l'éternité toute entière le châtement du péché.

Pour cela, Seigneur, daignez me dé-
 livrer du malin esprit, je veux dire de
 l'esprit d'intérêt & d'avarice, de l'esprit

*A malo
 hoc est
 à mali-
 gno.*

d'ambition & d'orgueil, de l'esprit d'impureté & d'intempérance; de l'esprit de colere, de vengeance, d'animosité; de l'esprit d'erreur, de tromperie, de mensonge; de toutes les habitudes du vice, de toutes les convoitises des sens; de toutes les passions de mon cœur & de toutes leurs illusions: car voilà tout ce que je comprends sous le terme de malin esprit, capable, en me portant incessamment au péché, de m'entraîner dans le précipice & de me perdre sans ressource avec lui.

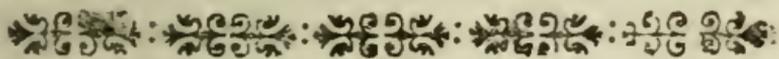
Dieu du Ciel & de la terre, seul puissant & grand, seul juste & saint, seul bon & misericordieux, vous écouterez les vœux que je viens de vous adresser. Si de moi-même je les avois conçus & formés, & si je ne vous les adressois qu'en mon nom, ah! Seigneur, je me défierois de mon aveuglement qui pourroit me tromper; je me défierois de ma bassesse & de mon néant qui me rendroit indigne d'être exaucé. Mais c'est votre Fils unique, la sagesse increée, qui de point en point m'a tracé lui-même tout ce que je devois demander. C'est lui-même qui prie dans moi, qui prie avec moi, & pour moi.

Psalms

83.

Considérez votre Christ; jetez les yeux,

non point sur une vile créature , tel que je suis , non point sur un pécheur plus vil encore & plus méprisable , mais sur le divin Sauveur dont j'interpose auprès de vous la médiation , & dont j'employe , pour vous fléchir , les mérites infinis. De toutes les demandes que je vous ai faites , il n'y en a pas une qui n'ait été selon son esprit & selon le vôtre. Je les ai faites avec confiance , & c'est avec le même sentiment que je les renouvelle , & que j'en attends de votre grace l'heureux accomplissement.



Pensées diverses sur la Prière.

L en est de la prière comme de la piété. Elle est plus dans le cœur , que dans l'esprit ; & elle consiste plus dans le sentiment , que dans le raisonnement. On a donné bien des règles de l'Oraison , on en a tracé bien des méthodes ; les livres en sont remplis , & on en a composé des volumes entiers. C'est à ce sujet que les Maîtres de la vie spirituelle se sont surtout attachés , & là-dessus ils ont déployé toute leur doctrine. Rien de plus solide que leurs ensei-

gnemens, rien de plus sage ni de plus saint. Etudions-les, respectons-les, suivons-les. Mais du reste, sans rien rabattre de l'estime que nous leur devons, je ne feins point de dire que la grande méthode d'oraison, la méthode la plus efficace & la plus prompte, c'est d'aimer Dieu. Non pas que j'entende ici un amour de Dieu, tel que l'ont conçu de nos jours de faux Mystiques, justement condamnés & frappés des foudres de l'Eglise. Leurs principes font horreur, & les conséquences en sont affreuses. Mais j'entens un amour véritable, un amour chrétien, c'est-à-dire, un amour ennemi de tout vice, un amour agissant & fervent dans la pratique de toutes les vertus, un amour toujours aspirant à la possession de Dieu & se nourrissant des espérances éternelles.

Avec cet amour on est tout-à-coup homme d'oraison. Car faire oraison, c'est s'occuper de Dieu, c'est converser avec Dieu, c'est s'unir à Dieu dans le fond de l'ame. Or tout cela suit de l'amour de Dieu: aimons Dieu dès que nous l'aimerons, nous irons à la prière avec joie; nous y resterons sans dégoût & même avec consolation; quelque tems que nous y ayons employé, nous en forti-

rons avec peine, comme ce célèbre Anachorete, Saint Antoine, qui le matin se plaignoit que le soleil, en se levant, vint troubler l'entretien qu'il avoit avec Dieu pendant le cours de la nuit. Mais encore que dirons-nous à Dieu? hé que disons-nous à un ami? Nous faut-il beaucoup d'étude & de grands efforts d'imagination pour soutenir une conversation avec lui, & pour lui témoigner nos sentimens? Nous dirons à Dieu tout ce que le cœur nous dictera: le cœur dès qu'il est touché, ne tarit point; réflexions, affections, résolutions ne lui manquent point. Rien ne le distrait de son objet, rien ne l'en détourne. D'un premier vol & conduit par la grace, il s'y porte, il s'y élève, il y demeure étroitement attaché. Ne cherchons point d'autre guide dans les voies de l'oraison, ne cherchons point d'autre maître que le cœur; nous apprendrons tout à son école, s'il est plein de l'amour de Dieu.

¶ Quand nous prions ce sont des grâces que nous demandons, & non des dettes que nous exigeons. Qu'avons-nous donc à nous plaindre, lorsqu'il ne plaît pas à Dieu de nous écouter? n'est-il pas maître de ses grâces?

¶ Etrange témérité de l'homme, quand nous trouvons mauvais que Dieu n'ait pas exaucé nos prières, & que nous nous en faisons une matiere de scandale. Il est vrai : Jesus-Christ nous fait entendre que tout ce que nous demanderons en son nom, son Pere nous l'accordera ; mais cette promesse, toute générale & toute absoluë qu'elle paroît, est néanmoins conditionnelle. C'est-à-dire, qu'elle suppose que nous demanderons ce qu'il convient de demander, & que nous le demanderons comme il convient de le demander. Je dis ce qu'il convient de demander, soit par rapport à la gloire de Dieu, soit par rapport aux vues de la providence de Dieu, soit par rapport à nous-mêmes & à notre propre salut. J'ajoute, comme il convient de le demander : tellement que notre priere soit accompagnée de toutes les dispositions intérieures & extérieures de l'esprit & du cœur, d'où dépend son efficace & sa vertu. Qu'une de ces deux conditions vienne à manquer, la parole du Fils de Dieu n'est plus engagée pour nous ; elle ne nous regarde plus.

Delà il nous est aisé de voir combien nos marmures sont téméraires, toutes
les

Les fois que nous nous élevons contre Dieu, parce qu'il semble n'avoir pas agréé nos demandes, & qu'il n'y a pas répondu selon que nous le souhaitons. Car afin que nos plaintes sur cela aient quelque apparence de raison, & que nous puissions les croire en quelque sorte bien fondées, il faut que nous soyons persuadés de deux choses : 1. Que nous avons demandé ce qu'il convenoit de demander; & par conséquent que dans notre priere & dans la demande que nous avons faite, nous avons parfaitement connu ce qui étoit convenable à l'honneur de Dieu, convenable aux desseins de sa sagesse, convenable à notre souverain intérêt, & à notre prédestination éternelle; que nous ne nous sommes point trompés là-dessus, mais que nous en avons sçu pénétrer tout le mystere & découvrir tout le secret. 2. Que nous avons demandé comme il convenoit de demander; en sorte que nous y avons apporté toute la préparation absolument requise: c'est-à-dire, que nous avons prié avec des sentimens assez humbles, avec une réflexion assez attentive, avec une foi assez ferme, avec une ardeur assez affectueuse, avec un respect assez reli-

gieux , avec une persévérance assez constante , pour rendre notre priere digne de Dieu & propre à le fléchir. Voilà, dis-je, de quoi nous devons être convaincus : si nous prétendons être en droit de murmurer & d'en appeller à la parole de Jesus-Christ. Or compter sur tout cela, n'est-ce pas une présomption insoutenable ? n'est-ce pas un orgueil¹, seul capable d'arrêter les graces de Dieu ?

¶ Prions , & prions sans cesse , ainsi que l'ordonne l'Apôtre : mais si notre priere demeure sans effet , gardons-nous de nous en prendre à Dieu , & de nous élever pour cela contre Dieu. Disons qu'il a des vues supérieures aux nôtres , & qu'il sçait ce qu'il nous faut, beaucoup mieux que nous ne le pouvons sçavoir. Disons qu'apparemment nous nous sommes trompés , en regardant comme un avantage la grace que nous lui demandions , & que s'il nous la refuse, c'est qu'il en pense tout autrement que nous , & que suivant les sages dispositions de sa providence , il ne voit pas que ce soit un bien pour nous. Disons que c'est à nous de demander , mais à Dieu de rectifier nos demandes en y répondant , non pas toujours selon nos désirs, qui communément sont très-

aveugles, mais de la maniere & dans le tems qu'il juge plus convenables. Disons encore que si notre priere n'a pas été absolument défectueuse, quant au fonds, il est bien à craindre qu'elle ne l'ait été quant aux conditions: en un mot, disons & confessons de bonne foi, que quoique nous fassions, nous sommes toujours indignes des faveurs divines. Nous ne pouvons mieux mériter l'accomplissement de nos vœux, qu'en reconnoissant que nous ne méritons rien.

¶ Comme dans la vie humaine & dans le commerce que nous avons entre nous, il y a des gens féconds en paroles, & qui nous font les plus longs discours sans rien dire: il y en a de même, par une espece de comparaison, dans la vie Chrétienne & dans le commerce que nous avons avec Dieu par la priere. Ils récitent de longs offices, ils y passent des heures entieres, mais sans recueillement & sans dévotion. Qu'est-ce que cela? c'est parler beaucoup à Dieu & ne le point prier.

¶ Il y a une priere de l'esprit, du cœur, de la parole; de l'esprit par la réflexion, du cœur par l'affection, & de la parole par la prononciation. Mais

outre ces trois sortes de prieres, je puis encore ajoûter qu'il y a une priere des œuvres par la pratique & l'action; & voici comment je l'entends. Saint Augustin disoit : *celui-là sçait bien vivre, qui sçait bien prier*; & je dis en renversant la proposition; celui-là sçait bien prier, qui sçait bien vivre. La pensée de ce saint Docteur est que dans la priere & par la priere, nous nous instruisons de tous les devoirs d'une vie Chrétienne, nous nous y affectionnons, & nous obtenons les graces nécessaires pour les accomplir; & je veux dire par un retour très-véritable, que d'accomplir fidèlement tous ses devoirs, que de s'occuper, de travailler, d'agir dans son état selon la vocation & le gré de Dieu, c'est prier, pourquoi? parce que c'est tout à la fois, & honorer Dieu, & l'engager en l'honorant de la sorte, à nous favoriser de ses dons, qui sont les fruits de la priere. Observation importante & bien consolante pour une infinité de personnes, qui se plaignent de leur condition, parce qu'elle ne leur permet pas, disent-ils, de vaquer à la priere, & qu'elle ne leur en laisse pas le loisir. Outre qu'on peut prier par-tout, & que par-tout on en a le tems, puisque

par-tout on est maître d'élever son ame à Dieu , & de lui adresser les sentimens de son cœur : je prétends que ces mêmes occupations qu'on regarde comme des obstacles au saint exercice de la priere , sont tout au contraire des prieres elles-mêmes , & des prieres très-efficaces auprès de Dieu , quand on les prend dans un esprit Chrétien , & qu'on s'y adonne avec une intention pure & droite. *Car le Royaume de Dieu , & tout ce qui a quelque rapport à ce Royaume de Dieu , consiste non dans les paroles , mais dans les effets.* Dieu vous a chargé d'un emploi , & vous en remplissez avec assiduité les fonctions : en cela vous priez. La providence vous a confié la conduite d'un ménage , & vous y donnez vos soins : en cela vous priez. Ainsi du reste. *Quand vous ensevelissiez les morts , dit l'Ange à Tobie ,* Tob. c. 12. 124 *que vous les cachiez dans votre maison , & que la nuit vous les portiez en terre , je présentois au Trône de Dieu ces œuvres de charité , & elles sollicitoient en votre faveur la divine miséricorde. Point d'intercession plus puissante auprès de ce souverain Maître , que la soumission à ses ordres & l'accomplissement de ses adorables volontés.*

¶ Miracle de la Priere ? rien ne résiste à son pouvoir , & mille fois elle a changé l'ordre de la nature , & l'a , pour ainsi dire , forcée à lui obéir. Que dis-je ? elle a mille fois défarmé le Ciel même , & en a conjuré les foudres. Que d'événemens merveilleux ! que de prodiges ! Moÿse prie , & Dieu retire son bras prêt à frapper. Josué prie , & le soleil s'arrête dans sa course. Daniel prie , & les lions perdent toute leur férocité à ses pieds. Judith prie , & une formidable armée est mise en déroute. Dès qu'Elie a prié , le feu céleste descend , les pluies les plus abondantes arrosent la terre , les malades sont guéris , les morts resuscitent : car telle a été dans l'ancienne Loi la vertu de la priere ; & ce seroit une matiere infinie que le détail de tout ce qu'elle a fait dans la nouvelle. Après cela défions-nous de la promesse du Fils de Dieu ,

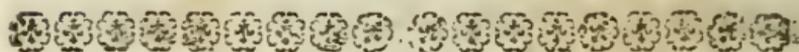
Joan. c. 34. 33. lorsqu'il nous dit : Tout ce que vous demanderez à mon Pere en mon nom , il vous l'accordera. Que je me figure le plus puissant Monarque du monde , & que je le suppose prévenu pour moi de la meilleure volonté , je ne puis néanmoins me répondre d'obtenir de lui tout ce que je lui demanderai , parce

que son empire, quelque étendu qu'il soit, est limité, & que je lui demanderai peut-être au-delà de ce qu'il peut. Mais tout ce que je demanderai à Dieu, Dieu peut me le donner, pourquoi? parce qu'il est Dieu, & qu'étant Dieu, tout lui est possible. Si donc dans les prieres que nous avons à lui faire, nous manquons de confiance, c'est que nous ne connoissons pas le Maître que nous prions. Nous en jugeons par notre foiblesse, au lieu d'en juger par l'indépendance absolue, & la souveraineté de ce premier Estre. Ne bornons point nos espérances, quand nous scavons qu'elles sont fondées sur la parole d'un Dieu dont la fidélité ne se peut démentir, & dont la puissance est sans bornes.





DE L'HUMILITÉ ET DE L'ORGUEIL.



Parabole du Pharisien & du Publicain, ou du caractère de l'Orgueil & de l'Humilité, & les effets de l'un & de l'autre.

*Dixit
ad quos-
dam qui
in se
confide-
bant
tan-
quam
justi &
asper-
naban-
tur cœ-*



ESUS proposa cette parabole au sujet de certaines gens, qui se confioient en eux-mêmes comme s'ils eussent été des Saints, & qui ne regardoient les autres qu'avec mépris. L'Évangile nous fait d'abord connoître le dessein du Fils de Dieu, & quels sont ceux qu'il avoit en vue, lorsqu'il proposa cette parabole au peuple qui l'écoutoit. Quoiqu'en général

elle puisse s'appliquer à toute ame vai-^{teros}
 ne & orgueilleuse ; elle convient parti-^{parabo-}
 culièrement , & selon l'intention de Je-^{lam is-}
 sus-Christ , à une espèce de faux dé-^{sam.}
 vots , contre qui cet homme Dieu a ^{Luc. c.}
 toujours témoigné plus de zèle, & qu'il ^{18. 2.}
 n'a point cessé d'attaquer pendant tout
 le cours de sa mission , & dans ses di-
 vines instructions. Gens remplis d'eux-
 mêmes & de leur prétendu mérite , qui
 seuls croyoient être , avec leurs disci-
 ples , les Elus du Seigneur. Qui par-
 loient , qui décidoient , qui agissoient ,
 comme s'ils eussent été les seuls dépo-
 sitaires de la loi & ses interpretes , les
 maîtres de la doctrine , les modèles vi-
 vans de la sainteté. Qui se disoient
 suscités de Dieu pour la réformation
 des mœurs , pour le rétablissement de
 la discipline , pour la défense de la plus
 pure morale. Qui sous un masque de
 piété & de sévérité cachoient leurs in-
 trigues , leurs cabales , leurs médisan-
 ces atroces & leurs calomnies , leurs
 envies , leurs haines , leurs vengean-
 ces , sur-tout une hauteur d'esprit que
 rien ne pouvoit fléchir & un orgueil
 insupportable. Qui par cette vaine ap-
 arence d'une vie régulière & austère ,
 éblouissoient les yeux d'une troupe de

femmes , dont ils parcouroient les maisons , & dont ils recevoient de puissans secours , pour soutenir leur secte , & pour accréditer leur parti. Qui n'estimoient personne , n'épar- gnoient personne , ne faisoient grace à personne , damnant tout le monde , & traitant avec un dédain extrême qui- conque ne se déclaroit pas en leur fa- veur & n'entroit pas dans leurs senti- mens. Car il y avoit des hommes de ce caractère dès la naissance de l'Eglise , & dès le tems même que Jesus-Christ parut sur la terre ; il y en a eu dans toute la suite des siècles , & il n'y en a que trop encore dans le nôtre. De for- te que cette parabole n'est pas seule- ment une figure ; mais qu'on peut la prendre pour une histoire , commen- cée dans le Judaïsme , continuée dans le Christianisme , & par une malheu- reuse succession , perpétuée d'âge en âge jusques à ces derniers jours. Quoi qu'il en soit , entrons dans les vues du Fils de Dieu , & profitons des ensei- gnemens qu'il veut ici nous donner.

Duo ho- mines ascende- runt in Deux hommes , allèrent au Temple pour prier : l'un étoit Pharisien , l'autre Publicain.
C'est au même Temple qu'ils allèrent

tous deux, c'est à la même heure & dans le même tems. c'est dans le même dessein, qui étoit de faire à Dieu leur priere : mais du reste ce ne fut point à beaucoup près dans la même disposition de l'ame, ni le même sentiment intérieur. De-là vient que la priere de l'un eut un succès si favorable; au lieu que l'autre ne fut point écouté, & que sa priere même devint un crime pour lui, & un sujet de condamnation. Car avec la grace, ce qui donne le prix à la priere, c'est la disposition intérieure de l'ame : c'est de-là qu'elle tire toute sa vertu & tout son mérite. Ces deux hommes n'étant donc pas également disposés par rapport à l'esprit & au cœur, ils ne devoient pas être également reçus de Dieu, qui ne s'arrête point aux dehors, & n'a égard ni aux rangs, ni aux qualités, ni aux conditions, ni aux avantages de la naissance ou de la fortune, ni aux lieux, ni aux conjonctures, ni à quelque circonstance extérieure que ce soit; mais qui pese le cœur & qui ne juge de tout le reste que par le cœur. Voilà pourquoi le Saint-Esprit nous avertit, que notre premier soin *avant l'Oraison*, notre soin le plus né-

*Templum us
orarent;
unus
Phari-
sæus, &
alter
Publi-
canus.*

Eccli.
18. 39. cessaire & le plus essentiel, est de préparer notre ame. Toute autre préparation, sans celle de l'ame, ne peut être de nulle efficace auprès de Dieu; & s'il ne se rend pas alors propice à nos vœux, c'est à nous que nous devons l'imputer, & dans nous que nous devons chercher le principe du mal, puisqu'en effet il est au-dedans de nous-mêmes.

Mais ceci posé, il est question de sçavoir, qui des deux: (je dis du Pharisien & du Publicain) qui, dis-je, étoit dans la disposition convenable pour prier, & qui n'y étoit pas. A s'en tenir aux apparences, il semble qu'il n'y ait point là-dessus à hésiter, ni de comparaison à faire. Un Pharisien d'une part, & de l'autre un Publicain, quel parallèle! un Pharisien; un homme de bonnes œuvres, un homme exemplaire & d'une merveilleuse édification dans toute sa conduite; un homme exact jusques aux plus petites observances, & implacable ennemi des moindres relâchemens; un homme révérend, vanté, canonisé du peuple; en un mot, un Saint selon la commune opinion. Au contraire un Publicain, un pécheur, & un pécheur par état.

puisque son seul emploi de Publicain le faisoit regarder comme tel ; un homme noté & décrié pour ses injustices, ses fraudes, ses violences, ses concussions ; de plus un homme sujet à bien d'autres désordres que ceux de sa profession, & ayant vécu jusques-là dans le libertinage & le scandale. Encore une fois, suivant les vues ordinaires, peut-on balancer un moment entre deux hommes dont la différence est si sensible ; & qui est-ce qui tout d'un coup ne prononce pas à l'avantage du premier, & ne conclut pas que l'autre doit être reprové de Dieu ? Mais les jugemens du Seigneur sont bien au-dessus des nôtres, & l'événement n'est gueres conforme à nos idées. Ce Pharisien est condamné, & ce Publicain justifié : pourquoi ? c'est que ce Pharisien, que ce juste est un orgueilleux dans sa prétendue justice ; & que ce Publicain, que ce pécheur pénitent est humble dans sa pénitence. De sorte qu'en deux portraits racourcis & opposés l'un & l'autre, la parabole nous représente admirablement, & les pernicioeux effets de l'orgueil dans le Pharisien, & les salutaires effets de l'humilité dans le Publicain. Instruisons-nous, & appre-

nous de-là tout ensemble ce que nous devons éviter comme l'écueil le plus dangereux , & ce que nous devons nous efforcer d'acquérir & de pratiquer en toute rencontre comme une des plus excellentes & des plus solides vertus.



Caractere de l'Orgueil & ses pernicious effets dans le Pharisien.

Phari- I. **L** E Pharisien se tenant debout. Il se
sans tenoit debout , & ce n'est pas
stans. sans une vue particuliere que l'Evan-
 gile marque cette circonstance : car
 c'est par-là qu'il commence à faire l'op-
 position du Pharisien orgueilleux & de
 l'humble Publicain. Au lieu que le Pu-
 blicain à la porte du Temple , ainsi
 qu'il est dit dans la suite de la parabo-
 le , se prosterne d'abord contre terre ,
 le Pharisien entre , avance , laisse der-
 riere lui tous les assistans , approche de
 l'Autel , va prendre la premiere place ;
 & là , sans plier un moment le genou ,
 le visage assuré , la tête levée , il por-
 te les yeux au Ciel , & par son regard
 fixe & arrêté , semble plutôt venir exi-

ger du Seigneur une dette, que lui demander aucune grace.

Il n'y a point de vice qu'il nous soit plus important dans l'usage du monde, de tenir au moins caché, si nous en sommes atteints, que l'orgueil, parce qu'il n'y en a point qui nous rende plus odieux. On pardonne plus aisément tous les autres vices, on les tolère ; mais l'orgueil est insupportable. Aussi Dieu n'a-t'il pu le souffrir dans le Ciel ; & dès qu'il le vit dans ses Anges, il les précipita au fond de l'abyssme. Cependant on peut ajoûter, que de tous les vices, c'est celui peut-être qui se produit plus naturellement au-dehors, & qu'il est plus difficile de dissimuler. Tout le fait paroître : l'air, la contenance, la démarche, le geste, la composition du visage, le tour des yeux, le discours, la parole, le ton de la voix, le silence même, cent autres signes qui frappent la vue & dont on s'apperçoit tout d'un coup.

Un homme n'a donc qu'à se montrer ; on le connoît bien-tôt, & son orgueil se répand dans toutes ses actions. S'il est dans une assemblée, il faut toujours qu'il soit placé aux premiers rangs : il ne balance pas là-dessus ; & sans atten-

dre, comme d'autres, & selon l'avis du Sauveur du monde qu'on lui faisoit honnêtement pour l'inviter à monter plus haut, il se croit affanchi de cette loi de bienséance & prévient de lui-même cette cérémonie. S'il parle dans un entretien, c'est ou en Maître qui ordonne avec empire, ou en Juge qui décide avec autorité, ou en Philosophe qui prononce des Sentences & des Oracles, ou en Docteur qui enseigne & qui dogmatise. Il occupe seul toute la conversation, & ferme la bouche à quiconque voudroit l'interrompre pour quelque tems, & demander à son tour le loisir de s'expliquer. Si par une disposition toute contraire, il se tait & prend le parti d'écouter, l'attention qu'il donne, ne fait pas moins voir avec quelle hauteur d'esprit & quel dédain il reçoit ce que chacun dit. Ses réponses les plus ordinaires, ce sont quelques coups de la tête, quelques œillades, quelques souris moqueurs, quelques mots entrecoupés, quelques expressions enveloppées & mystérieuses, comme s'il étoit seul au fait des choses, comme s'il avoit seul la clef des affaires; comme s'il en sçavoit seul pénétrer le secret & démêler les ressorts; comme

Comme si tout ce qu'il entend, n'étoit de nul poids & ne méritoit nulle réflexion; comme s'il ne daignoit pas y prêter l'oreille, & qu'il le regardât en pitié. Car dans la société humaine on ne rencontre que trop de ces présomptueux, qui n'ont pas même soin de se déguiser, & se laissent emporter aux sentimens de leur orgueil. Orgueil grossier, dont rougit pour eux toute personne sage & pourvue de raison: mais eux, ils ne rougissent de rien; tant ils sont infatués d'eux-mêmes & prévenus à leur avantage. Ainsi sans qu'ils le remarquent, & par la plus dangereuse séduction, l'orgueil qui les possède, tout visible qu'il est, échappe à leurs yeux & se dérobe à leur connoissance, tandis qu'il se manifeste aux yeux du public & qu'il choque tous les esprits. A les en croire, toutes les prérogatives qu'ils s'attribuent, tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font, n'est point orgueil, mais ingénuité & franchise; mais justice & vérité. Du moins le pensent-ils de là sorte; & sont-ils bien persuadés qu'on le doit penser de même. Erreur déplorable; mais qui cause plus d'indignation, qu'elle ne donne de compassion: & voilà comment, à force de

s'estimer eux-mêmes & de vouloir être honorés & estimés , ils perdent toute l'estime qu'ils pourroient d'ailleurs avoir dans le monde.

Ce n'est pas au reste qu'il n'y ait un orgueil plus circonspect & plus délicat. On affecte une certaine modestie extérieure. On est honnête , prévenant , affable. On a de la douceur , de la politesse , de la retenue , une conduite , selon les apparences , toute unie. On ne s'enfle point , on ne s'éleve point , on n'entreprend point de dominer ni de se distinguer. Mais outre que tout cela n'est assez souvent qu'une modestie fastueuse , qui pour user de cette figure , comme un voile transparent , laisse entrevoir l'orgueil même qu'elle couvre ; il y a mille occasions où il trompe toute notre vigilance & sort malgré nous des ténèbres où l'on tâchoit de le tenir enseveli. En effet , quelque précaution qu'on prenne & quelque attention qu'on ait sur soi-même , il n'est pas moralement possible dans le commerce de la vie que mille sujets imprévus ne piquent notre cœur & ne blessent notre orgueil. Or du moment que l'orgueil se sent blessé , il se trouble , & dans le trouble où il

est, il éclate & ne garde plus de mesures. La raison en est bien naturelle : c'est que l'orgueil est l'endroit le plus vif du cœur, je dis d'un cœur vain : pour peu qu'on y touche, la douleur nous fait jeter de hauts cris. On voit un homme se déconcerter, s'aigrir, s'animer. Il répond séchement, il parle durement, il s'exprime en des termes fiers & méprisans ; quelquefois la colere l'irrite jusques à l'emportement. On ne le reconnoît plus, & dans la surprise où l'on se trouve, on demande si c'est là cet homme qu'on croyoit si modéré, si patient, si humble.

Ce qui doit encore plus étonner, c'est lorsqu'on vient à découvrir cette sensibilité & cet orgueil dans des âmes pieuses & dévotes, dans des âmes religieuses & consacrées à Dieu, dans des Ministres de l'Eglise & des Pasteurs du peuple fidèle. Le Prophete vit en esprit l'abomination de désolation dans le lieu Saint, & n'est-ce pas ce qui s'accomplit réellement à nos yeux, & de quoi nous sommes témoins, quand nous voyons l'orgueil dans les plus sacrés ministeres, l'orgueil dans le sac & sous le cilice, l'orgueil dans le Sanctuaire de Jesus-Christ, sous les livrées

116 CARACTERE DE L'ORGUEIL
de Jesus-Christ, à la Table, à l'Autel
de Jesus-Christ? C'est-là qu'on le porte;
& au lieu de l'étouffer aux pieds d'un
Dieu humilié & anéanti, c'est delà
qu'on le rapporte aussi entier & aussi
vivant qu'il étoit. Scandale qui confir-
me le monde dans ses préjugés contre la
dévotion, & qui l'autorise à dire, quoi-
qu'avec une malignité outrée, qu'il
suffit d'être dévot pour en être plus ja-
loux de son rang, plus intraitable sur
ses privilèges & sur ses droits, plus sen-
sibles à la moindre offense, plus scrupu-
leux sur le point d'honneur, en un mot
plus orgueilleux.

*Hæc a-
pud se
orabat.* II. Il faisoit en lui-même cette priere.
Pourquoi en lui-même, & qu'est-ce
que cela signifie? Peut-être ce Phari-
sien ne daignoit-il pas se conformer à
l'usage, ni s'assujettir comme les autres
à prononcer les prieres ordinaires: Peut-
être aussi cette parole nous fait-elle en-
tendre, que dans toute sa priere il n'é-
toit occupé que de lui-même, & non
point de Dieu; qu'il n'envisageoit que
lui-même, & que ses prétendues per-
fections, dont il venoit s'applaudir &
se glorifier.

De quelque maniere qu'on l'expli-

que, une réflexion là-dessus se présente, & une vérité, dont on auroit peine à convenir, si l'expérience n'en étoit pas une preuve convaincante : c'est que l'orgueil se mêle jusques dans l'exercice de l'Oraison, & voici comment. Car dans l'Oraison il y a différentes voies : les unes plus communes, & les autres plus relevées & plus particulières ; les unes aisées, connues, à la portée de tout le monde, mais les autres plus secrettes & propres d'un petit nombre d'ame que Dieu favorise de certaines communications, & à qui il fait contempler de plus près sa souveraine Majesté. Selon ces voies différentes, Dieu dispense différemment les dons de son Esprit ; de cet Esprit de sainteté, qui n'étant qu'un & étant toujours le même, se diversifie néanmoins en tant de manières dans ses divines opérations, & suivant le langage de l'Apôtre, fait prendre à sa grace toutes sortes de formes pour s'accommoder à tous les sujets où il lui plaît de la répandre. Cependant l'ordre naturel n'est pas que Dieu dès le premier essai élève une ame à ces sublimes degrés d'Oraison & de contemplation, où les Saints sont parvenus. Il a ses règles que

118 CARACTERE DE L'ORGUEIL

sa sagesse lui prescrit , & qu'elle nous prescrit à nous-mêmes , afin que nous les observions. C'est-à-dire , qu'il veut que nous commencions par les pratiques les plus usitées : que nous nous y exercions assiduellement & constamment ; que nous soyons contents d'en demeurer-là , si l'esprit céleste , dont nous devons attendre l'impression , ne nous conduit pas plus avant ; que de nous-mêmes nous ne nous ingérions point dans des mysteres qui sont si fort au-dessus de nous ; que nous nous estimions indignes de ces graces singulieres & de ces états qui ne conviennent qu'aux ames choisies , & aux fidèles serviteurs de Dieu ; enfin que nous comptions toujours pour beaucoup de pouvoir les suivre de loin , & de marcher par les routes les plus applanies. Voilà ce que pense une piété humble ; voilà ce que lui inspire un bas sentiment de soi-même.

Mais il s'en faut bien que ce ne soit assez pour l'orgueil d'une ame , qui se croit appelée à quelque chose de plus grand ; car on en trouve ainsi disposées. Leur présomption les emporte d'abord comme d'un plein vol , dans le sein de la Divinité ; & du moment qu'elles se

sentent attirées à l'Oraison, elles ne craignent point de dire ce que dit l'Ange superbe dès l'instant de sa création : *Je monterai, j'approcherai du Très-Haut, j'irai directement à lui, & je le verrai dans sa gloire.* Qu'un directeur éclairé & instruit des ruses de l'ennemi, qui se transforme en esprit de lumière, s'oppose à une illusion si dangereuse, & dont il prévoit les conséquences ; qu'il entreprenne d'arrêter cette ardeur précipitée, & de rabaisser ces vues trop abstraites & trop mystiques ; qu'il veuille les assujettir à une certaine méthode, leur tracer certains sujets, leur faire considérer certains points essentiels, & les maximes fondamentales de la perfection chrétienne, tout cela, à leur goût, n'est bon qu'aux ames vulgaires, que Dieu laisse aller terre à terre, & marcher pas à pas. Si le Directeur insiste, on lui fait son procès. On le traite d'homme peu versé dans la vie intérieure ; on se détache de lui, & on l'abandonne. Quelle langue parle-t-on ? de s'exprimer simplement & clairement, ce seroit descendre & se dégrader. On ne parle plus la langue des hommes, mais celles des Anges. Belles expressions où l'on se perd, & qu'on a recueillies en

Isaï. c.

13. 14.

de saints Auteurs, qui comprenoient ce qu'ils disoient, parce qu'ils le disoient de cœur, & non par une puérile affectation. Un des éloges les plus solides que le Prophete Royal donne au juste, est qu'il ne s'éleve point au-dessus de lui-même. Allons à Dieu, & allons-y par la priere: mais notre priere ne peut être agréable, qu'autant qu'elle sera sanctifiée par notre humilité. Or l'humilité nous empêchera de nous émanciper si vîte; & plus elle nous tiendra renfermés dans nous-mêmes & dans la vue de nos miseres, plus elle engagera Dieu à s'unir à nous, & à nous unir à lui par la connoissance & la vue de ses grandeurs. Tandis que Moïse prioit sur la montagne, il étoit défendu à tout le peuple d'en approcher, & quiconque eût osé même toucher le pied de cette montagne sainte, eût été frappé de mort. Laissons les parfaits goûter les douceurs d'un commerce intime avec Dieu, & s'abysser dans la contemplation de ses infinis attributs: mais nous, mettons-nous au rang du peuple, & demeurons-y jusqu'à ce que Dieu nous appelle. Autrement notre témérité trop empressée nous exposeroit à de tristes retours; &

il seroit à craindre que la parole de l'Écriture ne se vérifiât en nous : *Le Seigneur a dissipé les projets que les orgueilleux* LUC 10.
formoient dans leur cœur, & il a confondu toutes leurs pensées. Plût au Ciel qu'on en eût moins vu d'exemple ; & plaise au Ciel que les exemples qu'on en a vu dans les siècles passés, servent de leçons aux siècles à venir, & les préservent des mêmes égaremens.

III. *Mon Dieu, je vous rends graces.* Deus

Rendre à Dieu de continuelles actions de graces, c'est entre les devoirs de l'homme un des plus justes & des plus indispensables. Aussi ce qu'il y a de répréhensible dans le Pharisien, ce n'est pas de remercier Dieu, mais de ne le pas remercier par un véritable esprit de religion, ni avec les sentimens dont ce pieux exercice doit être accompagné. Car la reconnoissance que nous témoignons à Dieu, doit être une reconnoissance toute religieuse. Or une reconnoissance vraiment religieuse, en quoi consiste-t-elle ? 1. A donner à Dieu toute la gloire des graces qu'on en a reçues, & à ne s'en point glorifier soi-même. 2. A ne point abuser de ces graces pour se préférer au pro-

gratias
ago tibi.

chain, & pour le mépriser. 3. A se confondre même du mauvais usage qu'on a fait de ces graces, & qu'on en fait tous les jours au lieu qu'en d'autres mains elles profiteroient au centuple. 4. A trembler en vue de ces graces & du compte rigoureux que Dieu nous en demandera, comme le Maître de l'Évangile demanda compte à ses serviteurs des talens qu'il leur avoit confiés. 5. A ne se pas contenter de ces graces, & à ne pas croire qu'on n'a plus besoin de rien; mais à connoître malgré ces graces, notre extrême indigence, & à employer sans cesse la divine miséricorde pour en obtenir de nouvelles. Telles sont les dispositions d'une ame reconnoissante envers Dieu; tel est l'esprit qui l'anime & qui la conduit.

Mais ce n'étoit pas là, à beaucoup près, l'esprit du Pharisien. Il remercie Dieu, pourquoi? non pas pour donner à Dieu la gloire de toutes les perfections dont il se flattoit d'avoir été doué; mais pour se l'attribuer à soi-même, pour se retracer le souvenir de tant de bonnes qualités, pour se les remettre devant les yeux, & pour s'y complaire. De cette estime de lui-même, ainsi que la suite le fait voir, naît

le mépris d'autrui. A son gré il n'y a personne qui l'égalé, ni qui puisse entrer avec lui en quelque comparaison. Bien loin de se reprocher aucun abus des dons excellens que lui a départis la main libérale du Seigneur, il s'applaudit au contraire d'en avoir toujours usé le plus saintement, par tout le bien qu'il a pratiqué & qu'il pratique. Bien loin de craindre le jugement de Dieu, & d'être en peine sur le compte qu'exigera de lui ce souverain Juge, il semble qu'il veuille le prévenir, & que ce soit ce qui l'amène à l'Autel. Il semble qu'il vienne lui-même se présenter pour répondre du bon emploi qu'il prétend avoir fait des rares talens, dont il se croit pourvû par la grace du Ciel, & du profit qu'il en a retiré. Enfin persuadé que rien ne lui manque, & que ce qu'il a lui suffit pleinement, il ne souhaite ni n'entend rien de plus; & c'est pour cela même qu'il ne demande rien. Chose admirable, remarque saint Augustin ! Il est venu dans le Temple pour prier; mais examinez toutes ses paroles, & vous trouverez qu'elles ne tendent qu'à se louer. *Seigneur, dit-il, je vous rends grâces*: mais il n'a garde d'ajouter: *Mon Dieu, accor-*

dez-moi encore telle grace. Il en a autant qu'il est nécessaire, & il ne lui en faut pas davantage pour faire de lui un homme accompli.

La malignité de notre orgueil ne va pas jusqu'à refuser à Dieu la qualité de premier principe, à ne vouloir pas l'honorer comme l'Auteur de tous les biens. Il y auroit du blasphème & de l'impiété. Nous nous faisons une religion & une obligation capitale de souscrire à cet oracle de l'Apôtre, *Qu'avez-vous que vous n'avez point reçu ?* Mais l'orgueil de notre cœur ne s'accommode guères de ce qui suit: *Or si vous l'avez reçu, d'où vient que vous vous en glorifiez, comme si vous ne l'aviez pas reçu ?* Il est vrai que sur cela nous gardons certaines apparences ; que dans l'occasion nous publions assez hautement combien nous sommes redevables à Dieu ; que nous voulons qu'il en soit loué, qu'il en soit béni ; que nous le bénissons nous-mêmes & nous le remercions ; mais que l'orgueil a de retraites cachées pour se sauver ; qu'il sçait bien ménager ses intérêts, lors même qu'il paroît les abandonner & y renoncer !

Nous remercions Dieu, mais dans le sentiment de notre reconnoissance

il y a toujours un retour vers nous-mêmes. Nous avons beau protester devant Dieu que la gloire de tout lui appartient : nous le disons des lèvres ; mais dans le fond nous en revenons toujours à nous-mêmes , & nous recueillons avec soin tous les rayons de cette gloire qui peuvent rejaillir sur nous & nourrir notre complaisance.

Nous remercions Dieu , & nous voulons même que d'autres nous aident encore à le remercier. Gloire soit à Dieu , dit-on modestement : joignez-vous à moi pour lui rendre grâces de la bonne issue qu'il a donnée à mes desseins , & des bénédictions qu'il a répandues sur mes travaux. Rien de plus chrétien , à ne s'en tenir qu'aux expressions & qu'aux dehors : mais que prétend-on par-là ? On veut informer les gens de ce qu'ils pourroient peut-être ignorer : & qu'on est bien aise qu'ils n'ignorent pas. C'est un tour ingénieux & honnête pour leur faire sçavoir le succès qu'on a eu dans une affaire dont on étoit chargé , dans une entreprise qu'on avoit formée , dans les fonctions d'un ministère où l'on a été employé.

Nous remercions Dieu , mais aussi

nous entendons bien qu'on respectera dans nous les dons de Dieu ; qu'on aura pour nous des égards particuliers ; qu'on ne nous confondra point avec la multitude , mais qu'on nous distinguera ; qu'on nous déférera tous les honneurs dûs à notre mérite & à sa supériorité ; que s'il y a un choix à faire pour quelque place importante , c'est sur nous qu'il tombera , & qu'aucun n'osera nous en contester la préférence ; que nous aurons l'ascendant par tout & sur tous ; que tout se réglera par nos conseils , que tout passera par nos mains , n'y ayant personne que nous n'estimions au-dessous de nous , & que nous jugions capable de conduire les choses avec la même dextérité & la même sagesse que nous. Car voilà l'opinion où nous sommes ; & si la pudeur nous empêche de nous en déclarer ouvertement , elle ne nous empêche pas dans le secret du cœur de le penser.

Nous remercions Dieu , mais du moins nous rendons - nous en même tems à nous-mêmes l'avantageux & consolant témoignage de répondre , comme nous le devons , aux vues de Dieu , & de faire un saint usage de

ses bienfaits , de n'être point des serviteurs inutiles , mais de coopérer aux œuvres du Seigneur & à l'exécution de ses divines volontés par notre vigilance , notre application , notre habileté , notre industrie ; de ne nous point épargner pour cela , & d'y avoir toute l'assiduité & tout le zèle qui dépend de nous. D'où nous tirons , sans hésiter , cette conséquence favorable , que nous ne paroîtrons pas au Tribunal de Dieu les mains vuides ; & que nous pouvons espérer d'être mis au nombre de ces fidèles serviteurs , dont la bonne administration sera éternellement & si abondamment récompensée.

Nous remercions Dieu , mais de quoi le remercions-nous plus volontiers ? de certaines graces extérieures , & de certaines qualités plus propres à nous relever dans le monde , à nous y faire connoître , à nous en attirer les applaudissemens , à nous donner de l'éclat & de la réputation. Ainsi les Apôtres eux-mêmes prenoient plaisir à raconter au Fils de Dieu les miracles qu'ils opéroient , comment ils guériffoient les malades & comment ils chassoient les démons. Mais toutes les autres graces qui sans ce brillant & sans

ce bruit agissent intérieurement sur l'ame, & ne servent qu'à la sanctifier, qu'à lui inspirer l'esprit de piété, de charité, d'humilité, de mortification, de renoncement à soi-même & aux vanités du siècle, ce sont des faveurs célestes & des biens dont nous ne tenons point assez de compte pour en marquer à Dieu notre gratitude & pour lui en demander l'accroissement. Il n'y a que ce qui frappe la vue, qui nous intéresse & qui pique notre envie : tout le reste nous est indifférent, parce qu'il l'est à l'orgueil qui nous domine & que nous n'y trouvons rien qui le soutienne.

N'oublions jamais les dons du Seigneur ; mais ne nous en souvenons que pour l'honorer. Ayons sans cesse, & dans le cœur & dans la bouche, les paroles du Pharisien ; mais disons - les autrement que lui & dans un esprit de chrétien : *Seigneur, je vous rends grâces.* Oui, mon Dieu, c'est à vous que je rends grâces, & à vous seul, persuadé que tout ce que j'ai & tout ce que je suis, je ne l'ai que de votre libéralité & je ne le suis que par votre miséricorde. Or n'ayant rien que de vous, & n'étant rien que par vous, c'est donc à vous que je dois l'hommage de tout,

sans pouvoir rien prétendre à la gloire qui vous en revient. Qu'elle soit à vous toute entiere ; & malheur à moi , vile créature , si je m'y attribuois quelque droit , & si je voulois en détourner sur moi la moindre partie. *Seigneur , je vous rends graces* , & d'autant plus que je me reconnois moins digne des soins qu'a pris de moi votre providence : car qui étois-je ? & qui suis-je ? Si donc vous m'avez spécialement choisi , si dans la distribution de vos dons vous m'avez préféré à tant d'autres , ce n'est point une raison de me mettre au-dessus d'eux dans mon estinie ni de m'enorgueillir. Combien valoient mieux que moi , étoient mieux disposés que moi , vous auroient mieux servi que moi & auroient mieux répondu à vos adorables desseins ? *Seigneur je vous rends grace* : mais bien loin de m'élever au sujet de vos bontés infinies pour moi , c'est au contraire ce qui doit me confondre & m'humilier. Le peu d'usage que j'en ai fait , & le peu d'usage que j'en fais ; voilà mon Dieu , mon humiliation , voilà ma confusion. Que de fruits je pouvois produire & que de gloire j'aurois dû vous procurer avec les talens que vous m'avez donnés , avec

les moyens que vous m'avez fournis dans le rang où vous m'avez placé ! Hélas ! j'ai tout dissipé, tout profané, tout perdu. *Seigneur, je vous rends grâces* : mais peut-être seroit-il à souhaiter que vous eussiez été moins libéral envers moi. Plus je vous suis redevable, plus vos jugemens me sont redoutables. Je n'ai rien reçu de vous que je ne dusse employer pour vous & pour moi-même ; pour vous, en vous glorifiant ; pour moi-même, en me sanctifiant ; & c'est ce qui me saisit de frayeur, quand je viens à réfléchir sur le trésor de colere que j'amasse, & sur les titres de condamnation que je vous mets en mains contre moi par un énorme abus de vos bienfaits. Pensée terrible qui me retrace dans la mémoire le funeste sort de cet arbre infructueux qui fut coupé & jetté au feu. Pensée capable de rabaisser toutes les enflures du cœur le plus vain, de renverser toute la confiance de l'ame la plus présomptueuse. Frappé de cette pensée, c'est à vous, Seigneur, que je m'adresse. Tous les biens dont il vous a plu jusques à présent de me gratifier & dont *je vous rends grâces*, me font encore tout espérer de votre miséricor-

de dans l'avenir. Moins j'ai profité de vos dons , plus j'ai besoin de votre secours pour réparer mes pertes passées & mes dissipations. Vous ne me le refuserez pas , Seigneur, & ce sera un nouvel effet de votre amour , qui renouvellera toute l'ardeur de mon zèle , & toute la vivacité de ma reconnoissance. C'est ainsi qu'on remercie Dieu sans orgueil , & que d'humbles actions de grâces l'intéressent plus que jamais en notre faveur , & l'engagent tout de nouveau à répandre sur nous ses bénédictions les plus abondantes.

IV. *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adul-* Noti sumsi-
cut cœ-
seri ho-
minum,
rapro-
res, in-
justi,
adulte-
ri: velut
etiam
hinc Pu-
blica-
nus.

terres, ni tel que ce Publicain. C'est ici que l'orgueil se découvre dans toute son étendue , & par où ? par un esprit de singularité par un esprit de censure & d'une censure outrée , par un esprit de dureté envers les pécheurs ; & de plus , par un aveuglement grossier à l'égard de soi-même. Esprit de singularité : *Je ne suis pas comme le reste des hommes.* Esprit de censure, mais d'une censure outrée: *lesquels sont voleurs, injustes, adulteres:* Esprit de dureté envers les pécheurs, *ni tel que ce Publicain.* Aveuglement sur

soi-même le plus grossier: *Je ne suis pas.* Reprenons tout ceci, & expliquons-le.

Esprit de singularité. Le Pharisien ne se regarde pas comme un homme du commun. Il prétend faire rang à part, & si l'on refuse de le distinguer, il sçait assez se distinguer lui-même. Car de se confondre dans le grand nombre, d'agir de concert avec les autres, & de se conformer à leurs exemples, ce seroit enfouir son mérite & l'obscurcir. On ne le connoît point, on ne le remarqueroit point, on ne parleroit point de lui, & on ne lui rendroit point les honneurs qui lui sont dûs. C'est pour cela qu'il commence par se séparer: *Je ne suis pas comme le reste des hommes.* On ne voit par-tout que trop de ces esprits particuliers à qui rien ne plaît, & qui ne peuvent rien goûter à moins qu'il ne soit extraordinaire, à moins qu'il ne soit nouveau, à moins qu'il ne leur soit propre. Ce qui les accommodoit d'abord, & ce qui étoit le plus selon leur sens & selon leur gré, lorsqu'ils étoient seuls à le pratiquer, leur paroît insipide, & perd pour eux tout son agrément & toute sa pointe, du moment qu'il vient à passer en coutume, & que

l'usage s'en établit. Encore si l'on n'affectoit cette singularité que dans des choses indifférentes, que dans la conduite du monde, que dans la société humaine & civile ; mais on l'introduit dans les choses de Dieu, jusques dans la dévotion, la religion, jusques dans le sanctuaire & les divins mystères. C'est même ordinairement en cela qu'on se rend plus singulier ; & ç'a été de tout tems l'esprit des Novateurs.

D'où sont venues tant de variations dans les pratiques de piété, dans les prières, dans la récitation des Offices, dans la lecture des livres, dans les décisions de morale, dans les exercices de pénitence, dans l'approche des Sacremens ? Il étoit naturel, & il eût été mille fois plus convenable & plus sage, de laisser les fidèles dans les bonnes pratiques qu'ils observoient, dans des dévotions louables en elles-mêmes, autorisées par la tradition de plusieurs siècles, répandues parmi tout le peuple chrétien. Ils eussent bien plus profité des livres qu'on leur mettoit depuis long-tems dans les mains, qui sans être si polis, ni si ornés, édifioient davantage par leur simplicité & leur solidité, & servoient beaucoup plus à leur

134 CARACTERE DE L'ORGUEIL

éclairer l'esprit, & à leur toucher le cœur. Ils eussent incomparablement plus avancé dans les voies de Dieu, si l'on n'eût point tant agité & troublé les consciences par des rigueurs extrêmes & de fausses terreurs sur la morale, sur la pénitence, sur la fréquentation des Sacremens, & qu'on s'en fût tenu aux maximes, & à la conduite des habiles maîtres qui avoient éclairci toutes ces matieres. Mais le premier principe d'un Novateur, c'est *de n'être pas comme les autres hommes*. Car il n'y aura point assez de gloire pour lui à ne dire que ce que les autres ont dit, & à ne faire que ce que les autres ont fait. Il veut frapper autrement la vue, & pour cela il faut qu'il réforme tout, ou plutôt qu'il renverse tout De-là grand mouvement, grand bruit, nouvelles observations, nouvelles pratiques, nouvelles prieres, nouveaux offices, nouveaux livres, nouvelles questions sur la morale évangélique & nouvelles opinions, nouvelles méthodes pour le sacrifice de la Messe, pour la confession, pour la satisfaction des péchés, pour la Communion: comme s'il vou-

Isaïe c. loit s'appliquer ce que Dieu disoit de
43. 19. *lui-même, voici que je renouvelle toutes*

ehoses. Il n'épargne pas même les Saints, ni leurs reliques, ni leurs faits mémorables, ni les lieux fréquentés en leur honneur; déplaçant du Ciel qui il juge à propos, se piquant là-dessus d'un discernement juste, & refusant de se soumettre à ce qu'il appelle idées populaires. Or qu'est-ce que tout cela? des singularités. Singularités qui vont à changer presque tout le culte extérieur & toute la face de la religion. Singularités qui paroissent aux yeux du public, & qui attirent son attention. Singularités qui ne manquent pas d'approbateurs, d'admirateurs, de sectateurs; sur-tout parmi le sexe, lequel se porte aisément à tout ce qui a l'air de distinction. En un mot, singularités par où l'on se fait un nom dont on est jaloux & dont l'orgueil se repaît.

Esprit de censure, & d'une censure outrée. Il n'y en eut jamais d'exemple plus sensible que celui du Pharisien. Par où débute-t-il? il fait d'abord le procès à tout le genre humain: *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adulteres.* Voilà sans doute une accusation bien griève, mais en même tems bien générale. Du moins s'il disoit, je ne suis pas comme quel-

ques-uns des hommes, comme plusieurs des hommes, comme le plus grand nombre des hommes: mais ce ne seroit point assez pour son orgueilleuse & impitoyable critique. Il faut qu'il mette également tous les hommes, hors lui, dans la masse de perdition. Il faut dans son idée qu'il n'y ait que lui sur la terre qui soit homme de bien; & par un raffinement de vaine gloire que remarque saint Bernard, ce qui le flatte, ce n'est point précisément d'être aussi homme de bien qu'il croit l'être, mais de l'être seul. Il ne fait donc grâces à qui que ce soit, & il ne reconnoît de justice, d'équité, de probité, de vertu que dans sa personne. Afin de ne rien exagérer, convenons, & il est vrai, qu'on ne va guères jusqu'à cette extrémité, où le Fils de Dieu dans une parabole a voulu nous donner à connoître l'excès de l'orgueil. Nous ne voyons point que cela s'accomplisse à la lettre; & s'il se trouvoit un homme parmi nous, qui eût assez d'assurance & assez de front, pour se vanter d'être dans toute la nature l'unique en qui réside la grace du Seigneur, & qui soit droit, équitable, vertueux, on le traiteroit, d'extravagant & d'insensé.

fé. Mais du reste l'expérience nous apprend combien il y a eu dans l'Eglise de Jesus-Christ, & combien encore il y a de ces prétendus Saints, qui volontiers, ou sans beaucoup de peine, damnent presque tout le monde. Prévenus à leur avantage & préoccupés de leurs maximes, ils se persuadent avoir seuls la science du salut, & être seuls instruits des voies de Dieu. Ne se pas joindre à eux, & ne se pas conduire par eux, c'est selon leur sens, se pervertir, s'égarer, se perdre.

Et parce que le nombre de ceux qui les suivent n'est pas tel après tout qu'ils voudroient, & que c'est le plus petit en comparaison du reste des fidèles; voilà pourquoi ils s'élevent avec tant de chaleur & tant de hauteur: ne prononçant que des anathêmes; lançant par-tout des malédictions; ne cessant point de déplorer l'affreux relâchement des mœurs; s'imaginant voir dans tous les états du Chrissinisme une décadence entière; l'attribuant à des guides aveugles qui menent d'autres aveugles; se regardant avec une pieuse complaisance, eux & leurs élus, comme d'heureux rejettons que la contagion a épargnés dans le champ du Père de famille;

bénissant Dieu de les avoir ainsi sauvés du naufrage, & garantis de la corruption universelle. Il est certain que le monde est bien corrompu, & sur ce point leurs déclamations ne sont pas tout-à fait mal-fondées. Mais avec un peu plus de charité & moins d'orgueil, ils ne passeroient pas si loin leur censure, ils ne donneroient pas des arrêts si vagues & si étendus, ils ne concluroient pas si vite pour la perte de quiconque ne prend pas leurs leçons, & n'entre pas dans leurs intérêts; ils ne se déchaîneroient pas avec tant de violence, contre la société humaine en général, ni en particulier contre des gens de bien dont le mérite les incommode; ils feroient justice à la piété, par tout où elle se trouve; & ils ne se figureroient pas comme le Pharisien, qu'elle ne se trouve que chez eux, ou qu'elle ne peut être agréable à Dieu, quelque part qu'elle se rencontre, si elle n'est marquée de leur sceau: car c'est ainsi que l'orgueil, ou s'arroe tout, ou réproove tout.

Esprit de dureté envers les pécheurs.
Le Publicain étoit un pécheur, mais c'étoit un pécheur pénitent. Les marques publiques qu'il donnoit d'une dou-

leur sincere , devoient exciter la compassion du Pharisien : mais l'orgueil pharisaïque est sans pitié ; il n'est touché que de sa propre excellence, & il insulte à la misere d'autrui : *je ne suis pas comme le Publicain*. S'il eût consulté l'Esprit de Dieu , il eût fait réflexion que ce pécheur n'étoit plus en quelque sorte pécheur , dés-là qu'il étoit contrit & repentant ; & la religion lui eût dicté qu'il falloit descendre aux foiblesses d'un homme nouvellement converti ; qu'il falloit l'aider, le relever, le recevoir à miséricorde : mais un Pharisien ne sçait agir qu'en juge inexorable, & jamais en pere ; il ne sçait parler qu'avec dédain & avec empire, & jamais avec douceur & avec bonté : c'est un malheureux, dit-il ; je n'ai garde de lui ressembler. Que ces manieres hautes & dédaigneuses , que ces paroles dures, dans la suite des tems, ont rebuté de pécheurs, dont il eût été bien plus à propos de seconder les bonnes dispositions par de sages & de salutaires ménagemens ! On eût gagné cette ame en la traitant avec plus de circonspection , & plus de modération ; on l'eût consolée , on l'eût encouragée , on lui eût inspiré de la confiance , au lieu qu'on l'a désolée & désespérée. Mais,

dites-vous, c'est sa faute, & ce pécheur doit être préparé à tous les reproches qu'on lui peut faire, & à toute la sévérité dont on peut user à son égard : car il n'y a rien là qu'il ne mérite. J'en conviens, c'est sa faute, & dans le fond il doit se réputer digne des plus mauvais traitemens & les accepter: mais de votre part n'est-ce pas en même tems une faute, & une faute très-condamnable, de ne pas respecter dans votre frere, tout criminel qu'il est, l'image de Dieu & le prix du sang de Jesus-Christ; de l'exposer à une ruine totale par l'ascendant trop impérieux que vous prenez sur lui, & dont vous lui faites sentir tout le poids par l'amertume de vos expressions, & par la terreur de vos menaces; de ne vouloir pas charitablement, quoique prudemment, vous approcher de lui afin de le rapprocher de son devoir; mais au contraire de vous butter, & vous obstiner contre lui, & de ne tenir nul compte du triste abandonnement où votre inflexible roideur le précipite; de vous croire quitte de son malheur, en disant, c'est son affaire; que m'importe? s'il veut se damner, qu'il se damne en effet; mais n'en êtes vous pas coupable, lorsque vous pouviez par des voyes

plus insinuanes, par des précautions plus mesurées, par un accueil plus engageant & plus modeste, le retirer de l'abyssme, & le remettre dans le bon chemin ?

Aveuglement par rapport à soi-même. L'orgueilleux est d'autant plus sujet à se tromper & à se laisser tromper sur ses qualités personnelles, que son erreur lui plaît, parce qu'elle lui est avantageuse: ce qui fait, que souvent il est tout ce qu'il croit ne pas être, & qu'il n'est rien de tout ce qu'il croit être. Ce Pharisien de l'Évangile se regarde comme un homme irréprochable & sans vice. *Je ne suis pas :* & quoi ? que n'est-il pas, ou que pense-t-il ne pas être ? Il se vante de n'être pas semblable aux autres hommes, & surtout de n'être pas voleur comme eux, injuste comme eux, adultère comme eux. Mais étrange aveuglement de l'orgueil, dit saint Augustin ! Non-seulement le Pharisien est semblable aux autres hommes, mais il est pire que les autres hommes, puisqu'avec tous les vices qu'il se déguise à lui-même, & qui égalent au moins ceux des autres hommes, il est encore le plus superbe des hommes. Semblable aux autres hommes : car on peut bien juger qu'il n'étoit pas diffé-

rent de ces autres Pharisiens contre qui le Fils de Dieu s'est tant de fois déclaré, & à qui il reprochoit en des termes si forts leur obstination, leur envie, leur animosité, leur ambition, leur intérêt, leurs intrigues, leurs cabales, leurs violences, leur mauvaise foi, leur hypocrisie. Pire que les autres hommes, puisqu'à tous ces vices, il ajoûtoit la présomption & l'orgueil qui en est le comble. Par où il tomboit encore justement dans les mêmes vices qu'il imputoit à tous les hommes, en les traitant de voleurs, d'injustes, d'adulteres. Car sans sçavoir si réellement & dans le sens littéral il étoit tout cela, on peut toujours dire, continue saint Augustin, qu'il l'étoit dans un sens plus spirituel & plus mauvais. Et en effet, c'étoit un voleur, puisqu'il déroboit à Dieu sa gloire; c'étoit un injuste, puisqu'en se glorifiant lui-même, au préjudice de Dieu, il usurpoit un bien qui ne lui appartenoit pas, & dont Dieu est jaloux par-dessus toute chose; c'étoit un adulateur, puisqu'il abusoit des dons de Dieu, qu'il les profanoit, en les faisant servir à son amour propre & à sa vanité. Or voilà ce qu'il n'appercevoit pas, & sur quoi l'orgueil lui fermoit les yeux: de sorte qu'a-

vec toutes ses imperfections & tous les défauts, il ne voyoit rien en lui de répréhensible & de défectueux.

C'est ce qui nous arrive à nous-mêmes, & c'est le déplorable aveuglement où nous vivons. Nous avons des vices que nous ne connoissons pas ; & pourquoi ne les connoissons-nous pas ? parce que notre orgueil nous fascine tellement la vue, que découvrant, selon la figure de Jesus-Christ, jusques à *un fétu* dans l'œil d'autrui, nous ne remarquons pas dans le nôtre jusqu'à *une poutre*. Des vices que nous ne connoissons pas, parce que nous ne les voulons pas connoître, & pourquoi ne les voulons-nous pas connoître, pourquoi ne prenons-nous aucun soin de les connoître, pourquoi rejettons-nous même tous les moyens de les connoître, pourquoi n'écoutons-nous ni conseil, ni remontrance, ni remords intérieurs, ni réflexions capables de nous les faire connoître ? c'est que cette connoissance nous traceroit de nous-mêmes une image désagréable ; c'est qu'elle nous détromperoit de la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, & où nous aimons à nous entretenir ; c'est qu'elle nous apprendroit ce que nous ne vou-

lons point ſçavoir, qui eſt de nous humilier. Des vices que nous ne connoiſſons pas, mais que le monde connoît, & qui donnent lieu à ſes railleries & à ſes diſcours. Car il n'eſt rien qui pique davantage le monde, ni qui excite plus ſon indignation & ſon mépris, que la confiance d'un homme & l'eſtime qu'il témoigne de lui-même, lors que chacun voit ſes foibleſſes, & qu'il n'y a que lui à qui elles ſoient cachées. On demande s'il ne ſe trouvera perſonne qui l'éclaire, & l'on attend pour ſon bien & pour ſon inſtruction, que quelque occaſion mortifiante le deſabuſe, & le tire de l'ignorance où il eſt. Des vices que nous ne connoiſſons pas, parce que nous ne jugeons de nous-mêmes que par comparaïſon avec d'autres qui ſemblent plus vicieux que nous. Le Pharifien ſe comparoit avec le Publicain, & nous nous comparons avec celui-ci, ou avec celui-là, gens ſcandaleux & décriés. Or dans cette comparaïſon nos vices diſparoïſſent : mais bientôt ils ſe montreroient à nous dans toute leur difformité & toute leur laidur, ſi nous venions à nous mettre en parallèle avec tels & tels, dont les exemples nous confondroient. Des vices

ces que nous ne connoissons pas, parce que nous ne comptons pour quelque chose que certains vices grossiers, qui corrompent les sens, que certaines actions basses, qui portent leur honte avec elles, & avec leur honte leur remede.

Mais outre ces vices dont peut-être on a eu le bonheur de se garantir, il y a des vices de l'esprit, des vices du cœur, des vices de l'imagination, des vices du naturel, des vices de l'humeur; il y a des passions, des inclinations, des entêtemens, des caprices, des légeretés, des inconstances, des aversions, des haines, des mensonges, des dissimulations, & le reste. Ce sont des vices; mais parce que ce sont des vices secrets; ou parce qu'ils ont une apparence moins odieuse, on se les passe aisément, & l'on n'y fait qu'une attention très-légere. Ainsi ces vices ne diminuent rien de l'idée qu'on a de soi-même. Mais si l'on ne se laissoit pas aveugler par l'orgueil, on se diroit, il est vrai, je ne fais tort à personne, non plus que le Pharisien; je ne suis point un usurpateur, je ne suis point dans le desordre & la débauche: mais du reste j'ai un esprit difficile, mais j'ai une imagination bizarre, mais j'ai un cœur in-

146 CARACTERE DE L'ORGUEIL
différent, mais j'ai un naturel colere
& brusque, mais j'ai une humeur dure
& intraitable; je suis obstiné dans mes
pensées, violent dans mes désirs, ambi-
tieux dans mes projets, malin dans mes
jugemens, aigre dans mes ressentimens,
piquant dans mes paroles, infidèle dans
mes promesses, précipité dans mes réso-
lutions, déguisé dans mes desseins, lâche
& négligent dans la pratique de mes de-
voirs. Voilà ce qu'on se diroit, & ce
qu'on ne se dit pas, parce que notre or-
gueil en souffriroit, & qu'on ne veut
rien voir en soi qui puisse lui donner la
moindre atteinte. On se considère par
le bon côté, & l'on s'arrête-là, sans
rien examiner de plus, ni tourner ail-
leurs ses regards. C'est pourquoi Dieu
par un trait de miséricorde permet quel-
quefois qu'une ame s'oublie en certaines
rencontres, & qu'elle s'abandonne à des
fautes griéves, qui dans la suite lui de-
viennent plus utiles que l'état où elle
étoit, quoique moins criminel, parce
que ces chutes lui apprennent à se con-
noître, & en se connoissant mieux, à
ne plus tant présumer d'elle-même,
mais à s'en défier.

*Jejuno
bis in*

V. Je jeûne deux fois la semaine; je donne

la dixme de tous mes biens. Autre aveuglement de l'orgueilleux ; il croit avoir des vertus qu'il n'a pas. Qu'entend le Pharisien quand il dit, qu'il jeûne deux fois la semaine, & qu'il donne la dixme de tous ses biens ? il veut dire par-là, qu'il est fort mortifié & fort pénitent, qu'il est homme religieux, & fidèle observateur de la loi. Mais avec tous les jeûnes qu'il pratiquoit, & toutes les dixmes qu'il payoit, il n'avoit ni la vertu de pénitence, ni la vertu de religion : comment cela ? parce que la vertu ne consiste pas précisément dans les œuvres, mais dans l'esprit qui les anime & qui les sanctifie. Elle n'est vertu qu'autant qu'elle procede de Dieu, & qu'elle tend à Dieu ; qu'autant que Dieu en est le principe, & que Dieu en est la fin ; qu'autant que c'est un don de Dieu, & un fruit de la grace de Dieu. Mais si c'est l'orgueil qui la produit ; si c'est l'orgueil qui l'inspire, qui la soutient, qui la fait agir, la grace alors n'y a plus de part ; Dieu n'en est plus le motif, & par conséquent ce n'est plus qu'un phantôme & une ombre de vertu. Le Pharisien pouvoit donc jeûner, & n'avoir pas la vertu de pénitence ; il pouvoit donner la dixme de tous ses biens, & n'avoir pas la vertu de religion, pour-

Sabbatho, Decimas de omnium quæ possideo.

quoi? parce qu'il ne jeûnoit, & qu'il ne payoit si abondamment la dixme que par orgueil.

Importante vérité, dont nous pouvons & nous devons faire l'application à tant d'œuvres chrétiennes, que l'orgueil empoisonne, & qu'il dégrade aux yeux de Dieu. Ce sont de bonnes œuvres, à les regarder en elles-mêmes, & à n'en considérer que la substance: on prie, on passe les heures entières devant les Autels, on chante les louanges du Seigneur, on assiste à toutes les assemblées de piété, on y est le plus assidu, & l'on y paroît avec l'extérieur le plus composé, & le plus dévot. Ce sont des œuvres utiles au prochain: on s'intéresse pour les pauvres, on les soulage par les aumônes qu'on leur fait, & par celles qu'on leur procure; on visite les malades, on prend soin des Hôpitaux, des Prisons, de tout ce qu'il y a d'infirmes & de nécessiteux dans un quartier; on contribue à des établissemens de charité, & l'on se retranche pour avoir de quoi y fournir. Ce sont des œuvres même toutes Apostoliques: on annonce la parole de Dieu, on instruit les peuples, on enseigne les ignorans, on dirige les consciences, on arrête les procès, on ac-

commode les différends, on rapproche les cœurs & on les reconcilie. Ce sont des œuvres pénibles & laborieuses : on se consume de travaux dans une profession, dans un emploi, dans un ministère ; on s'éloigne du monde, & on se prive de toutes ses douceurs ; on se réforme dans les habits, dans le train, dans les ameublemens, & l'on se réduit à un état simple & sans faste ; on s'assujettit à un genre de vie austère, & de la plus haute perfection. Mais tout cela néanmoins, ce ne sont point des œuvres vraiment vertueuses ni de quelque valeur auprès de Dieu, dès que l'orgueil s'y mêle, & qu'il y répand sa contagion. On fait le bien sans être homme de bien, & l'on pratique les devoirs du christianisme sans être chrétien. Car le bien qu'on fait, on le fait en mondain ; & les devoirs qu'on pratique, on les pratique en payen, puisque c'est pour une gloire toute humaine.

Écueil de la vaine gloire, écueil le plus subtil & le plus dangereux. Il est à craindre pour toutes sortes de personnes ; mais on peut dire qu'il l'est singulièrement pour ceux-là même ou celles qui vivent dans une plus grande régularité & qui semblent s'avancer a-

vec plus de progrès dans le chemin de la vertu. Aussi est-ce à eux que le Fils de Dieu s'adresse spécialement, quand il nous exhorte à nous préserver des atteintes de l'orgueil : *Gardez-vous de faire*

Matth. *vos bonnes actions devant les hommes, afin*
s. 6. *d'en être vus, & afin qu'ils conçoivent pour vous de l'estime. Il leur est plus aisé de se défendre du piège de l'intérêt, & de toutes les convoitises qui corrompent les sens : mais le piège de la vaine gloire est si délicat, si imperceptible, & d'ailleurs si engageant & si touchant, qu'il est d'une extrême difficulté de l'éviter. Difficulté qui croît selon que les exercices & les fonctions où l'on s'occupe, ont plus d'apparence & plus d'éclat au dehors. Il est si doux de recevoir sans cesse des éloges, & d'être honoré, respecté de tout le monde ; si doux de s'entendre nommer un modèle de piété, de charité, de zèle, le refuge des pauvres, la consolation des affligés, la ressource de l'innocence, l'appui de la justice, le mobile & l'ame de toutes les œuvres saintes, l'exemple de la Cour, l'édification d'une Ville, l'Apôtre d'un pays, le maître de l'éloquence & le premier entre les Ministres Evangéliques, l'honneur du*

Clergé, le défenseur de la Religion : le soutien même & le chef d'une secte, tous ces noms, dis-je, sont si flatteurs, que les plus spirituels s'y laissent prendre; & qu'ils y trouvent un goût, dont peut-être ils ne veulent pas s'appercevoir, mais qui ne se fait que trop sentir. Que ce goût, ou plutôt que cette fausse gloire qui le fait naître & qui les pique, vint à leur manquer, c'est alors qu'ils seroient étrangement déconcertés : marque évidente qu'ils y étoient beaucoup plus sensibles qu'ils ne pensoient. Cependant on s'imagine amasser de grands trésors de mérites. On compte ses vertus, comme le Pharisien : mais ce sont des vertus de Pharisien : Dieu ne les reconnoît point, & il ne les récompense point. *Ces riches Ps. 75. prétendus, ils se sont endormis; toute leur vie se passe en des songes agréables & en de specieuses illusions : mais au moment de la mort où ils commenceront à s'éveiller, quelle sera leur surprise de n'avoir rien dans les mains, & de voir toutes leurs espérances s'évanouir ? Le remede à un mal si pernicieux, c'est une sincere & profonde humilité, & c'est aussi ce que l'Evangile nous propose dans la pénitence du Publicain.*

Caractere de l'Humilité, & ses effets salutaires dans le Publicain.

Publicanus à longè stans. I. **L**E Publicain se tenant éloigné. Voici une image bien différente de l'autre. C'est un Publicain, & un pécheur ; mais un Publicain, mais un pécheur humble : & S. Chrysostome ne craint point de dire, que l'état même du péché avec l'humilité vaut mieux que l'état de justice avec l'orgueil, parce que l'orgueil détruit dans peu toute la piété du Juste, au lieu que l'humilité efface le péché & sanctifie le pécheur par une parfaite conversion. Quoi qu'il en soit, le Publicain commence d'abord à s'humilier par la place qu'il choisit. C'est la plus éloignée de l'Autel, c'est la dernière, parce qu'il se regarde comme le dernier de tous. Il se connoît lui-même, & cette connoissance qu'il a de lui-même, est le fondement de son humilité. Il sçait de quelle maniere il s'est comporté pendant de longues années ; il sçait de combien d'injustices, de fraudes, de vexations, de crimes il s'est rendu coupable : il le sçait, & c'est ce qui lui fait sentir toute son indignité. Or ce sentiment de son indignité, c'est en même tems ce qui le

porte à se ravalier autant qu'il peut & à se mettre au plus bas rang. Le Pharisien s'étoit placé jusqu'auprès de l'Autel, le peuple s'étoit avancé dans le Temple, mais lui, il ne se juge pas digne d'y entrer, ni de prier avec eux. Il demeure à la porte, les genoux en terre, la tête penchée, le corps prosterné, Ce n'est pas assez: mais, selon la remarque de S. Chrysostome, dans cette disposition si humiliante, non-seulement il se méprise lui-même, mais consent qu'on le méprise. Le Pharisien vient de l'insulter, & il ne répond rien à l'insulte qu'il a reçue. Il pouvoit néanmoins user de récrimination, & de sa part il eût eu bien des reproches à faire à ce faux dévot, qui l'outrageoit si mal-à-propos, & qu'il le condamnoit avec tant de témérité. Mais il ne se récrie point contre lui, il ne se plaint point, il se tait; & dans le silence il est prêt d'accepter les traitemens les plus injurieux. Sont-ce même des injures? il ne les prend point de la sorte. au contraire, il est persuadé que toutes les humiliations lui sont dûes & il ne lui faut pour l'en convaincre qu'un retour sur soi-même, & que la vuë des péchés dont il est chargé.

Nous ne nous connoissons pas nous-

154 CARACTERE DE L'HUMILITÉ
mêmes, & de là vient que nous avons
tant de peine à nous humilier, & parce
que nous n'aimons pas à nous humilier,
de-là même encore il arrive que non-
seulement nous ne nous connoissons
pas, mais que nous ne voulons pas nous
connoître. Il ne faudroit qu'un regard
sur nous-mêmes pour découvrir le fonds
de notre misere; & c'est dans ce fonds
de misere, dans ce fumier, selon l'ex-
pression de S. Jerôme, que nous trou-
verions la perle précieuse, qui est l'hu-
milité. Voilà pourquoi saint Augustin
faisoit si souvent à Dieu cette priere:
*Seigneur, que je vous connoisse, parce que
plus je vous connoîtrai, plus je vous aimerai;
mais tout ensemble, ô mon Dieu, que je me con-
noisse moi-même, parce que plus je me con-
noîtrai, plus je me mépriserai.* Il souhaitoit
ardemment d'acquérir une vertu qu'il
sçavoit être la base de toutes les vertus;
& d'ailleurs, entre les moyens de l'ac-
quérir, il n'en comprenoit point de plus
solide & de plus puissant, que de s'ôter
à soi-même le voile de dessus les yeux,
de se représenter de bonne foi tout ce
qu'on est, & de creuser profondément
dans l'abyfme de ses foiblesses.

En effet, dès que nous nous met-
tons à creuser cet abyfme, quelle idée

concevons-nous de nous-mêmes, & quels sujets d'humiliations se présentent à nous ? le détail en seroit infini. Sans rien dire des infirmités du corps & de tout ce qui a rapport à cette chair terrestre & matérielle, sortie de la poussière & destinée à y retourner, quel est l'état de notre ame ? Que d'erreurs & d'ignorances dans l'esprit ! que de passions & de malignité dans le cœur ! que de corruption dans la volonté ! quel penchant au mal ! quelle inconstance dans le bien ! quels égaremens dans toute la conduite ! Ceci est général ; mais si chacun vouloit en particulier se rendre compte de toutes ses pensées, de toutes ses vuës, de tous ses sentimens, de toutes ses inclinations vicieuses, de toutes ses paroles, de toutes ses actions, de tout ce qu'il a commis de péchés & de tout ce qu'il en commet chaque jour, de ses fragilités sans nombre, de ses infidélités, de ses chutes & de ses rechutes continuelles : y a-t-il personne, même parmi les plus spirituels, qui d'un premier mouvement ne s'écriât avec le Prophete : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur ?* & pour ne parler que de moi, que suis-je, mon Dieu, que suis-je devant vous ? Mais que serois-je encore dans l'opinion du public, qui peut-

156 CARACTERE DE L'HUMILITÉ
être est prévenu de quelque estime pour
moi, parce qu'il ne me connoît que par
des dehors trompeurs, s'il pouvoit me
connoître, Seigneur, comme vous me
connoissez, & voir au-dedans de moi
ce qu'il y a de plus intime & de plus
secret? Or une ame touchée de cette
connoissance d'elle-même, & se ju-
geant avec les lumieres de la grace,
dans la droiture de la raison & de la
religion, n'a garde d'ambitionner de
vains honneurs ni de chercher des pré-
eminences, qu'elle ne croit point lui ap-
partenir. Que d'autres soient élevés au-
dessus de sa tête; que dans une Cour,
dans une compagnie, on leur déferre
les premieres dignités; que d'eux-mê-
mes & de leur autorité propre, à l'é-
xemple du Pharisien, ils s'emparent de
certains rangs, & se donnent certaines
distinctions: l'humble Chrétien se tient
à l'écart, reste volontairement en ar-
riere, & se plaît dans son obscurité.
Qui que ce soit qu'on lui préfere & qui
passe devant lui, il n'en conçoit ni ja-
lousie, ni chagrin. On ne l'entend
point se répandre là-dessus en murmu-
res, ni s'épancher en termes amers.
Bien loin de cela, il semble, à l'en-
tendre parler, qu'on ne lui fait jamais

de tort ; & qu'à son égard, ce qui paroît oublié, délaissement, rebut, mépris, est moins une injure, qu'une justice qui lui est rendue. Il ne lui faut donc point de consolations humaines, il ne lui faut point de réparations ni de satisfactions. Il consent à tout, quelque indifférence qu'on lui témoigne ; il est content de tout.

Quelle morale pour le monde, & quelle morale sur-tout pour les Grands du monde ! quel étrange paradoxe ! car voilà ce que toute la Philosophie payenne n'a jamais compris, & ce que le monde profane ne peut encore comprendre. Voilà ce qui le scandalise, & ce qu'il ose traiter de bassesse. Mais que ce qui est bas & méprisable selon le monde, est sublime & relevé selon Dieu ! Le miracle de l'humilité Evangélique & en quoi consiste son excellence, c'est d'avoir pu former de la sorte des hommes supérieurs à toutes les vanités du siècle & à ses frivoles idées ; des hommes incapables de se laisser éblouir par un faux lustre & par une grandeur imaginaire ; des hommes assez éclairés pour sçavoir se priser au juste, & assez solides pour ne se point estimer & ne vouloir point être estimés plus qu'ils ne valent, & que ne vaut

158 CARACTERE DE L'HUMILITÉ

Gal. 6. l'Apôtre, que *quiconque se figure être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien, se trompe lui-même*; des hommes par conséquent ennemis de toute ostentation, de tout faste, & mettant leur gloire & leur bonheur en cette vie à participer aux opprobres de Jesus-Christ. Tels sont les humbles du Christianisme, je dis les vrais humbles. Ils sont rares, mais il y en a eu & il y en a. Plaise au Ciel qu'il y en ait toujours dans l'Eglise de Dieu! or il y en aura tant que nous ne nous perdrons point nous-mêmes de vue, c'est-à-dire, tant que nous ne perdrons point le souvenir de notre pauvreté, de notre insuffisance, & même de notre néant, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce. Nous ne chercherons plus alors à nous produire ni à dominer.

Nolebat nec ocularum ad cælum levare. H. Il n'osoit lever les yeux au Ciel. Une sainte confusion lui faisoit baisser les yeux. Tandis que le Pharisien promenoit avec audace ses regards dans toute l'assemblée; le Publicain n'avoit pas l'assurance de porter la vue, ni vers le Ciel, ni vers l'Autel, ni vers aucun de ceux qui étoient présents. Touché des remords de sa conscience, tremblant &

interdit, il s'imaginait que tout lui reprochoit ses iniquités, & que tout se tournoit contre lui : le Ciel dont il avoit tant de fois allumé la colere, & de qui il ne pensoit pas pouvoir mériter quelque grace ; l'Autel où résidoit le Dieu d'Israël, vengeur de la veuve & de l'orphelin qu'il avoit opprimés, & de tous les droits qu'il avoit violés ; ceux qui étoient présens & qui assistoient à cette priere publique, lesquels avoient été si souvent témoins de ses violences & de ses concussions, & dont plusieurs en avoient ressenti les effets. Il ne pouvoit donc jeter nulle part les yeux, qu'il n'y trouvât des accusateurs qui le confondoient, ou des Juges qui le condamnoient ; & il ne lui restoit que de regarder humblement la terre, & de soutenir, sans entreprendre de se justifier, toute la honte de son état.

Quand l'humilité est dans le cœur, elle se montre jusques sur le visage, & paroît dans tout l'extérieur. Ce n'est pas qu'elle affecte de se montrer & de paroître : ce ne seroit plus humilité, mais orgueil déguisé sous le masque de l'humilité. Un vrai humble est aussi soigneux de cacher son humilité, que

toutes ses autres vertus ; ou plutôt, il est humble sans sçavoir qu'il l'est, & il ne le seroit pas du moment qu'il se flat-
 teroit de l'être. Néanmoins, de même que la gloire, selon la parole de saint Jérôme, suit la vertu, comme l'ombre suit le corps, de même y a-t-il des signes par où l'humilité se fait voir, toute attentive qu'elle est à se cacher ; & c'est sur-tout par une pudeur modeste qui accompagne toutes les œillades, tous les gestes, tous les mouvemens, toutes les actions d'une personne. Elle ne s'en apperçoit pas, mais on y fait réflexion, sans qu'elle y pense, & on en est édifié. D'où lui vient cette modestie, cette pudeur si engageante & si aimable ? il y en a deux principes : l'un est l'estime dont l'humilité nous prévient à l'égard du prochain, & l'autre est la défiance que l'humilité nous donne de nous-mêmes. Car de cette estime du prochain il s'ensuit que si l'on parle, si l'on s'entretient, si l'on traite avec quelqu'un, on ne sort jamais des termes du respect qu'on croit lui devoir ; & de cette défiance de soi-même naît une espèce de timidité, qui nous sert de frein pour mesurer nos discours, pour recueillir nos regards, pour régler
 toute

toute notre contenance & composer toutes nos manieres.

Mais où l'humilité devient encore plus respectueuse, & où elle inspire plus de retenue & plus de recueillement, c'est dans l'exercice de la pénitence, & dans les pratiques religieuses qui appellent l'ame fidelle en la présence du Seigneur, & devant les Autels du Dieu vivant. Comment un pénitent, j'entends un pénitent tel qu'il doit être, c'est-à-dire, couvert de la même confusion que le Publicain, pénétré des mêmes sentimens de douleur & des mêmes regrets, rougissant de ses ingrattitudes envers Dieu, ne se dissimulant rien, ni de la multitude, ni de la griéveté de ses offenses, se considérant comme un objet de haine, & se reconnoissant digne d'une damnation éternelle; comment, dis-je, ce pénitent approche-t-il du saint Tribunal? Comment s'abaisse-t-il aux pieds du ministre de Jesus-Christ? Humilié & presque affaissé sous le poids de ses péchés, ose-t-il ouvrir la bouche? & tout disposé qu'il est à découvrir les plaies de son ame par une humble confession, oseroit-il s'énoncer & s'expliquer, si le devoir ne l'y obligeoit, & s'il n'étoit

soutenu des exhortations paternelles & des consolations qu'il reçoit du Prêtre, à qui la providence l'a adressé : Pudeur & retenue qui de tous les témoignages sensibles d'une sincère pénitence, est un des plus apparens & des plus certains : au lieu que rien ne rend la pénitence plus suspecte, que ces airs, ou d'indifférence & de dissipation, ou même de hauteur & de présomption, qu'apportent une infinité de mondains à un Sacrement, dont le caractère essentiel est d'humilier l'homme, & de le réduire au rang d'un criminel sans excuse & sans défense, mais qui reclame la bonté du souverain Juge, & qui demande miséricorde.

De plus, comment l'ame fidelle entre-t-elle dans la maison de Dieu, & comment va-t-elle s'acquitter de ses pratiques de religion ? comment assiste-t-elle à l'adorable Sacrifice ? comment participe-t-elle aux sacrés mystères ? comment prie-t-elle dans le sanctuaire ? Frappée de la Majesté suprême du Tout-puissant, & de la distance infinie qui relève le Créateur au-dessus d'une vile créature, que peut-elle faire autre chose que d'admirer, que d'adorer, que de s'anéantir, autant qu'il lui est pos-

fible, & de trembler? Ces Anges que vit le Prophete auprès du Thrône du Seigneur, se voiloient la face de leurs ailes, ne pouvant contempler la gloire du Très-haut, ni soutenir l'éclat de sa grandeur. Or la foi lui retrace toute cette gloire; & à cette grandeur divine, l'humilité lui fait opposer toute sa petitesse. Dans cette comparaison, plus Dieu lui paroît grand, plus elle se voit petite & abjecte. Hé! Seigneur, qu'êtes-vous, & que suis-je? Qu'êtes-vous, Dieu de l'univers? & que suis-je moi, ver de terre, moi cendre & poussiere? Delà cette frayeur qui la faisoit; & dans ce saisissement, dans cette sainte frayeur, laisse-t-elle un moment ses sens se distraire & s'égarer? Le respect le plus profond les retient tous, & tandis qu'elle s'abyme intérieurement, &, pour ainsi parler, qu'elle se concentre toute entiere au dedans d'elle-même, on diroit au dehors qu'elle est immobile & sans action.

III. *Mais il se fraploit la poitrine.* Ce n'étoit pas en secret, mais publique-^{Sed per-}ment. Il ne se contente pas de confes-^{cui ebas}ser à Dieu ses offenses; mais pour lui en-^{pectus} faire une réparation plus authentique, ^{suum,} & pour en lever le scandale, il les con-

fesse devant une nombreuse assemblée. Car quand il se frappoit la poitrine à la vue de tout le monde, c'est comme s'il disoit : j'ai péché, & j'en fais hautement l'aveu. Que cet aveu coûte à l'orgueil, & que c'est un grand triomphe pour l'humilité !

Nous péchons tous, & nous sommes tous sujets à faire nos fautes. Tel est le malheur de la condition-humaine, dans cette chair fragile dont nous sommes revêtus, & c'est de quoi les Saints gémissaient, & ce qui leur faisoit demander à sortir de cette vie. Mais si nous sommes tous pécheurs, c'est du reste un avantage qui n'est pas donné à tous, de reconnoître les fautes où nous tombons & d'en convenir de bonne foi, soit devant Dieu dans le fond de la conscience, soit devant les hommes selon les conjonctures & les occurrences. Il y a des esprits altiers, & tellement préoccupés de tout ce qu'ils pensent, de tout ce qu'ils disent, de tout ce qu'ils font, qu'ils se croient en quelque sorte impeccables. Il semble qu'ils soient infaillibles dans toutes leurs paroles, & irrépréhensibles dans toutes leurs actions. Du moins ont-ils toujours des prétextes pour se persuader que la

raison est de leur côté, qu'ils jugent bien des choses, qu'ils parlent bien, qu'ils agissent bien, & que ce seroit très-injustement qu'on voudroit les censurer & les blâmer. D'autres sont avec eux-mêmes de meilleure foi, & ne s'aveuglent point assez pour ne pas remarquer dans les rencontres en quoi ils manquent, & ce qu'il y a dans leur procédé de défectueux & de condamnable. Ils se rendent sur cela, à leur propre tribunal, toute la justice qu'ils méritent, & ils ne peuvent ignorer qu'ils se sont mépris en telle affaire, qu'ils se sont engagés mal-à-propos, qu'ils ont fait une fausse démarche, qu'il leur est échappé une proposition erronée, qu'ils ont embrassé un mauvais parti, en un mot qu'ils ont tort. Ils le voyent, mais de s'en déclarer, mais de dire avec ingénuité, je me suis trompé, je suis en faute, je me rétracte, ou je me repens, ce sont des termes que l'orgueil ne connoît point. Plutôt que de les prononcer, on s'obstine à se défendre : bien ou mal, il n'importe. On a mille subtilités toutes prêtes & mille fauxfuyans, on ne passe condamnation sur rien, & en voulant se disculper & se tirer d'embarras, on ne fait que s'embarrasser da-

vantage, & qu'ajouter à la faute qu'on a commise, de nouvelles fautes, ou à l'erreur qu'on a avancée, de nouvelles erreurs.

Or un des plus heureux effets de l'humilité, c'est d'éclairer les uns & de les guérir des préjugés avantageux dont ils sont prévenus en leur faveur ; & une de ses plus belles victoires, c'est de fléchir l'obstination des autres, & de leur faire surmonter le penchant naturel qu'ils ont à soutenir tout ce qui vient de leur part & à l'excuser. Car si l'humilité est clair-voyante ; si elle est ingénieuse, c'est à découvrir dans nous jusqu'aux fautes les plus legeres & même à les grossir & à les exagérer, bien loin de les pallier à nos yeux & de nous les déguiser. Un homme humble n'a point de peine à porter la Sentence contre lui-même, & n'a point de juge plus sévere qu'il l'est de lui-même. Tout ce qu'il fait, il croit ne le faire que d'une manière imparfaite, & jusques dans les œuvres les plus saintes il trouve toujours quelque chose à reprendre. Qu'est-ce donc toutes les fois qui lui arrive, comme il arrive aux plus justes, de manquer & de faillir véritablement en quelque point ? Cherche-t-il à étouffer le

remords qu'il en fent, dispute-t-il là-dessus avec sa conscience, & s'efforce-t-il de répondre aux reproches de son cœur par des justifications étudiées? Imagine-t-il des circonstances qui rendent sa chute moins griève? Dit-il que c'est surprise & inadvertance, que c'est legereté & une vivacité pardonnable, que c'est une bagatelle? l'humilité lui fait prendre bien d'autres sentimens. Tout ce qui est offense de Dieu ou offense du prochain, toute faute de quelque nature qu'elle soit, est un crime dans sa personne. C'est une tache dont il se représente toute la laideur; & en la considérant, il n'est attentif qu'à ne passer pas un seul trait de sa difformité. Au lieu donc de prétendre se disculper en aucune sorte, il est le premier & le plus zélé à s'accuser en la présence de Dieu: heureux dans la douleur que lui causent les fautes dont il s'accuse, d'en tirer au moins cet avantage, d'avoir de quoi s'humilier de plus en plus, & de quoi concevoir pour lui-même un plus profond mépris.

Aussi est-ce par-là que les Saints sont parvenus à un tel degré d'humilité, que tout Saints & grands Saints qu'ils étoient, ils s'estimoient les plus grands

168 CARACTERE DE L'HUMILITÉ
pêcheurs du monde. Témoin S. François d'Assise qui disoit que sur la terre il ne connoissoit point de plus méchant homme que lui. Témoin Saint Bernard qui s'appelloit la chimère de son siècle, voulant faire entendre que dans la profession religieuse qu'il avoit embrassée, il n'étoit rien moins que religieux. Témoin une infinité d'autres. Mais comment avoient-ils d'eux-mêmes de pareilles idées? N'étoit-ce point là de ces façons de parler qui ne sont que dans la bouche? Pensaient-ils comme ils s'exprimoient, & le pouvoient-ils? leurs sentimens ne démentoient point leurs expressions. Ils sçavoient quelles graces ils avoient reçues de Dieu, & que ces graces particulieres & si abondantes étoient autant d'obligation de s'attacher à lui plus étroitement & de le servir avec plus de fidélité & plus de zèle. Ils sçavoient que plus ils étoient redevables à Dieu, plus ils devenoient coupables, ou en négligeant d'accomplir une seule de ses volontés, fût-ce dans le sujet le moins important, ou en manquant d'acquérir un seul degré de la perfection à laquelle il les appelloit. Ils se persuadoient que le plus grand pécheur, s'il eût été prévenu de
Dieu.

Dieu comme eux, en eût beaucoup mieux profité, & qu'il auroit mille fois plus glorifié Dieu qu'ils ne le glorifioient. Ils étoient également convaincus que d'eux-mêmes ils n'étoient que péché, & que si Dieu les eût livrés à la corruption de leur cœur, il n'y eût point eu de pécheurs plus perdus & plus abandonnés à tous les vices. De cette sorte, n'attribuant qu'à Dieu tout le bien qui étoit en eux; & s'attribuant à eux-mêmes tout le mal qu'ils avoient commis ou qu'ils étoient capables de commettre, ils concluoient qu'il n'y avoit personne à qui ils eussent droit de se préférer, ni personne au-dessous de qui ils ne dussent même s'abaisser.

L'humilité ne s'en tient pas encore là; mais elle va plus avant. Ce qu'elle nous fait penser de nous-mêmes, elle nous le fait avouer avec ingénuité, quoique toujours avec discrétion & avec prudence. Une mauvaise honte ne nous retient point alors; elle ne nous opiniâtre point à soutenir notre sens & notre conduite; elle ne nous engage point dans des contestations qui ne finissent jamais, & que notre docilité pourroit terminer dans un moment; elle ne nous précipite point d'égaremens en égare-

mens par une répugnance insurmontable & une inflexible résistance à céder & à se rendre. On se soumet sans difficulté, on souscrit à son arrêt, on le ratifie ; & par cette soumission, droite, sage, chrétienne, on efface tout, on le répare, & l'on se remet dans la bonne voie.

C'est de-là même que l'humilité est sur tout une disposition si nécessaire pour la confession des péchés dans le Tribunal de la pénitence. Combien de pécheurs & de péchereuses n'ont pas le courage de révéler leur état à un Confesseur, & de lui faire connoître les défordres où la passion les a entraînés ? Ils voudroient se vaincre là-dessus ; mais il semble qu'ils ne le puissent : tant ils sont dominés par la crainte qui les arrête. Ils laissent donc couler les années entières sans approcher du Sacrement ; ou si malgré eux ils en approchent par certaines considérations, ce n'est que pour le profaner par des confessions imparfaites & dissimulées. Avec plus d'humilité qu'ils s'épargneroient de troubles, d'incertitudes, de combats, de remords, d'abus, de sacrilèges. L'humilité leur ouvriroit le cœur, leur délieroit la langue, leur feroit subir

une confusion salutaire, & seroit ainsi le principe de leur reconciliation avec Dieu & de leur justification. Quand elle n'auroit point d'autre avantage, ne nous suffiroit-il pas pour la chérir singulierement, & pour l'estimer comme une des vertus les plus importantes, non-seulement dans toutes les conditions du monde chrétien, mais dans le Cloître même & la retraite religieuse. Car dans la retraite religieuse & jusques dans le Cloître, comme partout ailleurs, il peut arriver quelquefois qu'on ait à déclarer aux Ministres de la pénitence d'étranges foiblesses, & qu'on se trouve obligé de former contre soi-même des accusations qui doivent coûter infiniment à notre orgueil.

IV. *Mon Dieu soyez-moi propice, à moi* *Dicens:*
qui suis un pécheur. C'est ce que disoit le *Deus,*
 Publicain, & c'est toute la priere qu'il *propiti-*
 faisoit. Priere courte, mais pleine de *tius esse*
 foi, & animée de cette confiance à la *michi*
 quelle Dieu ne refuse rien: Il sçait, ce *peccatori.*
 vrai pénitent, qu'il est un pécheur; mais
 il sçait aussi que Dieu est encore plus
 miséricordieux. Le souvenir de ses pé-
 chés le confond, mais il ne le décourage
 point, parce qu'il ne lui ôte point le

172 CARACTÈRE DE L'HUMILITÉ
souvenir des miséricordes divines. Dans
la vue de ses miséricordes infinies , ah !
s'écrie-t-il , *soyez-moi propice , à moi qui
suis un pécheur !* Pour engager Dieu à lui
être propice , comme il lui demande , il
devoit , à ce qu'il paroît , omettre cette
qualité de pécheur ; mais au contraire ,
c'est justement parce qu'il reconnoît en
qualité de pécheur ne mériter aucun
pardon de la part de Dieu , qu'il mérite
que Dieu lui pardonne & lui par-
donne tout.

Exemple d'une grande instruction , &
d'une grande consolation pour tout ce
qu'il y a de pécheurs. Ils se sont retirés
de Dieu , & Dieu les rappelle. Ils se
sont tournés contre Dieu , & Dieu leur
tend les bras pour les rapprocher de lui ,
& pour se rapprocher d'eux. Depuis
long-tems ils se sont endurcis contre
les saintes impressions de l'Esprit de
Dieu , & Dieu néanmoins les attend en-
core , & est prêt à les recevoir. Qu'ont-
ils donc à faire ? c'est d'aller en effet à
Dieu , & de lui dire avec la même
confiance que le Publicain , avec le mê-
me sentiment de contrition & la mê-
me humilité : *Seigneur , soyez-moi propice.*
Je me suis égaré , j'ai quitté vos voies ,
le penchant m'a entraîné & précipité

d'abyfme en abyfme , le poids de mes habitudes m'accable , la multitude & la griéveté de mes offenses m'effraye : mais , mon Dieu , c'est pour cela même que j'ai recours à vous , & que je vous conjure de m'être propice , à moi qui fuis un pécheur. Oui , Seigneur , je le fuis & je l'ai été jufques à préfent ; il n'est que trop vrai : mais plus je l'ai été , plus vous ferez éclater les richesses de votre miséricorde en l'exerçant fur moi. Tant de péchés pour lesquels vous pouviez me perdre , & que vous voudrez bien me remettre , ferviront à faire voir combien vous êtes bon & indulgent. Vous me ferez ; & dans ce falut dont je vous ferai redevable , vous trouverez votre gloire , au même tems que j'y trouverai mon précieux intérêt. Dans cette efpérance je me tiens à vos pieds , je leve les mains vers vous , je vous réclame & je ne me laiffe point de vous redire : *Seigneur foyez-moi propice , à moi qui fuis un pécheur ; je dis , à moi qui fuis un pécheur , mais qui ne veut plus l'être , mais qui ait horreur de l'être ; mais qui gémit amèrement de l'avoir été , & qui dès-là cefle de l'être. Car tel est le fentiment de mon cœur , & fans cette difpofition je ne pourrois rien me pro-*

mettre de vous : mais avec ce cœur contrit , avec ce cœur humilié , avec ce cœur déterminé à tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner désormais , & à tout ce qui vous est dû pour une juste satisfaction , j'ai de quoi vous toucher , ô mon Dieu , & j'ose compter que *vous me ferez propice , à moi qui suis un pécheur.*

Au reste , ce seroit un orgueil & une illusion de croire que cette priere ne convient qu'à des pécheurs scandaleux , qui par état & par un libertinage habituel & déclaré , se sont abandonnés au vice & ont mené une vie licencieuse & déréglée. Il n'y a point d'ame si sainte qui ne doive se l'appliquer , & ce sont même les plus saintes ames qui en usent plus souvent & plus affectueusement , parce que ce sont les plus humbles. Quoi qu'il en soit , un des plus solides exercices du Christianisme en toutes sortes de professions , & pour toutes sortes de personnes , est de s'exciter chaque jour à une vive douleur de ses péchés , & de la renouveler par de fréquens actes de repentir. On ne manque point de matiere pour cela , ou plutôt on n'en a que trop ; c'est-à-dire , on a que trop de péchés dont la conscience est chargée devant Dieu , &

dont on ne peut s'assurer d'avoir obtenu la rémission. Péchés griefs qui ont donné la mort à l'ame, & péchés plus légers dans leur espece, mais toujours très-dangereux; péchés d'action, & péchés d'omission; péchés d'ignorance, de négligence, de fragilité, & péchés de malice & d'une pleine volonté; péchés certains & péchés douteux; péchés personnels, & péchés d'autrui; péchés de la jeunesse, & péchés actuels & présens: en voilà plus qu'il ne faut pour avoir lieu de s'écrier à toutes les heures de la journée, & à toute occasion: *Mon Dieu, soyez moi propice, à moi qui suis un pécheur.* On le dit par-tout & en tout tems, le matin, le soir, avant le repos de la nuit, au réveil de cœur, de bouche, au pied de l'Autel, dans le secret de l'oratoire, en public, en particulier, entrant, sortant, marchant, travaillant, agissant. Plus on a fait de progrès dans l'humilité, plus on le répare, parce qu'on se croit plus digne de la colere du Ciel, & qu'on sent plus le besoin où l'on est de l'appaiser. On n'a point de sujet plus ordinaire de ses entretiens intérieurs avec Dieu; & sans chercher toujours des points de méditations si relevés & si subtils, on em-

ploye , quelquefois tout le cours d'une oraison à repasser en soi-même ces paroles , à les pénétrer , à les goûter , à les prononcer : *mon Dieu , soyez-moi propice , à moi qui suis un pécheur.*

*Descendit hic
justificatus
in domum
suam ab illo :
quia omnis
qui se exaltat
humiliabitur
& qui se humiliat ,
exaltabitur.*

V. *Celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison , tout au contraire de l'autre. Car quiconque s'éleve sera humilié ; & quiconque s'humilie , sera élevé.* Nous l'avons déjà remarqué avec saint Chrysostome , & dans un sens c'est une maxime constante qu'un pécheur humble vaut mieux malgré tous les péchés dont il est coupable , qu'un juste orgueilleux avec toutes les vertus & toutes les bonnes œuvres qu'il pratique. Car l'humilité du pécheur lui attire des graces qui le convertissent & l'élevent à l'état de juste ; & l'orgueil du juste l'expose , par un châtement de Dieu , à des chutes qui le pervertissent , & le réduisent à l'état de pécheur. Nous en voyons la preuve dans le Pharisien condamné , & le Publicain justifié. L'un & l'autre vérifient parfaitement cet oracle du Saint-Esprit , que Dieu résiste aux superbes , & qu'il se communique aux humbles , & leur fait part de ses plus riches dons. Dons célestes par où il les éclaire , il leur découvre ses

voies, il les ramene de leurs égaremens, il les perfectionne, il les sanctifie. Nous ne devons donc pas nous étonner, conclut saint Augustin, que Dieu ait pardonné au Publicain, puisqu'il ne se pardonnoit pas à lui-même, & qu'il s'humilioit en se reconnoissant pécheur. Il s'éloignoit de l'Autel; mais plus il sembloit par humilité s'éloigner de Dieu, plus Dieu par sa miséricorde s'approchoit de lui. Il n'osoit lever les yeux, & voilà pourquoi Dieu attachoit sur lui ses regards, & l'écoutoit plus attentivement & plus favorablement. Il se frapoit la poitrine, comme ayant mérité les plus rudes coups de la justice de Dieu, & ses plus rigoureuses vengeances, & c'est pour cela même que Dieu le rassuroit, le fortifioit, & répandoit dans son ame les plus douces consolations.

Ainsi Dieu en a-t-il usé de tout tems: car il est maître de sa grace; & il la donne d'autant plus volontiers aux humbles, qu'ils en retiennent seulement le fruit & lui en rendent toute la gloire; au lieu que l'orgueilleux, voulant en retenir la gloire, en perd tout le fruit & n'en retire nul avantage. Ainsi Achab, ce Roi sacrilège, impie, idolâtre, ce Roi

barbare & homicide, ce Roi vendu au péché & à l'objet de la haine de Dieu; dès qu'il s'humilia, devint un objet de complaisance aux yeux du Seigneur: si bien que Dieu, voulant en quelque sorte s'en glorifier, disoit à son Pro-

3. Reg. 21. *N'avez-vous pas vu Achab couché par terre, suppliant & soumis? or parce qu'il s'est abaissé devant moi, je l'épargnerai, & je ne ferai point tomber sur sa personne les maux dont il étoit menacé.* Ainsi Nabucodonosor avoit abusé de sa puissance, & s'étoit élevé contre Dieu; Dieu l'humilie, le réduit à la condition des bêtes, l'oblige de manger l'herbe qui croît dans la campagne: mais enfin sept ans écoulés dans un état si vil & si misérable, ce Prince profitant de son humiliation, revient à lui, rend hommage au Dieu du Ciel, & Dieu le rétablit sur le Trône, lui donne un règne plus florissant que jamais, & le remplit des sentimens les plus religieux. Ainsi le Sauveur des hommes a-t-il tant de fois opéré des miracles de miséricorde & de grace en faveur de ceux qui se sont adressés à lui avec humilité? C'est par-là que la Cananéenne obtint, non-seulement la guérison de sa fille, mais la guérison de son ame. C'est par-

là que ce Seigneur de l'Évangile obtint, outre la santé de son serviteur, sa conversion à la foi, & celle de toute sa maison. C'est par-là que Madelaine, cette fameuse péchereffe, & cette pénitente aussi célèbre, obtint l'entière abolition de tous les déréglemens de sa vie, & qu'elle parvint à un degré si éminent de sainteté:

Heureux donc les humbles de cœur, parce que Dieu les comblera de ses bénédictions, & qu'il les élèvera: mais par une règle toute opposée, malheur aux ames hautaines & présomptueuses, parce que Dieu les confondra, & qu'il les rejettera. Ce que le Fils de Dieu est venu particulièrement nous enseigner, c'est l'humilité; & en quoi par-dessus tout il s'est proposé à nous comme notre modèle, c'est dans la pratique de l'humilité. Il ne nous a pas dit, apprenez de moi à faire des œuvres extraordinaires & toutes miraculeuses, à chasser les démons, à délivrer les possédés, à guérir les malades, à résusciter les morts; mais *apprenez*, nous *Math.* dit-il, *que je suis doux & humble.* Leçon *II. 29.* générale; car l'humilité est une vertu propre de tous les états. Propre des Grands, afin qu'ils ne se laissent point

180 CARACTERE DE L'HUMILITÉ, &c.
infatuer de leur grandeur , & qu'ils n'oublient point Dieu en s'oubliant eux-mêmes. Propre des petits , afin qu'ils se contentent d'une vie obscure , & qu'ils fçachent se contenir & se sanctifier dans la dépendance où le Ciel les a fait naître. Propre des pécheurs , afin qu'ils subissent avec moins de peine toutes les rigueurs de la pénitence , & qu'ils se soumettent plus aisément à toutes les réparations qu'elle exige d'eux , tant envers Dieu qu'ils ont deshonoré , qu'à l'égard du prochain qu'ils ont scandalisé. Propre des justes , afin que leurs travaux ne leur soient pas inutiles , & qu'une vaine complaisance ne leur enleve pas le trésor de mérites qu'ils amassent. Mais cette vertu si nécessaire par-tout , où la trouve-t-on ? on voit encore dans le Christianisme , de la religion , de la dévotion , de l'assiduité à la priere , de la régularité , de la charité , du désintéressement même , & de la mortification ; on y voit des confessions , des communions fréquentes , des aumônes , des visites des pauvres ; mais où voit-on une vraie humilité ? Formons-la dans nous avec le secours d'en-haut , & employons-y tous nos soins. La mesure de

DE L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE. 181
nos abbaiffemens en ce monde fera
la mefure de notre gloire dans l'autte.



Solide & véritable grandeur de l'Humilité Chrétienne.

Vous êtes étrangement philosophe ,
& quoique je ne doute en aucune
maniere du fonds de votre Christianisme,
la proposition que vous me fites il y a
quelque tems au fujet de l'humilité ,
ne m'édifia pas , & me parut , s'il faut
vous le dire , bien payenne. Nous par-
lions de l'ambition , fur-tout de l'am-
bition des gens de la Cour , qui sacri-
fient tout à cette paffion , dont ils font
poffédés , & qui fe repaiffent toute leur
vie d'honneurs & de fauffes grandeurs.
Je tâchois de vous inspirer des senti-
mens plus modestes , & je vous trou-
vois un peu trop occupé du défir de
vous avancer , & de faire une certaine
figure dans le monde. Je ne condam-
nois pas absolument là-deffus une ému-
lation raifonnable ; & vous accordant
en apparence quelque chofe , pour ne
vous pas rebuter d'abord par une mo-
rale trop relevée , je m'appliquois à

vous amener insensiblement aux principes de la religion, & aux maximes de Jesus-Christ. Mais tout d'un coup vous prites feu, & dans cette petite faille dont je n'eus pas de peine à m'appercevoir, il vous échappa de dire d'un air assez vif, & même d'un ton assez haut, qu'après-tout l'ambition étoit le caractère des ames nobles; qu'entre les passions c'étoit sans contredit la plus belle, ou du moins, la plus excusable dans un homme de quelque naissance; qu'elle élevoit le cœur, & que dans la vie il falloit un peu d'orgueil, pour sçavoir tenir son rang & se séparer du vulgaire: comme si vous eussiez voulu me faire entendre, que l'humilité, quoique sainte du reste & très-respectable, ne convenoit guères qu'à des ames étroites, & qu'à des esprits foibles & peu propres aux grandes entreprises. Car j'ai lieu de croire que c'étoit là votre pensée.

Nous sommes là-dessus, vous & moi, dans des opinions bien différentes, & quand j'examine à fond ce que c'est que la vertu d'humilité, en quoi elle consiste, sur quels principes elle est établie, par quelles règles elle se conduit, de quelles foiblesses elle nous

guérit , quelle supériorité elle nous donne au-dessus des idées communes , à quoi elle dispose & quelles victoires elle remporte ; enfin ce qu'elle nous fait entreprendre , & ce qu'elle nous fait exécuter : quand , dis-je , j'envisage tout cela , je conclus bien autrement que vous , & je prétends qu'entre les vertus il n'en est point qui marque plus de solidité dans l'esprit , ni plus de fermeté dans l'ame que l'humilité ; que bien loin de retrécir le cœur , elle l'élargit ; que bien loin d'abattre le courage , elle le réhausse ; que c'est un préservatif contre mille petitesesses , contre mille indignités , & mille lâchetés qui sont si ordinaires dans l'usage du monde ; que c'est une disposition aux plus grands desseins , & que par une constance inébranlable , elle sçait également les former & les accomplir. Voilà ce que j'appelle une vraie grandeur , & ce qui doit sans doute suffire pour vous détromper de l'erreur où vous semblez être.

Allons par ordre , s'il vous plaît , & pour mieux éclaircir le point dont il est question entre nous , expliquons d'abord les termes & donnons-en une notion juste. Car il est vrai qu'il y a une

timidité naturelle qui nous rend doux, dociles, soumis : qui nous retient dans les rencontres, & nous empêche de nous ingérer dans aucune affaire ; qui nous ferme la bouche & nous lie en quelque sorte les mains lorsqu'il conviendrait d'agir, de se déclarer, de se défendre. Ce n'est point là humilité, mais pusillanimité, mais excès de crainte & défiance outrée de soi-même, qui n'a pour principe que le tempérament. Souvent même sous les dehors d'une humilité apparente, il y a dans cette pusillanimité beaucoup d'orgueil qui s'y mêle, & d'un orgueil puéril, Il faudroit parler dans l'occasion ; mais on se tait sans prononcer une parole, pourquoi ? parce qu'on craint de répondre mal-à-propos, & de s'exposer à la raillerie. Il faudroit prendre une résolution & la soutenir ; mais on se tient oisif & l'on demeure, pourquoi ? parce qu'on a peur de ne pas réussir & d'avoir à essuyer la confusion d'un mauvais succès. Il faudroit résister, & maintenir ses prétentions, dès qu'elles sont raisonnables ; mais on cede, & l'on ne fait pas la moindre démarche, pourquoi ? par l'appréhension de succomber, & de donner ainsi plus d'avantage

ge

ge à un concurrent. De sorte qu'on est humble ou qu'on le paroît, non par vertu, mais par une imperfection de la nature, & quelquefois par une fausse gloire.

Traitez cette espèce d'humilité comme il vous plaira, j'y consens, puisque ce n'est point celle dont je prends ici la défense. Sous le nom d'humilité j'entens une humilité purement Evangélique & toute chrétienne, telle que le Fils de Dieu nous l'a enseignée, & telle que les Saints, après ce divin Maître, l'ont pratiquée. Je veux dire une humilité qui par les lumieres de la raison & de la religion nous découvre notre néant & le fond de notre misere. Qui nous remplit par-là d'un saint mépris de nous-mêmes, & nous fait vivement comprendre que de nous-mêmes nous ne sommes rien, ni ne pouvons rien : par conséquent que nous ne devons rien nous attribuer à nous-mêmes, hors le péché ; mais que nous devons tout rapporter à Dieu comme au souverain Auteur, & lui rendre gloire de tout. Qui selon le même sentiment & dans la même vue nous fait regarder avec indifférence toutes les distinctions & tous les honneurs du siècle.

parce qu'au travers de leur lustre le plus brillant, nous en découvrons l'illusion & la vanité, & que d'ailleurs nous sçavons qu'ils sont opposés à l'état de Jesus-Christ dans tout le cours de sa vie mortelle. Qui sans nous mesurer avec le prochain nous porte à l'honorer, à tenir volontiers au-dessous de lui le dernier rang, & à rester dans l'oubli, tandis que d'autres sont dans une haute estime & dans la splendeur. Enfin, qui ne comptant jamais sur elle-même, compte uniquement sur Dieu, mais avec une confiance d'autant plus ferme & plus assurée, qu'elle a des témoignages plus certains, qu'il prend plaisir à seconder les foibles, & qu'il aime à exercer sa miséricorde & sa toute-puissance en faveur des petits. Telle est, dis-je, l'humilité dont je parle, & que jé conçois comme une des vertus la plus propre à former de grandes ames & à les perfectionner. Peut-être serez-vous obligé d'en juger ainsi vous-même, si vous voulez peser murement la chose, & entrer dans quelques réflexions.

I. Car prenez garde, je vous prie, & remarquez d'abord avec moi, de

quoi l'humilité nous délivre ; ce qu'elle corrige dans nous , ou de quoi elle nous préserve. Personne n'ignore & vous ne devez pas l'ignorer , quelles sont les petiteſſes , pour ne pas dire les baſſeſſes , où l'ambition & l'orgueil nous réduiſent. Je ne ſçais ce que vous en penſez : mais moi je ne me figure point d'homme plus petit, ni d'ame plus vile, qu'un ambitieux qui ſe laiſſe dominer par la paſſion de ſ'agrandir , & qui veut par quelque voie que ce ſoit , la ſatisfaire ; ou qu'un orgueilleux qui ſ'infatue de ſes prétendues bonnes qualités , & ſe laiſſe poſſéder d'une envie demeuſurée d'être applaudi & vanté dans le monde. Afin de vous en convaincre par vous-même , ſuivez-le en eſprit , & comme pas à pas , cet ambitieux , dans la route qu'il ſ'eſt tracée & qu'il ſe repréſente comme le chemin de la fortune. Eſt-il une démarche ſi humiliante où il ne ſ'abaiſſe , dès qu'il croit qu'elle peut le conduire à ſon terme ; & dans l'eſpérance de monter , à quoi ne deſcend-il point ? Eſt-il une complaiſance ſi ſervile où il ne ſ'afſujettiſſe , pour ſ'inſinuer auprès de celui-ci & pour ſe concilier les bonnes grâces de celui-là ? Eſt-il hauteurs , de

dains, rebuts qu'il n'essuie jusqu'à ce qu'il soit parvenu à engager l'un dans ses intérêts & à se ménager la protection de l'autre ? Que d'assiduités, que de souplesses, que de flatteries, & si j'ose ainsi m'exprimer que d'infamies ! Il n'a honte de rien, pourvu qu'il puisse atteindre où il vise & réussir dans ses intrigues : & quelles intrigues ? souvent les plus criminelles & les plus lâches, où sont violées toutes les loix de la bonne foi & de l'honneur ; où sont employés l'artifice, la calomnie, la fraude, la trahison. Il en auroit horreur s'il n'étoit pas livré à la passion qui l'aveugle, & s'il en jugeoit de sens rassis. On en est fâché d'étonnement & indigné, quand malgré les soins extrêmes qu'il apporte à tenir cachés tant de mystères d'iniquité, on vient à connoître toutes ses menées, & à percer le voile qui les couvroit. Dites-moi comment vous trouvez là cette noblesse de sentimens, d'où naît, à vous en croire, l'ambition ?

Et d'ailleurs faites quelque attention à toute la conduite de l'orgueilleux. Ce n'est pas pour la première fois que j'en parle, & autant de fois qu'il y a lieu d'en parler, j'en ressens toujours

un nouveau mépris. Tâchez à découvrir les différentes pensées qu'il roule dans son esprit, ou plutôt toutes ses imaginations également frivoles & folles. Examinez quel est le fonds, ou de ses joies secrètes & de ses vains triomphes, ou de ses peines les plus vives & de ses déplaisirs les plus piquans. Est-il occupé d'autre chose que de lui-même, de son mérite, de ses talens? Est-il un avantage si léger dont il ne se prévale, & qui dans son idée ne lui donne sur les autres une prééminence où il n'est pas aisé de parvenir? Est-il rien de bien fait, si ce n'est pas lui qui l'a fait? & est-il rien de bien pensé, s'il n'est pas selon son sens? Ajoûtez ces témoignages favorables qu'il se rend perpétuellement & hautement à soi-même; ces fades & ennuyeuses vanteries, dont il fatigue quiconque veut bien l'écouter; cet amour de la louange, même la plus grossière; ce goût avec lequel il la reçoit & ce gré qu'il en fait, en sorte qu'il suffit de le louer pour obtenir tout de lui: au contraire: cette vivacité & cette délicatesse sur un mot qui peut l'offenser; ces agitations où il entre, ces mélancolies où il tombe, ces jalousies, ces amertumes de

cœur, ce fiel dont il se ronge; ces soupçons & ces ombrages qu'il prend d'un signe, d'une œillade, d'une parole jettée au hazard & sans dessein. En vérité qu'est-ce que cela? & pour omettre cent autres articles, je vous demande si vous comprenez rien de plus mince & de plus étroit, qu'une ame de cette trempe & un esprit disposé de la sorte?

Or voilà de quoi l'humilité chrétienne est le correctif le plus efficace & le plus certain. De toutes ces foiblesses il n'y en a pas une dont elle ne soit exempte, & qu'on puisse lui imputer. Qu'est-ce qu'un Chrétien vraiment humble? c'est un homme sage & réglé dans toutes ses vues, ou n'en ayant point d'autres que les vues de Dieu & de son adorable providence. Un homme droit dans toutes ses voies, & incapable de prendre aucunes mesures hors des loix de la fidélité la plus inviolable & de la plus exacte probité. Un homme désintéressé & religieux dans ses abaiffemens volontaires, ennemi de la flatterie & de toute sujétion mercenaire & forcée. Un homme équitable dans ses jugemens; sans prévention, sans envie; reconnoissant le

mérite par tout où il est, & se faisant
 un devoir de le révéler & de l'exalter
 même à son propre préjudice. Un hom-
 me indépendant de tous les respects
 humains & des vaines opinions du
 monde, parce qu'il ne cherche point
 à plaire au monde & qu'il le compte
 pour rien. De-là toujours égal, dans
 l'humiliation comme dans l'élévation,
 dans le blâme & dans la louange, dans
 la bonne & la mauvaise réputation :
 soutenant l'une & l'autre avec une tran-
 quillité inaltérable ; ne se laissant, ni
 éblouir par l'éclat d'une vie agissante
 & comblée d'éloges, ni contrister par
 l'obscurité d'une vie abjecte & incon-
 nue. De-là encore & par la même con-
 séquence, un homme patient dans les
 injures ; les pardonnant de cœur ; plu-
 tôt prêt à faire des avances & à pré-
 venir, qu'à exiger de justes satisfac-
 tions : du reste, plein de retenue, de
 modestie, dans ses entretiens, dans
 toutes ses manières : ne disant rien de
 soi, si ce n'est pour se déprimer & pour
 s'avilir ; honnête, affable, paisible ; ne
 contestant avec personne, ne voulant
 jamais l'emporter sur personne : & tout
 cela par des motifs supérieurs & divins,
 malgré les révoltes de la nature & son

192 SOLIDE GRANDEUR
extrême sensibilité. Observez bien tous ces traits, & j'ose me promettre que vous conclurez avec moi qu'un homme de ce caractère doit être incontestablement réputé pour un grand homme. Mais reprenons.

Un homme sage & réglé dans toutes ses vues : c'est-à-dire, un homme qui s'en tient précisément à ce qu'il est selon l'ordre du Ciel, & n'aspire point au-delà ; qui ne s'abandonne point à une ardeur insensée de croître, mais se renferme dans les bornes qu'il a plû à Dieu de lui marquer ; qui dit comme *Ps. 130.*
1. David : *Seigneur, mon cœur ne s'est point élevé ; je ne me suis point évanoui dans mes pensées ni dans mes désirs, & je n'ai point porté mes regards au-dessus de moi.* Ce n'est pas qu'il soit tout-à-fait à couvert des atteintes d'une secrète ambition. L'orgueil qui nous est si naturel, veut toujours faire de nouveaux progrès & d'un degré passer à un autre ; il y a même des tems, des conjonctures, où la tentation est difficile à vaincre : mais l'humble chrétien sçait la réprimer, sçait la surmonter, & par une sainte violence se rendre maître d'une passion dont l'empire néanmoins est si étendu. Il est ce que Dieu l'a fait naître, ce que Dieu
veut

veut qu'il soit : cela suffit, & que lui faut-il davantage ? Si dans le cours des années la providence l'appelle à quelque chose de plus, il la laisse agir, & attend en paix qu'elle se déclare. Jusques-là nul empressement, nulle inquiétude : point d'autre soin que de vivre selon Dieu dans son état, & de fournir saintement sa carrière. Dans une telle modération, qu'il y a déjà de force ; & pour s'y maintenir, qu'il y a de combats à livrer & de victoires à remporter sur soi-même !

Un homme droit dans toutes ses voies. C'est une suite immanquable de la disposition où il est de ne marcher que dans les voies de Dieu, & de ne s'en écarter jamais. Ne voulant rien être que selon le gré de Dieu, & de lui-même ne prétendant à rien autre chose, il n'a pour son avancement propre, ni projets à conduire, ni moyens à imaginer, ni ressorts à faire jouer : d'où il s'ensuit qu'il n'a besoin ni de partis, ni d'industries, ni de surprises. Il suit toujours une même ligne, & va toujours son chemin, sans détours & sans déguisemens. D'ailleurs instruit des maximes de l'Évangile qui est la vérité même, il n'a garde, en

quelque rencontre que ce soit, d'avoir recours au mensonge que l'Évangile condamne; & libre de tout désir de se pousser qui pourroit le séduire & le corrompre, il est bien éloigné de mettre en œuvre de criminelles pratiques dont il avoit toute l'imposture & toute la honte.

Un homme religieux & désintéressé dans ses abaissemens volontaires. Car il y a une humilité prétendue qui n'a de l'humilité que les apparences, & il y a de feints abaissemens qui ne consistent qu'en fausses démonstrations & des dehors trompeurs. Souvent le mondain s'humilie, il s'abaisse: mais pourquoi? je l'ai dit & je le répète, c'est par une fragile espérance, c'est par une flatterie basse, c'est par un vil & sordide esclavage. La Religion inspire au chrétien humble, jusques dans ses soumissions les plus profondes, bien plus de générosité & plus de dignité. Il rend honneur au prochain; il a pour le prochain toute la déférence, tous les ménagemens, & tous les égards possibles; il ne refuseroit pas, s'il le falloit, de ramper sur la poussière & sous les pieds du prochain: mais en cela qu'est-ce qu'il envisage? est-ce l'homme? non

certes, puisqu'il n'attend ni ne veut rien de l'homme : mais dans l'homme il n'envifage que Dieu. C'est à Dieu qu'il obéit en obéissant à l'homme : c'est à Dieu qu'il offre son encens en rendant hommage à l'homme ; c'est devant Dieu qu'il se prosterne en s'inclinant devant l'homme : Dieu est le seul objet de son culte, comme il en doit être l'unique récompense.

Un homme équitable dans ses jugemens : & voici, j'ose le dire, un des plus nobles efforts de l'humilité. Parce que nous sommes ordinairement préoccupés, soit en notre faveur par notre amour propre, soit contre le prochain par une maligne envie, on ne peut guères compter sur l'équité des jugemens que nous portons, ou de nous-mêmes, ou des autres. Mais par une règle toute contraire, parce que l'humble chrétien est dégagé de ces préventions qui nous aveuglent, il est beaucoup plus en état de juger sainement ; & comme il ne sçait point dissimuler ni trahir la vérité qu'il connoît, il parle selon qu'il pense, & communément il pense bien. Si donc il s'agit de lui-même, il ne cherche point à se faire valoir au-delà de son prix, & s'il est

question du prochain , il lui fait une justice entiere , & bien loin de vouloir le rabaisier ni obscurcir ses avantages , il est le premier à les publier.

Nous en avons dans l'Evangile un exemple des plus célèbres , & quiconque examinera bien la conduite de Jean-Baptiste à l'égard de Jesus-Christ , y trouvera une bonne foi , & dans cette bonne foi un caractere de grandeur , qu'on ne peut assez admirer. Jean prêchoit aux peuples la pénitence ; toutes les rives du Jourdain retentissoient du bruit de son nom ; on s'assembloit en foule auprès de lui , & il s'étoit fait une nombreuse École , qui le suivoit & recevoit ses enseignemens comme des oracles. Jamais crédit ne fut à un plus haut point. Mais après-tout Jean-Baptiste n'étoit que le précurseur du Messie , & il n'avoit été envoyé qu'en cette qualité. Aussi est-ce à cette qualité seule que se borne toute l'idée qu'il a de lui-même & qu'il en donne à ces députés qui de la part de la Synagogue viennent l'interroger.

Jeân. c. pour sçavoir qui il est ? *Etes-vous le Christ ?*
I. 21. lui demandent-ils ; *êtes-vous Elie ? êtes-vous Prophete ?* Que l'occasion étoit délicate pour un homme qui eût été.

moins humble ! mais à ces demandes il répond simplement & sans hésiter, qu'il n'est ni le Christ, ni Elie, ni Prophete. *Qui êtes-vous donc ?* repliquent ces Envoyés : *Je suis*, leur dit-il, *la voix de celui qui crie dans le désert, préparez le chemin au Seigneur ; voilà tout ce que je puis vous apprendre de moi.* 236

Ce n'est point encore assez : mais la même équité qui le fait juger si modestement de lui-même, lui fait rendre à Jesus-Christ en cette rencontre & en toutes les autres le plus juste & le plus glorieux témoignage. Il annonce aux Députés de Jerusalem la venue de ce Messie : *Il est au milieu de vous ; mais vous ne le connoissez point. C'est lui qui doit venir après moi, qui est avant moi & dont je ne suis pas digne de délier les souliers.* Il s'écrie en le voyant & l'appelle le Sauveur des hommes : *Voilà l'Agneau de Dieu ; voilà celui qui efface les péchés du monde.* Il fait plus : quand ses disciples s'appercevant que l'Ecole de leur maître commençoit à décheoir, & que celle de Jesus-Christ s'établissoit de jour en jour & s'accrétoit, témoignoiient là-dessus quelque jalousie, il leur déclare que désormais ils doivent s'attacher à ce nouveau maître ; il les lui envoie : car

Joan. 3. *c'est à lui de croître, conclut-il, & à moi*
 30. *de diminuer.* Qu'on me dise s'il est rien
 de plus grand qu'un tel procédé, & si
 ce n'est pas ainsi que pensent les plus
 solides esprits, & les cœurs les mieux
 placés ?

De tout cela il est aisé de com-
 prendre comment un chrétien hum-
 ble est indépendant de tous les res-
 pects humains, & des vaines opi-
 nions du monde, dès-là qu'il ne se
 foucie ni de l'estime du monde, ni de
 sa faveur, & qu'il peut dire comme l'A-
 1. Cor. pôtre : *Pour moi, il m'importe peu que vous*
 4. 3. *me jugiez, vous ou quelque autre homme que*
ce soit : je n'ai qu'un Juge, à proprement
parler, & ce Juge c'est Dieu. Comment
 il garde toujours la même égalité d'a-
 me, & la même paix au milieu de
 toutes les vicissitudes où il est exposé,
 puisque ni l'une ni l'autre fortune ne
 fait impression sur lui. Comment il en-
 dure les plus mauvais traitemens, avec
 une patience à l'épreuve de tout : parce
 qu'il n'y a point d'outrages dont il ne
 se croye digne, & que d'ailleurs il ac-
 quiert par-là plus de ressemblance avec
 le sacré modèle qu'il fait gloire d'imi-
 ter, & qui lui est proposé dans la per-
 sonne adorable de son Sauveur. Com-

mient on ne l'entend jamais faire parade de ses bonnes œuvres, vanter ses prétendus exploits ; étaler en de longs récits, les affaires où il a eu part, & de quelle maniere il s'y est comporté ; censurer celui-ci, railler de celui-là, entrer continuellement en dispute & s'ériger en homme habile & important. Comment au contraire on le voit à toute occasion, se tenir, autant qu'il peut, à l'écart, user de réserve, donner à chacun une attention favorable, approuver, excuser, tourner les choses en bien, & devenir ainsi du meilleur commerce, & de la société la plus aimable. Voilà dis-je, ce qu'on ne doit point avoir de peine à comprendre ; & voilà par où la même humilité qui nous abaisse, sert à nous relever. Comme donc l'Ecclésiastique a dit, *plus vous Eccl. 3. êtes grand, plus vous devez vous humilier*, je ne fais nulle difficulté de renverser la proposition ; & sans altérer en aucune sorte cette divine parole, j'ajoute : *plus vous vous humiliez, plus vous serez grand*

II. Mais n'en demeurons pas-là : car il s'agit présentement de sçavoir, si l'humilité n'est point un obstacle aux grandes actions, & à certaines entrepri-

Ses il faut de la magnanimité & une résolution que rien n'ébranle. La raison de douter est, que l'humilité a pour fondement la connoissance de notre foiblesse & une conviction aétuelle & habituelle de notre insuffisance: d'où viennent les bas sentimens, & la défiance que l'on conçoit de soi-même. Un homme véritablement humble est persuadé qu'il n'est rien, qu'il ne peut rien, & que de son fonds il n'est bon à rien. Or dans cette persuasion il n'est pas naturel qu'il forme des projets au-dessus de lui, ni qu'il veuille s'engager en des ministères & des fonctions qui demandent des talens rares & singuliers. Cela ne paroît pas naturel; mais il n'en est pas moins vrai, selon le mot de saint Leon, que *rien n'est difficile aux humbles*; qu'il n'y a point de si vaste dessein dont l'exécution les étonne; qu'ils sont capables de tout oser & d'affronter tous les périls avec l'assurance la plus ferme, & l'intrépidité la plus héroïque; que plus ils se croient foibles, plus en même tems ils s'estiment forts; & que plus ils se défient d'eux-mêmes, plus ils sentent redoubler leur zèle, & portent loin leurs vues. Sont-ce là des paradoxes? sont-ce des vé-

rités? Je prétends qu'il n'est rien de plus réel, que ces merveilleux effets de l'humilité chrétienne; je prétends que c'est à quoi elle nous dispose, & ce qu'elle produit en nous. Je vais vous développer ce mystère, & voici comment nous devons l'entendre.

Car autant qu'un chrétien humble se défie de lui-même, autant il se confie en Dieu; moins il s'appuie sur lui-même, plus il s'appuie sur Dieu. Or il sçait que rien n'est impossible à Dieu. Il sçait que Dieu prend plaisir à faire éclater sa gloire dans notre infirmité, & que c'est aux plus petits, dès qu'ils ont recours à lui, qu'il communique sa grace avec plus d'abondance. Muni de ces pensées, & comme revêtu du pouvoir tout puissant de Dieu-même, est-il rien désormais de si laborieux & de si pénible, rien de si sublime & de si grand, dont il craigne de se charger, & dont il désespere de venir à bout? Que Dieu l'appelle, il n'hésitera pas plus que le Prophete Isaïe, à lui répondre, *me voici, Seigneur, envoyez-moi.* Que Dieu en effet l'envoie, il ira partout. Il se présentera devant les Puissances du siècle, il entrera dans les Cours des Princes & des Rois, il leur annoncera les ordres du

Isaïe 6^a
8.

Dieu vivant, & ne fera touché, ni de l'éclat de leur pourpre ni de leurs menaces, ni de leurs promesses. Il plantera, selon les expressions figurées de l'Écriture, & il arrachera; il bâtira, & il détruira; il amassera, & il dissipera.

Quelle espèce de prodige, & quel admirable accord de deux choses aussi incompatibles, ce semble, que le sont tant de défiance d'une part, & de l'autre tant de confiance & de force! Car au milieu de cela le même homme qui agit si délibérément & si courageusement, ne perd rien de son humilité: c'est-à-dire qu'il conserve toujours le souvenir de sa foiblesse; qu'il se regarde toujours comme un serviteur inutile, comme un enfant; qu'il dit toujours, à Dieu dans le même sentiment que

Jerem. Jeremie, *Ah! Seigneur, mon incapacité est*
 3. 6. *telle, que je ne puis pas même prononcer une parole.* Non, il ne le peut de lui-même & par lui-même: mais tandis qu'il en fait la confession la plus affectueuse & la plus sincère, il n'oublie point d'ailleurs ce que lui apprend le Docteur

Philipp. des nations, qu'il *peut tout en celui qui le*
 4. 13. *fortifie.* De sorte qu'il ne balance pas un moment à se mettre en œuvre & à commencer; quel que soit l'ouvrage;

où la vocation de Dieu le destine. Qu'il y voye mille traverses à essuyer, & mille oppositions à vaincre; que le succès lui paroisse, non-seulement douteux, mais hors de vraisemblance, il espere contre l'espérance même. Ce n'est point par une témérité présomptueuse, puisque son espérance est fondée sur ce grand principe de saint Paul, que Dieu fait choix de ce qui paroît plein de folie selon le monde, pour confondre les sages; 1. Cor. 8. 27. qu'il choisit ce qui est foible devant le monde, pour confondre les forts; & qu'il se sert enfin de ce qu'il y a de plus bas & de plus méprisable, même des choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont.

Ainsi, quand ce jeune Berger qui d'un coup renversa Goliath, vit approcher de lui ce Philistin d'une énorme stature: Tu viens à moi, lui dit-il, avec l'épée, la lance, & le bouclier; mais moi je viens à toi au nom du Seigneur, & tout désarmé que je suis, je me tiens certain de la victoire? Car voici, ajoûte-t-il, ce que je te déclare: le Seigneur te livrera entre mes mains; je te donnerai la mort, & te couperai la tête, afin que toute la terre sçache qu'il y a un Dieu en Israël, & que ce n'est, ni par l'épée, ni par la lance qu'il sauve. Ainsi le même David se trouvant investi

204 SOLIDE GRANDEUR
d'ennemis qui l'assailloient de toutes
parts, s'écrioit avec une sainte hardies-
se : *Le Seigneur est notre ressource : nous com-
battons, & il réduira en poudre tous ceux
qui nous persécutent.*

Tel est par proportion le langage des
ames humbles : d'autant plus assurées
de la protection divine, qu'elles se ré-
pondent moins d'elles-mêmes ; & du
reste d'autant plus tranquilles sur la
réussite de leurs entreprises, qu'étant
humbles, elles craignent moins de su-
bir la honte des fâcheux événemens
que Dieu quelquefois, pour les éprou-
ver, peut permettre. Un homme du
monde, suivant son orgueil, comme
nous l'avons déjà remarqué, ne se ha-
zarderoit pas si aisément. Il ne voudroit
pas exposer son honneur ; & pour se
déterminer, il lui faudroit de sérieux
examens & de longues délibérations.
Mais dès qu'on a l'humilité dans le
cœur, on n'est plus si jaloux d'un vain
nom, ni si sensible aux reproches qu'on
s'attirera, supposé qu'on vienne à
échouer. On s'abandonne à la condui-
te de l'esprit de Dieu, & du reste on
se soumet à tout ce qui en peut arriver
pour notre humiliation devant les hom-
mes.

Ce ne sont point là de simples spéculations : on en a vu la pratique. Fut-il jamais une entreprise pareille à celle des Apôtres, lorsqu'ils se partagerent dans toutes les contrées de la terre pour travailler à la conversion du monde entier ? Les plus fameux conquérans dont l'histoire profane a vanté les faits mémorables, ont porté leurs armes & étendu leurs conquêtes sur quelques nations : mais ces saints conquérans, ou, pour mieux dire, ces saints & zélés propagateurs de la Loi chrétienne se proposèrent de soumettre généralement tous les peuples à l'empire de Jesus-Christ. Dans ce vaste projet ils n'exceptèrent ni âge, ni sexe, ni rangs, ni qualités, ni états. A en juger selon la prudence du siècle, c'étoit un dessein chimérique, & l'on sçait néanmoins avec quelle ardeur ils s'y employèrent, avec quelle constance ils le soutinrent, avec quel bonheur ils l'accomplirent.

Or qu'étoit-ce que ces Apôtres ? de pauvres pêcheurs, petits selon le monde & humbles selon l'Évangile. Leur humilité ne borna point leurs vues, elle ne leur resserra point le cœur, elle ne les affoiblit ni ne les arrêta

point. Avec cette humilité, ils ont passé les mers, ils ont parcouru les Provinces & les Royaumes, ils ont répondu aux Juges & aux Magistrats, ils ont résisté aux Grands, ils ont confondu les Sçavans, ils ont instruit les Infidèles & les Barbares, ils ont triomphé de l'Idolâtrie & du Paganisme; & dans la suite des tems combien ont-ils eu d'imitateurs & de successeurs, humbles comme eux, & appliqués sans relâche à perpétuer les fruits de leur zèle? Combien en-ont-ils encore de nos jours, qui par une sainte alliance réunissent dans leurs personnes, & la même humilité & la même élévation de sentimens?

Pour en revenir aux Apôtres, & pour dire en particulier quelque chose de saint Paul, on ne peut lire ses Epîtres, & ne pas voir que ce fût un des esprits les plus sublimes, & une des plus grandes ames. Quel feu; quelle vivacité, & tout ensemble, quelle solidité! pense-t-on plus noblement? s'exprime-t-on plus éloquemment? Que n'a-t-il pas fait! que n'a-t-il pas souffert! supérieur à tout, aux dangers, aux embûches, aux persécutions, aux trahisons, aux calomnies, aux oppro-

bres, aux fers, à la faim, à la soif, au glaive, à la mort: car disoit-il, *nous sommes au dessus de tout cela.* Saint Chry-Rom. 8. sostome en étoit ravi d'admiration, & 37. n'avoit point de termes pour faire entendre ce qu'il en concevoit. Cependant ce vaisseau d'élection, ce grand Apôtre, quel mépris faisoit-il de lui-même, & comment en parloit-il? Il se traitoit de pécheur, de blasphémateur, de persécuteur de l'Eglise, d'homme indigne de l'Apostolat, d'avorton: tant l'humilité lui représentoit vivement ses miseres, & tant elle le rabaissoit dans son estime.

Que ne pourrions-nous pas ajoûter de ces sociétés & de ces Ordres religieux, qui sont pour l'un & l'autre sexe des écoles de perfection, & dont la sainteté est l'édification du monde Chrétien? Que n'en a-t-il pas dû coûter pour former ces grands Corps, pour en rassembler tous les membres, pour les assortir & les régler? Que d'études & de soins! que de méditations, de réflexions, de conseils! mais aussi quels progrès surprenans! ces sociétés se sont multipliées; ces Ordres religieux se sont répandus dans tous les lieux éclairés de la foi & soumis à l'Eglise de Jesus-Christ.

Comme autant de Républiques, ils ont leur forme de gouvernement, leurs loix, leurs statuts, leurs offices, leurs fonctions, leurs observances, qu'il a fallu ordonner avec une pénétration & une sagesse qui descendît aux moindres détails, qui prévît toutes choses, & ne laissât rien échapper. Voilà par où ils se sont maintenus depuis des siècles, & ils se maintiennent. Or après Dieu & la grace de Dieu, je demande à qui nous sommes redevables de ces saints établissemens. Est-ce à d'habiles politiques & à leurs intrigues? Est-ce à des philosophes fiers de leur science, & pleins d'eux-mêmes? Là-dessus je ne puis mieux répondre que par les paroles

Luc. 10. du Fils de Dieu à son Pere : *Seigneur,*
21. *Pere, tout-puissant, je vous benis & vous rends graces, d'avoir caché ces choses aux sages selon la chair & aux sçavans; mais de les avoir révélées aux petits; d'y avoir employé d'humbles Instituteurs, un humble François d'Assise, un humble François de Paule, & d'autres. Parce qu'ils étoient humbles, ils n'en ont été que plus propres à entrer dans les grandes vues de la providence sur eux, & que mieux préparés à les seconder.*

Je finis; car peut-être n'en ai-je déjà que

que trop dit, mais quoi qu'il en soit, apprenez à réformer vos idées touchant une des vertus les plus essentielles du Christianisme, qui est l'humilité. Autant qu'elle nous porte à nous mépriser nous-mêmes, autant devons-nous l'estimer. Puissiez-vous en bien connoître le mérite, & plaise au Ciel qu'au milieu de tous vos honneurs, vous travailliez désormais à l'acquérir.



*Illusion & danger d'une grande
Réputation.*

Prenez soin de vous établir dans une bon-*Ecclî.*
ne réputation & de vous y maintenir : ^{14. 17.}
c'est l'avis que nous donne le Saint-
Esprit ; & cette maxime telle que nous
devons l'entendre, est fondée sur de
très-solides raisons. Car suivant le sens
de l'Écriture qu'est-ce qu'une bonne
réputation, & en quoi consiste-t-elle ?
à être exempt de reproche, chacun
dans notre état ; je dis de certains re-
proches qui flétrissent un nom & qui
éloignent de la personne : à être ré-
puté dans l'opinion commune, hom-
me de probité & de bonnes mœurs ;

210 DANGER D'UNE GRANDE
homme équitable, droit, fidèle; homme
sensé & judicieux, capable dans sa
condition de remplir les devoirs de son
emploi, de sa charge, de son minis-
tre; en deux mots, honnête homme
selon le monde, & homme chrétien se-
lon Dieu. Or il nous est d'une extrême
conséquence d'avoir sur tout cela une
réputation saine & sans tache: pour-
quoi? parce qu'en mille rencontres il
y va de la gloire de Dieu & de l'hon-
neur de la Religion que nous profes-
sons; parce qu'il y va de notre propre
intérêt, & de l'avantage personnel que
nous y trouvons; parce qu'il n'y va pas
moins de l'utilité du prochain, dont
nous sommes chargés, & auprès de qui
nous nous employons.

En effet, rien ne sert plus à glorifier
Dieu & à relever l'honneur de son cul-
te, que l'estime qu'on fait de ceux qui
le servent & l'édification qu'on tire de
leurs exemples. C'est pour cela que le
Prince des Apôtres, saint Pierre, re-
commandoit tant aux fidèles de garder
parmi les Gentils une conduite régu-
lière, afin, disoit-il, que malgré leurs
préjugés contre notre sainte loi, ve-
nant à examiner votre vie & n'y voyant
rien que d'édifiant, ils rendent gloire

à Dieu, & que vous fermiez la bouche à ceux qui voudroient parler mal de vous. De plus, à n'envifager que nous-mêmes, il est évident qu'une bonne réputation nous est très-avantageufe & même néceffaire pour notre établiffement & notre avancement, foit dans l'Eglife, foit dans le monde: car on ne s'accommode nulle part d'un homme noté & décrié. Auffi quand les Apôtres propoferent aux difciples de choisir entre eux des Diacres, & de leur commettre le foin de diftribuer les aumônes, la premiere condition qu'ils leur marquerent, fut qu'ils prendroient pour cette fonction *des hommes d'une vertu reconnue.* Enfin confidérant la chose par rapport au prochain, il est aifé de voir que fans une réputation à couvert de la censure, il n'est guères poffible que nous faffions aucun fruit auprès de lui, puifque nous ne le pouvons faire qu'autant que le prochain a de créance en nous, & qu'il n'en peut avoir quand il n'est pas bien prévenu en notre faveur. Comment un pere, par exemple, inspirera-t-il à fes enfans l'horreur du vice, s'ils font témoins de fon libertinage & de fes défordres? Comment un Prédicateur prêchera-t-il l'humilité; &

212 DANGER D'UNE GRANDE
en persuadera-t-il la pratique à ses Au-
diteurs, s'ils le connoissent pour un
homme vain & enflé d'orgueil? Com-
ment un Directeur, un Pasteur de l'E-
glise ramenera-t-il les ames égarées,
& les fera-t-il rentrer dans les voies de
la foi, si l'on sçait qu'il est égaré lui-
même, ou s'il est au moins d'une doc-
trine suspecte? Il en est de même d'une
infinité d'autres sujets..

Il est donc non-seulement permis,
mais à propos, sur-tout en certaines
situations & en certaines places, de
conserver sa réputation & de la défen-
dre. Et c'est ce qui faisoit dire à saint
Aug. Augustin: *je me dois à moi-même & pour
mon propre bien le mérite de ma vie: mais
je dois au public & à son progrès dans le
chemin du salut, l'intégrité de ma réputation.*
Morale dont il avoit le modèle dans
saint Paul. On pourroit être surpris
d'abord, que ce Docteur des Nations
racontât lui-même les graces extraordi-
naires qu'il avoit reçues, ses révéla-
tions, son ravissement jusques au troi-
sième Ciel; que lui-même il fit le récit
de ses courtes Evangéliques, de ses
combats, de ses travaux immenses, &
qu'il ne feignît pas même d'ajouter qu'il
avoit plus travaillé que le reste des Apô-

tres. Ce n'étoit point là blesser l'humilité, comme il le montre assez ailleurs. Mais il sçavoit combien il lui étoit important pour la conversion des infidèles, & pour le soutien de ceux qui avoient déjà embrassé l'Evangile, de s'accréditer dans leurs esprits, afin qu'ils devinssent par-là plus dociles à l'écouter & à profiter de ses instructions. Voilà pourquoi il croyoit devoir ménager sa réputation : de sorte qu'étant condamné au fouet, il se tint obligé, pour éviter la honte de ce châtiment, de déclarer qu'il étoit Citoyen Romain ; & que se voyant cité à Jérusalem pour répondre devant le Proconsul Festus, il refusa d'y comparoître & en appella à César.

Mais outre cette bonne réputation dont il ne s'agit point ici précisément, il y en a une autre que nous appellons, selon le terme ordinaire, une grande réputation. La bonne réputation est sans contredit un bien précieux dans l'estime de tout le monde, & néanmoins elle ne suffit pas aux ames ambitieuses & orgueilleuses : car il lui manque quelque chose qui contente leur orgueil & qui flatte leur vanité. J'explique ma pensée. Une bonne réputation,

214 DANGER D'UNE GRANDE
quoique honorable, n'a rien dans le
fond qui nous distingue beaucoup.
C'est un état commun à une multitude
de gens raisonnables, parmi lesquels
nous vivons & dont le nombre dans la
société humaine n'est pas petit. Ils
sont réguliers, ils se conduisent bien ;
ils s'acquittent bien, chacun dans sa
profession, de leurs exercices, & rem-
plissent fidèlement leurs obligations.
On les approuve, & l'on a pour eux
toute la considération qui leur est dûe :
mais cette considération après tout ne
leur donne pas ce lustre, cet éclat,
cette vogue qui fait la grande réputa-
tion. On ne dit point d'eux, comme
on le dit de quelques autres, c'est un
grand homme, un grand magistrat, un
grand politique, un grand théologien,
un grand écrivain, un grand orateur,
un grand prédicateur : noms fastueux &
brillantes qualités qui éblouissent &
dont on est souverainement jaloux.
Ainsi la grande réputation est au-dessus
de la réputation. Or en matière de ré-
putation & d'honneur, dès qu'on n'est
pas au plus haut point, on compte
communément assez peu tout le reste.
Mais moi je prétends que dans ces
grandes réputations il y a souvent bien

de l'illusion. Je prétends, lors même qu'elles sont le plus justement acquises, comme quelques-unes peuvent l'être, qu'il y a du moins bien du danger, & qu'il est infiniment à craindre, que par les sentimens qu'elles inspirent, elles ne deviennent plus pernicieuses qu'elles ne sont glorieuses & avantageuses. Je n'avance rien sans preuve; & de toutes les preuves, la plus sensible, c'est la connoissance que nous avons du monde, & ce que l'usage de la vie nous apprend.

I. Illusion : car si nous observons bien sur quoi sont établies ces réputations qui font tant de bruit, nous trouverons que la plupart n'ont pour fondement que l'occasion & le hazard, que la conjoncture favorable des tems, que le défaut de compétiteurs & de gens de mérite, que le caprice & le mauvais goût du public; que quelques dehors spécieux accompagnés de beaucoup de confiance & de présomption; que des secours étrangers & cachés; que la distinction de la naissance & du rang; que l'inclination, la faveur, & particulièrement l'intrigue. Gardons-nous de blesser personne : ce n'est pas mon

216 D A N G E R D' U N E G R A N D E
dessein ; à Dieu ne plaise. Je parle en
général , & quiconque voudroit faire
là-dessus des applications odieuses , ne
doit les imputer qu'à lui-même , & ne
peut m'en rendre responsable.

Mais cette déclaration faite de ma
part , & sans entrer dans aucun détail ;
je reprends ma proposition , & de bon-
ne foi je demande combien on a vu de
ces prétendus grands hommes , qui de-
voient toute leur réputation à un suc-
cès où je ne sçais quelle heureuse aven-
ture avoit eu plus de part , que le gé-
nie & l'habileté. Tel dans les armes est
devenu célèbre par une victoire qu'il a
remportée , ou plutôt qu'on a rempor-
tée pour lui & en son nom. Elle lui est
attribuée , parce qu'il avoit le comman-
dement ; & il en a l'honneur , sans en
avoir , à bien dire , ni soutenu le tra-
vail , ni couru le péril.

Il en est de même dans le maniment
des affaires , de même dans la Magistra-
ture & la dispensation de la Justice ; de
même dans les lettres & les sciences ,
soit divines , soit humaines ; de même
(le croiroit-on , si l'expérience ne nous
en convainquoit pas) dans le ministère
Evangélique , dans la direction des
consciences , dans la pratique de la
perfection

perfection & de la sainteté chrétienne. L'un est regardé comme un esprit supérieur, comme un homme intelligent, sage dans ses entreprises, solide dans ses vues, juste dans ses mesures. Il réussit, & parce qu'il est ordinaire de juger par les événemens, de-là vient la haute estime qu'on en fait. On ne cesse point de l'admirer & de l'exalter. Mais ces lumieres si pures, mais ces vues si droites, ces mesures si justes, est-ce de son fonds qu'il les tire; ou ne sont-ce pas peut-être des amis qu'il consulte, des subalternes auxquels il se confie, qui secrètement & quelquefois sans qu'il l'apperçoive lui-même le guident dans toutes ses démarches & l'éclairent dans toutes ses délibérations & toutes ses résolutions. L'autre se fait écouter comme un maître, tant il paroît avoir acquis de connoissances, & être versé en tout genre d'érudition. On le met entre les sçavans au premier rang; & il est vrai qu'il n'y a point de matiere sur quoi il ne s'explique d'une maniere à imposer. Je dis à imposer: car tout cet appareil de doctrine n'est souvent autre chose qu'une belle superficie, sous laquelle il y a beaucoup de vuide & fort peu de substance. A force de tout

218 DANGER D'UNE GRANDE
ſçavoir, ou de vouloir tout ſçavoir,
il arrive aſſez qu'on ne ſçait rien. On
ſe fait néanmoins valoir par une facilité
de s'énoncer, & une abondance de
paroles qui ne tarit point ; par un ton
décifif & aſſuré, qui ſemble ne pas
permettre le moindre doute & prévenir
toutes les difficultés ; par un étalage de
termes, de noms, de raifonnemens,
de faits, qui ne peuvent guères être
contredits, parce que la plupart de
ceux qui les entendent n'y compren-
nent rien, & que n'étant pas en état
d'en voir le foible, ils deviennent ado-
rateurs de ce qu'ils ignorent.

Que dirai-je de ces Orateurs, dont
la vaine & ſpécieufe éloquence attire à
leurs diſcours les villes entières ? On
les fuit avec emprefſement. Le con-
cours croît de jour en jour ; ce ſont les
oracles de tout un pays. Heureux d'a-
voir eu à ſe produire dans des tems de
décadence & de diſette : Je veux dire,
dans des tems où le goût dépravé du
ſiècle ne diſcernoit ni l'excellent, ni le
médiocre, mais le confondoit enſem-
ble, & négligeoit le ſolide & le vrai
pour s'attacher à de fauſſes lueurs.
Dans des tems où tout le talent ſe bor-
noit au ſon de la voix dont l'oreille

étoit flattée, & à certain extérieur qui frappoit les yeux. Sur-tout, dans ces tems où de secrets intérêts engageoient un puissant parti à soutenir l'Orateur, & à le mettre dans un crédit, dont l'éclat rejaillît sur le parti même & servit à l'illustrer & à l'autoriser.

Ce n'est pas pour une fois que se font ainsi formées les plus grandes réputations, non-seulement en matiere d'éloquence mais l'oserai-je dire, en matiere de mœurs, en matiere de direction & de conduite des ames, en matiere de piété & de religion. On transforme en Anges de lumiere des hommes très-peu éclairés dans les choses de Dieu. On les propose comme les dépositaires de la plus pure morale de l'Évangile ; comme les seuls guides instruits des voies du salut & capables de les enseigner. On répand leurs ouvrages comme autant de chef-d'œuvres & comme le précis de toute la vie spirituelle. Mille esprits aisés à séduire, se laissent préoccuper de ces idées. De l'un elles se communiquent à l'autre. C'est bien-tôt une opinion presque universelle & une réputation hors de toute atteinte.

Du moins si des gens qui se voyent

220 DANGER D'UNE GRANDE
préconisés de la sorte, rentroient en eux-mêmes ; s'ils se rendoient quelque justice , & qu'ils reconnussent de bonne foi combien ils sont au-dessous de ce qu'on pense d'eux , & combien leur réputation passe leur mérite. C'est ce que l'humilité demanderoit , & ce que la seule équité naturelle ne manqueroit pas de leur inspirer , s'ils la consultoient. Ils seroient peu touchés alors des applaudissemens qu'ils reçoivent. S'ils ne se tenoient pas toujours obligés de les arrêter au dehors , en se déclarant , ils les défavoueroient dans le fond de l'ame. Ils les tourneroient même à leur confusion , bien loin de s'en faire une gloire , parce qu'ils sentiroient combien peu ils leur sont dûs & quelle en est l'illusion. Ils iroient encore plus avant ; & par la comparaison qu'ils feroient d'eux-mêmes avec d'autres qui valent mieux qu'eux & qui demeurent dans l'oubli , ils comprendroient que ce ne sont pas toujours les vrais mérites qui éclatent. Ils les honoreront jusque dans leur obscurité ; ils les respecteroient , & se garderoient bien de leur témoigner le moindre mépris , ni de s'arroger une supériorité dont ils se déporteroient volontiers en leur faveur.

Telles sont, dis-je, les dispositions où ils devroient être ; mais par l'aveuglement & l'enchantement de notre orgueil tout le contraire arrive, & voilà outre l'illusion, quel est encore le danger d'une grande réputation.

II. Danger : car un homme s'enivre de son succès. Il n'examine point comment, ni par où il est parvenu : peu lui importe de le sçavoir, & même il se plaît à en perdre le souvenir. Il jouit de sa réputation, bien ou mal acquise, il en perçoit & en goûte les fruits ; c'est assez. Que dis-je ? il va même aisément jusqu'à se persuader qu'il y a en effet dans sa personne quelque chose qui le relève, & qui lui donne rang à part. Il l'entend dire si communément, & ce langage lui est si agréable, qu'il n'a pas de peine à le croire. De-là donc les retours sur soi-même, les complaisances secrettes où il aime à s'entretenir. De-là les auteurs d'esprit, les airs impérieux, les paroles féches & dédaigneuses. De-là il s'attend bien qu'on le ménagera ; qu'on aura pour lui des égards ; que dans une société, dans une compagnie on lui accordera des privilèges, parce qu'il fait honneur au corps

222 DANGER D'UNE GRANDE
& qu'il en est un des premiers orne-
mens. De-là il ne peut souffrir que dans
les mêmes fonctions & le même em-
ploi, qui que ce soit ose s'égalér à lui.
Il trouveroit même fort étrange que
quelqu'un entreprît d'en approcher,
voulant qu'il ne soit parlé que de lui, &
concevant pour autrui la même jalou-
sie qu'il excite dans les autres à son
égard. Enfans des hommes que vous
êtes vains, en recherchant, comme
vous faites, la vanité; & qu'il y a d'er-
reur & de mensonge dans ce que vous
poursuivez avec plus d'ardeur!

Ceci au reste, ne regarde pas seule-
ment ces grandes réputations que j'ai
dit être mal fondées, mais celles-même
qui sont le plus justement & le plus so-
lidement établies. Car il y en a : il y a
de ces hommes singuliers & rares, qui
emportent avec raison tous les suffra-
ges, & à qui la plus maligne envie est
forcée de rendre une espèce d'hom-
mage par son silence & par son estime.
Elle plie devant eux, & elle se tait.
On en fait mention de tous côtés; par
tout on les reçoit avec agrément;
Grands & petits, tout le monde leur
témoigne du respect & de la vénéra-
tion. Or par-là ils sont exposés à la

même tentation que les autres ; & qu'oique quelques-uns peut-être , par le bon caractère de leur esprit , se préservent de ce danger , il n'y en a que trop qui y succombent.

Et à dire vrai ; il en est d'une grande réputation comme d'une grande fortune. Il est également difficile de bien soutenir l'une & l'autre , & de ne s'y point oublier. Quand on se voit dans un certain degré d'élévation & de distinction , il semble qu'on ait été tout-à-coup métamorphosé dans un nouvel homme. Ce sont des pensées , des affections , des sentimens tous différens : c'est une conduite toute opposée à celle qu'on avoit tenue jusques-là. On étoit d'un commerce aisé , commode , honnête ; on se familiarisoit avec des amis : mais les tems sont changés , & il s'est fait le même changement dans le cœur. On est devenu homme trop important pour entretenir désormais de pareilles liaisons. On a pris son vol bien plus haut , & l'on ne s'associe plus qu'avec les Grands : comme si à l'exemple de ces Pharisiens qui se séparoient du peuple , on disoit au reste du monde , tenez-vous loin de moi. On le dit, non pas de vive voix ni d'une façon si

224 DANGER D'UNE GRANDE
grosliere, mais on le donne assez à en-
tendre par un visage froid & composé,
par une réserve affectée. par une conver-
sation sérieuse, par mille témoignages
qui se font tout d'un coup appercevoir.
Pitoyable foiblesse où se laisse aller les
meilleurs esprits. Il n'est point de poi-
son plus subtil que l'orgueil. Il a cor-
rompu jusques dans le Ciel les plus su-
blimes intelligences : ne nous étonnons
pas que sur la terre il puisse pervertir les
ames d'ailleurs les mieux constituées &
les plus fermes.

Encore si ce n'étoit-là qu'une de ces
foibleses humaines, qui n'ont nul rap-
port au salut, & qui n'y causent aucun
dommage : mais en est-il une plus per-
nicieuse, puisqu'elle est capable de nous
enlever devant Dieu tout le fruit d'une
vie passée dans les plus longs & les plus
rudes travaux ? Car il n'en coûte pas
peu pour se faire une grande réputa-
tion, & pour la conserver. Que la na-
ture nous ait doués des plus belles qua-
lités, cela ne suffit pas. Ces qualités
naturelles sont des talens, mais il les
faut cultiver ; c'est une bonne terre,
mais il y faut planter, il y faut semer,
il y faut faire germer & croître le grain.
Sans cette culture tout dépérit ; & rien
ne profite.

Aussi sommes-nous témoins des soins infinis, de l'application continuelle, des études, des recherches, des fatigues d'un homme, qui veut par la voie du mérite se signaler dans sa profession & rendre son nom célèbre. Toute son attention va là. Il ne pense qu'à cette réputation, il n'est en peine que de cette réputation, il ne mesure ses avantages & ses progrès que par cette réputation. Si cette réputation augmente & se répand, il se tient heureux. Si quelque événement l'arrête, & qu'elle ne soit pas aussi prompte à l'avancer qu'il le désire, il en est désolé. Et parce qu'il n'est rien de plus facile à blesser, est-il précautions qu'il ne prenne pour la ménager? est-il efforts qu'il ne redouble pour la rétablir, du moment qu'elle commence à décheoir & à tomber? Si bien que l'unique objet de ses vœux, c'est cette réputation; que l'unique fin de ses actions, c'est cette réputation; que son idole & comme sa divinité, c'est cette réputation.

Je n'exagère point. Je ne dis que ce que nous observons dans tous les états & tous les jours. Or de-là que s'ensuit-il? un grand désordre, & un grand malheur: c'est-à-dire, que nous

226 D A N G E R D' U N E G R A N D E
rapportons tout à notre gloire , & non
à la gloire de Dieu , voilà le desordre ;
& que ne faisant rien en vue de Dieu
& de sa gloire , tout ce que nous faisons
n'est rien devant Dieu , voilà le mal-
heur. Malheur & désordre d'autant
plus déplorables que les plus saints
ministères ne sont pas exempts de
l'un ni de l'autre , & n'est-ce pas ce
que je puis justement appeller l'abomi-
nation de la désolation dans le lieu
Saint ?

Car pour nous instruire nous-mêmes,
nous Ministres & Prédicateurs de l'E-
vangile , & pour apprendre à nous ga-
rantir de la plus mortelle contagion que
nous ayons à craindre , est-il rien dans
nos fonctions Apostoliques de plus fré-
quent , que de se laisser surprendre à
l'attrait d'une grande réputation ? En
prêchant la parole de Dieu , on la pro-
fane , parce qu'on l'employe , non
point à faire connoître & honorer Dieu,
mais à se faire honorer & connoître soi-
même. Peut-être avoit-on eu d'abord
des vues plus épurées. Peut-être en re-
cevant sa mission & se mettant en de-
voir de l'exercer , avoit-on dit comme
l'Apôtre ? *Nous ne nous prêchons point nous-
mêmes, mais nous prêchons Jesus-Christ notre*

2. Cor.
4.

Seigneur. On avoit été élevé dans ces sentimens, on les avoit apportés au saint ministère, & l'importance étoit d'y persévérer : mais bien-tôt l'ennemi est venu jeter l'ivraie dans le champ du Pere de famille. Ce n'est point à la faveur des ténèbres, mais au grand jour d'une réputation naissante & brillante. Une foule d'Auditeurs qu'on traîne après soi ; leur assiduité, leur attention, leurs acclamations ; toutes les chaires ouvertes, au nouveau Prédicateur, tous les honneurs qu'on lui rend ; les personnes du plus haut rang qui l'appellent auprès d'eux, l'accueil favorable qu'ils lui font dès qu'il se présente : tout cela met à d'étranges épreuves la pureté de son zèle & la droiture de ses intentions. Insensiblement ses premières vues s'effacent, & le monde prend dans son cœur la place de Dieu. Car autant qu'il plaît au monde & parce qu'il plaît au monde, le monde commence à lui plaire. Je veux dire qu'il s'attache au monde, & qu'il aime à voir le monde, à converser avec le monde, à se faire d'agréables sociétés dans le monde, non point pour la sanctification du monde, mais pour sa propre satisfaction. Et comme on de-

228 D A N G E R D' U N E G R A N D E
vient bon avec les bons , méchant avec
les méchants, il devient mondain avec les
mondains : de sorte que malgré la fainte-
teté de son ministere , qui de soi-même
ne tend qu'à rendre gloire à Dieu & à
procurer le salut des ames , il n'a que
des idées mondaines , & n'est tou-
ché que de sa réputation & des agréc-
mens qu'elle lui fait goûter parmi le
monde.

Voilà, dis je , le grand intérêt qui
l'anime , & qui le soutient dans ses la-
borieuses occupations. Voilà le grand
principe qui le meut; qui l'engage à ne
se donner aucun relâche ni aucun re-
pos ; qui d'année en année le pique
d'une ardeur & d'une émulation tou-
jours nouvelles : voulant fournir avec
le même honneur & la même estime
toute sa carrière, & ne craignant rien da-
vantage que de laisser appercevoir en
lui quelque changement , & de dégé-
nérer dans l'opinion publique. De cet-
te maniere ses jours s'écoulent , son
âge avance, la mort approche , & il
est enfin question de se disposer à pa-
roître devant Dieu , & à subir ce ter-
rible examen où Dieu lui demandera
compte des talens dont il avoit été si
libéralement pourvu. Or qui peut ex-

primer de quel étonnement & de quelle frayeur il sera faisi, lorsque réfléchissant sur lui-même, il entendra dans le secret de l'ame les voix de sa conscience, qui lui redira ce que le Sauveur du monde ^{Math.} disoit à ses Disciples : *Prenez garde de ne point faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus & considérés, autrement vous n'en recevrez nulle récompense de votre Pere céleste.* Il aura beaucoup travaillé; il aura fait de violentes contentions d'esprit & de corps, & il se sera consumé de veilles; mais avec quelle ^{Agg. 1.} douleur verra-t-il s'accomplir en lui ce reproche du Prophete Aggée : *Repassez sur toute votre vie; faites réflexion sur votre conduite; vous avez beaucoup semé & vous n'avez rien recueilli.* A juger de vos actions par les dehors & selon les apparences; vous devez avoir amassé beaucoup de mérites; mais comme un homme qui mettroit son trésor dans un sac percé, ce que vous avez gagné d'une part, vous l'avez perdu de l'autre.

Ce n'est pas assez. Il aura même produit beaucoup de fruits par l'efficace & la vertu de la grace attachée à la divine parole; il aura opéré beaucoup de conversions, beaucoup fléchi d'ames endurcies, éclairé d'ames aveuglées,

230 D A N G E R D' U N E G R A D N E
fortifié d'ames foibles, excité d'ames
lâches, élevé d'ames pieuses & justes,
mais avec quelle confusion & quel triste
rerour sur soi-même se représentera-t-il
le sort de ses faux Prophetes, qui dans
le jugement dernier diront au Fils de
Dieu : *Seigneur, nous avons prophétisé,*
chassé les démons en votre nom, & qui n'au-
ront pour toute réponse que ce formi-
dable arrêt : *Retirez-vous de moi ouvriers*
d'iniquité. Car c'étoit une iniquité de
dérober à Dieu, la gloire qui lui appar-
tenoit ; de n'agir pas uniquement pour
Dieu, dont il étoit l'ambassadeur & le
ministre ; de renverser ainsi les desseins
de Dieu, qui ne l'avoit choisi que pour
le sanctifier en l'employant à l'édifica-
tion de son Eglise, & à la sanctification
du prochain. Contre des réflexions si
touchantes & si affligeantes, quelle
pourroit être sa ressource ? Seroit-ce
une immortalité chimérique, c'est-à-
dire, la vaine espérance de vivre, mê-
me après la mort, dans la mémoire des
hommes ? Frivole consolation ! *Hélas,*
s'écrie là-dessus un saint Docteur par-
lant de ces fameux personnages que
l'antiquité a tant honorés, & dont le
souvenir s'est perpétué jusques à nous, *on*
les loue, où ils ne sont plus ; & ils endurent de

Math.
7. 21.

*cruels tourmens là où ils sont , & où ils le-
ront pendant toute l'éternité.*

Tirons de-là des conséquences bien raisonnables , & bien véritables : sçavoir , 1. Qu'une grande réputation est communément un grand obstacle au salut & à la perfection , sur-tout de ceux que leur vocation a appellés au ministère Evangelique. 2. Que plus nous réussissons dans ce sacré ministère , & plus nous sommes connus dans le monde , bien loin de nous enorgueillir , plus nous devons trembler , nous humilier , veiller sur nous-mêmes , dans la juste crainte qu'une fausse gloire ne nous ravisse le fruit solide & le mérite de nos peines. 3. Qu'au lieu d'envier aux autres leur réputation , & de les en féliciter comme d'un avantage , nous avons plutôt sujet de les plaindre , & de nous féliciter nous-mêmes de n'être pas exposés à la même tentation. 4. Qu'il n'est point d'état plus digne d'envie , parce qu'il n'en est point de plus tranquille ni de plus assuré , que celui d'un homme , qui dans une retraite volontaire sert Dieu , & le prochain sans éclat , sans nom ; content d'un travail obscur , pourvu qu'il soit utile & conforme aux vues de la provi-

232 DANGER D'UNE GRANDE
dence. Que s'il plaît au Seigneur, qui
selon les conseils de la sagesse élève &
abbaisse, de nous mettre sur le chan-
delier pour faire luire notre lumière
aux yeux du monde, il n'est pas tou-
jours nécessaire ni même à propos de le
cacher sous le boisseau, & de nous en-
sevelir dans les ténèbres: mais que le
devoir d'un vrai ministre de Jesus-
Christ demande alors qu'il ne fasse nul
autre usage de l'estime dont on est pré-
venu à son égard, que pour agir plus
efficacement & pour mieux accomplir
l'œuvre de Dieu qui lui est confié. 6.

Que nous ne pouvons graver trop pro-
fondément dans nos cœurs, ni suivre
trop régulièrement dans la pratique,
la grande leçon du Fils de Dieu aux
septante disciples qu'il avoit envoyés
prêcher son Evangile, lorsqu'au retour
de leur mission, leur entendant dire
avec quelque sentiment de complaisan-
ce que les démons même leur étoient
soumis, il leur fit cette admirable ré-

Luc. 10. *ponse: J'ai vu satan qui tomboit du Ciel
comme un foudre. Il est vrai, je vous ai
donné le pouvoir de marcher sur les serpens
& d'abattre toutes les forces de l'ennemi,
sans que rien soit capable de vous nuire, ce-
pendant il ne faut point vous réjouir de ce que
les*

les esprits se soumettent à vous , ni de ce que cela vous fait craindre & révéler sur la terre ; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le Ciel.



Pensées diverses sur l'Humilité & l'Orgueil.

Nous aimons tant l'humilité dans les autres : quand travaillerons-nous à la former dans nous-mêmes ? Par-tout où nous l'appercevons hors de nous, elle nous plaît , elle nous charme. Elle nous plaît dans un Grand, qui ne s'enfle point de sa grandeur. Elle nous plaît dans un inférieur, qui reconnoît sa sujétion & sa dépendance. Elle nous plaît dans un égal ; & quoique la jalousie naisse assez communément entre les égaux, si c'est néanmoins un homme humble que cet égal, & que la providence vienne à l'élever, nous lui rendons justice, & ne pensons point à lui envier son élévation. Or puisque l'humilité nous paroît si aimable dans autrui, pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de l'acquérir nous-mêmes, & de la pratiquer y avons-

234 PENSÉES DIVERSES SUR
nous tant d'oppositions ? Quelle diver-
sité, & quelle contrariété de senti-
mens ! Mais voici le mystere, que je
puis appeller mystere d'orgueil & d'ini-
quité. Car que fait l'humilité dans les
autres ? elle les porte à s'abaisser au-
dessous de nous, & voilà ce que nous
aimons : mais que feroit la même hu-
milité dans nous ? elle nous porteroit à
nous abaisser au-dessous des autres, &
voilà ce que nous n'aimons pas.

¶ On s'est échappé dans une ren-
contre : on a parlé, agi mal-à-propos.
C'est une faute ; & si d'abord on la re-
coonoissoit, si l'on en convenoit de
bonne foi, & qu'on en témoignât de
la peine, la chose en demeureroit-là.
Mais parce qu'on veut se justifier & se
disculper ; parce qu'on ne veut pas su-
bir une légère confusion, combien s'en
attire-t-on d'autres ? Vous contestez,
& les gens s'élevent contre vous : ils
vous traitent d'esprit opiniâtre ; & pi-
quez de votre obstination, ils prennent
à tâche de vous mortifier, de vous ra-
baïsser, de vous humilier. Avec un peu
d'humilité qu'on s'épargneroit d'humili-
ations !

¶ Il s'est élevé bien des Scavans dans
le monde, & il s'en forme tous les

jours. Quelles découvertes n'ont-ils pas faites, & ne font-ils pas encore ? Depuis l'Hysope jusqu'au Cédre, & depuis la terre jusqu'au Ciel, est-il rien de si secret, soit dans l'art, soit dans la nature, où l'on n'ait pénétré ? Hélas ! on n'ignore rien, ce semble, & l'on possède toutes les sciences, hors la science de soi-même. Selon l'ancien proverbe, cité par Jesus-Christ même, on disoit & l'on dit encore : *Médecin gué-* Luc. 4.
rissiez vous vous-même : ainsi je puis dire, 23.
 Scavans si curieux de connoître tout ce qui est hors de vous, hé ! quand apprendrez - vous à vous connoître vous-mêmes ?

¶ Il est vrai : vous ne parlez de vous que dans les termes les plus modestes, & les plus humbles. Vous rejettez tous les éloges qu'on vous donne ; vous rabaissez toutes les bonnes qualités qu'on vous attribue ; vous paroissez confus de tous les honneurs qu'on vous rend ; enfin vous ne témoignez pour vous-même que du mépris. Tout cela est édifiant. Mais du reste, ce même mépris de votre personne, que quelque autre vienne à vous le marquer, ou par une parole, ou par un geste, ou par une caillade, vous voilà tout à coup dé-

236 PENSÉES DIVERSES SUR
concerté: votre cœur se souleve, le
feu vous monte au visage, vous vous
mettez en défense, & vous répondez
avec aigreur. Que d'humilité & d'or-
gueil tout ensemble! mais tout oppo-
sés que semblent être l'un & l'autre, il
n'est pas mal aisé de les concilier. C'est
qu'à parler modestement, & à témoi-
gner du mépris pour soi-même, il n'y
a qu'une humiliation apparente, &
qu'il y a même une sorte de gloire: mais
à se voir méprisé de la part d'autrui,
c'est là que l'humiliation est véritable,
& par-là même qu'elle devient insup-
portable.

¶ Humilions-nous, mais sincère-
ment, mais profondément, & notre
humilité vaudra mieux pour nous, que
les plus grands talens, mieux que tous
les succès que nous pourrions avoir
dans les emplois mêmes les plus saints,
& dans les excellens ministeres, mieux
que tous les miracles que Dieu pour-
roit opérer par nous: comment cela?
parce que notre humilité sera pour
nous une voie de salut beaucoup plus
sûre. Plusieurs se sont perdus par l'éclat
de leurs talens, de leurs succès, de
leurs miracles; nul ne s'est perdu par les
sentimens d'une vraie & solide humilité.

Ainsi vous ne pouvez vous appliquer à l'Oraison? humiliez-vous de la sécheresse de votre cœur, & des perpétuelles évagations de votre esprit. Votre foiblesse ne peut soutenir le travail? humiliez-vous de l'inaction où vous êtes, & du repos où vous vivez. Votre santé ne vous permet pas de pratiquer des austérités & des pénitences? humiliez-vous des ménagemens dont vous usez, & des soulagemens dont vous ne sçauriez vous passer. De cette sorte l'humilité sera devant Dieu le supplément des œuvres qui vous manquent. Supplément sans comparaison plus méritoire que ces œuvres mêmes. Car au-dessus de toutes les œuvres ce qu'il y a dans le Christianisme de plus difficile, ce n'est pas de faire Oraison, ce n'est pas de travailler, ni de se mortifier, mais de s'humilier.

¶ Vous vous plaignez de n'avoir pas reçu de Dieu certains dons naturels qui brillent dans les autres, & qui distinguent : mais sur tout vous ajoûtez que ce qui vous afflige, c'est de ne pouvoir pas, faute de talens, glorifier Dieu comme les autres le glorifient : illusion. Car si vous examinez bien le fond de votre cœur, vous trouverez

238 PENSÉES DIVERSES SUR
que ce qui vous afflige, ce n'est point
précisément de ne pouvoir pas glori-
fier Dieu comme les autres, mais de ne
pouvoir pas, en glorifiant Dieu com-
me les autres, vous glorifier vous-mê-
me. Que notre orgueil est subtil, &
qu'il a de détours pour nous surpren-
dre ! jusques dans la gloire de Dieu il
nous fait désirer & chercher notre pro-
pre gloire.

¶ Quand on voit dans le ministère
Evangélique un homme doué de cer-
taines qualités, d'un génie élevé, d'un
esprit vif, d'une imagination noble,
d'une éloquence forte & naturelle,
on conclut que c'est un sujet bien
propre à procurer la gloire de Dieu,
sans examiner d'ailleurs s'il a le fonds
d'humilité nécessaire, qui doit servir de
base à toutes les œuvres saintes & les
soutenir. Mais Dieu en juge tout autre-
ment que nous. Car si cet homme
manque d'humilité, si c'est un homme
vain & présomptueux, on peut dire
de lui ce que Samuel dit de chacun
des six enfans de Semeï, freres de Da-
vid & ses aînés : *ce n'est point là celui que*
le Seigneur a choisi. Sur qui donc tom-
bera son choix ? sur un homme mo-
deste & humble, *Voilà l'homme de sa-*

I. Reg.
6. 8.

droite ; voilà le digne sujet qu'il emploiera aux plus merveilleux ouvrages de sa grace , & de qui il tirera plus de gloire. Mais c'est un mérite médiocre , ou , pour ainsi parler , ce n'est rien selon les idées du monde. Je réponds qu'indépendamment de tout autre mérite , il a devant Dieu le mérite le plus essentiel , qui est celui de l'humilité : & de plus j'ajoute que n'étant rien ou presque rien dans l'estime commune , c'est cela même qui relève davantage la gloire de Dieu , à qui seul il appartient de faire de rien les plus grandes choses.

On peut m'objecter ce que l'expérience après tout nous fait connoître , par exemple , de deux Prédicateurs , car sans être le plus humble , nous voyons toutefois que l'un avec les avantages qu'il a reçus de la nature , réussit beaucoup mieux dans l'opinion du public , & l'emporte infiniment sur l'autre. On goûte le premier , on le suit , au lieu que l'autre dépourvu des mêmes dispositions , & des mêmes dons , travaille dans l'obscurité , & qu'il n'est fait de lui aucune mention. Je sçais tout cela : mais je sçais aussi que nous donnons ordinai-

240 PENSÉES DIVERSES SUR
rement dans une erreur grossiere sur ce
qui regarde la gloire de Dieu. Nous
croyons la trouver où elle n'est pas, &
nous ne la cherchons pas où elle est.
Etre admiré, vanté, écouté des Grands,
produit aux yeux des plus nombreu-
ses & des plus augustes assemblées ;
voilà où nous faisons consister la gloi-
re de Dieu : mais souvent elle n'est
point là. Où donc est-elle ? dans la
conversion des pécheurs, dans l'ins-
truction des ignorans, dans l'avan-
cement & l'édification des ames :
& un bon Missionnaire, homme sans
nom, sans réputation, mais humble,
zélé, plein de confiance en Dieu,
vivant parmi les sauvages, parcourant
les Villages & les Campagnes, con-
vertira plus de pécheurs, instruira plus
d'esprits simples, gagnera plus d'ames
à Jésus-Christ, & les avancera plus dans
les voies de Dieu, que le plus célèbre
Prédicateur. Disons en deux mots : l'un
fait beaucoup plus de bruit ; mais l'au-
tre beaucoup plus de fruits. Or ce
bruit ne sert communément qu'à glo-
rifier l'homme ; mais ce fruit, c'est ce
qui glorifie Dieu.

Un Pere a eu raison de dire que le
souvenir de nos péchés, nous est infini-
ment.

ment plus utile que le souvenir de nos bonnes œuvres. Pour entendre la pensée de ce saint Docteur, il faut bien distinguer deux choses : nos actions & le souvenir de nos actions. Or il n'en est pas de l'un comme de l'autre, & ils ont des effets tout opposés. Nos bonnes actions nous sanctifient, mais le souvenir de nos bonnes actions nous corrompt, parce qu'il nous enorgueillit : au contraire, nos mauvaises actions nous corrompent, mais le souvenir de nos mauvaises actions sert à nous sanctifier, parce qu'il sert à nous humilier. De-là, double conséquence. Pratiquons la vertu ; & dès que nous l'avons pratiquée, que l'humilité nous mette un voile sur les yeux pour ne plus voir le bien que nous avons fait. Et par une règle toute différente, fuyons le péché ; mais quand nous avons eu le malheur d'y tomber, que l'humilité nous tire le voile de dessus les yeux pour voir toujours le mal que nous avons commis. Ainsi nous serons vertueux sans danger : & ce ne sera pas même sans fruit que nous aurons été pécheurs.

¶ Il y a un monde au-dessus de nous, un monde au-dessous de nous,

& un monde autour de nous. Un monde au-dessus de nous , ce sont les Grands ; un monde au-dessous de nous, ce sont ceux que la naissance ou que le besoin a réduits dans une condition inférieure à la nôtre ; un monde autour de nous , ce sont nos égaux. Selon ces divers degrés nous prenons divers sentimens. Ce monde qui est au-dessus de nous devient souvent le sujet de notre vanité, & de la vanité la plus puérile. Ce monde qui est au-dessous de nous , devient ordinairement l'objet de nos mépris , & de nos fiertés. Et ce monde qui est autour de nous , excite plus communément nos jalousies & nos animosités. Il faut expliquer ceci , & reprendre par ordre chaque proposition.

Le monde qui est au-dessus de nous , devient souvent le sujet de notre vanité. Je ne dis pas qu'il devient le sujet de notre ambition : cela est plus rare. Car il n'est pas ordinaire qu'un homme d'une condition commune , quoiqu'honnête d'ailleurs , se mette dans l'esprit de parvenir à certains états d'élevation & de grandeur. Mais du reste il tombe dans une foiblesse pitoyable , c'est de vouloir au moins s'approcher

des grands, de vouloir être connu des grands & les connoître, de n'avoir de commerce qu'avec les grands, de ne visiter que les grands, de s'ingérer dans toutes les affaires, & toutes les intrigues des grands, de s'en faire un mérite & un point d'honneur. Ecoutez-le parler, vous ne lui entendrez jamais citer que de grands noms, que des personnes de la première distinction & du plus haut rang, chez qui il est bien reçu, avec qui il a de fréquens entretiens, qui l'honorent de leur confiance, & par qui il est instruit à fond de tout ce qui se passe. Fausse gloire, & vraie petitesse, où voulant s'élever au-dessus de soi-même, l'on se rabaisse dans l'estime de tous les esprits droits & de bons sens!

Le monde qui est au-dessous de nous, devient ordinairement l'objet de nos mépris & de nos fiertés. Dès qu'on a quelque supériorité sur les autres; on veut la leur faire sentir. On les traite avec hauteur, on leur parle avec empire, on ne s'explique en leur présence qu'en des termes, & qu'avec des airs d'autorité, on les tient dans une soumission dure, & dans une dé-

244 PENSÉES DIVERSES SUR
pendance toute servile : comme si l'on
vouloit en quelque maniere se dédom-
mager sur eux de tous les dédains qu'on
a soi-même à essuyer de la part des
maîtres de qui l'on dépend. Car voilà
ce que l'expérience tous les jours nous
fait voir : des gens humbles & souples
jusqu'à la bassesse devant les puissances
qui sont sur leur tête , mais absolus &
fiers jusqu'à l'insolence envers ceux
qu'ils ont sous leur domination.

Le monde qui est autour de nous ,
excite plus communément nos jalou-
sies & nos animosités. On ne se me-
sure ni avec les grands , ni avec les pe-
tits , parce qu'il y a trop de dispropor-
tion entr'eux & nous : mais on se me-
sure avec des égaux. Et comme il n'est
pas possible que l'égalité demeure tou-
jours entiere , & que l'un de tems en
tems n'ait l'avantage sur l'autre ; de-là
naissent mille envies qui rongent le
cœur ; qui même éclate au-dehors , &
se tournent en querelles & en inimitiés.
Car c'est assez qu'un homme l'emporte
sur nous ; ou sans qu'il l'emporte , c'est
assez qu'il concoure en quelque chose
avec nous , pour nous indisposer &
nous aigrir comme lui ; & n'est-ce
pas-là ce qui cause entre les personnes

de même profession , & jusques dans les états les plus saints tant de partis & tant de divisions? Etrange injustice où nous porte notre orgueil ! Ayons l'esprit de Dieu , & suivons-le. Conduits par cet Esprit de sagesse , d'équité , de charité , d'humilité , nous rendrons au monde que la providence a placé au-dessus de nous , tout ce qui lui est dû , mais sans nous en faire esclaves , & sans nous prévaloir , par une vaine ostentation , de l'accès que nous aurons auprès de lui. Nous conserverons sur le monde que le Ciel a mis au-dessous de nous , tous nos privilèges & tous nos droits , mais sans le mépriser , ni lui refuser aucun devoir de civilité , d'honnêteté , d'une charitable condescendance. Et nous vivrons en paix avec le monde qui est autour de nous , sans le traverser mal à propos dans ses desseins , ni lui envier le bien qu'il possède.

¶ Des gens de biens , ou réputés tels , se font un prétendu mérite d'une sorte d'indépendance , qu'ils confondent mal-à-propos avec l'indépendance chrétienne. S'établir dans une sainte indépendance selon l'Évangile , c'est mourir tellement à toutes choses , & à soi-même , que rien de tout ce qui n'est

pas Dieu, ne touche l'ame ni ne l'affectionne. D'où vient qu'elle est au-dessus de toutes les prétentions, de tous les intérêts, de tous les événemens humains. La prospérité ne l'enfle point, l'adversité ne l'abbat point. Elle ne craint que Dieu, elle n'aime que Dieu, elle n'espere qu'en Dieu, elle ne cherche à plaire qu'à Dieu, & elle verroit ainsi tout l'univers ligué contre elle, qu'elle demeureroit tranquille & en paix dans le sein de Dieu. Ce n'est pas qu'elle veuille par-là s'affranchir de certains devoirs envers le monde, de certaines bienféances, & de certains égards, ni qu'elle se propose de suppléer seule, à tous ses besoins, & de n'avoir recours à personne : mais comme en tout cela elle n'envisage que Dieu ; qu'elle n'agit que selon le gré de Dieu, & qu'avec une pleine conformité à toutes les dispositions de sa providence, rien aussi de tout cela, quelque chose qui arrive, ne fait impression sur elle, & n'est capable de l'altérer. Telle a été l'indépendance des Saints, & telle est celle du vrai Chrétien. Mais de dire, je veux prendre des mesures pour ne dépendre de qui que ce soit ; parce que la dépendance m'est onéreuse. J'aime mieux

vivre dans une retraite entiere & dans l'obscurité, sans me mêler de rien, ni avoir part à rien; j'aime mieux me passer de tout, & n'avoir ni vues, ni desfeins, ni espérances, pour ne devoir rien à personne; & pour n'être point obligé à des assiduités, & à des ménagemens qui me déplaisent: penser de la sorte, & se conduire suivant ces principes, c'est une indépendance toute naturelle, une indépendance de philosophe, une indépendance d'orgueil. Dieu veut au contraire qu'il y ait entre nous un rapport mutuel & continuel; que nous ayons affaire les uns des autres, que nous nous demandions & nous prêtions secours les uns aux autres, que nous sçachions nous assujettir, nous captiver, nous faire violence les uns pour les autres. Voilà l'ordre de la sagesse, & c'est ce qui entretient la subordination, qui maintient la charité & l'union, sur tout ce qui rabaisse notre présomption, enfin ce qui nous fait mieux sentir la grandeur du Dieu que nous adorons, puisqu'il n'appartient qu'à lui de se suffire à lui-même, & d'être seul tout-puissant & indépendant.

§ La ressource de l'orgueilleux, lorsque l'évidence des choses le convainc

malgré lui de son incapacité & de son insuffisance est de se persuader qu'elle lui est commune avec les autres. Ce qu'il n'est pas capable de bien faire, il ne peut croire qu'il y ait quelqu'un qui le fasse bien. Un mauvais Orateur ne convient qu'avec des peines extrêmes qu'il y en ait de bas. Il reconnoîtra aisément qu'il y en a eu autrefois, parce qu'il n'entre avec ceux d'autrefois, en nulle concurrence. Il les exaltera même comme des modèles inimitables; il les regrettera, il demandera où ils sont, il s'épanchera là-dessus dans les termes les plus pompeux, & les plus magnifiques: mais pourquoi? Est-ce qu'il s'intéresse beaucoup à la gloire de ces morts? non certes: mais pour une maligne consolation de son orgueil, il voudroit en relevant le mérite des morts, obscurcir le mérite des vivans & le rabaisser.

¶ S'humilier dans l'humiliation, c'est l'ordre naturel & chrétien; mais dans l'humiliation même s'élever & s'enfler, c'est, ce semble, le dernier désordre où peut se porter l'orgueil. Voilà ce qui arrive tous les jours. Des gens sont humiliés: on ne pense point à eux, on ne parle point d'eux, on ne les en-

ploye point, & on ne les pousse à rien. En font-ils moins orgueilleux, & est-ce à eux-mêmes qu'ils s'en prennent des mauvais succès qui leur ont fait perdre tout crédit, ou à la Cour, ou ailleurs? Bien loin de cela, c'est alors que leur cœur se grossit davantage, & qu'ils deviennent plus présomptueux que jamais. S'ils demeurent en arriere, ce n'est, à ce qu'ils prétendent, que par l'injustice de la Cour, que par l'ignorance du Public. A les en croire, & par la seule raison qu'on ne les avance pas, tout est renversé dans le monde. Il n'y a plus ni récompense de la vertu, ni distinction des personnes, ni discernement du mérite. Que l'orgueil est une maladie difficile à guérir! L'élévation le nourrit; & l'humiliation qui devrait l'abattre, ne sert souvent qu'à le reveiller & à l'exciter.

¶ Notre vanité nous séduit, & nous fait perdre l'estime du monde dans les choses mêmes où nous la cherchons; & par les moyens que nous y employons. Une femme naturellement vaine, s'ingere dans les conversations à parler de tout, à raisonner sur tout. Elle juge, elle prononce, elle décide, parce qu'elle se croit femme spi-

250 PENSÉES DIVERSES SUR
rituelle & intelligente : mais elle auroit
beaucoup plus de raison & plus d'esprit,
si elle s'en croyoit moins pourvue ; &
voulant trop faire voir qu'elle en a, c'est
justement par-là même qu'elle en fait
moins paroître.

¶ On loue beaucoup les Grands : car
ils aiment à être loués & applaudis.
Mais à bien considérer les louanges
qu'on leur donne, on trouvera que la
plûpart des choses dont on les loue,
& qui semblent en effet louables selon
le monde, sont dans le fonds & selon
le Christianisme, selon même la seule
raison naturelle, plutôt des vices que
des vertus.

¶ Tel auroit été un grand homme,
si on ne l'avoit jamais loué : mais la
louange l'a perdu. Elle l'a rendu vain ;
& sa vanité l'a fait tomber dans des foi-
blessees pitoyables, & en mille simpli-
cités qui inspirent pour lui du mépris.
Je dis en mille simplicités : car quelque
fonds de mérite qu'on ait d'ailleurs,
il n'y a point ni dans les discours, ni
dans les manieres d'agir, d'homme plus
simple, qu'un homme vain. On lui fe-
ra accroire toutes choses dès qu'elles
feront à sa louange. Est-il chagrin &
de mauvaise humeur ? loués-le, & bien-

tôt vous lui verrez reprendre toute sa gaieté. Les gens le remarquent, le font remarquer aux autres, & s'en divertissent. C'est ainsi que sans le vouloir ni l'appercevoir, il vérifie dans sa personne cette parole de l'Évangile, que *celui qui s'élève, sera abaissé & humilié.* *Math.* Comme donc l'ambition, selon le mot ^{23. 12.} de saint Bernard, est la croix de l'ambitieux, je puis ajoûter que souvent l'orgueil devient l'humiliation de l'orgueilleux.

¶ Cet homme est toujours content de lui, & n'eût-il eu aucun succès il se persuade toujours avoir réussi le mieux du monde. Contentez-vous de sçavoir ce qui en est, & d'en croire ce que vous devez : mais du reste, pourquoi cherchez-vous à le détromper de son erreur, puisqu'elle le satisfait, & qu'elle ne nuit à personne. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des raisons qui peuvent vous engager à lui ouvrir les yeux, & à lui faire connoître l'illusion où il est : mais avouez-le de bonne foi ; c'est une malignité secrète, c'est une espece d'envie, qui vous porte à l'humilier, & à lui faire perdre cette idée dont il s'est laissé prévenir en sa faveur. Car mille gens sont ainsi faits : non - seulement

252 PENSÉES DIVERSES SUR
ils sont jaloux de la réputation solide & vraie qu'on a dans le monde ; mais de plus ; par une délicatesse infinie de leur orgueil , ils sont en quelque manière jaloux de la bonne opinion , quoique mal-fondée , qu'un homme a de lui-même.

¶ Qu'il me soit permis de faire une comparaison. Il y a des mérites , & en très-grand nombre , qui ne devroient se produire à la lumière qu'avec la précaution dont on use à l'égard de certaines étoffes , pour les débiter. On ne les montre que dans un demi-jour , parce que le grand jour y feroit paroître des défauts qui en rabaisseroient le prix. Combien de gens peuvent s'appliquer la parole du Prophete : *mon élévation a été mon humiliation !* c'est-à-dire , qu'ils semblent ne s'être élevés que pour laisser appercevoir leur foible, que pour perdre toute la bonne opinion qu'on avoit conçu d'eux. Tant qu'ils se sont tenus à peu près dans le rang où la providence les avoit fait naître , ils réussissoient , on les honoroit , on parloit d'eux avec éloge : mais par une manie que l'orgueil ne manque point d'inspirer ; ils ont voulu prendre l'es-

for, & porter plus haut leur vol. C'est-
là qu'on a commencé à les mieux con-
noître, & qu'en les connoissant mieux,
on a appris à les estimer moins. En un
mot, ils étoient auparavant dans leur
place, & ils y faisoient bien : mais ils
n'y sont plus, & tout ce qui n'est pas
dans sa place, blesse la vue.





D E L A
¹ CHARITÉ CHRÉTIENNE,
 E T D E S
 AMITIÉS HUMAINES.



Caractere de la Charité Chrétienne.



Je dois aimer mon prochain dans Dieu , pour Dieu , & comme Dieu l'aime ; l'aimer dans Dieu , en sorte que Dieu soit le principe de ma charité ; l'aimer pour Dieu , en sorte que Dieu soit le motif de ma charité ; l'aimer comme Dieu l'aime , en sorte que Dieu soit le modele de ma charité. Trois points essentiels dont voici le sens.

I. Je dois aimer mon prochain dans

Dieu : c'est-à-dire, que je dois l'aimer comme étant l'ouvrage de Dieu, qui l'a créé par sa Toute-puissance ; comme étant l'image vivante de Dieu, qui l'a formé à sa ressemblance ; comme étant la conquête & le prix des mérites d'un Dieu, qui l'a racheté de son sang ; comme étant sous la garde de la providence de Dieu, qui veille sur lui sans cesse, & s'applique à le conserver & à le conduire ; comme ayant Dieu aussi-bien que moi pour fin dernière, comme étant appelé à vivre avec moi dans la gloire & le Royaume de Dieu. De sorte que je puis & que je dois considérer ce vaste univers comme la maison de Dieu ; & tout ce qu'il y a d'hommes dans le monde, comme une grande famille dont Dieu est le Pere. Nous sommes tous ses enfans, tous ses héritiers, tous freres, & tous, pour ainsi parler, rassemblés sous ses ailes & entre ses bras. D'où il est aisé de juger quelle union il doit y avoir entre nous, & combien nous devenons coupables, quand il nous arrive de nous tourner les uns contre les autres jusques dans le sein de notre Pere céleste. N'est-ce pas, si j'ose m'exprimer en ces termes, n'est-ce pas dé-

256 C A R A C T E R E D E L A
chirer ces entrailles de charité où il nous porte , & il nous embrasse tous sans distinction ? N'est-ce pas , par proportion , lui causer des douleurs pareilles à celles que ressentit la mere d'Esau & de Jacob , lorsque ces deux enfans , avant que de naître , se combattoient l'un l'autre dans le sein même où ils avoient été conçus ?

Or voilà néanmoins le triste spectacle que nous avons cootinuellement devant les yeux. Il semble que le monde soit comme un champ de bataille , où de part & d'autre on ne pense qu'à s'entre-détruire & à se perdre. On y employe tout : la force ouverte & les violences , les intrigues & les cabales secrètes , la malignité de la médifance , les artifices de la chicane , le poids de l'autorité , le crédit & la faveur , le mensonge , les trahisons & les plus insignes perfidies ; car c'est-là que tous les jours on se laisse entraîner par les différentes passions qui nous dominent , & qui pour se satisfaire , étouffent dans les cœurs tout le sentiment de charité & souvent même tout sentiment d'humanité. Tellement que dans la société humaine , au lieu que chaque homme devrait être à l'égard des
autres

autres hommes, un frere pour les aimer & les traiter en freres, un soutien pour les appuyer & les aider dans les rencontres, un patron pour s'intéresser en leur faveur & les défendre, un conseil pour leur communiquer ses lumieres & les diriger, un confident à qui ils pussent ouvrir leur ame & déclarer avec assurance leurs pensées, un consolateur qui prît part à leurs peines & qui s'employât à les soulager : on peut dire au contraire, quoiqu'avec la restriction convenable, que par le renversement le plus affreux & selon l'expression commune, la plûpart des hommes sont au regard des autres hommes, comme des loups ravissans, qui ne cherchent qu'à surprendre leur proie & à les dévorer.

On se haït & l'on s'offense mutuellement les uns les autres, on se décrie & l'on se ruine de réputation les uns les autres, on se dresse des embûches & l'on travaille à se tromper, à se supplanter, à se dépouiller les uns les autres. Que voyons-nous autre chose que des querelles & des divisions ; & de quoi entendons-nous parler plus ordinairement que de procès, de contestations, d'inimitiés, de calomnies, de

*Homo
hominis
lupus.*

258 C A R A C T E R E D E L A
fourberies , d'impostures , d'injusti-
ces , de vexations ? D'où il arrive que
quiconque aime la paix & veut assurer
son repos , se tient , autant qu'il peut ,
éloigné de la multitude , comme si la
compagnie des hommes & leur pré-
sence étoit incompatible avec la dou-
ceur & la tranquillité de la vie.

Que ces désordres regnent dans les
Cours des Princes , je n'en suis point
surpris : car on sçait assez quel est l'es-
prit de la Cour ; & parce que les inté-
rêts y sont beaucoup plus grands que
par tout ailleurs , les passions y sont
aussi beaucoup plus vives & plus ar-
dentes. Qu'est-ce en effet que la Cour ?
le siège de la politique , mais d'une po-
litique la plus intéressée. On y est oc-
cupé que de sa fortune , & l'on n'y a
d'autre vue ni d'autre soin que de s'a-
vancer , de s'élever , de se maintenir
aux dépens de qui que ce soit , & par
quelque voie que ce soit. Telle est
l'ame qui anime tout , tel est le mo-
bile qui remue tout , tel est le princi-
pal agent qui met tout en œuvre. Et
delà même qu'est-ce communément
que ce qui s'appelle gens de Cour ?
gens sans charité & sans amitié , malgré
les apparences les plus spécieuses & les

plus belles démonstrations ; gens obligés d'être toujours sur la réserve , toujours dans la défiance , toujours en garde , parce que chacun jugeant des autres par soi-même , ils se connoissent tous , & qu'aucun d'eux n'ignorent cette maxime générale , que dans le train de la Cour il y a sans cesse quelque mauvais coup à craindre , & de nouvelles attaques , ou à livrer , ou à repousser.

Qu'on voie encore ces mêmes défordres dans des états du monde moins relevés , & jusques dans les dernières conditions , je n'ai point de peine à le comprendre. Eu égard à la diversité des esprits , à la différence des tempéramens , à la variété & même à la contrariété absolue des idées & des prétentions , où l'on pense d'une façon & l'autre tout autrement, où l'on veut ceci & l'autre cela , il n'est guères possible que le monde ne soit pas perpétuellement agité de discordes & de dissensions : pourquoi ? parce que le seul lien capable d'unir les cœurs , malgré tous les sujets de désunion qui naissent , & le seul moyen qui pourroit prévenir tous les troubles & les arrêter , c'est un esprit de Christianisme & de charité ,

& que cet esprit de charité, cet esprit Chrétien, est presque entièrement banni du monde & qu'il n'y a plus ni vertu ni action.

Mais voici ce qui me paroît bien déplorable & bien étrange. Ce n'est pas seulement à la Cour ni dans le monde profane & corrompu, que la passion suscite ces guerres, & cause ces mé-intelligences : mais elles ne sont que trop fréquentes au milieu même de l'Eglise, jusques dans le sanctuaire de Jesus-Christ & entre ses Ministres, jusques dans la solitude du Cloître ; & dans le centre de la Religion. Le Fils de Dieu nous a dit à tous, dans la personne de ses Apôtres : On connoitra que vous êtes mes disciples, par l'affection mutuelle que vous aurez ; & que vous témoignerez les uns envers les autres. Suivant ce principe & pour donner à leur divin Maître cette preuve d'un attachement inviolable, les premiers Chrétiens n'avoient rien plus à cœur que la charité & que le soin de la conserver entre eux. Mais dans la suite des tems la charité de plusieurs étant venue à se refroidir, & la paix ayant commencé à se troubler parmi le troupeau fidèle, du moins lui ref-

toit-il, ce semble, un azile en certains états plus parfaits & spécialement dévoués à Dieu par leur caractère & leur profession. Qui l'eût crû que jamais on dût voir ce qu'on a vu tant de fois, je veux dire parmi les hommes d'Eglise, parmi les Prêtres du Dieu vivant, dans des retraites & des monastères, les animosités, les jalousies, les partis, les brigues, & tous les maux qui en sont les suites funestes & scandaleuses? Où donc la charité pourroit-elle se retirer sur la terre; & où seroit-elle à couvert? Qui la maintiendra, si ceux-là même qui selon leur ministère devoient donner tous leurs soins à l'entretenir; qui devoient être autant de médiateurs pour concilier les esprits & terminer les différends; qui par l'exemple d'une modération inaltérable & d'un plein désintéressement devoient apprendre aux fidèles à réprimer leurs sentimens trop vifs, & à sacrifier sur mille points peu importans leurs droits prétendus, plutôt que de les défendre aux dépens de la tranquillité & du repos commun, si, dis-je, ceux-là même s'échappent, comme les autres dans les rencontres, & ont leurs démêlés & leurs aversions. N'in-

262 C A R A C T E R E D E L A
sistons pas là dessus davantage : on n'en
est que trop instruit ; mais on n'en peut
assez gémir.

II. Je dois aimer mon prochain pour Dieu , c'est-à-dire , que je dois l'aimer en vue d'obéir à Dieu qui me l'ordonne ; en vue de plaire à Dieu , qui semble n'avoir rien plus à cœur, & ne nous recommander rien plus expressément ; en vue de marquer à Dieu ma fidélité , ma reconnoissance , mon amour , puisqu'un des témoignages les plus certains que je puis lui en donner , & qu'il attend de moi , est de renoncer pour lui à mes propres sentimens , quelques justes d'ailleurs qu'ils me paroissent , & d'étouffer tout chagrin , toute haine , toute envie , toute antipathie qui m'indisposeroit contre le prochain & m'en éloigneroit. Motif excellent , qui relève notre charité au-dessus de tout amour purement humain , & qui en fait une charité sur-naturelle & toute divine. Motif universel , qui donne à notre charité une étendue sans bornes , & qui la répand sur toutes sortes de sujets , grands & petits , riches & pauvres , domestiques , étrangers , amis , ennemis. Motif né-

cessaire , & sans lequel il n'est pas possible d'accomplir tout le précepte de la charité chrétienne. Car nous aurons beau consulter la raison , jamais la raison seule ne nous déterminera à certains devoirs que la charité néanmoins exige indispensablement de nous. Il n'y a qu'une vue supérieure qui puisse nous y engager , & c'est la vue de Dieu. Sous cet aspect tout nous devient , non-seulement praticable , mais facile ; & la charité ne nous prescrit rien alors de si héroïque , qui nous étonne. A toute autre considération nous pouvons opposer des difficultés : mais il n'y a point de réplique à celle-ci , & que pourrions-nous alléguer pour notre défense quand on nous dit : Dieu vous le demande ; faites-le pour Dieu.

De-là donc il est aisé de voir l'illusion qui nous séduit , & la fausseté de nos excuses , quand nous voulons nous prévaloir des défauts du prochain , ou des offenses que nous pensons en avoir reçues , pour autoriser notre indifférence à son égard , & le ressentiment que nous lui témoignons par notre conduite & nos manières. On dit , c'est un homme inquiet & bizarre ; d'un moment à l'autre on ne le connoît plus , & quoi qu'on fasse , on ne peut

le contenter. Le moyen d'effuyer toutes ses humeurs & d'être sans cesse exposé à ses caprices ? On dit, c'est un homme violent & emporté : on ne sçauroit lui dire une parole qu'il n'éclatte tout d'un coup & qu'il ne vous brusque sans modération & sans ménagement. On dit, c'est un mauvais cœur & un ingrat : on a beau lui faire du bien, il n'en a nulle reconnoissance, & ne voudroit pas vous rendre le plus léger service, après qu'on lui en a rendu d'essentiels. On dit, c'est un malade bien importun : il ne vous entretient que de ses infirmités ; & à force de se plaindre, il devient fatigant & ne donne pour lui que du dégoût. On dit, c'est mon ennemi : il a pris parti contre moi en plus d'une affaire, & je n'en ai jamais eu que des désagrémens. Enfin que ne dit-on pas ? car il n'est point de matiere où l'on soit plus éloquent, que lorsqu'il s'agit des autres & de leurs imperfections. Les raisons vraies ou apparentes, ne manquent point pour les mépriser & les condamner. On s'établit là dessus, & l'on demande : comment vivre avec des gens de ce caractère, & comment aimer ce qui n'est pas aimable ?

Comment

Comment l'aimer ? à cette question la réponse est aisée & prompte : la voici telle que je l'ai déjà fait entendre , & elle est sans réplique. Comment , dis-je , l'aimer ? pour Dieu ; point d'autre raison ; & si cette raison ne nous suffit pas¹, nous cessons d'être chrétiens , & en perdant la charité du prochain , nous perdons la charité de Dieu. Développons ceci , & rendons cette importante leçon plus intelligible. Si je vous disois d'aimer le prochain , parce que l'un est homme de mérite , & qu'il a d'excellentes qualités ; parce que l'autre est un esprit doux , patient , accommodant ; parce que celui-ci est d'une probité reconnue , d'une piété exemplaire , d'une vertu consommée ; parce que celui-là prévenu en votre faveur , vous comble de graces & ne cherche qu'à vous obliger & à vous faire plaisir : vous pourriez alors mesurer votre charité selon la diversité des talens & la différence des personnes ; vous pourriez la borner à un certain nombre , & en exclure ceux qui n'auroient pas les mêmes avantages & seroient sujets à des vices tout opposés. Vous auriez droit de vous en tenir à la règle que je vous aurois prescrite , & vous pourriez

266 C A R A C T E R E D E L A
me représenter que tels & tels ne vous
conviennent point & qu'ils n'ont rien
d'engageant pour vous ; qu'ils sont fiers
& hautains, qu'ils sont critiques & mé-
disans, qu'ils sont faux & menteurs ;
que ce sont de petits génies, sans lu-
mière & sans connoissance ; que ce
sont des ames dures, sans condescen-
dance & sans pitié ; qu'ils n'ont ni re-
tenu, ni pudeur, ni crainte de Dieu,
ni religion ; que plus d'une fois même
ils vous ont personnellement attaqué &
insulté, & que tout cela justifie assez
l'indifférence avec laquelle vous les re-
gardez, & le peu de part que vous
prenez à ce qui les touche.

Ces considérations, je l'avoue, ne
sont pas tout-à-fait déraisonnables, à
en juger suivant les vues purement hu-
maines. Aimer ceux qui nous aiment,
ceux qui nous marquent de l'estime,
de la confiance, de la bienveillance,
ceux avec qui nous sympathisons & qui
nous plaisent, ceux qui dans la société
ont des manières plus liantes & plus
propres à nous attacher ; au contraire,
mépriser qui nous méprise ; fuir qui nous
déplaît, qui nous ennuie, qui nous
gêne, qui nous choque ; se ressentir
d'une injure & user de retour envers

celui qui nous blesse ; le traiter comme il nous traite , ou le délaisser comme il nous délaisse ; voilà ce qu'inspire la nature ; mais ce n'est point ce que l'Evangile nous apprend. Ce n'est point là seulement ce qu'exige de nous la loi de Dieu , & puisque je parle ici en qualité de Ministre de Dieu & de son Evangile , la charité que je prétends vous enseigner , ne connoît point toutes ces distinctions & ne les souffre point , parce que le motif sur quoi elle est fondée , s'étend à tout sans distinction , & qu'il comprend généralement tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre , sans exception de personne.

Car je vous dis précisément d'aimer le prochain , soit qu'il ait toutes les perfections qu'on peut désirer dans un homme accompli , ou qu'il n'en ait aucune ; soit qu'il possède tous les dons d'intelligence , de science , de sagesse , de probité , d'équité , de politesse , d'honnêteté , ou qu'il en soit absolument dépourvu ; soit que sa naissance , sa fortune le relève , ou que sa condition & sa misere l'avilisse. En un mot , quel qu'il soit & en quelque situation que vous le supposiez , c'est toujours votre prochain ; & comme votre pro-

268 CARACTÈRE DE LA
chain, Dieu veut que vous l'aimiez. Il
le veut, dis-je, & il vous dit: si ce n'est pas
pour lui-même que vous l'aimez, aimez-
le pour moi. De ne l'aimer que pour lui-
même, ce seroit une charité toute pro-
fane, sujette à mille exceptions & à mi-
le variations; mais de l'aimer pour moi,
c'est ce qui doit réhausser le prix de
votre charité & la sanctifier. Afin de
nous ôter tout prétexte, & de donner
à notre charité un mérite supérieur en
lui proposant un objet tout sacré & tout
divin, Dieu se substitue à la place du
prochain. Il nous déclare dans les ter-
mes les plus exprès & les plus touchans,
que tout le bien que nous ferons à au-
trui, fût-ce au plus petit & au dernier
des hommes, il l'acceptera & le comp-
tera comme fait à lui-même, dès que
nous le ferons en son nom. Qu'aurions-
nous là-dessus à répondre; & si nous
sommes insensibles à cette raison souve-
raine, il faut que nous ne connoissions,
ni ce que nous devons à Dieu, ni ce
que nous nous devons à nous-mêmes.

Je dis ce que nous devons à Dieu :
car pour appliquer ici ce que saint Paul
écrivait à son disciple Philemon, en
lui renvoyant Onesime, & lui recom-
mandant de recevoir avec douceur &

CHARITÉ CHRÉTIENNE. 269
avec bonté cet esclave fugitif, il me
semble que Dieu dans le fond de l'a-
me nous adresse les mêmes paroles au
sujet de chacun de nos freres : *Usez-en* v. 18.
*envers lui comme si c'étoit moi-même. Peut-
être vous a-t-il fait tort, & peut-être vous
est-il redevable en quelque chose; mais je
prends tout sur moi, & si vous voulez, c'est
moi qui vous le dois: je vous satisferai; pour
ne pas dire que vous vous devez vous-même
tout à moi.*

J'ajoute, ce que nous nous devons
à nous-mêmes. Et en effet, nous som-
mes doublement intéressés à maintenir
cette loi de charité établie de Dieu:
car en premier lieu, la même loi qui
nous ordonne d'aimer le prochain,
sans égard à toutes les raisons, qui
selon le sentiment naturel pourroient
nous indisposer contre lui & nous reti-
rer de lui, ordonne pareillement au
prochain d'avoir pour nous la même
indulgence & de nous rendre les mê-
mes devoirs de la charité Evangélique.
En second lieu cette vue de Dieu que
nous devons nous proposer dans l'a-
mour du prochain, c'est ce qui con-
sacre, pour ainsi parler, notre charité,
& ce qui y attache le mérite le plus ex-
cellent. Nous pouvons faire à Dieu

270 C A R A C T E R E D E L A
bien des sacrifices , par la pénitence & les austérités , par la patience dans les adversités , par le renoncement au monde & à toutes ses vanités ; mais de tous les sacrifices , j'ose dire qu'il n'en est point de plus méritoire devant Dieu que le sacrifice de notre cœur & de ses affections par la charité. Supporter le prochain pour Dieu , pardonner au prochain pour Dieu , modérer pour Dieu nos ressentimens , adoucir nos aigreurs , réprimer nos coleres , surmonter nos répugnances , que c'est une vertu peu connue des personnes même qui font une plus haute profession de piété ! ou , pour mieux dire , sans cette vertu y a-t-il une piété solide & de quelque prix auprès de Dieu ?

III. Je dois aimer mon prochain comme Dieu , c'est-à-dire , que je dois l'aimer de la même maniere par proportion que Dieu l'aime. Grand & divin modèle que Jesus-Christ lui même nous a proposé dans son Evangile , lorsqu'instruisant ses disciples sur la charité du prochain , & en particulier sur le pardon des injures & l'amour des ennemis , il conclut : *Soyez donc parfaits*

comme votre Pere céleste est parfait. Car se- Math.

lon le texte sacré, cette perfection en 5. 81.

quoi Dieu veut sur-tout que nous l'imitions, autant qu'il est possible à notre foiblesse, aidée du secours de la grace, c'est la perfection de la charité; & c'est aussi conformément à cette même règle & dans le même sens que le Sauveur du monde disoit aux Apôtres:

Je vous fais un commandement nouveau, Joan:
qui est de vous entr'aimer, comme je vous 13. 34.
ai aimés. Commandement nouveau,

non point que la charité n'ait pas été une vertu de tous les tems, mais parce qu'elle est singulièrement & plus excellemment la vertu du Christianisme. Or comment Dieu, comment Jesus-Christ, Fils de Dieu & vrai Dieu, nous a-t-il aimés? d'un amour sincere, d'un amour efficace, & pour m'exprimer de la sorte, d'un amour salutaire & sanctifiant? D'un amour sincere par une bienveillance & une affection véritable du cœur. D'un amour efficace, & mis en œuvre par mille bienfaits. Enfin d'un amour que j'appelle salutaire & sanctifiant, parce que dans les vues de Dieu il ne tend qu'à notre sanctification & à notre salut, & que c'en est là le dernier & le principal objet. Trois qualités de

la vraie charité. Plût au Ciel qu'elles fussent aussi communes, qu'elles sont conformes à l'esprit de la religion & à cette loi d'amour qu'un Dieu-homme est venu établir parmi les hommes !

Charité sincère & du cœur. A juger par les dehors, jamais siècle ne fut plus charitable que le nôtre, puisque jamais siècle n'eut plus l'extérieur & toutes les apparences de la charité. On est civil, honnête, poli ; on a des airs affables, gracieux, insinuans ; on affecte une complaisance infinie dans la société : on sçait, & l'on se pique de sçavoir se conformer au goût, aux inclinations, à toutes les volontés des personnes avec qui l'on est en relation. Voilà en quoi consiste la science du monde. Ce ne sont que promesses obligantes, qu'expressions affectueuses, que protestations de service, & dévouement sans réserve. Mais dans le fond qu'est-ce que tout cela, sinon un langage ? Langage qui dit tout, & qui ne dit rien ; qui embrasse tout, & qui ne va à rien ; où le cœur paroît s'épancher dans les plus beaux sentimens, & ne sent rien. Langage dont le monde n'est point la dupe : car avec le moindre rayon de lumière, on perce tout d'un coup au

travers de ces apparences, & l'on entend tout ce qu'elles signifient. On réduit les paroles à leur vrai sens, les empressements étudiés, les témoignages les plus spécieux à leur juste valeur. Ce sont, selon l'opinion commune, des complimens; ce sont des bienféances, des usages, des façons d'agir; rien davantage. De sorte que quiconque seroit fond sur cela, & voudroit tirer de-là quelque conséquence en sa faveur, seroit regardé comme un homme sans expérience, & dépourvu de toute raison.

En effet, si nous pouvons pénétrer dans le secret des ames & en découvrir les dispositions intérieures, de quoi serions-nous témoins, & sous ce voile de charité que verrions-nous; l'indifférence la plus parfaite à l'égard de ceux-là même pour qui il semble qu'on brûle de zèle. Encore est-ce peu que cette indifférence; & si du moins on s'en tenoit-là, ce seroit un état plus tolérable, & le mal seroit moins grand: mais je dis plus, & sous cet extérieur charitable & officieux, que verrions-nous? les soulevemens de cœur, les mépris, les jalousies; les desseins de nuire, de traverser, d'abaisser, de

perdre ; les mesures prises à cette fin , les moyens imaginés , médités , préparés de loin & concertés ; les intrigues formées en secret , conduites avec art , avancées peu à peu & sans bruit ; soutenues jusques au bout , aux dépens de toute équité , & au préjudice de tout autre intérêt que le sien propre. Je n'exagere point , & au lieu d'outrer la chose , peut-être en dis-je trop peu. Or est-ce là charité , ou n'est-ce pas artifice , dissimulation , mauvaise foi ? n'est-ce pas imposture & tromperie ? De-là vient qu'il n'y a presque plus de confiance entre les hommes , & que par sagesse on est obligé de se tenir toujours en garde les uns contre les autres ; car à qui se fier , dit-on ? On le dit , & on a bien sujet de le dire. Dieu vouloit que la charité nous unit tous. Il vouloit que par une confiance réciproque la charité ouvrît les cœurs , & que dans ces ouvertures de cœur les hommes pussent avoir entr'eux de sûres & d'utiles communications. C'étoit la douceur de la société humaine ; c'en étoit l'avantage le plus solide : mais il falloit pour cela une charité sans fard & sans déguisement , une charité intime & véritable. Or où la trouver ; &

tant qu'elle sera aussi rare qu'elle l'est, il n'est pas surprenant que chacun de part & d'autre se tienne si resserré, & qu'entre les esprits il y ait si peu d'accord & de bonne intelligence.

Charité efficace & pratique. Parce que Dieu nous a aimés & qu'il nous aime sincèrement, il nous a aimés, & il nous aime efficacement. L'un suit de l'autre, & en est l'effet immanquable. Car aimer sincèrement, c'est vouloir sincèrement du bien à celui qu'on aime; & dès qu'on lui veut du bien sincèrement, on le fait du moment qu'on le peut & selon qu'on le peut. Aussi quels biens n'avons-nous pas reçus de notre Dieu; quels biens n'en recevons-nous pas tous les jours, & que nous réserve-t-il encore dans l'avenir? Marque essentielle par où le Fils de Dieu donnoit à juger de l'amour de son Père pour nous. Voulez-vous sçavoir, disoit-il à un Docteur de la loi, comment Dieu a aimé le monde? *Il l'a aimé, jusqu'à Joan. 3. livrer son Fils unique pour le monde. Mar-^{16.}* que sensible & convaincante à quoi l'Apôtre saint Paul reconnoissoit l'amour de Jesus-Christ même pour lui en particulier: *Il m'a aimé, s'écrioit ce Gal. 2. maître des Gentils, saisi d'étonnement 20.*

& comme ravi hors de lui-même, il m'a aimé ce Dieu Sauveur, & la preuve de son amour la plus incontestable & la plus touchante est de *s'être livré pour moi*. Il est vrai que la charité ne nous engage pas toujours à ces sortes de sacrifices; il est vrai qu'elle ne nous oblige pas toujours à exposer notre vie ni à la perdre pour le prochain. Il y a des rencontres où nous le devons: mais ces rencontres après tout, ces occasions ne sont pas fréquentes, & je veux bien ne les point compter parmi les devoirs communs de la charité. Je me borne à ces devoirs ordinaires, dont les sujets se présentent presque à toute heure, & dont je ne fais point le détail parce qu'il seroit infini. Une ame que la charité anime, n'a pas besoin qu'on les lui fasse connoître: elle les apperçoit d'elle-même, & pour les découvrir, elle devient aussi clairvoyante & aussi ingénieuse, que sa charité est prompte & ardente. Elle sçait prévenir, servir, faire plaisir selon toute l'étendue de son pouvoir. Elle sçait assaisonner les services qu'elle rend par des manieres encore plus gracieuses, que les graces même qu'elle fait. Elle sçait compatir aux maux du prochain, le

soulager , lui prêter secours & l'aider à propos. Elle sçait par l'esprit de charité qui l'inspire & qui la conduit , parler , se taire , agir , s'arrêter , se gêner , se mortifier , relâcher de ses intérêts , & renoncer à des justes prétentions. Elle sçait , dis-je , tout cela , parce qu'elle s'affectionne à tout cela , parce qu'elle s'étudie à tout cela ; parce qu'intérieurement portée à tout cela , elle y pense incessamment & ne laisse rien échapper à son attention & à sa vigilance. Mais par une règle toute contraire , que la charité vienne à se refroidir ou même à s'éteindre dans nos cœurs , tout cela disparoît à nos yeux & s'efface de notre souvenir. On n'est bon que pour soi-même , & l'on ne se croit chargé que de soi-même. Qu'ai-je affaire , dit-on , de celui-ci & de celui-la ? Que puis-je faire pour eux ? On ne le voit pas , parce qu'on ne le veut pas voir , parce que dans une indolence & une insensibilité que rien n'émeut , on ne veut pas , pour qui que ce soit , se donner la moindre peine , ni se causer le moindre embarras. On est amateur de son repos : quiconque peut le troubler , passe pour importun , & fatigue par sa présence.

Charité sanctifiante & toute salutaire : je m'explique. Je ne dis pas seulement salutaire & sanctifiante à l'égard de celui qui la pratique , & qui en a le mérite devant Dieu ; mais je dis sanctifiante & salutaire pour celui même vers qui elle s'exerce , & qui en est le sujet. Car de même que la charité de Dieu envers les hommes a pour fin principale leur sanctification & leur salut , & que toutes les vues de sa providence sur nous se rapportent là ; de même est-il de notre charité de procurer , autant qu'il nous est possible , le salut du prochain , & de nous intéresser dans la plus grande affaire qui le regarde. Non pas , que tous soient appelés à prêcher l'Evangile comme les Apôtres , ni que tous aient été destinés à conduire les ames comme les ministres & les pasteurs de l'Eglise. C'est une vocation particulière & spécialement propre de certains états : mais outre cette vocation spéciale , il y a une vocation commune & générale à laquelle nous avons tous part , & qui se trouve exprimée dans

Eccli. cet oracle du Saint-Esprit : *Dieu les a*

22. 17. tous chargés les uns des autres. Et certes si c'est pour nous un devoir de charité d'assister le prochain dans ses besoins

temporels, n'en est-ce pas un encore plus important de l'assister dans ses besoins spirituels, quand nous le pouvons & de la maniere que nous le pouvons. Or il y a mille conjonctures où nous le pouvons : où, dis-je, nous pouvons donner au prochain d'utiles conseils par rapport au salut ; où par de sages remontrances nous pouvons détourner le prochain des voies corrompues du monde & l'attirer dans les voies du salut ; où nous pouvons en de pieux entretiens instruire le prochain, l'éclairer, l'édifier, le porter à de saintes résolutions touchant le salut & l'y confirmer. Il n'est point pour cela nécessaire que nous soyons revêtus de certaines dignités, ni que nous ayons l'autorité en main. D'égal à égal on peut de la sorte se communiquer l'un à l'autre ses pensées & ses sentimens ; on peut être, pour ainsi dire, l'Apôtre l'un de l'autre. Zèle d'autant plus digne de la charité chrétienne, que le salut est un bien plus excellent, & que c'est le souverain bien. Par-là combien de mauvais exemples la charité feroit-elle cesser ? combien de scandales retrancheroit-elle ? combien écarteroit-elle de dangers & d'obstacles du salut ? Elle sanctifieroit

le monde , comme elle le sanctifia dans ces heureux tems de l'Eglise , où les fidèles vivoient ensemble avec la même union que s'ils n'eussent eu qu'un cœur & qu'une ame. C'est ainsi que nous espérons vivre éternellement dans le Ciel , & c'est ainsi que dès maintenant la charité doit nous disposer à cette vie bienheureuse & immortelle où nous aspirons.



Deux sortes d'amitiés ; les unes solides ou prétendues solides, les autres sensibles & prétendues innocentes.

Rien de plus louable ni de plus conforme , non-seulement à la raison , mais à la religion même de l'homme , que l'amitié bien entendue & prise selon les vraies idées que nous en devons concevoir. C'est , dit le Saint-Esprit , un trésor dont le prix est inestimable. C'est une protection contre l'injustice , c'est un remede contre les accidens & les revers de la fortune , c'est une source de lumieres & de conseils , c'est l'assaisonnement des biens ,
c'est

PRÉTENDUES SOLIDES. 281
c'est l'adoucissement des maux. Que
d'avantages , & qui croiroit que d'un si
bon fonds il dût naître tant de mauvais
fruits ? Mais par une malheureuse des-
tinée , les meilleures choses sont sujet-
tes à dégénérer , & à se corrompre ,
comme nous le voyons dans l'ami-
tié. Car à ne parler même que des
amitiés les plus honnêtes en apparence
& selon l'opinion du monde , il y en a
de deux sortes : sçavoir , des amitiés
solides , & des amitiés sensibles , ami-
tiés solides ou prétendues solides , qui
ne consistent point en certains senti-
mens tendres & affectueux , mais dans
un attachement réel à la personne d'un
ami , & dans un dévouement parfait à
son service. Amitiés sensibles , qui font
une impression plus vive sur le cœur ,
qui le touchent , qui l'affectionnent ,
mais du reste , à ce qu'il paroît , sans
altérer en aucune maniere son inno-
cence & sans le porter au-delà des ré-
gles du devoir le plus rigoureux. Or
examinons un peu les unes & les au-
tres , telle que le monde les imagine ,
telles que le monde les demande , tel-
les que le monde les autorise , telles
qu'il les approuve & qu'il les vante ,

jusqu'à les ériger en vertus : quels défordres dans la pratique , quels abus énormes n'y trouverons-nous pas ? C'est ce que l'usage le plus ordinaire de la vie ne nous fait que trop connoître , & de quoi nous allons encore ici nous convaincre.

Amitiés prétendues solides.

Un ami solide , belle qualité. Un ami , qui sans s'arrêter à des paroles , à de spécieuses démonstrations , & de vains sentimens d'une affection & d'une tendresse puérile , agit efficacement pour son ami dans toutes les rencontres , & ne lui manque jamais au besoin : caractère digne d'une ame bien née , & qu'on ne peut assez estimer : Mais dans ce caractère si estimable , il y a néanmoins des limites où il faut se contenir , & des extrémités dont on doit se garantir : or ce sont ces limites que le monde ne connoît point , & c'est dans ces extrémités même que le monde met la perfection de l'amitié. Car qu'est-ce qu'un solide ami selon les principes du monde ? Qu'est-ce qu'un ami sur qui l'on compte , de qui l'on se tient assuré comme de soi-même , en qui l'on a une confiance sans réserve ,

& dont on ne ſçauroit trop exalter la droiture , la fidélité , le bon cœur , Qu'eſt-ce , dis-je , que cet ami ? C'eſt un homme prêt à entrer dans tous les intérêts de ſon ami , fuſſent-ils les plus mal fondés & les plus injuſtes ; prêt à entrer dans toutes les paſſions de ſon ami , fuſſent-elles les plus dérégées & les plus violentes ; prêt même à entrer dans toutes les erreurs de ſon ami , fuſſent-elles les plus contraires à la religion & les plus fauſſes. Voilà ce que le monde appelle être ſolidement ami ; voilà ſelon le monde , le modèle des amis : mais quel renverſement ! Conſidérons la choſe plus en détail.

I. On entre dans tous les intérêts d'un ami , & l'on ſ'y croit obligé par devoir : premiere maxime ſur laquelle on régle ſa conduite , & qui n'a rien , à ce qu'il ſemble d'abord , que de raifonnable. Mais parce que les intérêts de cet ami ſe trouvent ſouvent malheureuſement attachés à des entrepriſes pleines d'injuſtice , à des prétentions ſans fondement , à des uſurpations , à des véxations , à des ſubtilités de chicane & à des pourſuites qui bleſſent toutes les loix de la conſcience ; en

se portant pour ami, & voulant en faire l'office, on devient par amitié le fauteur & le complice de l'iniquité, de l'intrigue, de la fraude, de l'oppression, des plus criminels & des plus indignes procédés.

Par exemple, cet ami est engagé dans une affaire. C'est un procès qu'il intente mal-à-propos. Dès-qu'on est son ami, on conclut qu'il faut le servir; & pour cela que ne fait-on pas? quels ressorts ne remue-t-on pas? y a-t-il voie que l'on ne tente? adresse que l'on n'employe, crédit & faveur que l'on n'épuise? Combien de brigues, combien de prières, combien de sollicitations & d'intercessions, pour appuyer un prétendu droit que l'amitié seule soutient? On y réussit, on en vient à bout: mais de quels crimes se trouve-t-on chargé devant Dieu, pour avoir donné sa protection à une cause qui damnera tout à la fois, & celui qui l'a engagée, parce qu'elle le met en possession d'un bien mal acquis; & celui qui l'a perdue, parce qu'elle le jette dans le désespoir; & celui qui en a connu, parce qu'il a trahi son ministère; & l'ami qui en a pris soin, parce qu'il s'est rendu responsable de

tous les dommages, qui en doivent provenir ? N'est-ce pas là ce qui se passe tous les jours ? ne sont-ce pas les preuves que le monde attend d'un attachement véritable & effectif ? ne sont-ce pas dans son langage les coups d'ami ? Coups d'ami ! c'est-à-dire , détours , artifices , menfonges , fourberies. Coups d'ami ! c'est-à-dire , vols & brigandages , cabales formées contre le pauvre & l'innocent , contre la veuve & l'orphelin. Coups d'ami ! c'est-à-dire , inhumanités , cruautés , tyrannies.

Cependant n'exagérons rien : & sans fortir de notre exemple & du fait particulier que je rapporte , exposons-le dans les termes les plus simples & les plus favorables. Je sçais que dans l'amitié dont je parle , il y a divers degrés d'abus & de désordres. Je sçais que cette amitié mondaine n'agit pas également sur toutes sortes de sujets ; qu'elle ne corrompt pas jusques à ce point tous les amis , & qu'il y en a d'une conscience assez timorée pour ne vouloir pas s'abandonner ouvertement à de semblables excès. Voilà de quoi je conviens ; mais du reste dans la distinction que je veux bien faire de ces de-

grés différens, & dans le tempérament même qu'on prend & où l'on croit pouvoir s'en tenir, je prétends qu'il n'y en a aucun qui puisse être justifié en quelque maniere par le prétexte de l'amitié, parce qu'il n'y en a aucun qui puisse en quelque maniere s'accorder, non-seulement avec le Christianisme le plus exact & le plus étroit, mais avec le Christianisme le plus modéré & le moins sévère.

En effet, les uns, quoique d'ailleurs ils ne manquent pas de probité, s'embarquent pour user de cette expression, témérairement & en aveugle, dans l'affaire d'un ami, sans sçavoir, s'il y a droit ou s'il ne l'a pas; sans prendre soin de s'en éclaircir, ne voulant pas même s'en faire instruire, & croyant que ce respect est dû à l'amitié C'est mon ami, dit-on. Je suppose qu'il est homme d'honneur, & qu'il n'a rien entrepris que dans l'ordre. Je l'offenserois de témoigner là-dessus le moindre doute, & d'en venir à une discussion qui lui seroit injurieuse. C'est ainsi qu'on raisonne; & rassuré par ce faux raisonnement, on met tout en œuvre pour cet homme réputé ou supposé honnête homme. On agit pour lui avec

la même chaleur & le même zèle, que si l'on étoit convaincu qu'il a raison, & que la justice est de son côté. Mais est-il donc permis de se mettre si aisément au hazard de la violer, cette justice qu'on ne connoît pas, & qui peut être toute pour une partie adverse que l'on accable? Dieu tient sans cesse la balance en main pour peser ce qui appartient à chacun: souffrira-t-il qu'impunément l'équité soit exposée de la sorte aux indiscretions d'une amitié zélée, qui donne à tout sans discernement? car si cet ami a tort, si cet ami est mal établi dans ses demandes, si cet ami veut avoir ce qui n'est point à lui, & que par votre secours il l'obtienne contre le bon droit, les conséquences n'en peuvent être que très-pernicieuses. Mais à qui pernicieuses? sera-ce seulement au juste & au foible que le poids de votre autorité a fait succomber? ne sera-ce pas encore plus à vous-même? Quand Dieu, comme s'exprime l'Écriture, viendra juger les justes; quand il faudra lui rendre compte de cette sentence, de cet arrêt, qui pour seconder les criminelles intentions d'un ami, lequél abusoit de votre crédulité, vous a coûté tant de dé-

marches & tant de soins, quelle excuse & quel titre de justification aurez-vous à produire? En ferez-vous quitte pour dire: Seigneur c'étoit mon ami. Je ne pensois pas qu'il fût capable d'attaquer personne sans sujet, ni qu'il voulût enlever le bien d'autrui: je ne le sçavois pas. Mais si vous ne le sçaviez pas, pourquoi ne vous en informiez-vous pas? mais si vous ne le sçaviez pas, pourquoi vous êtes-vous ingéré avec tant d'ardeur dans une cause dont le fonds vous étoit inconnu, & dont les suites devoient retomber sur vous?

D'autres sont plus éclairés. L'affaire de leur ami leur paroît insoutenable, & ils n'ont garde aussi de la défendre. Ils en auroient trop de scrupule, & ce seroit même se deshonorer dans le public, & se couvrir de confusion. Mais après tout que faire, disent-ils? c'est un ami: le voilà dans un mauvais pas; l'amitié veut qu'on l'en tire le moins mal qu'il sera possible. Quel est donc l'expédient qu'on imagine? c'est de lui ménager un accommodement qui arrête le cours d'une affaire si épineuse & si fâcheuse, qui en prévienne le jugement, qui assoupisse tout & qui lui

ouvre

ouvre une belle porte pour sortir d'un embarras où il étoit en danger de se perdre. Ce n'est pas assez, & l'on va plus avant : car la même amitié demande, que cet accommodement qu'on médite, on tâche de le rendre à l'ami qu'on sert, le plus avantageux ou le moins onéreux qu'il le peut être ; qu'on lui en épargne les avances, les frais, les charges ; qu'au moins on les réduise à l'égalité, quoique les droits soient si inégaux ; enfin qu'on ajuste si bien les choses, ou plutôt qu'on les embrouille tellement, qu'il ne paroisse jamais qui des deux avoit plus lieu que l'autre de se plaindre. Mais la partie lésée en souffrira : c'est à quoi l'on n'a point d'égard, selon la maxime générale qu'on pense pouvoir suivre, & qu'on applique très-faussement à l'affaire présente, sçavoir, qu'en matière d'accommodement il est nécessaire que chacun se relâche, & qu'alors la peine, comme le gain, doit être partagée. Mais si cette partie offensée n'y consent pas ? si cet homme voyant les conditions dures & hors de raison qu'on lui propose, refuse de s'y soumettre & les rejette ? on sçaura bien l'y faire venir. On formera tant d'oppositions, on suscitera tant

d'incidens , on le fatiguera par tant de délais , on l'intimidera par tant de menaces , on le pressera par de si fortes instances , on l'endormira par de si agréables promesses , on l'éblouira par des espérances si engageantes , en un mot on le tournera de telle facon, qu'on lui arrachera un aveu forcé , & qu'on l'amènera presque malgré lui à ce qu'on avoit en vue , qui étoit de dégager cet ami , & de le sauver d'un écueil où il alloit infailliblement échouer. L'affaire est donc ainsi conclue , & l'on s'en applaudit , on en fait gloire , on en triomphe. Gloire dont les Grands & les puissans du siècle font sur-tout jaloux. Dès qu'une fois ils ont pris quelqu'un sous leur protection , dès qu'ils l'ont honoré de leur faveur , il semble que ce soit désormais une personne sacrée. Il faut prendre garde à ne la pas heurter le moins du monde. Ce seroit s'attaquer à eux-mêmes , & oublier le respect dû à leur grandeur & à leur rang. Ce seroit assez pour encourir toute leur indignation , & pour s'attirer de leur part d'étranges retours.

De-là vient qu'il y a des gens contre qui l'on ne peut jamais espérer de justice. Quelque dommage qu'on en

reçoive , on aime mieux , sans éclat & sans bruit , se tenir dans le silence & ne rien dire , que d'avoir aucun démêlé avec eux. Et en effet , c'est souvent le parti le plus sûr & le plus sage : pourquoi ? parce qu'ils ont des amis qu'ils vous mettront en tête , & qu'à l'abri de ces protecteurs ils sont en état de repousser tous vos coups , & de résister à tous vos efforts.

De-là même vient encore qu'il y a des gens , qui sans nul avantage naturel, sans talent, sans service, sans nom, parviennent à tout , tandis que d'autres avec les meilleures dispositions & d'excellentes qualités , demeurent en arriere , & ne peuvent s'avancer. Dans une concurrence, un homme de rien, & peut-être, pour n'user point d'une expression plus forte , un mal-honnête homme l'emportera sur un homme de naissance & plein de vertu. Un ignorant occupera une place que le plus habile ne peut obtenir : comment cela ! C'est que celui-là est porté par des amis qui le poussent ; au lieu que celui-ci n'a pour patron ni pour soutien que lui-même , & que son mérite. Or le mérite sans les amis ne fait rien ; comme au contraire indépendamment du mérite , il n'y a

rien où l'on ne puisse prétendre avec le secours des amis. Car ce sont encore là les services d'ami, d'élever un ami, de lui procurer des emplois utiles & lucratifs, de l'établir dans des postes honorables & importans, sans considérer s'il y est propre, ou s'il ne l'est pas; de se servir pour cela de la confiance de ceux qui distribuent les graces, & de les tromper en leur représentant cet ami comme un homme incomparable, & un très-digne sujet; d'écarter & de supplanter quiconque pourroit se trouver en son chemin, & lui faire obstacle; de ne ménager personne, & de sacrifier le bon ordre, & le bien public à nos affections particulières, & à la fortune d'un seul qu'on veut pourvoir.

Servons nos amis. Ayons du zèle pour leurs intérêts; mais un zèle réglé, mais un zèle selon la conscience, la justice, la raison, la prudence. Si dans leurs vues, & dans leurs projets, ils s'éloignent du devoir, & qu'ils quittent les voies droites & permises, bien loin de les autoriser, faisons-leur entendre qu'en de pareilles conjectures ils ne doivent point compter sur nous. Découvrons-leur avec autant de fer-

PRÉTENDUES SOLIDES. 293
meté & de liberté, que de charité & de douceur, leurs égaremens. Tâchons de les redresser par nos représentations & nos remontrances. S'ils nous écoutent, nous en bénirons Dieu, & ils en profiteront. S'ils ne nous écoutent pas nous en gémissons : mais du reste nous aurons la consolation, que sans nous rendre complices de leurs mauvaises pratiques & de leurs injustes desseins, nous nous ferons acquittés d'une des plus essentielles obligations de l'amitié, qui étoit de les avertir, & de leur donner de bons conseils. C'est ainsi qu'on est, ou qu'on doit être ami solide.

II. On entre dans toutes les passions d'un ami, fussent-elles les plus déréglées & les plus violentes. La complaisance mutuelle entre les amis, la conformité des inclinations, la sympathie des humeurs, mêmes connoissances, mêmes habitudes, mêmes sociétés, c'est ce qui lie l'amitié, & ce qui l'entretient. Mais après tout cette complaisance ne doit pas aller trop loin : cette conformité d'inclinations, cette sympathie d'humeurs, ces connoissances, ces habitudes, ces sociétés, tout cela

peut être très-dangereux, & très-pernicieux, si l'on y met certaines barrières, où l'on se renferme étroitement, & hors desquels on se fasse une loi inviolable de ne sortir jamais. Voilà pourquoi le choix qu'on fait de ses amis, demande tant de circonspection & de précaution : car il est d'une conséquence infinie de ne se point unir d'amitié avec des gens vicieux, débauchés, passionnés, parce qu'insensiblement l'amitié & la familiarité nous entraîne dans tous leurs vices, nous plonge dans tous leurs désordres, nous inspire toutes leurs passions.

Et le moyen de s'en défendre, quand on se trouve communément ensemble, qu'on traite librement les uns avec les autres; qu'on n'a rien de particulier les uns pour les autres; & que d'ailleurs on est imbu de ces beaux principes du monde : qu'il faut vivre avec ses amis, qu'il faut s'accommoder à eux, faire comme eux, ou rompre avec eux, que d'être si facile à se séparer, ce seroit être un ami bien foible; que d'être si scrupuleux & si régulier, ce seroit être un ami bien importun; qu'une solide amitié est un lien indissoluble, & un engagement irrévocable, où l'a-

mi est tout à son ami ; que c'est un commerce , une espece d'association , où l'on s'unit réciproquement , pour agir toujours de concert , & pour se conduire selon les mêmes maximes ; que c'est comme une ligue offensive & défensive , pour se prêter la main dans l'occasion , envers tous & contre tous. Car telles sont les idées du monde , & suivant ces idées comment parle-t'on d'un ami , comment le définit-on ? On dit , voilà un ami sur qui je puis faire fonds : c'est un homme à moi : mais qu'est-ce à dire , un homme à moi ? A bien prendre le sens des termes , c'est-à-dire un homme disposé à devenir le compagnon de toutes mes débauches , l'entremetteur de toutes mes liaisons criminelles , & de tous mes plaisirs même les plus infâmes ; l'agent de toutes mes cabales , & de toutes mes prétentions ; le ministre de toutes mes inimitiés & de toutes mes vengeances ; le coopérateur & l'exécuteur de toutes mes volontés , & de tout ce que peut me suggérer ou l'orgueil qui me possède , ou l'ambition qui me dévore , ou la cupidité qui me brûle , ou l'envie qui me pique , ou la haine qui m'anime , ou le

ressentiment & la colere qui me transporte.

Ce ne sont point là des exagérations : on en peut juger par la pratique. Qu'un ami soit un homme de bonne chere ; que ce soit un homme ennemi du travail & plongé dans une vie molle, sensuelle, toute animale, il n'y a point d'excès, ni d'intempérences où l'on ne s'abandonne pour lui tenir compagnie, & pour lui complaire. Que dis-je ? on est le premier à l'exciter, & à le réveiller. Excès où l'on s'abrutit dans les sens, où l'on éteint toutes les lumieres de sa raison, où l'on ruine sa santé, où l'on se perd d'honneur & de réputation, où l'on se porte même souvent sans goût, & contre le penchant naturel & l'inclination. Mais il n'importe (belle réponse qu'on fait aux remontrances qu'on entend quelquefois là-dessus) il n'importe : c'est un ami, nous ne nous quittons point. Et n'est-ce pas ainsi qu'on voit dans le monde, sur-tout parmi la jeunesse, toutes ces sociétés d'amis oisifs & sans occupation, dont les années s'écoulent, & le tems se consume en des réjouissances, & de vains divertissemens, qui tour à tour se succèdent. Avec les ta-

lens que plusieurs ont reçus de la nature, ils pourroient s'employer honorablement, faire leur chemin, se rendre utiles au public, & encore plus utiles à leurs familles, à leurs proches, à eux-mêmes, à leurs propres intérêts : mais le malheureux engagement où ils se trouvent, & la liaison qu'ils ont entr'eux, les arrête, & leur fait oublier, non-seulement le soin de leur salut, mais le soin de leur établissement & de leur fortune.

Qu'un ami soit joueur, on est de toutes les parties de jeu qu'il propose. On y passe avec lui les journées, & souvent les nuits entières : tellement que la vie n'est qu'un cercle perpétuel du jeu à la table, & de la table au jeu. D'où il arrive, qu'au lieu de corriger cet ami d'une passion si ruineuse, & pour l'ame, & pour le corps, & pour les biens temporels, on l'y entretient ; & qu'au lieu de s'en préserver comme d'une contagion très-mortelle, on la prend soi-même, & l'on devient joueur de profession & d'habitude, après ne l'avoir été d'abord que par trop de facilité, & trop de condescendance. Passion qui n'est réputée entre les amis que pour un amusement hon-

nête , & un délassément ; mais l'expérience de tous les tems a bien montré quels en sont les funestes effets , & combien même elle est dommageable à l'amitié par les contestations qui naissent , & par les ruptures qui les suivent.

Qu'un ami soit querelleux , on épouffe toutes ses querelles : & dès-là l'on ne se croit plus permis de voir des gens avec qui néanmoins on n'a jamais rien eu de personnel à démêler. On ne s'informe point s'ils sont en faute ou non , s'ils sont offenseurs ou offensés. C'est assez qu'ils soient mal avec notre ami , c'est assez qu'il ne soit pas content d'eux , & qu'ils aient encouru sa disgrâce ; fussent-ils du reste les plus honnêtes gens du monde ; on s'en éloigne , on les évite , on se déclare contre eux en toute rencontre , & sur quelque sujet que ce puisse être. C'est de quoi nous avons des exemples plus fréquens & plus marqués dans le grand monde , ou dans ceux qui approchent les Grands du monde. Soit jalousie d'autorité , soit toute autre cause , on sçait combien il est ordinaire que la diversité des intérêts divise les grandes maisons , & qu'elle les souleve l'une contre l'autre.

Divisions qui éclatent au-dehors, & qui ne deviennent que trop publiques. Divisions, pour ainsi dire, héréditaires, qui des peres se communiquent aux enfans, & se perpétuent de génération en génération. Or selon la coutume & le train du monde, quelle conduite doivent tenir tous ceux que le lien de l'amitié attache à l'une de ces maisons? il faut qu'ils se retirent absolument de l'autre, & qu'ils s'en séparent. Il faut que sans avoir jamais reçu de cette maison le moindre déplaisir qui les touche en particulier, & qui les regarde, ils lui fassent toutefois une guerre ouverte, & qu'ils en soient ennemis par état. Il faut qu'ils lui suscitent mille contradictions, qu'ils s'opposent à tous ses desseins, qu'ils s'affligent de ses prospérités, qu'ils se réjouissent de ses malheurs, qu'ils travaillent de tout leur pouvoir à l'abaisser & même à l'opprimer. Mais c'est encore bien pis, si la vengeance s'empare tellement du cœur d'un ami, qu'elle le porte à ces combats particuliers, défendus par les loix divines & humaines; à ces duels qui ont fait répandre tant de sang, & qui ont ruiné tant de familles, & damné tant d'ames.

C'est-là que paroît avec plus d'éclat , ou pour mieux dire , avec plus d'horreur , toute la tyrannie de la fausse amitié. Car à en juger selon l'estime du monde profane & corrompu , vous vous voyez dans une espece de nécessité de seconder cet ami , de lui offrir votre secours , de l'accompagner , & contre qui ? quelquefois contre des parens , du moins contre des adversaires , à qui dans le fond vous ne voulez point de mal , & qui ne vous en veulent point. Cependant on en vient aux mains , & ce seroit un opprobre de reculer ; on se pousse avec acharnement , on se porte des coups mortels , on s'arrache la vie l'un à l'autre. Qu'est-ce que certe amitié sanguinaire & meurtriere ? n'est-ce pas une fureur ? n'est-ce pas une barbarie & une brutalité ?

Quoi que ce soit, ce ne peut être une solide amitié. Un ami solide est un ami sage , un ami éclairé , capable de démêler les véritables intérêts de son ami , & incapable de se livrer , sans considération & sans égard , à ses violences & à ses déréglemens. Il s'efforce d'ouvrir les yeux à cet ami , qui se dérange , qui s'égaré , qui se perd. Il

lui fait voir à quoi le mène la passion qui l'aveugle, & en quel abyfme elle le conduit. Il ne craint point de le contrister par des reproches falutaires, & par d'utiles contradictions. Voilà ce que l'amitié lui inspire, & où il exerce volontiers fon zele : mais elle ne lui gâte point le cœur, elle ne le corrompt point. Il laisse à fon ami les vices dont il voudroit, & dont il ne peut le guérir : mais pour lui-même, il se tient étroitement renfermé dans fa propre vertu, & fçait réfister généreusement à tout ce qui pourroit l'intéresser en quelque forte & l'entamer.

III. On entre dans toutes les erreurs d'un ami, fussent-elles les plus contraires à la Religion, & les plus mal fondées. On dit communément, *ami jusques aux Autels*, pour signifier que dans toutes les autres choses qui n'ont nul rapport à la Religion, & qui d'ailleurs ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, on peut s'accorder avec un ami : mais que dès qu'il s'agit de notre foi, il n'y a point d'ami qu'on ne doive abandonner pour la soutenir, puisque l'Evangile nous ordonne même de renoncer pour cela pere, mere, freres &

soeurs , tout ce que nous avons de plus cher dans la vie. Et certes cette loi est bien équitable : car il est question alors du culte de Dieu , qui est au-dessus de toute comparaison ; & il y va du plus grand de nos intérêts , qui est celui de notre éternité. Mais comme on a vu des hérésies dans tous les tems , depuis la naissance du Christianisme , on a vu aussi dans tous les tems des hérétiques , ou des fauteurs d'hérésies , qui ne l'étoient que par certains engagements d'alliance & d'amitié. Tellement qu'on pouvoit dire d'eux dans un vrai sens , mais bien différent de l'autre , qu'ils étoient *amis jusques aux Autels* : c'est-à-dire , qu'ils l'étoient jusques à quitter par amitié leur première & ancienne croyance ; jusques à embrasser , par le même principe , des doctrines étrangères & erronées ; jusques à défendre des dogmes proscrits & condamnés ; jusques à se mêler dans des parties révoltés contre l'Eglise , & frappés de ses Anathêmes.

N'est-ce pas ce qui s'est encore passé dans ces derniers siècles , & sous nos yeux au sujet des hérésies qui s'y sont élevées ? Mille gens se sont attachés , & s'attachent à des nouveautés avec

une opiniâtreté que rien ne peut vaincre. On a beau leur opposer les décisions les plus formelles, les censures des Pasteurs & des Juges Ecclésiastiques qui sont le Pape & les Evêques ; on a beau raisonner, & tâcher de les convaincre par une multitude de preuves, dont ils devoient être accablés, ils n'en sont pas moins fermes, ou, pour parler plus juste, ils n'en sont pas moins obstinés dans ces nouvelles opinions, dont ils se sont laissés préoccuper. D'où procede cette obstination, & cet aheurtement ? Est-ce qu'un Ange est venu du Ciel leur révéler des vérités inconnues à toute l'Eglise ? mais assurément ce ne sont pas des saints à révélation ; & d'ailleurs l'Apôtre saint Paul nous marque expressément, que si un Ange du Ciel nous apportoit une doctrine contraire à celle de l'Eglise, nous devrions le réprouver avec la doctrine qu'il nous enseigneroit. Est-ce qu'ils ont des vues plus pénétrantes que les autres, & qu'ils ont mieux approfondi ces sortes de matieres que les plus habiles Théologiens, & les Docteurs les plus consommés ? mais souvent ils avouent eux-mêmes qu'ils n'y comprennent rien : & comment y com-

prendroient-ils quelque chose : n'en ayant jamais fait aucune étude ; & n'étant point dans leur état à portée de ces sciences abstraites , & trop relevées pour eux ? Comment un homme du monde , une femme du monde , qui peut-être sçavent à peine les points fondamentaux , & comme les élémens de la Religion , seroient-ils suffisamment instruits sur ces questions , qui pendant de longues années ont de quoi occuper toute l'attention , & toute la réflexion des esprits les plus clairvoyans , & les plus intelligens ? N'est-il donc pas merveilleux , qu'au lieu de se soumettre là-dessus avec docilité , & avec simplicité , au Jugement de l'Eglise , ils osent prendre parti contre elle & contre ses définitions , & qu'ils se portent pour défenseurs de ce qu'elle a noté publiquement , & qualifié d'erreur ? Il est bien évident qu'ils n'agissent point en cela avec connoissance de cause , & que ce n'est point la raison qui les conduit. Qu'est-ce donc ? l'amitié , & voilà le nœud de l'affaire. Ils ont des amis partisans de ces erreurs ; ils tiennent par le sang ou par quelque rapport que ce soit , à tel & à tel qui professent

professent ces erreurs : sans autre motif, ni autre discussion, c'est assez pour les déterminer. Ainsi d'amis en amis l'erreur se communique, & répand de tous côtés son venin.

O la belle preuve pour un Catholique, enfant de l'Eglise, pour un ministre même des Autels, que ce qu'on entend dire à quelques-uns : cet homme est de mes amis ; il est naturel que je me joigne à lui ! O les belles conséquences, & l'admirable suite de raisonnement ! c'est mon ami ; donc je dois lui assujettir ma foi, & la régler selon ses vues & ses préventions. C'est mon ami ; donc son autorité doit l'emporter dans mon esprit sur celle des Souverains Pontifes & des Prélats, dépositaires de la saine Doctrine. C'est mon ami ; donc je dois lui être plus fidèle qu'à l'Eglise-même, & lui prouver mon attachement aux dépens de ma religion. C'est mon ami ; donc s'il se pervertit, je dois me pervertir comme lui ; & s'il est rebelle à la vérité, je dois, par mon suffrage, lui fournir des armes pour la combattre. Certainement, ce seroit un mal bien pernicieux dans la vie humaine, & dans le Christianisme, que la solide

amitié, si elle exigeoit des amis une pareille déférence. Mais ce n'est point là ce qu'elle veut, ni à quoi elle se fait connoître. Ce qu'elle demanderoit plutôt en de semblables occasions, c'est qu'après avoir fait tous les efforts possibles pour remettre un ami dans la bonne voie, & pour fléchir la dureté de son cœur, on eût l'assurance de lui faire cette déclaration précise & positive; je suis à vous, il est vrai; je suis votre ami; mais je dois l'être encore plus de Dieu, encore plus de l'Eglise; encore plus de la foi que j'ai reçue dans mon baptême, & que je veux conserver pure; encore plus de mon devoir, qui est d'obéir & de croire; encore plus de mon ame, dont le salut dépend de ma catholicité, & de ma soumission.

Un ami de cette trempe est proprement un ami solide; & de tout ceci il faut conclure, que quoiqu'il n'y ait personne qui ne se pique d'être solide dans ses amitiés, il y en a néanmoins très-peu qui le soient véritablement, parce qu'il y en a très-peu qui ayent l'idée juste d'une solide amitié.



Amitiés sensibles & prétendues innocentes.

Comme il y a des cœurs plus sensibles les uns que les autres , il y a aussi des amitiés beaucoup plus affectueuses & plus tendres ; & c'est sur-tout entre les personnes de différent sexe que ces sortes d'amitiés sont plus communes. Amitiés d'estime mutuelle , d'inclination naturelle , de conformité d'humeurs , de simplicité , sans qu'il y entre de la passion : car c'est ainsi qu'on se le persuade. Amitiés qui ne servent , ce semble , qu'à la société , à l'entretien , au délassement de la vie , & où l'on ne voudroit pas permettre qu'il se glissât le moindre désordre. De-là amitiés dont on ne se fait aucun scrupule ; parce qu'on se flatte d'y garder toute l'honnêteté & toute l'innocence chrétienne. Mais que cette innocence est suspecte ! & de tous les pièges que doivent craindre certaines ames qui d'elles-mêmes ne sont pas vicieuses , & qui ont un fonds d'honneur & de vertu , voilà sans contredit le plus subtil & le plus dangereux. En effet , selon la disposition la plus ordinaire de no-

308 AMITIÉS SENSIBLES
tre cœur , il est bien difficile & même
presque impossible , que ces amitiés
prétendues innocentes , ne soient pas
ou peu à peu ne deviennent pas crimi-
nelles en plus d'une manière. Crimi-
nelles par le péril qui y est attaché , &
où l'on s'expose volontairement : crimi-
nelle par le scandale souvent qu'el-
les causent, & à quoi l'on n'a point assez
d'égard ; criminelles par les impressions
qu'elles font sur l'esprit & sur le cœur ,
& par les sentimens qu'elles produisent.
Enfin criminelles par les extrémités où
elles entraînent , & les chutes funestes
où elles précipitent. Vérités dont il ne
faudroit point d'autre preuve , que l'ex-
périence. Heureux , si , déplorant le
malheur d'autrui , nous scavons en
profiter pour nous-mêmes !

I. Amitiés criminelles , par le péril
qui y est attaché , & où l'on s'expose
volontairement. Car qu'est-ce qui for-
me ces amitiés sensibles & tendres ? ce
n'est pas la raison , mais c'est le pen-
chant du cœur , ce sont les sens : d'où
vient que ces amitiés sont quelquefois
si bizarres & si mal assorties , parce que
les sens sont aveugles , & que le cœur
dans ses affections , bien loin de con-

falter toujours la raison , agit souvent contre elle & la combat. Quoi qu'il en soit , toute liaison où les sens ont part , & où le cœur n'est attiré que par le poids de l'inclination , & la pente de la nature , doit être d'un danger extrême ; pourquoi ? c'est que les sens , non plus que le cœur , ne tendent qu'à se contenter , & que dans les progrès qu'ils laissent faire à leurs désirs tout naturels & tout humains , ils ne mettent point des bornes. Non pas que le cœur tout d'un coup ni que les sens prennent tellement l'empire sur la raison , qu'ils l'obligent de se taire ; non pas qu'ils en éteignent toutes les lumières , & qu'ils entreprennent d'abord de nous porter au-delà du devoir , & de nous faire franchir les loix de la conscience. Tout charnels & tout grossiers qu'ils sont , ils y procèdent avec plus d'adresse ; & c'est ce qui rend leurs atteintes d'autant plus dangereuses & plus mortelles , qu'elles se font moins apercevoir.

Cette amitié dans sa naissance n'est qu'une estime particulière de la personne , de sa modestie , de sa retenue , de sa sagesse. Elle plaît , parce qu'avec les manières engageantes , elle a du res-

te de la fermeté dans l'esprit, de la droiture dans le cœur ; une régularité irréprochable dans la conduite. Quel sujet y auroit-il donc de s'en défier, & quel péril peut-il y avoir à entretenir une connoissance fondée sur de si excellentes qualités : sur la probité, l'ingénuité, la candeur d'ame, les bonnes mœurs, le mérite ? C'est ainsi qu'on se rassure : mais cela même où l'on pense trouver sa sûreté, c'est justement ce qui doit inspirer plus de défiance, puisque c'est ce qui augmente le danger. Car sans que ce soit une proposition outrée, il est certain qu'une personne mondaine, dissipée, d'une vertu équivoque & réputée telle, seroit beaucoup moins à craindre. On en concevroit du soupçon & du mépris, on s'en garderoit, on s'en dégoûteroit. Mais celle-ci qu'on estime, touche d'autant plus le cœur, qu'elle paroît plus estimable & qu'elle l'est. On s'y attache ; & si l'attache devient réciproque, eût-on d'ailleurs les intentions les plus pures, & fût-on de part & d'autre dans les plus saintes résolutions, on ne peut plus guères compter ni sur cette personne ni sur soi-même.

Voilà pourquoi il est alors d'une conséquence infinie d'user d'une grande réserve à se voir & à se parler ; & c'est aussi pour cela que les Peres & les saints Docteurs se sont toujours si hautement récriés contre les longues & fréquentes conversations des personnes de sexe différent. Ils n'ont point distingué là-dessus les états , les caracteres , les emplois. Ils n'ont point considéré si c'étoit des personnes pieuses , ou ayant la réputation de l'être ; si c'étoit des personnes libres ou dévouées à Dieu ; si c'étoit des personnes du monde ou des personnes d'Eglise , des personnes séculières ou des personnes religieuses. Ils ont compris que dans toutes les conditions & toutes les professions , par-tout nous nous portions nous-mêmes , & avec nous-mêmes toute notre fragilité. Ils se sont donc expliqués en général , & sur ce point ils nous ont tracé les règles les plus sévères , & en même tems les plus nécessaires. Mais en quoi l'on commence à se rendre criminel , c'est qu'on croit pouvoir rabattre de cette rigueur , & qu'on ne veut point s'astreindre à des loix si salutaires , ni en reconnoître la nécessité. On se recher-

che l'un l'autre. Il n'y a presque point de jour qu'on ne passe plusieurs heures ensemble. On se traite familièrement, quoique toujours honnêtement, On se fait des confidences. Souvent même tout le discours roule sur des choses de Dieu. Un homme d'Eglise, un directeur forme par ces leçons la personne qu'il conduit, & lui étale avec une abondance merveilleuse les principes de sa morale. Hé bien, disent-ils, quel mal y a-t-il à tout cela? nous n'y en trouvons point, & nous n'y en cherchons point. Le mal, ce n'est pas précisément l'inclination que vous vous sentez l'un pour l'autre; car ce sentiment ne dépend pas de vous: mais c'est de ne pas prendre les mesures convenables, pour vous précautionner contre cette inclination, & pour prévenir les suites mauvaises qu'elle peut avoir. Le mal, c'est que par une confiance présomptueuse, & par un attrait que vous suivez trop naturellement, vous vous mettiez de vous-même dans un danger où Dieu peut-être, pour vous punir, permettra que vous succombiez.

Mais ce danger, nous ne le voyons pas. Vous ne le voyez pas; mais c'est que vous ne le voulez pas voir; mais

On vous en a averti plus d'une fois; mais si vous n'avez reçu là-dessus aucun avis personnel, & qui vous regardât spécialement, les maximes générales que vous avez si souvent entendues sur cette matière, doivent vous suffire; mais vous-même, malgré vous, vous l'avez entrevu, ce péril, en plus d'une rencontre, où votre conscience vous l'a représenté & vous l'a reproché; mais enfin il ne tient qu'à vous de vous en convaincre par deux réflexions les plus palpables, & qui sont sans réplique. La première est, que ces conversations où engage une amitié sensible, ne sont ni si longues ni si fréquentes, que parce que le cœur y trouve du goût, & je ne sçais quel goût sensuel; car s'il n'y en trouvoit pas, bientôt elles deviendroient fatigantes, & vous auriez cent raisons pour les abréger, ou pour vous en dispenser. Faites-y une attention sérieuse, & vous conviendrez de ce que je dis. La seconde réflexion est, que ce goût du cœur joint à la diversité des sexes, à la familiarité des entretiens, à leur durée & à leur privauté, mène insensiblement, mais inmanquablement au vice, & y est la disposition la plus prochaine. Or de se mettre dans l'oc-

caſion du péché, & dans une occaſion prochaine, de s'y mettre ſans beſoin & par le ſeul deſir de ſe ſatisfaire, qui peut douter que ce ne ſoit un péché; & n'eſt-ce pas déjà en ce ſens que ſe vérifie la parole du Saint-Eſprit: *celui qui aime le péril, y périra?*

Eccli.
3. 27.

II. Amitiés criminelles par le ſcandale ſouvent qu'elles cauſent, & à quoi l'on n'a point aſſez d'égard. Il n'eſt pas moralement poſſible que deux perſonnes ſe voyent avec trop d'aſſiduité, ſans qu'on le remarque, comme il n'eſt pas non plus poſſible, qu'en le remarquant, on n'en raiſonne. Chacun en juge à ſa manière; mais de tous ceux qui en ſont témoins, il n'y en a aucun qui ne blâme une amitié ſi peu diſcrette, & qui n'en prenne une forte de ſcandale. Les uns plus modérés & plus charitables l'attribuent ſeulement à légéreté, à vivacité, à un manque de conſidération & de circonſpection. Mais d'autres plus rigoureux dans leurs jugemens ou plus malins, n'en demeurent pas là; & ſelon l'expérience qu'ils ont du monde, ils vont juſqu'à tirer des conſéquences, dont la vertu des perſonnes intéreſſées & leur réputation

doit beaucoup souffrir. C'est le sujet de mille railleries, de mille paroles couvertes, lesquelles, quoiqu'enveloppées, n'en sont pas moins expressives, ni moins intelligibles. Si celle-ci entre dans une compagnie, on conclut que celui-là ne tardera pas, & que dans peu il arrivera. Si quelqu'un demande où est un tel, on répond, sans hésiter, qu'il est avec une telle, ou qu'une telle est avec lui. Les signes de tête, les ris moqueurs, les œillades, les gestes, tout parle sur cela, & ne fait que trop bien comprendre ce que la langue ne prononce qu'à demi, & ce que la bouche n'ose tout-à-fait déclarer. Injurieuses idées qui peuvent être fausses, mais qui ne sont ni injustes ni téméraires. Car elles ne sont pas sans fondement; & en vérité que peut-on penser, quand des gens se livrent ainsi au penchant de leur cœur, & ne gardent aucuns dehors, ni aucunes règles de bienséance?

Ce qu'il y a de plus déplorable (je l'ai déjà marqué en passant, & je ne fais point ici difficulté de le redire, & de m'en expliquer. Les mondains verront au moins par-là, que s'il se glisse des abus dans l'Eglise, on ne les y ap-

prouve pas , & qu'au contraire on les reconnoît de bonne foi , & on les condamne :) Ce qu'il y a , dis-je , de plus déplorable , c'est que des Ministres de Jesus-Christ occupés à conduire les ames , donnent lieu quelquefois eux-mêmes à de pareils discours , pour ne pas dire à de pareils scandales , jusques dans les plus saints exercices du sacré ministère , jusques dans la confession même , & la direction. Il est vrai que leurs fonctions sont toutes Apostoliques , & que pour les remplir dignement , ils doivent être disposés à recevoir toutes sortes de personnes , à les écouter & à leur répondre. C'est ce qu'ont fait les Saints : mais les Saints le faisoient sans exception & sans distinction. Mais les Saints ne bornoient pas leur zèle au soin d'une personne qui leur fût plus chere que les autres. Mais les Saints n'étoient pas continuellement avec cette même personne , & ne perdoient pas des tems infinis à l'entretenir. Encore , malgré toute leur vigilance & toute leur réserve , quelques-uns n'ont pas été à couvert de la censure du monde , & de la malignité de ses raisonnemens. Que sera-ce d'un Directeur , qui semble n'avoir reçu

mission de Dieu que pour une seule ame , à laquelle il donne toute son attention ; qui plusieurs fois chaque semaine passe régulièrement avec elle les heures entières , ou au Tribunal de la pénitence , ou hors du Tribunal , dans des conversations , dont on ne peut imaginer le sujet , ni concevoir l'utilité ; qui expédie toute autre dans l'espace de quelques momens , & l'a bientôt congédiée , mais ne sçauroit presque finir dès qu'il s'agit de celle-ci ; qui s'ingère même dans toutes ses affaires temporelles , en ordonne comme il lui plaît , & les prend autant & peut-être plus à cœur , que si e'étoit les siennes propres. Est-ce donc là ce qu'inspire un zèle Evangélique ? Ce ne sont point seulement les maîtres de la morale Chrétienne qui en jugent autrement , mais le monde le plus mondain. La peine à se figurer qu'il n'y ait rien dans une semblable conduite que de surnaturel , & il ne seroit pas aisé de lui en donner des preuves bien certaines. Il pourroit interpréter les choses plus favorablement , mais dans le fond on ne sçait qui est le plus coupable , ou le monde qui porte trop

loin sa critique, ou ceux qui lui en fournissent l'occasion.

Toutefois des gens ne s'étonnent point des bruits qui courent sur leur compte, & ne s'en inquiètent point. Ils se contentent du témoignage qu'ils se rendent à eux-mêmes, & disent

1. Cor. tranquillement avec saint Paul : *Il m'im-*

4. 3. *porte peu que vous me damniez, vous ou quelque autre homme que ce soit. Dieu est mon juge, & il connoît mon cœur. Mais ils ne prennent pas garde à ces paroles*

1. Cor. du même Apôtre : *Tout n'est permis,*

6. 12. *mais tout n'est pas pour cela convenable ni expédient. Ils ne se souviennent pas de ce que disoit encore ce Docteur des*

1. Cor. nations : *Si mon frere se scandalise de me*

8. 13. *voir user de telle nourriture, toute ma vie je m'en abstiendrai, quoiqu'elle ne me soit pas défendue. Ils n'ont nul égard à cette grande leçon qu'il nous a faite, de ne pas fuir seulement ce qui est mal,*

1. Thef. *mais d'éviter même jusques à l'apparence du*

8. 22. *mal. Dans l'engagement où ils sont, & qui leur fascine les yeux, rien n'est capable de les ébranler. Or pour ne point parler de tout le reste, cette obstination n'est-elle pas condamnable ; & quand ils seroient dans le secret de l'ame, & dans toutes leurs vues*

aussi purs & aussi innocens qu'ils prétendent l'être, ne seroit-ce pas toujours devant Dieu une offense plus griève qu'elle ne leur paroît, d'exposer de la sorte sa réputation & de manquer à l'édification publique ?

III. Amitiés criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit & sur le cœur, & par les sentimens qu'elles y produisent. C'est une erreur en matière d'impureté, de ne compter pour péché que certaines fautes grossières. Tout ce qui ne va point jusques-là, on le traite de bagatelles, ou tout au plus de menus péchés. Mais qu'est-ce néanmoins que ces menus péchés, qu'est-ce que ces bagatelles, où l'on se laisse aller si aisément & habituellement dans le cours d'une amitié sensible & tendre ? Ce sont mille idées, mille pensées, mille souvenirs d'une personne dont on a incessamment l'esprit occupé ; mille retours, & mille réflexions sur un entretien qu'on a eu avec elle, sur ce qu'on lui a dit, & ce qu'elle a répondu, sur quelques mots obligeans de sa part, sur une honnêteté, une marque d'estime qu'on a reçue, sur ses bonnes qualités, ses manières engageantes, son humeur agréa-

ble, son naturel doux, condescendant ; en un mot sur tout ce qui s'offre à une imagination frappée de l'objet qui lui plaît, & qui la remplit. Ce sont en présence de la personne certaines complaisances du cœur, certaines sensibilités où l'on s'arrête, & qui flatte intérieurement, qui excitent, & qui répandent dans l'ame une joie toujours nouvelle. Ce sont dans toute la conversation des termes de tendresse, des expressions vives & pleines de feu, des protestations animées & cent fois réitérées, des assurances d'un dévouement parfait & sans réserve. Ce sont dans toutes les façons d'agir, des airs, des démonstrations, des attentions, des soins, de petites libertés, ou, pour les mieux nommer, des badineries & des puérités, souvent indignes du caractère des gens & dont ils devroient rougir. Or je demande si l'on peut croire raisonnablement, que dans les impressions que tout cela fait & doit faire sur l'esprit, sur le cœur, sur les sens, il n'y ait rien qui puisse blesser la plus délicate de toutes les vertus qui est la pureté Chrétienne ? Comment, si près de la flamme, n'en ressentir nulle atteinte ? Comment dans un chemin si

glissant, ne tomber jamais? Comment au milieu de mille traits, demeurer invulnérable? Est-il rien qui nous échape plus vîte, que notre esprit; rien qui nous emporte avec plus de violence, que notre cœur; rien qu'il nous soit plus difficile de retenir, que nos sens? A peine une vertu Angélique y suffiroit-elle. Du moins les ames les plus retirées & les plus pures, malgré la solitude où elles vivent, malgré toutes leurs austérités & toutes leurs pénitences, ont encore de rudes combats à soutenir, & craignent en bien des momens de s'être laissé vaincre: que faut-il conclure des autres?

Mais ces ames si timorées se font une conscience trop scrupuleuse. Voilà ce que disent des mondains séduits par la fausse prudence de la chair, & qui se conduisent par les principes les plus larges, dans un point où la religion est plus resserrée & moins indulgente. Car selon la morale du Christianisme, c'est assez d'une pensée, d'un sentiment, d'un consentement passager pour corrompre l'ame & pour lui imprimer une tache mortelle. Ce qui posé comme une vérité constante, nous apprend de combien de péchés qu'on ne con-

noît pas & qu'on refuse de connoître, une amitié telle que je viens de la représenter, est la source inépuisable.

Mais nous résistons à toutes ces idées, nous défavouons tous ces sentimens, nous renonçons à toutes ces impressions, qui préviennent la raison & qui sont dans nous malgré nous. Si vous y renonciez réellement & sincèrement, vous renoncerez au sujet qui les fait naître, vous l'éloignerez, vous observerez ce grand précepte du Fils

Math. de Dieu: *Arrachez votre œil, coupez votre*
 18. 8. *bras, votre pied, s'ils vous scandalisent.*

Quand donc vous prendrez de telles mesures pour vous préserver; quand vous vous tiendrez à l'écart, & que par une sage précaution vous vous priverez du vain contentement que vous cherchez dans une liaison trop naturelle & trop intime, alors si la tentation vient vous assaillir jusques dans votre retraite & que vous vous efforciez de la surmonter, vos résistances ne me seront plus suspectes, & je ne douterai point que vous ne soyez dans une vraie volonté de repousser les attaques de l'ennemi qui vous poursuit. Mais autrement je dirai

que vous résistez à peu près comme Saint Augustin confesse lui-même qu'il prioit, avant qu'il se fût tout-à-fait dégagé de ses habitudes & converti à Dieu. Il demandoit au Ciel d'être délivré d'une passion qui l'arrêtoit ; mais en même tems il craignoit que le Ciel ne l'exaucât. C'est-à-dire, que ce qu'il demandoit, il ne le vouloit qu'à demi ; or ne le vouloir qu'à demi, c'étoit, quant à l'effet, ne le point vouloir du tout. Voilà de quelle manière on résiste, & c'est une des plus subtiles illusions. On a encore, à ce qu'il paroît, assez de conscience d'une part, pour ne vouloir pas entretenir une société, où l'on crût qu'il y a de l'offense de Dieu. D'autre part, on n'a pas assez de résolution pour quitter cette personne avec qui l'on est actuellement engagé. Cependant on entre quelquefois en inquiétude sur tout ce qu'on ressent dans le cœur. Mais à quoi a-t-on recours pour se tranquilliser ? On se répond à soi-même qu'on ne consent à rien de mauvais ; que tous ces phantômes dont on est troublé, que toutes ces images, toutes ces sensibilités, ne sont point dans la volonté. On le pense, ou l'on veut ainsi le penser : mais Dieu qui.

fonde les cœurs, n'en juge pas comme nous. *Les Cieux même ne sont pas purs devant lui, & il a trouvé de la corruption jusques dans ses Anges.* La vertu se forme difficilement; mais elle s'altère très-aisément. Raisonnons tant qu'il nous plaira: il sera toujours certain, que de ne pas remédier aux principes, lorsqu'on le peut & qu'on le doit, c'est vouloir toutes les suites où ils sont capables de porter.

IV. Amitiés criminelles par les extrémités où elles entraînent & les chutes funestes où elles précipitent. Gardons-nous de descendre ici dans un détail qui pourroit troubler les âmes vertueuses & chastes; & ne révélons point des horreurs, qui ne serviroient qu'à décréditer les plus saintes professions & qu'à deshonorer la religion. Il est moins surprenant qu'une amitié trop sensible & trop tendre dégénère bientôt entre des mondains & des mondaines dans l'amour le plus passionné, & qu'elle se termine enfin aux derniers excès où peut emporter l'aveuglement de l'esprit & le dérèglement du cœur. Mais ce qui doit nous saisir d'étonnement & nous remplir de

frayeur, c'est que des gens élevés dans l'Eglise de Dieu aux Ordres les plus sacrés, employés à la célébration des plus augustes mystères, revêtus du sacerdoce de Jesus-Christ, ses vicaires, ses substitués; que des personnes adonnées à toutes les bonnes œuvres & regardées comme des modèles de sainteté, en viennent quelquefois par des chutes éclatantes aux mêmes extrémités. Les exemples en sont connus, & les âmes zélées ont souvent gémi de voir parmi le peuple fidèle & dans le lieu saint, de si déplorables renversemens & une si affreuse désolation.

O vous qui teniez entre les Anges du Seigneur le premier rang, vous brilliez avec tant d'éclat, comment êtes-vous tombés du Ciel? Vous faisiez fonds sur vous-mêmes, & considérant la dignité de votre caractère, l'excellence de votre vocation, l'ardeur qui vous animoit dans la pratique de vos devoirs, vous disiez avec confiance: je monterai à la perfection la plus sublime. Je m'assejerai sur la montagne de l'alliance. Je me placerai au-dessus des nuées, au-dessus même des astres. Je serai semblable au Très-haut, ou je tâcherai d'acquérir toute la ressemblance que je puis avoir avec ce Dieu des vertus &

Ps. 145

12.

Ibid.

ce Saint des Saints. Vous le disiez , & vous le vouliez : mais vous voilà tout à coup *déchu de cette gloire , & plongé dans l'abysme le plus profond*. On le sçait , & l'on en est dans une surprise qu'on ne peut exprimer. *Est-ce là cet homme ?* sont-ce ces personnes pour qui l'on étoit prévenu d'une si haute estime ? Quel prodigieux changement , & d'où est-il arrivé ? Hélas ! il n'a fallu pour cela qu'une inclination mutuelle , dont ils ne se désioient en aucune sorte. De-là est venue une fréquentation très-réser-

2. Cor. 11. 14. *circospecte. L'Ange de satan s'est transformé à leurs yeux en Ange de lumiere , pour leur justifier une amitié qui paroïssoit n'être que selon Dieu , & ne tendre qu'à Dieu.*

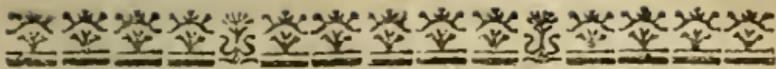
Cependant le feu s'allumoit. C'étoit un feu caché ; mais souvent un feu caché n'en est que plus vif. Il prenoit toujours de nouveaux accroissemens d'un tems à l'autre , & une fatale occurrence l'a fait éclater. Dieu l'a permis , & leur présomption leur a attiré ce châtiment. Si leur vigilance ne s'étoit point relâchée ; s'ils avoient sçu se modérer , & user des préservatifs qu'une prudence chrétienne leur suggéroit ;

s'ils avoient mieux reçu les conseils qu'on a voulu quelquefois leur donner, ou qu'ils eussent écouté ce que leur propre conscience leur dictoit dans les rencontres, Dieu les eût aidés de sa grace, je dis d'une grace spéciale, & les eût fortifiés contre l'occasion. Mais ils n'en ont voulu croire qu'eux-mêmes, & Dieu aussi les a livrés à eux-mêmes. Ils se sont oubliés, & jusques à quel point? Or si une amitié tendre & sensible est si contagieuse & si pernicieuse pour les plus justes, combien le doit-elle être encore plus pour les pécheurs, je veux dire pour ceux que leur condition engage dans le monde, & dans un certain monde, où les passions dominent avec plus d'empire, & où la Loi du Seigneur a moins de pouvoir & est tous les jours violée avec plus d'impunité?

Quoi qu'il en soit, la sensibilité du cœur n'est point un crime en elle-même, mais c'est le principe de bien des crimes: car aisément elle se change en sensualité. Il y a néanmoins une sensibilité qui est toute, pour ainsi dire, dans la raison, & celle-là ne porte à aucun désordre. On est sensible sur ce qui concerne un ami. On ressent ses

328 AMITIÉS SENSIBLES, &c.
prospérités & ses adversités, ses avantages & ses disgraces ; mais ce sentiment est tout spirituel. La sensibilité n'est donc si pernicieuse , que lorsque les sens y ont part : mais comme souvent il est difficile de démêler quelle part ils y ont , & s'ils y en ont en effet quelque'une , le plus sûr & le meilleur est de tourner toute la sensibilité de notre cœur vers Dieu ; de n'aimer que Dieu dans nos amis , & de n'aimer nos amis qu'en Dieu & que par rapport à Dieu. Telle est l'amitié Chrétienne. Amitié d'autant plus pure , que Dieu en est le sacré lien , & d'autant plus solide , que la mort ne la peut rompre , & qu'elle doit durer éternellement par cette charité contommée qui unit ensemble tous les bienheureux.





Pensees diverses sur la charité du prochain & les amitiés humaines.

CEt homme est sujet à mille faiblesses, c'est un esprit difficile. Je l'avoue; mais que s'ensuit-il de-là. Le moyen donc, concluez-vous, de bien vivre avec lui? Fausse conséquence & illusion: car Dieu vous ordonne d'aimer le prochain tel qu'il est, & avec toutes ses faiblesses; & ce sont les faiblesses même du prochain qui doivent être la matière de votre charité. Si les gens étoient sans défauts, qu'aurions-nous à en souffrir; & n'ayant rien à souffrir de personne, comment accomplirions-nous cette divine leçon de Saint Paul, *Supportez-vous les uns les autres?* Mais que cet homme ne se ^{Gal. 6.} corrige-t-il? de se corriger, c'est son ^{Cor. 3.} affaire; mais de le supporter, quoi-^{13.} qu'il ne se corrige pas, c'est la vôtre. Faites ce qui est pour vous du devoir de la charité; & du reste n'examinez point si les autres font ce qu'ils doivent, ou s'ils ne le font pas, puisque vous n'aurez point à en rendre compte.

¶ Ce qui cause les plus grandes divisions, & ce qui excite les plus grands troubles, c'est le peu de soin qu'on a de ménager les esprits, & de ne pas aigrir imprudemment les passions d'autrui. Mais faut-il donc ne rien dire à un homme, & n'est-il pas bon de lui faire connoître ses défauts & de les lui faire sentir, afin qu'il y prenne garde? cela est bon en général; mais en particulier, il y a une infinité d'esprits, avec qui l'on a point d'autre parti à prendre que celui du silence. Quoique vous disiez, vous ne les changerez pas. Au contraire, vous les porterez à des éclats qui vous donneront de la peine; & vous aurez bien plutôt fait de vous taire sagement & charitablement. Il est vrai: ils pourront abuser de votre facilité & de votre condescendance; mais vous profiterez devant Dieu de votre patience & de votre charité.

¶ Nous nous faisons de l'amitié une religion, & de la charité nous nous faisons tous les jours un sujet de profanation. C'est une charité, dit-on, d'humilier ces gens-là, de les mortifier, de leur apprendre leur devoir: beau prétexte dont on s'autorise pour les traiter dans toute la rigueur, pour

les pourfuivre à outrance , pour les calomnier , les décrier , les confondre ; c'est-à-dire , pour venger contre eux ses propres querelles , pour contenter ses ressentimens , ses antipathies , ses envies. Car voilà souvent où se réduit cette prétendue charité. Or employer la charité à de tels usages , est-ce la pratiquer ? est-ce la profaner ?

¶ Qu'est-ce que ces airs de franchise , de simplicité , de cordialité , que nous affectons quelquefois en parlant au prochain , & lui disant certaines vérités très-désagréables ? Est-ce un adoucissement que nous prétendons mettre aux avis que nous lui donnons , pour en tempérer l'aigreur , & pour les lui faire mieux goûter ? Rien moins que cela : mais tout au contraire , c'est souvent une voie plus subtile , plus adroite que notre malignité nous inspire , pour mieux contenter , en l'outrageant & l'humiliant , la passion qui nous anime. On dit à une personne les choses les plus dures & les plus piquantes , de la manière , à ce qu'il semble , la plus douce & la plus naïve ; & l'on prend plaisir à lui enfoncer le trait dans l'ame d'autant plus avant & plus sensiblement.

332 PENSÉES DIVERSES SUR LA
qu'on paroît le faire plus charitable-
ment & le plus aimablement.

¶ On se reconcilie au lit de la mort. On fait appeller des personnes qu'on ne voyoit point depuis plusieurs années, & qu'on regardoit comme ennemis. On se remet en grace avec eux : on leur pardonne, & on leur demande qu'ils nous accordent le même pardon. On en use ainsi par principe de religion & de conscience, & l'on ne se croiroit pas autrement en état de recevoir les derniers Sacremens de l'Eglise & d'aller paroître devant Dieu. Tout cela est bien : mais du reste, pourquoi attendre si tard ? L'obligation de ne garder nulle inimitié dans le cœur, n'est pas moins indispensable pendant tout le cours de la vie, qu'à la dernière heure ; & n'est-ce pas l'aveuglement le plus étrange, de vouloir vivre dans des dispositions & des sentimens où l'on ne voudroit pas mourir ?

¶ Je veux un ami véritable, & autant qu'il se peut, un ami sincère, & tel dans le fond de l'ame qu'il est dans les apparences. Un ami zélé pour mon bien, & désintéressé pour lui-même ; qui s'attache à ma personne, & non à

ma fortune, à mon crédit, à mon rang, à tout ce qui est hors de moi, & qui n'est point moi. Un ami vigilant, prévenant, compatissant, auprès de qui je trouve de la consolation dans toutes mes peines, & du soutien dans toutes mes disgrâces. Un ami fidele, sur qui je puisse compter; discret, à qui je puisse me confier; prudent & sage, que je puisse consulter, & qui soit capable de me conduire & de m'éclairer; droit, juste, équitable, qui m'inspire la vertu, & avec qui je puisse utilement & saintement communiquer. Un ami constant, que l'humeur ne domine point, que le caprice ne change point, toujours le même malgré la diversité des temps, des événemens, des conjonctures & des situations où je puis me rencontrer. Enfin un ami qui seul & jusques au dernier moment de ma vie, ait de quoi me suffire, quand il ne me resteroit nulle autre ressource, & que je ne pourrois attendre d'ailleurs ni recevoir aucun secours. Voilà encore une fois l'ami que je cherche; mais où est-il; & de qui viens-je de tracer ici la peinture? Ah! Seigneur, je le sçais, je le sens, mon cœur me le dit; & à ces traits, c'est vous, mon Dieu, que

je reconnois, & ce n'est que vous. Assez d'amis parmi les hommes, mais quels amis? Assez d'amis de nom, assez d'amis d'intérêt, assez d'amis d'intrigue & de politique; assez d'amis d'amusement, de compagnie, de plaisir; assez d'amis de civilité, d'honnêteté, de bienséance; assez d'amis en paroles, en expressions, en protestations; & si peut-être quelques-uns sont mieux disposés, à ce qu'il paroît, on n'éprouve que trop néanmoins dans l'occasion, combien sur ceux-là même il y a peu de fonds à faire. Voilà de quoi le monde se plaint tous les jours, & de quoi il a bien sujet de se plaindre. Heureux, s'il en profiteroit pour s'élever vers vous, Seigneur, & ne s'appuyer que sur vous.

¶ La plupart des hommes sont beaucoup plus vifs dans leurs haines, que dans leurs amitiés. D'où vient cela? de notre amour propre, qui nous fait tout rapporter à nous-mêmes, & tout mesurer par nous-mêmes. Comme donc les offenses qui excitent notre inimitié & notre haine, nous regardent spécialement & s'attaquent à nos personnes; & qu'au contraire le caractère de l'amitié est de nous détacher en quelque sorte de nous-mêmes pour nous attacher au

prochain , il arrive de là communément que nous sommes tout à la fois , & de froids amis , & de violens ennemis,

¶ Rien de plus fragile que les amitiés humaines. Il faut des années pour les former ; il ne faut qu'un moment pour les rompre. Encore s'il étoit facile de les renouer : mais souvent , ce qu'un moment a détruit , des siècles ne le rétabliraient pas. Les amitiés chrétiennes sont beaucoup plus fermes & plus durables , pourquoi ? parce que le Christianisme nous rend beaucoup plus patients , plus désintéressés , plus humbles , & par conséquent beaucoup moins vifs & moins sensibles sur tout ce qui fait les ruptures & les divisions.

¶ On dit communément , & on a raison de le dire : L'ami de tout le monde n'est ami de personne. Il y a en effet des gens de ce caractère. Ils vous aperçoivent ; ils viennent à vous avec un visage ouvert , vous tendent les bras , vous saluent , vous embrassent , vous font les plus belles offres de service. Mais enfin , après mille protestations d'amitié , ils vous quittent , & demandent au premier qu'ils rencontrent , comment vous vous appelez & qui vous êtes.

¶ Une heure de prospérité fait oublier une amitié de vingt années. Depuis long-temps vous étiez lié avec cet homme, de connoissance & de société, parce que vous vous trouviez à peu près dans le même rang. Mais la faveur l'a fait monter, & l'a placé au-dessus de vous. Allez désormais vous présenter à lui : il ne vous connoît plus ; & comment vous connoîtroit-il, puisqu'infatué de sa nouvelle grandeur il ne se connoît plus lui-même ?

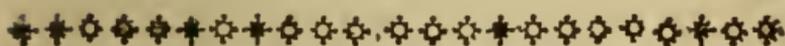
¶ Hérodes & Pilate devinrent amis, mais aux dépens de Jesus-Christ. Hélas ! combien de Grands se sont liés de même & accordés ensemble aux dépens du pauvre & de l'innocent ?

¶ Vous croyez faire un grand sacrifice à Dieu, parce que vous vivez retiré du monde, & que vous ne voyez presque plus personne. Cela est bon, & je conviens que vous ne voyez presque personne. Mais vous voyez trop une seule personne, que vous ne devriez plus voir. Voyez le reste du monde, & ne voyez point celle-là. Tout le reste du monde vous sera moins dangereux : celle-là seule est le monde pour vous, & le monde le plus à craindre.

DE L'EGLISE



DE L'EGLISE
ET DE LA SOUMISSION
QUI LUI EST D^AUE.



*Devoirs indispensables de chaque
Fidèle envers l'Eglise.*

Nous devons obéir à l'Eglise comme ses sujets, nous devons l'aimer comme ses enfans, & nous devons la soutenir & l'appuyer comme ses membres. En qualité de sujets, nous devons lui obéir comme à notre Souveraine. En qualité d'enfans, nous devons l'aimer comme notre mere; & en qualité de membre, nous devons la soutenir, & l'appuyer comme le Corps mystique de Jesus-Christ où nous

hommes agrégés. Elle est notre souveraine , puisque Jesus - Christ l'a substituée en sa place , qu'il l'a revêtue de toute sa puissance. Elle est notre mere , dit Saint Augustin , puisqu'elle nous a engendrés à Jesus-Christ , qu'elle nous a donné une éducation chrétienne , qu'elle nous a instruits , élevés dans la foi. Et elle est le Corps mystique de Jesus-Christ , puisqu'il se l'est associée, & qu'il en a prétendu former une communauté dont il est le chef. Comme Souveraine elle impose des loix , elle fait des decrets, elle prononce des jugemens , & nous gouverne toujours selon les maximes de l'Évangile les plus pures & les plus saintes. Comme Mere elle nous porte dans son sein , elle nous fournit tous les secours spirituels ; elle pourvoit à tous nos besoins & prend de nous les soins les plus affectueux & les plus constans. Comme Corps mystique de Jesus-Christ , elle nous lie à ce chef adorable ; elle lui sert de canal pour faire couler sur nous les divines influences de sa grace ; elle nous communique tous les mérites de son sang , & nous conduit enfin à sa gloire. Que de raisons pour nous attacher à cette Eglise !

mais hélas ! il est bien déplorable qu'il faille si peu de chose pour nous en détacher. Développons encore ceci, & donnons-y quelque éclaircissement.

I. Comme sujets nous devons obéir à l'Eglise, pourquoi? parce qu'elle a sur nous un pouvoir souverain. Pouvoir évidemment & formellement exprimé dans ces paroles du Sauveur du monde à ses Apôtres, qui dès-lors représentoient l'Eglise : *Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le Ciel : & tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le Ciel ;* c'est-à-dire, tout ce que vous jugerez, tout ce que vous déciderez, tout ce que vous ordonnerez ou pour la doctrine ou pour les mœurs, sera confirmé & ratifié dans le Ciel. Si bien que tout jugement de l'Eglise, en tant qu'il est prononcé par l'Eglise, devient un jugement du Ciel ; & que tout ordre de l'Eglise, en tant qu'il est émané de l'Eglise, devient pareillement un ordre du Ciel même.

Pouvoir d'une telle étendue, que dans toutes les parties de la terre, il n'y a point de puissance qui ne lui soit subordonnée. Non pas qu'elle entreprenne de passer les bornes que Jesus-

Christ son Epoux lui a prescrites, ni qu'elle prétende porter plus loin son empire. Ce divin Sauveur nous a expressément déclaré que son Royaume n'étoit pas de ce monde, voulant par là nous faire entendre que ce n'étoit pas un Royaume temporel. Ainsi l'Eglise, bien loin de s'élever au-dessus des puissances humaines, ni d'affoiblir leur domination, est au contraire la plus zélée à maintenir leurs droits & l'obéissance qui leur est dûe. Car voilà sur quoi elle s'est expliquée le plus hautement & le plus ouvertement par deux de ses plus grands oracles, l'un le Docteur des nations & l'autre le Prince même des Apôtres: *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, parce qu'elles sont établies de Dieu. Quiconque ose leur résister résiste à Dieu même, & s'attire une juste condamnation: c'est la leçon que nous fait Saint Paul, Rendez-vous obéissants à vos maîtres: soit au Roi, comme à celui qui est au-dessus de tous; soit aux Commandans, comme à ceux que le Prince a envoyés & qu'il a revêtus de son autorité; c'est ce que Saint Pierre nous enseigne. Mais du reste, dès qu'il s'agit de la puissance spirituelle, il faut alors que tout plie, que tout s'humilie, que de-*

Rom.

13. 1.

1. Pet.

2. 13.

puis le Monarque qui domine sur le Trône jusques au plus vil sujet qui rampe dans la poussière , depuis le Grand jusques au plus petit, depuis le sçavant jusqu'au plus simple , tous reconnoissent la souveraineté de l'Eglise , & se tiennent à son égard dans une dépendance légitime. Point là-dessus d'exception ni de lieux , ni de rangs , ni de conditions.

Pouvoir d'une telle prééminence , que nul autre parmi les hommes ne l'égale , ni ne peut atteindre au même degré. De tous les Rois , de tous les Princes , & de tous les Potentats du siècle , aucun n'a le même droit sur les opérations de mon ame , ni dans la même étendue : je veux dire qu'aucun ne peut m'ordonner de croire tout ce qu'il croit , de penser tout ce qu'il pense , de condamner intérieurement tout ce qu'il condamne , d'approuver tout ce qu'il approuve. Au dehors ils peuvent exiger de moi , ou un silence respectueux , ou certaines apparences d'un acquiescement extérieur. Je dois même dans le fond du cœur & par un esprit d'obéissance , me conformer , autant qu'il est possible , à ce qu'ils jugent & à ce qu'ils ordonnent.

Mais du reste , dans la persuasion je suis, qu'étant homme comme les autres, ils ne sont pas plus exempts d'erreur que les autres, s'ils se trompent en effet, je puis ne penser point comme ils pensent. Il n'appartient qu'à l'Eglise, à cette Eglise souverainement dominante, de nous dire, croyez ceci, & de nous imposer par-là une obligation étroite de le croire ; de le croire, dis-je, de cœur, sans qu'il nous soit permis de douter, de raisonner, de former des difficultés, & de disputer sur ce qu'elle a une fois jugé & défini. Elle a parlé, c'est assez. A cette seule décision le plus sublime génie & l'esprit le plus borné doivent également se rendre, & il n'est pas plus libre à l'un qu'à l'autre d'entrer dans un examen qui leur est interdit. Quiconque refuseroit à l'Eglise cette soumission, elle est autorisée à le traiter de rebelle, à le retrancher de la communion, & à le frapper de ses anathèmes. Triste état où l'indocilité de tant d'hérétiques les a réduits. Ce sont des brebis errantes & perdues, à moins qu'il ne plaise à Dieu de les ramener par sa grace. Demandons lui pour eux ce retour si nécessaire ; mais sur-tout

demandons-lui pour nous la simplicité de la foi , & une docilité d'esprit qui nous préserve des mêmes égaremens.

II. Comme enfans de l'Eglise nous devons l'aimer , puisqu'elle est notre mere. Le Prophete disoit, *une mere peut-elle oublier l'enfant qu'elle a mis au monde ?* & renversant la proposition sans la contredire , j'ajoute & je dis de même , un enfant peut-il oublier la mere qui l'a conçu dans son sein , & à qui il est redevable de la vie & de la naissance ? Une mere qui abandonneroit son enfant & lui refuseroit ses soins , seroit indigne du nom de mere ; & un enfant qui renonceroit sa mere ou la regarderoit avec indifférence , démentiroit tous les sentimens naturels & toute l'humanité. Or que l'Eglise soit mere , & notre mere ; qu'elle ait pour nous toute l'attention , toute la tendresse de mere ; c'est selon l'esprit , & non selon la chair , l'aimable qualité & l'illustre prérogative qui ne lui peut être contestée , pour peu que nous considérions toute sa conduite envers chacun des fideles.

Dès notre naissance elle nous a régénérés en Jesus-Christ par le baptême. Elle nous a marqués du sceau de Dieu.

& du caractère de la foi. Elle nous a recueillis dans ses bras, & elle s'est chargée de nous donner la nourriture spirituelle. Y a-t-il moyen qu'elle n'emploie dans tout le cours de nos années pour nous former, pour nous instruire & pour nous éclairer, pour nous diriger dans les voies de Dieu & nous y avancer, ou pour y appeler ceux qui ont eu le malheur d'en sortir ? Que de ministres elle députe pour cela, que de secours elle nous fournit, que de prière elle adresse à Dieu, que d'offrandes & de sacrifices elle présente, toujours attentive à nos besoins & toujours sensible à nos véritables intérêts qui sont les intérêts du salut. C'est ainsi qu'elle nous conduit dans les divers âges de notre vie, & qu'elle ne cesse point de veiller sur nous ni d'agir pour nous.

Elle fait plus, & c'est tout - tout à la mort, à ce passage si dangereux, qu'elle redouble sa vigilance, & qu'elle déploie dans toute son étendue, son affection maternelle. Elle ouvre en notre faveur tous ses trésors. Elle donne aux Prêtres qui nous assistent, tous ses pouvoirs ; elle ne se réserve rien, & elle leur confère toute sa juridiction

pour pardonner & pour absoudre. Il n'y a qu'à l'entendre parler elle-même. En quels termes s'exprime-t-elle dans cette recommandation qu'elle fait à Dieu de l'ame d'un mourant ? Est-il rien de plus vif, est-il rien de plus tendre & de plus touchant ? Encore n'en demeure-t-elle pas là ? Ses enfans lui sont toujours chers jusques à la mort & après la mort. Ils disparoissent à ses yeux, mais leur mémoire ne s'efface point de son souvenir. Elle veut que leurs corps reposent dans une terre sainte, & que leurs ossemens soient conservés avec la décence convenable. Cependant elle s'intéresse encore plus pour leurs ames ; & parce qu'elle a un juste sujet de craindre que ces ames quoique fidelles, redevables à Dieu, ne soient détenues dans un feu qui les purifie & où elles doivent souffrir jusqu'à ce qu'elles ayent satisfait à la justice du Seigneur, elle les aide, autant qu'il est en elle, de ses suffrages ; ne cessant point de prier, de solliciter, d'agir tant qu'elle est incertaine de leur état & qu'il lui reste là-dessus quelque doute.

Or à un tel amour, par quel amour devons-nous répondre ? Supposons un

fils bien né, & qui ne peut ignorer
 le zèle, les soins infinis d'une mere à
 laquelle il doit tout : que sent-il pour
 elle, ou plutôt que ne sent-il pas, &
 que ne lui inspire pas un cœur recon-
 noissant ? Est-il témoignage d'un atta-
 chement inviolable qu'il ne lui donne ?
 Est-il honneur qu'il ne lui défère ? Est-
 il devoir qu'il refuse de lui rendre ?
 si nous aimons l'Eglise, voilà notre
 modèle ; & pouvons nous ne l'aimer
 pas dans la vue de tous les biens que
 nous en avons reçus & que nous en
 recevons tous les jours ? Pour peu que
 nous y pensions & que nous les com-
 prenions, nous nous tiendrons éter-
 nellement & inséparablement unis à
 cette mere des croyans. Dans le même
 esprit que David & encore à plus juste
 titre, nous lui dirons ce que ce saint
 Roi disoit à Jerusalem qui n'en étoit

Pf. 136. *que la figure : Plutôt que de vous oublier
 5. jamais, que j'oublie ma main droite, & que
 je m'oublie moi-même. Plutôt que de perdre
 un souvenir qui me doit être si doux & dont
 je dois faire le principal sujet de ma joie, que
 ma langue se dessèche & qu'elle demeure col-
 lée à mon palais. Point sur cela de res-
 pect, point de considération humaine,
 pourquoi ? parce que rien dans notre*

estime n'entrera en comparaison avec l'Eglise, & que par une intime dévouement, nous n'aurons avec elle qu'un même intérêt.

III. Comme membres de l'Eglise nous devons la soutenir & l'appuyer. L'Eglise est un Corps, je dis un Corps mystique & moral. Ce Corps a un Chef, qui est Jesus-Christ : & il a des membres qui sont les fidèles. Ainsi l'Apôtre Saint Paul nous l'enseigne-t-il en divers endroits, mais sur-tout dans son Epître aux Ephésiens, où il parle de la sorte au sujet de Jesus-Christ : *Dieu lui a mis toutes choses sous les pieds, & il l'a* ^{Eph. I:} *établi Chef de toute l'Eglise, laquelle est son* ^{22.} *corps & le représente tout entier, lui qui a dans tous ensemble toute sa perfection.* Comme si le grand Apôtre disoit : mes Freres, nous ne faisons tous qu'un même corps avec Jesus-Christ & en Jesus-Christ. L'assemblée de tous les fidèles unis à Jesus-Christ par la foi, voilà le corps de l'Eglise : mais ces mêmes fidèles pris séparément & considérés chacun en particulier, voilà les membres de l'Eglise. plus ces membres croissent & se fortifient, plus le corps prend d'accroissement & acquiert de

348 DEVOIRS DES FIDÈLES
force ; & c'est ainsi que le chef reçoit
lui-même plus de perfection en qualité
de chef , à mesure que le corps par
l'union des membres se mortifie & se
perfectionne.

Quoi qu'il en soit , ce caractère ,
non - seulement d'enfans de l'Eglise ,
mais de membres de l'Eglise , est un
des plus beaux titres dont nous puis-
sions nous glorifier devant Dieu , &
selon Dieu. Comme membres de l'E-
glise nous appartenons spécialement à
Jesus-Christ , puisqu'en vertu du Bap-
tême que nous avons reçu , & par où
nous sommes agrégés au corps de l'E-
glise , nous avons contracté avec Jesus-
Christ une alliance plus étroite & plus
prochaine. Comme membres de l'Eglise
nous ne sommes point *des étrangers ni*
des gens de dehors ; mais nous sommes les
domestiques de la foi ; nous sommes de la
 cité des Saints & de la maison de Dieu , les
 pierres vivantes du nouvel édifice , bâti sur
 le fondement des Apôtres & des Prophetes ,
 où Jesus-Christ lui-même est la première pier-
 re de l'angle . Comme membres de l'E-
glise nous participons à toutes les gra-
ces qui découlent de son divin chef ,
& qu'il lui communique sans mesure.
Car elle est dépositaire de ces sources

Eph. 2.
16.

sacrées du Sauveur, où nous puisons avec abondance les eaux du salut. Elle est la dispensatrice de son sang précieux & de ses mérites infinis ; & n'est-ce pas sur nous qu'elle les répand par une effusion continuelle ? Or de-là nous voyons combien il est de notre intérêt que cette Eglise subsiste, & combien il nous importe de travailler tous & de concourir à son affermissement.

Je sçais qu'indépendamment de nous, cette Eglise subsistera en effet jusques à la fin des siècles, & que selon la promesse du Fils de Dieu les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle : mais ce corps qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de détruire, peut après tout, selon la mauvaise disposition des membres qui le composent, avoir ses pertes & ses altérations ; soit par la désertion de quelques-uns de ses enfans, soit par l'affoiblissement de la charité du plus grand nombre, & voilà sur quoi tout notre zèle doit s'allumer. Tel fut le zèle des Apôtres ; quand au péril même de leur vie & au prix de leur sang, ils s'employèrent sans relâche à former l'Eglise naissante & à l'étendre dans toutes les parties du monde. Tel est encore de nos jours

& parmi nous le zèle de tant d'hommes Apostoliques, qui se consument d'études & de veilles pour la défense de l'Eglise ; qui dans les Chaires, dans les Tribunaux de la pénitence, dans les entretiens publics & particuliers, consacrent leurs talens & leurs soins à l'édification de l'Eglise : qui passent les mers, & vont prêcher l'Evangile aux Barbares & aux Idolâtres pour l'avancement du Royaume de Dieu sur la terre & le progrès de l'Eglise. Tel enfin doit être par proportion de zèle de chaque fidèle, qui selon le mot de Tertullien ; devient soldat, dès qu'il s'agit de l'Eglise, & est indispensablement obligé de combattre pour sa cause, autant qu'il est en son pouvoir.

Car suivant la figure dont se servoit Saint Paul sur un autre sujet, & qui ne convient pas moins à celui-ci ; de même que dans le corps humain chacun des membres contribue à la constitution du corps, de sorte que tous s'aident au besoin les uns les autres ; ainsi dans le corps de l'Eglise devons-nous tous par une sainte unanimité être tellement liés ensemble, que jamais nous ne permettions qu'on y donne la moindre atteinte, & que nous nous oppo-

sions comme un mur impénétrable à tous les coups que l'erreur, l'incrédulité, l'impiété pourroient entreprendre de lui porter. Devoir propre de certains états, & de certaines fonctions dans le gouvernement de l'Eglise; mais d'ailleurs, sans nulle différence de fonctions, ni d'états, devoir commun & universel. Si ce n'est pas par le ministère de la parole que nous soutenons l'Eglise, & si nous n'avons pour cela ni le don ni la vocation nécessaire, soutenons-la par la pureté de nos mœurs, & rendons témoignage à la vérité de sa foi par la sainteté de nos œuvres. Si ce n'est pas par la pénétration de nos lumières, ni par l'étendue de nos connoissances, soutenons-la par la docilité de notre soumission, & par une fermeté inébranlable à ne nous départir jamais ni de ses jugemens, ni de ses commandemens. Si ce n'est pas contre les Tyrans, soutenons-la contre les artifices de l'hérésie, contre les insultes du libertinage: & de quelque part que ce puisse être, ne souffrons point qu'elle soit attaquée impunément en notre présence. Nous lui devons tout cela: & quand nous nous sommes engagés à elle, nous

lui avons promis tous cela. A Dieu ne plaise que nous démentions un engagement si saint & si solemnel. Ce seroit nous démentir nous-mêmes. Gardons-nous d'abandonner par une lâche désertion cette Eglise militante où nous vivons présentement, afin qu'éternellement nous régnions avec cette Eglise triomphante, que forment dans le Ciel les élus de Dieu, & les héritiers de sa gloire.



Marque essentielle & condition nécessaire d'une vraie obéissance à l'Eglise.

IL en est de l'obéissance d'un fidèle à l'égard des décisions de l'Eglise, à peu près comme de l'obéissance d'un Religieux à l'égard des ordres qu'il reçoit de son Supérieur. Qu'un Religieux obéisse, quand on ne lui ordonne rien que de conforme à ses inclinations, c'est une obéissance très-équivoque, parce que la nature peut y avoir autant de part que l'esprit de Dieu. Mais qu'il se montre également prompt à obéir lorsqu'on lui donne
des

des ordres tout opposés à ses desirs & qui le gênent, qui le mortifient, c'est-là ce qu'on peut sûrement appeller une obéissance religieuse, puisqu'il n'y a qu'une vraie religion qui en puisse être le principe. D'où vient que ce grand maître de la vie monastique, & régulière, Saint Bernard, donnoit à ses Religieux cet important avis: Mes Freres ne vous abusez pas, & gardez-vous d'une illusion bien dangereuse & bien commune dans le Cloître. Souvent on n'a de l'obéissance que le dehors & que le nom, sans en avoir la vertu ni le mérite. Quiconque, ou par adresse, ou par importunité, ou en quelque manière que ce soit, fait ensorte que ce qu'il souhaite & ce qui est de sa volonté propre, son Supérieur le lui enjoigne, se trompe alors, & se flate en vain d'être obéissant: car à proprement parler, ce n'est point lui qui obéit au Supérieur, mais le Supérieur qui lui obéit.

Or nous devons raisonner de même au regard de l'obéissance que nous rendons à l'Eglise. Qu'un fidèle ou un homme réputé tel, se soumette aux décisions de l'Eglise, & qu'il les ac-

cepte, quand elles sont selon ses vues, & selon son sens particulier, quoique sa soumission puisse être bonne & méritoire, elle n'est pas néanmoins à l'épreuve de tout soupçon. Car ce peut être quelquefois autant une simple adhérence à son propre sentiment, qu'une véritable soumission au Tribunal, d'où ces définitions sont émancées. Mais que je voie cet homme aussi soumis d'esprit & de cœur, quand l'Eglise décide contre lui, quand elle prononce des jugemens qui le condamnent, qui l'humilient, c'est alors que je canonise sa foi, & que je lui applique avec toute la proportion convenable, ce que le Fils de Dieu dit au Prince des Apôtres :
Vous êtes heureux dans votre obéissance, puisque ce n'est point la chair ni le sang qui vous l'a inspirée, mais qu'elle ne peut venir que d'en haut, & de la grace du Père céleste.

Math.
16. 7.

Cette remarque regarde tous les tems, & spécialement le nôtre. Je demanderois volontiers à des gens : pourquoi ce partage que vous faites, & pourquoi contre la défense du Saint Esprit, avez-vous un poids & un poids ? Ou soumettez-vous à l'autorité d'E-

glise en tout ce qui concerne la foi, on ne vous y soumettez en rien, & retirez-vous. Car c'est la même autorité qui définit un article aussi-bien que l'autre; & elle n'est pas plus digne, ou pour mieux dire, elle est aussi digne de créance sur l'un que sur l'autre.

En effet, dès que nous entreprenons d'examiner les décisions de l'Eglise, & que nous nous croirons en droit de discerner les unes des autres; dès que nous voudrons, pour ainsi dire, partager notre soumission, & que selon notre sens nous recevrons celles qui nous plairont, ou nous rejetterons celles qui ne nous plairont pas, nous détruirons l'autorité de ce souverain Tribunal, & la foi que nous y avons. Car la foi que nous devons avoir aux oracles de l'Eglise, cette foi ferme & inébranlable, n'est fondée que sur son infailibilité, de même que son infailibilité est établie sur cette promesse de Jesus-Christ, *voilà que je suis avec vous en tout* Math.
28. *tems jusqu'à la consommation des siècles.* Or du moment que nous refuserons notre créance à un seul point décidé par le jugement de l'Eglise, nous ne la

356 VRAIE OBÉISSANCE
regarderons plus comme infallible ,
puisque nous prétendrons qu'en ce
point particulier , non-seulement elle
a pu faillir , mais qu'elle a failli en
effet. Nous adhérons , je le veux , à
tous les autres ; mais ce qui nous y
déterminera , ce ne sera point précisé-
ment l'Eglise , ni son témoignage.
Nous y souscrivons , parce qu'ils se
trouveront conformes à nos raisonne-
mens & à nos principes : desorte que
dans notre adhésion & notre soumis-
sion nous ne nous réglerons point tant
sur ce que l'Eglise aura jugé , que sur
ce que nous aurons jugé nous mêmes.

Car si l'autorité de l'Eglise étoit ,
comme elle doit l'être , la règle de
notre obéissance , quoiqu'elle pronon-
cât , nous n'aurions là-dessus ni doutes
à former , ni difficultés à opposer. Il
nous suffiroit de sçavoir qu'elle a parlé :
sa parole fixeroit toutes les incerti-
tudes , & arrêteroit toutes les con-
testations. Peut-être sur tel article
ou sur tel autre , notre esprit naturel-
lement indocile auroit-il de la peine
à plier , & peut-être préoccupé de ses
opinions seroit-il porté à disputer &
à se défendre : mais bien-tôt nous le
réduirions sous le joug , & nous ré-

primerions ses révoltes. Nous nous dirions à nous-mêmes : En cette décision, ou c'est l'Eglise qui se trompe, ou malgré mes prétendues connoissances & mes préjugés, c'est moi qui suis dans l'erreur & qui m'égaré. Il n'y a point de milieu. Or de penser que sur aucun point qui appartienne aux dogmes de la Religion, & à la doctrine Chrétienne, l'Eglise de Dieu, l'Eglise de Jesus-Christ, l'organe vivant & l'interprete de l'Esprit de vérité, ait pu se méprendre & ait manqué de lumiere; c'est de quoi dans une sainte catholicité je ne puis avoir le moindre soupçon. Par conséquent, c'est moi qui me suis trompé jusques à cette heure, & non point l'Eglise, toujours éclairée d'enhaut. Elle a pris soin de s'expliquer; cela suffit. Pourquoi me persuaderois-je que l'assistance du Ciel dans la question présente lui ait été refusée; & que Dieu dans cette conjoncture particuliere l'ait abandonnée? Comment irois-je jusqu'à cet excès de présomption, de m'imaginer que je suis mieux instruit qu'elle, du sujet dont elle vient de connoître; que je l'ai mieux approfondi, & que

j'en ai une notion plus juste? Avant qu'elle se déclarât, & tandis que la question étoit entière, je pouvois raisonner à ma façon, je pouvois réfléchir, méditer, user de recherches, alléguer mes preuves, & m'y attacher: mais maintenant il faut que l'autorité l'emporte, & si la raison ose encore tenir & ne veut pas se soumettre, il faut que ce soit une raison aveugle, prévenue, éblouie d'une fausse lueur qui la séduit, ou que ce soit une raison opiniâtre & inflexible dans son obstination. Voilà, dis-je, les leçons qu'on se feroit à soi-même; & conformément à ces leçons, on ne prendroit plus garde si ce sont nos sentimens que l'Église a proscrits, ou si ce sont ceux d'autrui; si c'est ceci, ou si c'est cela. On s'humilieroit sous le poids d'une autorité si respectable & si vénérable. On y reconnoîtroit l'autorité de Dieu même, & l'on auroit dans son obéissance un mérite d'autant plus excellent, qu'elle nous coûteroit un sacrifice plus difficile, & plus contraire à l'orgueil de l'homme, qui est celui de notre propre jugement & de nos pensées.

Telle fut l'obéissance des premiers

Chrétiens dans une célèbre matière qu'ils agitérent entre eux, & que saint Luc rapporte au quinzième chapitre des Actes des Apôtres. Le fait est mémorable, & plût à Dieu que dans toute la suite des tems on eût profité de l'exemple de soumission que donnèrent pour lors les premiers fidèles. Il s'agissoit de sçavoir si les Gentils convertis à la foi devoient être assujettis aux cérémonies Judaïques: s'ils devoient observer la loi de Moïse, & s'ils étoient obligés à la circoncision. Les esprits ne convenoient pas; il y avoit des raisons de part & d'autre, & chacun s'arrêtoit à celles qui le touchoient davantage. Dans cette diversité d'opinions on contestoit, on s'animoit & la chaleur de la dispute causoit du bruit parmi le troupeau. Or pour rendre la paix à l'Eglise, & pour rompre le cours d'une controverse, dont les suites étoient à craindre, quel parti prirent les Apôtres? ce fut de s'assembler à Jérusalem, de discuter à fond & de concert le point en question; d'en faire un examen juridique, & d'en donner une résolution solennelle, qui réunit tous le corps des fidèles, Juifs & Gentils, dans une même cré-

ance & une même pratique. Tout s'exécute ainsi qu'on se l'étoit proposé. Sous la garde & la direction de ce divin Esprit qui préside à tous les conseils de l'Eglise, Pierre Vicaire de Jesus-Christ au nom duquel il s'énonce, se leve dans l'assemblée, parle, non point en homme simplement, mais en homme plein de Dieu, qui l'inspire & qui l'autorise; déclare où l'on s'en doit tenir, & résout en peu de mots toute là difficulté. *Mes Freres*, dit-il, *Dieu n'a mis nulle différence entre nous & les Gentils, & ce n'est point par la loi de Moÿse qu'il purifie leurs cœurs, mais par la foi. Maintenant donc*, continue l'Apôtre, *pourquoi tentez-vous le Seigneur, jusqu'à charger les Disciples d'un joug que nos Peres, ni nous n'avons pu porter?* C'étoit l'ancienne loi & toutes ses observances. Jacques Evêque de Jérusalem, prend ensuite la parole, & se joint au Prince des Apôtres qui tous ensemble jugent & décident comme lui. Le decret est envoyé au nom d'eux tous. Alors plus de dispute, consentement unanime de toute la multitude, & c'est ce que l'Historien sacré nous fait admirablement entendre dans une parole des plus énergiques: *Alors toute la multitude*

se

se tut. Nul qui entreprit de répliquer ; nul qui se crût en droit de renouveler une affaire finie : tant on étoit persuadé qu'après le jugement de l'Eglise , il n'y a plus rien à revoir , & qu'elle est également incapable d'erreur , soit qu'elle décide pour nous , ou contre nous.

Que n'en sommes-nous persuadés nous-mêmes , & que ne portons-nous jusques-là notre obéissance ! Avec cette obéissance pleine & sans réserve , qu'on eût épargné jusques-à-présent de combats à l'Eglise , & qu'on eût prévenu de scandales & de troubles parmi le peuple de Dieu ! Mais quel a été le désordre de tous les tems , & quel est encore celui de ces derniers siècles ? C'est une chose merveilleuse de voir avec quels éloges & quel zèle on reçoit dans les rencontres une décision qui paroît nous favoriser , & noter nos adversaires. On n'a point de terme assez forts pour en relever la sagesse , l'équité , la sainteté , & là-dessus on épuise toute son éloquence. On voudroit la faire retentir dans les quatre parties du monde , & qu'il n'y eût pas un enfant de l'Eglise qui n'eût été informé ! Enfin , conclut-on ,

refuser de souscrire à une vérité si authentiquement reconnue, ce seroit une révolte, un attentat insoutenable. Tout cela est beau; mais le mal est que tout cela ne se soutient pas, & l'occasion ne le fait que trop connoître. Car dans la suite & sur d'autres sujets, que l'Eglise vienne à nous juger nous-mêmes, & à condamner nos opinions nouvelles & erronées, c'est assez pour la défigurer tellement à nos yeux, qu'elle nous devient méconnoissable. Par quelque organe qu'elle tâche alors de se faire entendre, sa voix est trop foible, & ne peut parvenir jusqu'à nos oreilles. Ce n'est plus, à nous en croire, cette voix si intelligible & si distincte; mais c'est une voix obscure & sombre, qu'il faut éclaircir. De-là donc cette autorité de l'Eglise qu'on portoit si loin, & qu'on faisoit tant valoir, on la conteste, on la restraint, on lui prescrit des bornes, & des bornes très-étroites: c'est-à-dire qu'on prétend la régler selon son gré, & qu'au lieu de dépendre d'elle, on veut la faire dépendre de nous, & de nos idées. En vérité, est-ce là obéir: & quelque soumis que l'on soit d'ailleurs ou qu'on le paroisse, n'est-ce pas ici

qu'il faut dire avec saint Jacques : *celui Jac.*
qui pèche dans un point , se rend coupable^{10.}
sur tout le reste.



*Actions de grâces d'une Ame fidelle,
 & inviolablement attachée
 à l'Eglise.*

GRâces immortelles vous soient
 rendues , Seigneur , de m'avoir
 fait naître au milieu de votre Eglise ,
 de m'avoir mis au nombre des enfans
 de votre Eglise , de m'avoir nourri
 du pain , je veux dire , de la doctrine
 de votre Eglise : de cette Eglise for-
 mée du sang de votre Fils adorable ,
 son chef invisible , dont saint Pierre ,
 & après lui ses successeurs tiennent
 la place en qualité de chef visible ; de
 cette Eglise Catholique , Apostolique ,
 Romaine , la seule vraie Eglise ; de
 cette Eglise la colonne de la vérité ,
 & contre laquelle toutes les Puissances
 de l'Enfer n'ont jamais prévalu , ni
 ne prévaudront jamais.

Voilà , mon Dieu , le choix qu'il vous
 a plû faire de moi , parmi tant d'au-

tres que vous avez laissé dans les ténèbres de l'infidélité & de l'erreur ; & voilà ce que je dois regarder comme une marque de prédestination , dont je ne puis assez vous bénir , ni vous témoigner assez ma reconnoissance. Combien de peuples sont nés dans l'idolâtrie , & ont reçu depuis leur naissance une éducation toute payenne ? La nuit s'est répandue sur la terre ; elle a enveloppé dans ses ombres les plus vastes contrées : les peres ont méconnu le vrai Dieu , & les enfans instruits, ou plutôt séduits par leurs peres , ont prodigué , comme eux , leur encens à de fausses divinités. Vous l'avez permis , Seigneur , & vous le permettez encore par un de ces jugemens , où nos vues ne peuvent pénétrer , & où nous n'avons d'autre recherche à faire que d'adorer en silence la profondeur de vos conseils. Combien même , jusques au milieu du Christianisme , sont nés dans l'hérésie , l'ont sucée avec le lait , & y ont vécu , & ont eu le malheur d'y mourir ? Pourquoi n'ont-ils pas été éclairés de votre lumière comme moi ; ou pourquoi ne suis-je pas tombé comme eux dans un sens réprouvé ? C'est une dis-

tion que je dois estimer par-dessus tout, & dont je dois profiter : mais du reste c'est un secret de providence qui passe ma raison, & dont il ne m'appartient pas de découvrir le mystere.

Vous avez encore plus fait, Seigneur ; & me faisant naître dans le sein de votre Eglise, vous m'avez donné une religieuse & pieuse affection pour cette sainte mere, pour ses intérêts, pour son honneur, pour son affermissement, & son aggrandissement. Car si je me trouve aussi sensible que je le suis, & que je fais gloire de l'être, à tout ce qui la touche, à tout ce qui peut blesser ses droits, à tout ce qui peut affoiblir son autorité, c'est à vous que je me tiens redevable de ces sentimens. C'est vous, mon Dieu, qui me les avez inspirés, & c'est ce que je compte pour une de vos graces les plus particulieres.

Hélas ! entre les enfans mêmes que l'Eglise a élevés, qu'elle a tant de fois reçus à ses divins mystères, pour qui elle a employé tous ses trésors, nous n'en voyons que trop qui la traitent avec la derniere indifférence, & je pourrois ajouter avec le dernier mépris. Gens toujours déterminés à rail-

ler de ses pratiques, à censurer la conduite de ses ministres, & à se faire un divertissement & un jeu de ses troubles, de ses scandales, de ses afflictions & de ses pertes. Ah ! Seigneur, si votre Apôtre veut que nous pleurions avec ceux qui pleurent, & que nous nous réjouissions avec ceux qui ont sujet de se réjouir, fussent-ils d'ailleurs nos plus déclarés ennemis, à combien plus forte raison devons-nous prendre part, & nous intéresser aux divers états de notre mere, à ses avantages & à ses disgrâces ?

Pour moi, mon Dieu, quoique le plus indigne de ses enfans, j'ose le dire, & je ne perdrai rien de l'humilité, & de la basse estime de moi-même qui me convient, en me rendant devant vous & à votre gloire, ce témoignage : que tout ce qui part de votre Eglise, m'est & me sera toujours respectable, toujours vénérable, toujours précieux & sacré ; que tout ce qui s'attaque à elle me blesse dans la prunelle de l'œil, ou plutôt par l'endroit le plus vif de mon cœur ; & que dans toutes ses épreuves & toutes ses douleurs, elle ne sent rien que je ne ressente avec elle. Oui, Seigneur,

je le dis encore une fois, & dans cette confession que je fais en votre présence, & que je serois prêt de faire en présence du monde entier, je trouve une consolation que je ne puis exprimer, parce que j'y trouve un des gages les plus certains de mon salut.

Cependant, Seigneur, puisque j'ai commencé à raconter vos miséricordes envers moi, je n'ai garde d'omettre celle qui m'est encore la plus chere, & qui me découvre plus sensiblement les vues de votre aimable providence, sur ma destinée éternelle : c'est mon Dieu, cet esprit de docilité dont je me sens heureusement prévenu à l'égard de l'Eglise & de ses décisions. Vous nous l'avez prédit, Seigneur, que dans tous les tems il y auroit des contestations, des schismes, des partialités, & votre parole s'accomplit de nos jours, comme elle s'est accomplie dans les siècles qui nous ont précédés. Je vois bien des mouvemens & des agitations ; j'entends bien des discours & des raisonnemens. L'un me dit, *le Christ est ici*, l'autre, *il est là*. Mais dans ce tumulte, & parmi tant de question qui partagent les esprits,

je vais à l'oracle, je consulte l'Eglise, & je m'arrête à ce qu'elle m'enseigne. Dès qu'elle a parlé, je me soumetts & je me tais. Je n'écoute plus, ni celui-ci, ni celui-là; ou je ne les écoute, que pour rejeter l'un parce qu'il n'écoute pas l'Eglise, & pour me joindre à l'autre, parce qu'il fait profession comme moi de n'écouter que l'Eglise.

Par-là, mon Dieu, je me dégage de bien des embarras, & dans un moment je lève toutes les difficultés: car j'en ai tout d'un coup la résolution dans mon obéissance à l'Eglise. Par-là ma foi devient plus pure, plus ferme, plus assurée & plus tranquille. Au milieu de toutes les tempêtes, & de tous les orages, je me rejette dans la barque de Pierre; & toute battue qu'elle est des flots, j'y goûte la douceur du calme le plus profond. Je passe à travers les écueils, & je ne crains rien: pourquoi? c'est que je sçais que dans la barque de Pierre, il n'y a pour moi ni écueils ni naufrages à craindre.

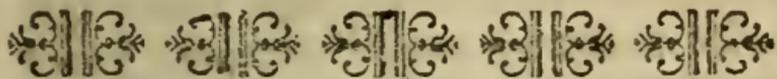
Ce n'est pas là sans doute, Seigneur, une de vos moindres faveurs. Que dis-je, & ne puis-je pas avancer que cet esprit docile & soumis est le

premier caractère de vos élus ? Quand j'aurois tous les autres signes qui les font connoître , si je n'avois pas ce caractère essentiel , toutes mes espérances seroient renversées. Mais , mon Dieu , si d'autres me manquent , ah ! du moins j'ai celui-ci , & vous ne permettez pas que jamais je vienne à le perdre. De cette sorte , quelque peu de bien que je fasse , je le ferai avec confiance : parce que je le ferai dans votre Eglise. Hors de-là que ferois-je sur quoi je puisse compter : car une vérité capitale & un principe incontestable dans la religion , c'est qu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise. Vous nous l'avez ainsi déclaré vous-même dans votre Evangile & dans les termes les plus exprès , lorsque vous nous avez donné pour maxime de regarder comme un publicain , & comme un payen , quiconque n'est pas uni à l'Eglise , & ne lui rend pas le devoir d'une obéissance filiale. Or puisque hors de l'Eglise il n'y a point de salut , il doit s'ensuivre que tout le bien qui ne se fait pas dans la Communion n'est qu'un bien apparent , que toutes les vertus qui se pratiquent , ne sont que des vertus vuides & sans mé-

rite par rapport à l'éternité ; qu'on n'est rien devant vous , & que rien ne profite pour s'avancer dans votre Royaume. Tellement que séparé de l'Eglise , en vain je ferois des miracles , en vain je transporterois les montagnes , je prédirois l'avenir , je répandrois tout ce que jè possède en aumônes , je livrerois mon corps à la mort. Avec tout cela je ne pourrois être qu'un Anathême, & je serois immanquablement rejeté parce que selon votre témoignage même , je n'entrerois pas par la porte & que je ne serois pas de vos brebis.

Je veux donc , Seigneur , comme le Prophete , je veux confesser votre saint nom : mais je le veux *confesser dans*
Pf. 84. votre Eglise. Je veux publier vos gran-
 18. deurs , & célébrer vos louanges ; mais je les veux *célébrer dans votre Eglise.* Je veux annoncer votre parole , & vos divines vérités ; mais je les veux *annoncer dans votre Eglise.* C'est la sainte montagne d'où votre loi devoit sortir. C'est le temple auguste où les peuples devoient s'assembler de toutes les parties du monde , pour vous offrir leur encens , & vous adresser leurs vœux. C'est le sanctuaire où vous voulez recevoir notre culte , & c'est la chaire

où vous nous enseignez vos voies par la bouche de vos Prédicateurs & de vos Prophetes. Toute autre assemblée, le dirai-je après un de vos Apôtres? toute autre assemblée n'est qu'une sinagogue de satan, & toute autre chaire qu'une chaire de pestilence. Heureux si par une vie conforme aux divins enseignemens, & aux régles de cette Eglise où nous avons eu l'avantage d'être élevés & adoptés parmi vos enfans, nous méritons d'être couronnés dans le séjour de votre gloire, & de participer au bonheur de vos Elus. Ainsi-
soit-il.



Esprit de Neutralité dans les contestations de l'Eglise.

Qu'ai-je affaire de telle & telle question qui causent tant de mouvemens dans l'Eglise? Qu'ai-je affaire de toutes ces contestations, & qu'est-il nécessaire que je me déclare la-dessus? Je n'examine point qui a raison, ni qui ne l'a pas. Je ne suis pour personne, ni contre personne. Tel est votre langage, & celui de bien d'au-

372 NEUTRALITÉ DANS LES
tres comme vous. Mais voyons un peu
quel principe vous fait demeurer dans
cette état de neutralité. Ou c'est igno-
rance, ou c'est erreur, ou c'est po-
litique, ou c'est insensibilité, ou c'est
lâcheté. Ou rien de tout cela n'est
bon.

Ignorance, parce que ce sont des
matieres au-dessus de vous, & que
vous n'êtes pas capable d'en juger.
Erreur, parce que vous voulez vous
persuader que les questions qu'on agite
& sur lesquelles il est intervenu un
jugement de l'Eglise, n'ont rien d'es-
sentiel, & que chacun sur cela peut
croire tout ce qu'il lui plaît, sans que
la foi en soit altérée. Politique, parce
que vous avez des intérêts particuliers
à ménager; parce que vous avez cer-
taines liaisons de dépendance, de so-
ciété, d'amitié, à quoi vous seriez
obligé de renoncer; parce que vous
recevez de certaine part certains se-
cours qui vous seroient refusés & dont
il faudroit vous passer; parce que cet
appui, cette protection vous manque-
roient, & que vous en avez besoin: car
voilà ce qui n'entre que trop souvent
dans la conduite qu'on tient, même
en matiere de Religion. Insensibilité,

parce que tout occupé des choses de la vie , & des affaires du monde , vous n'êtes guères en peine de ce qui regarde l'Eglise , & que tous les outrages qu'elle peut recevoir vous touchent peu. Enfin lâcheté parce que vous n'avez pas le courage de parler ouvertement , & que dominé par une crainte humaine qui vous lie la langue & qui vous ferme la bouche , vous ne vous sentez pas assez de force , ni assez de résolution , pour résister au mensonge , & à ceux qui le soutiennent. Mais encore une fois tout cela est criminel , ou vous êtes criminel en tout cela , & votre conscience devant Dieu en doit être chargée. Si vous m'en demandez les raisons , il est aisé de vous les donner ; & il est à propos que vous les pesiez mûrement , & que vous les compreniez , afin de vous détromper sur un point d'une toute autre importance que vous ne l'avez conçu jusques à présent. Reprenons tous les principes , ou plutôt tous les prétextes que je viens de marquer. J'ose dire qu'il n'y en a pas un , dont vous ne reconnoissez d'abord l'illusion & le désordre , si vous y faites l'attention convenable.

I. Est-ce ignorance ! Il est vrai : n'étant pas assez éclairé pour approfondir les sujets qui de part & d'autre sont controversés , & ne pouvant connoître par vous-même , entre les divers sentimens, qui est le mieux fondé & le plus conforme à la saine doctrine , vous seriez excusable de ne vous attacher à aucun , & de demeurer dans l'incertitude , si c'étoit par vos propres lumieres que vous dussiez vous déterminer. Mais vous avez une autre règle qui vous doit suffire & qui vous ôte toute excuse, parce qu'elle supplée parfaitement à l'ignorance où vous pouvez être. Règle générale ; règle commune aux esprits les plus grossiers , comme aux plus pénétrants , & aux plus subtils ; règle visible & qui tombe sous les sens ; règle qui ne vous peut tromper , & dont vous êtes obligé de connoître la supériorité, l'autorité , l'infailibilité sur tout ce qui a rapport à votre croyance. Cette règle , c'est la décision de l'Eglise. Dès-là que l'Eglise a parlé ; dès-là que le souverain Pontife & les premiers Pasteurs qui la conduisent , se sont fait entendre , il ne vous en faut pas davantage pour vous fixer , & si vous restez volontairement & opiniâtement dans vo-

tre doute , vous êtes dès-lors coupable, parce que vous ne vous soumettez pas à l'Eglise.

Prenez donc bien garde à ce qu'on vous demande , & à ce qui est pour vous d'une obligation indispensable. On ne vous demande pas que vous examiniez en Théologien les questions sur lesquelles on dispute. On ne vous demande pas que vous en fassiez une étude expresse , ni que vous en ayez une claire connoissance. Cette étude , cette connoissance ne vous sont point nécessaires : mais c'est assez que vous sçachiez que l'Eglise a défini telle chose , & que vous devez adhérer d'esprit , de cœur , de vive voix à tout ce qu'elle a défini. Votre science sur les matieres présentes , & dans la situation où vous êtes , ne doit point aller plus loin. Croyez , agissez selon cette créance , & vous croirez , vous agirez en catholique.

Ainsi il est inutile de dire : je ne sçais rien , & je ne suis pas d'un état & d'une profession à faire là-dessus de longues & de sérieuses recherches ; j'ai d'autres affaires. On veut que je condamne cet ouvrage , & je ne l'ai jamais lu. On

376 NEUTRALITÉ DANS LES
veut que je rejette cette doctrine, & je
ne l'entends pas. C'est aux sçavans &
aux docteurs à produire leurs pensées,
& à s'expliquer : mais cela me passe, &
m'appartient-il de m'ingérer en ce qui
n'est point de mon ressort ? Non, encore
une fois, il ne vous appartient pas de
vous engager en de curieux examens,
ni d'entreprendre de démêler la vérité
au travers des nuages, dont on l'enve-
loppe & dont on tâche de l'obscurcir ;
il ne vous appartient pas de vous ériger
en Juge de la doctrine. Mais il vous ap-
partient d'écouter l'Eglise, qui en a
jugé, & de souscrire de bonne foi à
ce qu'elle a jugé. Mais il vous appar-
tient de condamner ce que l'Eglise
condamne, & de rejeter ce que l'E-
glise rejette, sans en vouloir d'autre
raison, sinon que l'Eglise l'a condam-
né & qu'elle l'a rejeté. Mais il vous
appartient d'embrasser ouvertement &
hautement ce que l'Eglise vous pro-
pose à croire & de vous y attacher.
Voilà, dis-je, ce qui vous appartient ;
& pour vous en défendre, il n'y a
point d'ignorance à alléguer. Car il
n'est pas besoin d'une grande péné-
tration pour sçavoir quels sont les sen-
timens

timens de l'Eglise, puisqu'elle les publie par-tout, & qu'elle les annonce dans tout le monde chrétien. Or du moment que vous les sçavez, & que vous ne pouvez les ignorer; du moment que vous sçavez encore d'ailleurs que l'Eglise de Jesus-Christ ne peut s'égarer, & ne veut point vous égarer, vous avez toute l'habileté & toute l'érudition qu'il faut pour vous résoudre, & pour bien prendre votre parti, qui est celui d'une ferme adhésion, d'une humble & parfaite obéissance. Hé! où en serions-nous, s'il en falloit davantage? Il faudroit donc que chacun, sans nulle différence ni de caractère ni de condition, allât s'instruire dans les écoles de Théologie, que chacun s'appliquât à la lecture des saints Peres, que chacun quittât son emploi pour vaquer à l'étude de l'Ecriture & des saints Canons? Ce seroit multiplier étrangement les Docteurs; & à force de doctrine renverser toute l'économie, & toute la conduite du monde.

II. Est-ce erreur? c'est-à-dire, est-ce que vous êtes dans l'opinion que telles & telles propositions que les uns attaquent avec tant de zèle, & que les autres défendent avec tant de chaleur;

378 NEUTRALITÉ DANS LES
ne font d'aucune conséquence à l'é-
gard de la foi, & que de quelque ma-
nière que vous en pensiez, votre Re-
ligion n'en fera pas moins pure, ni
votre croyance moins orthodoxe? Je
conviens que comme le Sage a dit
des choses du monde, qu'il a plu à
Dieu de les abandonner aux décou-
vertes, & aux subtilités des Philoso-
phes, on peut dire aussi de certaines
matières, que l'Eglise les abandonne à
nos vues particulières, & à nos rai-
sonnemens. Les esprits sont partagés
en ce qui n'est point défini: l'un en-
seigne d'une façon, & l'autre d'une
autre. L'un s'appuie sur un principe
qu'il croit véritable; & l'autre se fonde
sur un principe tout contraire, & suit
un système tout opposé qui lui paroît
plus juste & plus raisonnable. On rap-
porte de part & d'autre ses preuves,
on propose ses difficultés, on fait va-
loir ses pensées autant qu'on le peut,
& l'on s'y arrête: mais la foi en tout
cela ne court aucun risque, parce que
ce sont des questions problématiques,
sur lesquelles l'Eglise a gardé jusques
à présent le silence, & n'a rien pro-
noncé.

Que sur tous ces articles vous suspen-

diez votre jugement sans incliner d'un côté plutôt que de l'autre, j'y consens, & l'Église vous le permet. Je sçais de plus, qu'on s'efforce de vous persuader qu'il en est de même des points dont il s'agit présentement. Car c'est-là que tendent ces discours que vous entendez par tout : Qu'on veut tyranniser les esprits, & leur ôter une liberté qui leur est acquise de plein droit. Qu'on veut bannir des Ecoles Catholiques les plus grands maîtres, qui sont sans contredit Saint Augustin & Saint Thomas. Qu'on veut proscrire des opinions répandues de toutes parts, reçues dans les Corps les plus célèbres & dans les plus sçavantes Compagnies, établies par l'Écriture, autorisées par la tradition, & par la plus vénérable Antiquité. Que ce sont au reste de ces sentimens qu'on peut embrasser ou contredire, sans cesser d'être uni à l'Église; & qu'en un mot, soit qu'on les admette, ou qu'on les combatte, le sacré dépôt de la doctrine de Jesus-Christ est toujours à couvert. Voilà ce qu'on vous rebat continuellement, & ce qu'on tâche de vous imprimer dans l'esprit; & voilà en même temps ce qui vous rassure. Mais n'est-ce point une fau-

380 NEUTRALITÉ DANS LES
se assurance que celle où vous êtes ?
Ne vous trompez-vous point ? Ne vous
trompe-t-on point ? Un doute de cette
nature & sur un sujet de cette impor-
tance , mérite bien que vous preniez
soin de l'éclaircir. Or où en chercherez-
vous l'éclaircissement ; & où le trouve-
rez-vous ? Vous l'avez dans vos mains
& sous vos yeux. Car je vous renvoie
toujours au même oracle , qui est l'E-
glise. Voyez quel jugement est émané
de son tribunal ? Lisez & convainquez-
vous. Quoi ? Ce que l'Eglise , ce que
son Chef visible , ce que ses Pasteurs
qualifient de scandaleux , de faux ,
d'hérétique , vous le regarderez com-
me indifférent par rapport à la Foi ?
Ces Anathêmes partis du Siège Aposto-
lique & secondés de tant d'autres qui
les ont accompagnés ou suivis dans
les Eglises particulières , tout cela ne
vous étonne point ? Vous pouvez ten-
nir contre tout cela ? Vous pouvez vous
figurer que tout cela ne tombe que sur
de pures opinions , que sur des opi-
nions permises & arbitraires ? Vous me
répondez qu'on vous le dit de la for-
te : mais qui sont ceux qui vous le
disent ? Quels qu'ils puissent être , de-
vez-vous compter sur leur témoignage ,

CONTESTATIONS DE L'ÉGLISE. 381
lorsque vous le voyez démenti par l'Église universelle ?

III. Est-ce politique ? Car la politique se mêle dans les affaires de Religion comme dans toutes les autres. On veut garder des mesures ; & quoiqu'on pense ce qu'on doit penser , on prétend avoir de bonnes raisons pour ne pas parler de même. Il ne reste donc que l'une de ces deux choses à faire ; ou de parler autrement qu'on ne pense , & ce seroit une mauvaise foi dont on n'est pas capable , & dont on ne pourroit porter le reproche au fond de sa conscience ; ou de ne point parler du tout , & de ne rien dire , & c'est à ce milieu qu'on s'en tient comme au tempérament le plus juste & le plus sage. Jè ne suis , dit-on , ni ne veux être de rien : j'ai mes vues , j'ai mes prétentions , & pour y réussir , il faut être ami de tout le monde. Ces gens-là peuvent m'être utiles dans les rencontres , ou ils me le font même actuellement. D'ailleurs ce sont la plûpart des personnes de connoissance , & j'ai toujours été en commerce avec eux. La prudence m'engage à les ménager. La prudence ? Mais quelle prudence ? La

prudence de la chair. Or selon Saint
 Rom. 8. Paul, *cette prudence de la chair est ennemie*
 7. *de Dieu ; & puisqu'elle est ennemie de*
 Dieu , il s'en suit que c'est une prudence
 criminelle devant Dieu , & réprouvée
 de Dieu.

Comment ne le seroit-elle pas ? Y a-t'il
 raison de fortune , de parenté , de so-
 ciété ; y a-t'il considération & intérêt
 humain , qui doit vous lier la langue ,
 & vous empêcher de vous déclarer ,
 de vous élever pour la cause de l'Egli-
 se , & pour celle du Seigneur ? On vous
 parle tant en d'autres conjonctures des
 engagements de votre Baptême , & ils
 sont grands en effet. A Dieu ne plaise
 que j'en diminue l'obligation. Mais
 plus ils sont grands , plus ils sont au-
 thentiques & solennels , & plus vous
 êtes coupable de les soutenir si mal.
 Est-ce là ce que vous avez promis à
 Dieu & à son Eglise sur les sacrés fonts
 où vous futes régénéré en Jesus-Christ ?
 Avez-vous renoncé au monde , pour
 vous conduire par des vues si mondai-
 nes ? Du moins si c'étoit en ce qui re-
 garde le monde : mais en matiere de
 foi quelle part la sagesse du monde
 2. Cor. doit-elle avoir ? *Qu'y a-t'il de commun en-*
 6. 14. *tre la justice & l'iniquité , entre la lumiere &*

les ténèbres, & qu'a le fidele à partager avec l'infidele !

Soyez sage & circonspect : je le veux, & je suis le premier à vous y exhorter : mais soyez - le avec cette sobriété que demande l'Apôtre ; soyez - le jusqu'à certain point, & non au-delà. Ayez des égards, j'y consens ; mais n'en ayez que jusqu'à l'Autel. Car à l'Autel, c'est-à-dire, quand la Religion est en compromis, & qu'il y va de l'honneur & de l'autorité de l'Eglise, vous devez oublier tout le reste, & ne vous souvenir que des paroles du Fils de Dieu : *Quiconque aura quitté pour mon nom* *Math.*
sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou *19. 29.*
son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses
enfants, ou ses héritages, je le mettrai au
nombre de mes disciples, & il possedera
la vie éternelle. Voilà une promesse bien
avantageuse ; mais écoutez en même
temps une menace bien terrible, &
digne de toute votre réflexion : celui *Math.*
qui sauve sa vie, la perdra ; & celui qui la *12. 39.*
perdra pour moi, la sauvera. Dans le sens
 de l'Evangile, qu'est-ce que cela signifie ? Ce que vous ne pouvez trop méditer : sçavoir, qu'en toutes choses, mais sur-tout dans les choses de Dieu, on ne doit pas tant avoir de ména-

384 NEUTRALITÉ DANS LES
gemens pour le monde , & qu'en vou-
lant se sauver pour le temps présent ,
on se perd pour l'éternité.

IV. Est-ce insensibilité ? Est-ce que
vous vous souciez peu de tout ce qui
concerne l'Eglise & la Religion ? Mais
à quoi serez-vous donc sensible , si vous
ne l'êtes pas à ce qui touche la foi que
vous devez professer , où vous devez
vivre , & où vous devez mourir ? Est-
il rien qui vous soit plus important que
de la conserver pure, cette foi, laquelle
doit être le fondement de votre sancti-
fication & de votre salut.

Vous me direz : je ne l'attaque pas.
Non : vous ne l'attaquez pas directe-
ment ; mais vous souffrez qu'on l'atta-
que impunément ; mais on l'attaque ,
& vous ne vous y opposez pas ; mais
vous ne la soutenez pas , mais vous ne
la défendez pas. Or quiconque n'est
pas pour elle , est contre elle , de même
Math. que quiconque n'est pas pour Jesus-Christ ,
12. 30. est contre Jesus-Christ. Vous me direz : il
n'est question que de quelques points ,
& faut-il tant se remuer pour cela &
se troubler ? je le sçais ; ce n'est que
de quelques points : mais ce sont des
points essentiels , ce sont des points
de

CONTESTATIONS DE L'ÉGLISE. 385
de foi. Or à l'égard de la foi, tout est
d'une extrême conséquence, & il n'y
a rien à négliger. Vous me direz, ce
n'est pas là mon affaire : mais de qui
fera-ce donc l'affaire ? Est-ce l'affaire
des hérétiques ? Est-ce l'affaire des in-
fideles ? Ou n'est-ce pas l'affaire de
tous les enfans de l'Eglise, de s'inté-
resser pour leur mere, & de résister en
face à ses ennemis ? Je dis l'affaire de
tous les enfans de l'Eglise : car c'est
une affaire commune, & chacun y est
pour soi, quoique différemment & par
proportion. Ah ! de tous ceux qui
tiennent pour le parti contraire, j'ose
avancer qu'il n'y en a pas un, ou pres-
que pas un, qui ne se fasse une affaire
de l'appuyer de toutes ses forces. On
a du zèle pour le mensonge : on en
manque pour la vérité. Vous me di-
rez : quand je me déclarerai, la cause
de l'Eglise n'en sera pas meilleure. Et
que suis-je en effet ? De quel poids
peut être le suffrage d'un homme com-
me moi, d'un homme sans lettre &
sans étude ? On vous l'accorde : l'E-
glise peut fort bien se passer de votre
suffrage ; & si l'on vous presse de vous
déclarer, ce n'est point précisément
afin que la cause de l'Eglise en devienne

386 NEUTRALITÉ DANS LES
meilleure , mais c'est afin que vous-
même , en vous déclarant , vous en
soyez meilleur. C'est , dis-je , afin que
vous vous acquittiez de votre devoir
envers l'Eglise ; afin que vous rendiez
à l'Eglise l'hommage d'une soumission
publique qu'elle exige de vous , & que
vous ne pouvez lui refuser sans violer
ses droits , & sans être coupable. De-
sorte que je puis appliquer ici ce que
disoit Saint Augustin dans l'affaire du
Pélagianisme , & à l'occasion de quel-
ques-uns qui gardoient le silence , &
ne vouloient point donner à connoître
ce qu'ils pensoient : *Faisons-leur* , écri-
voit ce saint Docteur à Sixte , seule-
ment Prêtre alors , & depuis Pontife ,
*faisons-leur une salutaire violence pour les
attirer à nous , non point dans la crainte qu'ils
ne nous nuisent , mais dans la crainte qu'ils
ne se perdent.*

V. Est-ce lâcheté ? Elle seroit hon-
teuse dans le service d'un Prince de la
terre ; & pour en éviter la honte , il n'y
a point de péril où l'on ne s'exposât :
on n'y épargneroit pas sa vie. Mais
présentement qu'est-ce que je vous
demande au nom de l'Eglise ? Une pa-
role , un simple témoignage de votre
déférence à ses sentimens , & vous n'a-

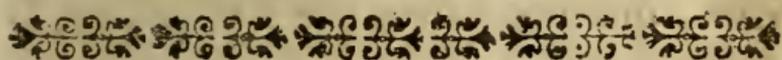
vez pas assez de résolution pour la prononcer, cette parole, ni pour le donner ce témoignage ! Où donc est l'esprit du martyr, dont tout Catholique doit être animé ? Mais encore que craignez-vous, & qui craignez-vous ? Faut-il si peu de chose pour vous étonner ?

Malheureuse neutralité, qui forme tant de fausses consciences ! car sous le frivole & vain prétexte qu'on demeure à l'écart, & qu'on ne prend part à rien, on croit sa conscience en sûreté : comme si la foi ne vouloit de nous point d'autre confession, que le silence. Neutralité scandaleuse : c'est un outrage que vous faites à l'Église de n'oser pas vous ranger de son côté, ni professer ouvertement ce qu'elle vous enseigne. D'ailleurs, à combien de gens persuadez-vous par votre conduite, que vous ne recevez pas le jugement que l'Église a porté, & que dans le cœur vous le rejetez, quoiqu'au dehors vous gardiez des mesures & que vous affectiez de paroître neutre ? A combien d'autres donnez-vous au moins lieu de penser qu'ils n'ont pas plus à se mettre en peine que vous, & que le mieux est de laisser toutes ces affaires comme indécises ? Ils se déclara-

388 NEUTRALITÉ DANS LES
reroient, si vous vous étiez une bonne
fois déclaré vous-même. Neutralité
que l'Eglise aussi dans tous les tems a
condamnée, & traitée de prévarication.

Enfin neutralité favorable à toutes
les hérésies, & qui sert à les établir & à
les répandre. Car de même que dans
une guerre civile les factieux sont con-
tens, pourvu qu'on ne s'oppose point
à leurs entreprises; ainsi les Héréti-
ques ne souhaitent rien davantage, si-
non qu'on ne les contredise point &
qu'on ne forme aucun obstacle à leurs
progrès. Ils savent bien du reste s'ai-
der & se fortifier. Ce sont les premiers
à demander la neutralité; mais à condi-
tion qu'ils ne l'observeront pas & qu'ils
n'omettront rien pour agir sourdement
& plus efficacement. Ce sont les pre-
miers à demander la paix: mais bien
entendu qu'ils profiteront de cette paix
pour continuer la guerre avec d'autant
plus de succès, qu'elle se fera avec
moins d'éclat. Une infinité de person-
nes, même de ceux qui ne sont point
mal intentionnés, se laissent surpren-
dre à ce piège. Que ne vit-on en paix,
disent-ils, & pourquoi tout ce bruit?
J'aime mieux autant, quand le loup est
dans la Bergerie, & que le Berger crie

de toutes ses forces pour appeller au secours, qu'on lui demandât pourquoi il se donne tant de mouvemens & fait tant de bruit. Sans ces mouvemens, sans ce bruit, que deviendrait le troupeau? La paix est à désirer: qui en doute; mais il faut que ce soit une bonne paix.



*Pensées diverses sur l'Eglise & sur la
soumission qui lui est dûe.*

IL y en a qui des intérêts de l'Eglise font leurs propres intérêts, & il y en a qui de leurs intérêts propres font les intérêts de l'Eglise. Grande différence des uns & des autres. La disposition des premiers est bonne & toute sainte, & celle des seconds est mauvaise & toute profane. Que veux-je dire? Le voici. Les uns font des intérêts de l'Eglise leurs propres intérêts: comment, & par où? par leur zèle pour l'Eglise, par leur attachement inviolable à l'Eglise, par la sensibilité de leur cœur sur tout ce qui a rapport à l'Eglise: soit sur ses avantages, pour y prendre part & s'en réjouir; soit sur ses disgraces, pour s'en affliger & y compatir. Desorte

que sans égard à aucun intérêt personnel, ils envisagent d'abord en toutes choses les intérêts de l'Eglise, & y adressent toutes leurs intentions & tous leurs désirs. Mais les autres se conduisent par un principe & un sentiment tout opposé. Ils font de leurs intérêts propres les intérêts de l'Eglise : c'est-à-dire, que pour autoriser l'ardeur qu'ils témoignent à rechercher les dignités Ecclésiastiques, ils se regardent volontiers comme des sujets utiles à l'Eglise, comme des gens capables de rendre à l'Eglise des services importans & d'y faire beaucoup de bien. Beaucoup de bien ! Hé que ne sont-ils de meilleure foi, & que ne connoissent-ils mieux le fond de leur ame ! Leur vue directe & primitive n'est pas tant le bien qu'ils feront dans l'Eglise, que le bien & les revenus dont ils y jouiront.

¶ On ne peut trop respecter la primitive Eglise ; mais la haute idée qu'on en a, ne doit pas servir à nous faire mépriser l'Eglise des derniers siècles. Dans la primitive Eglise, parmi beaucoup de sainteté, il ne laissoit pas de se glisser des relâchemens ; & dans l'Eglise des derniers siècles, parmi les relâchemens qui s'y sont glissés, il ne

laisse pas d'y avoir encore beaucoup de sainteté.

¶ Oserai-je faire une comparaison ? Elle est odieuse , mais elle n'en est pas moins juste. N'avoir pour l'Eglise & pour ses jugemens qu'une soumission de respect ; ne lui rendre qu'un honneur apparent & extérieur ; ne déférer à ses oracles que par le silence , lorsqu'en secret on s'éleve contre elle , lorsqu'on lui résiste dans le cœur , & même par les effets : n'est-ce pas traiter cette Epouse de Jesus-Christ , comme Jesus - Christ lui - même , son divin Epoux , fut traité des soldats auxquels on l'abandonna dans sa passion ? Ils le couronnerent , ils lui mirent un sceptre dans la main , ils venoient tour-à-tour se prosterner à ses pieds & l'adorer : Voilà de grands témoignages de respect ; mais en même tems ils le frap-
poient au visage , & lui donnoient des soufflets.

¶ Cette grande lumière du monde Chrétien , ce Docteur par excellence & ce défenseur de la grace , cet homme d'un génie si élevé & d'une si haute réputation dans tous les siècles qui l'ont suivi , saint Augustin , en traitant des matières de religion , ne vouloit

pas qu'on le crût sur son autorité particulière, ni sur sa parole, mais il renvoyoit au témoignage de l'Eglise. Aujourd'hui des troupes de femmes, faisant profession de piété, & conduites par un Directeur, qui certainement n'est rien moins que saint Augustin, se laissent tellement prévenir en sa faveur, que dès qu'il a parlé, elles ne veulent déférer à nul autre Tribunal, quel qu'il soit. Ce seul homme, souvent d'un sçavoir très-superficiel, voilà leur Evêque, leur Pape, leur Eglise.

On me dira qu'elles agissent de bonne foi, & que leur simplicité les excuse. Quoiqu'il y ait en cela de la simplicité, j'en conviens : mais il faut aussi convenir qu'il y a encore plus d'opiniâtreté. Or je doute fort qu'une simplicité accompagnée d'un tel aheurtement & de tant d'opiniâtreté, doive être traitée de bonne foi, ou qu'une telle bonne foi puisse être devant Dieu un titre de justification.

¶ Je m'en tiens à ce que m'enseigne mon Directeur : c'est le Pasteur de mon ame ; voilà ma règle. Mais selon cette règle, croyez-vous être en droit de rejeter toutes les décisions de l'Eglise, auxquelles ce Directeur n'est pas

fournis ? Conduite pitoyable, & hors de toute raison. Car quand vous vous élevez contre l'Eglise pour vous attacher à ce Directeur, cela montre que vous ne vous y attachez que par entêtement, & non par le vrai principe, qui est un principe de religion, puisque la même religion qui vous ordonne encore beaucoup plus expressément d'écouter ce Pasteur particulier, vous ordonne encore beaucoup plus expressément d'écouter le commun Pasteur des fideles & le Corps des Evêques qui lui sont unis de communion.

¶ Dieu par le Prophete Isaïe se plaint qu'il a formé son Peuple, qu'il a pris soin *de les nourrir comme ses enfans, de les élever & qu'ils l'ont méprisé.* Les Prédicateurs appliquent quelquefois ces paroles à l'Eglise, & lui font dire dans un sens moral & spirituel, qu'elle nous a formés en Jesus-Christ; que dès notre naissance & par la grace de notre Bapême, elle nous a reçus entre ses bras & dans son sein; qu'elle nous y a fait croître, & qu'elle n'a point cessé pour cela de nous fournir une nourriture toute céleste, qui sont ses divines instructions & ses Sacremens: mais que nous ne lui témoignons que du mépris,

que nous la deshonorons, que nous la scandalisons par notre conduite & par une perpétuelle transgression de ses commandemens. Cette application est juste, & cette plainte solide & bien fondée. Mais laissons ce sens spirituel & moral, & prenons la chose dans le sens des termes le plus littéral, dans le sens le plus propre; l'application n'en fera pas moins raisonnable. Et en effet, combien de gens ne sont distingués que par le rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, ne sont riches que des biens de l'Eglise, ne vivent que du patrimoine de l'Eglise, & sont toutefois les plus rebelles à l'Eglise & les plus déclarés contre elle? C'est bien à leur sujet, & bien à la lettre, que l'Eglise peut dire; des uns, *je les ai nourris*, & la subsistance qui peut-être leur eût manqué dans le monde, ils l'ont trouvée à l'Autel; des autres, *je les ai élevés*, aggrandis, & sans l'éclat qui leur vient de moi, peut-être ne feroient-ils jamais sortis de l'obscurité & des ténèbres. Cependant, leur reconnoissance à quoï seroit-elle? à une obstination invincible contre mes plus sages & mes plus saintes Ordonnances.

¶ On voit des femmes d'un zèle merveilleux pour la réformation de

*Enutri-
vi.*

*Exal-
tavi.*

*Spre-
verunt
me.*

l'Église : c'est-là leur attrait, c'est leur dévotion. Elles entrent dans toutes les intrigues & tous les mystères : car certain zèle n'agit que par mystères & que par intrigues. Elles s'entremettent dans toutes les affaires. Mais cependant si l'on vient à examiner ce qui se passe dans leur maison, on trouve que tout y est en désordre. Un mari, des enfans, des domestiques en souffrent ; mais c'est de quoi elles sont peu inquiètes. Pour leur citer l'Écriture qu'elles ont si souvent dans les mains, & où elles se piquent tant d'être versées & intelligentes, on peut bien leur dire avec saint Paul : *Celui qui ne prend pas soin de sa propre maison, comment veut-il prendre soin de l'Église de Dieu.* 1. Tim. 3. 5.

¶ Zèle pour l'Église, zèle qu'on ne peut louer assez, ni assez recommander. Mais du reste, c'est une vertu ; & toute vertu consiste dans un milieu & dans un juste tempérament, qui évite toutes les extrémités. Vous prenez les intérêts de l'Église, & en cela vous faites votre devoir, & le devoir de tout Chrétien, de tout Catholique. Mais ne les prenez-vous point quelquefois plus que l'Église ne les prend elle-même ? Pourquoi ces abattemens ; ces

désolations où vous tombez ? Pourquoi ces inquiétudes, ces allarmes continuelles ? Pourquoi ces aigreurs, ces amertumes de cœur ? N'omettez rien de tout ce qui dépend de votre vigilance de votre attention ; parlez, agissez : mais au regard du succès, laissez à Dieu le soin de son Eglise ; c'est son affaire plus que la vôtre. Le mal vient de ce qu'il se glisse dans la plûpart de ces disputes, beaucoup de naturel, beaucoup d'humain. Si l'on n'y prend garde, une guerre de religion devient une guerre de passion.

§ Ce n'est pas toujours par la profession que nous faisons d'être attachés à l'Eglise, qu'on peut bien discerner si nous sommes vraiment Catholiques, ou si nous ne le sommes pas. Il n'y a point de langage plus ordinaire aux Hérétiques & aux Novateurs, que de témoigner dans leurs discours & dans leurs écrits un grand attachement à l'Eglise, que de prêcher la soumission à l'Eglise, que d'exhorter les fideles à prier pour l'Eglise. Mais quelle est cette Eglise pour laquelle ils semblent si zélés ? une Eglise à leur mode, & qu'ils se sont faite ; une Eglise ou plutôt une secte séparée de la vtaie Eglise. Voilà

ce qu'ils entendent sous ce titre pompeux d'Eglise, & voilà ce qui éblouit les simples & ce qui les trompe. *La voix est de Jacob, mais les mains sont d'Esau,* Gen. 27. 22.

C'est donc à la règle & au caractère distinctif que nous a marqué saint Ambroise, qu'il faut s'en tenir. Ce Pere parle de Satyre, son frere, & voici ce qu'il en dit. Après un naufrage d'où il étoit échappé, il voulut en action de graces participer au Sacrement de l'Autel, & dans cette pensée il s'adresse à l'Evêque du lieu. Mais comme c'étoit un tems de division & de schisme, il s'informa d'abord si cet Evêque étoit Catholique : *C'est-à-dire, ajoûte S. Ambroise, expliquant ce terme de Catholique, s'il étoit uni de communion & de créance avec l'Eglise Romaine.* Amb. Car sans cela Satyre ne reconnoissoit point de vraie Catholicté, & n'en devoit point reconnoître.

¶ Tout est subordonné dans l'Eglise : mais ce grand principe, ce principe si raisonnable & si essentiel pour la conduite & le bon ordre de toute société, nous l'entendons diversement selon les divers rapports sous lesquels nous le considérons. A l'égard de ceux qui dépendent de nous, nous sommes les plus rigides & les plus implacables dé-

enseigneurs de la subordination. Mais s'il s'agit d'une puissance supérieure de qui nous dépendons nous-mêmes ; c'est sous ce rapport que la subordination n'excite plus tant notre zèle : il se ralentit beaucoup, & même il s'éteint absolument. Ainsi entendez parler un supérieur Ecclésiastique de ceux qui sont soumis à sa juridiction ; ce sont des plaintes perpétuelles du peu de docilité qu'il trouve dans les esprits ; ce sont de profonds gémissemens sur le renversement de la discipline, parce que chacun veut suivre ses idées, & vivre à sa mode ; ce sont les discours les plus pathétiques & les plus belles maximes sur la nécessité de la dépendance, pour établir la règle & pour la maintenir. Tout ce qu'il dit est sage, solide, incontestable : mais il seroit question de voir si ce qu'il dit, il le pratique lui-même à l'égard d'une souveraine & légitime Puissance dont il relève & à qui il doit se soumettre. Voilà néanmoins ce qui seroit bien plus efficace & plus persuasif, que tant de gémissemens & tant de plaintes, que tant de belles maximes & tant de discours. Peut-être croiroit-on, en se soumettant, affoiblir l'autorité dont

On est revêtu, & c'est au contraire ce qui l'affermiroit. Voulons-nous qu'on nous rende volontiers l'obéissance qui nous est dûe, donnons nous-mêmes l'exemple, & rendons de bonne grace l'obéissance que nous devons.

¶ Dans les troubles de l'État le bon parti est toujours celui du Roi & de son Conseil; & dans les troubles de l'Église, en matière de créance & de doctrine, le bon parti est toujours celui du Vicaire de Jesus-Christ, du Siège Apostolique & du Corps des Evêques.

¶ Un époux infidèle qui quitte son épouse pour en prendre une ou plus noble ou plus riche, voilà l'idée que je conçois d'un Bénéficiaire, qui par un intérêt temporel & tout humain, quitte son Église pour passer à une autre. Mais, dit-il, je ne fais rien contre les règles, dès que la Puissance Ecclésiastique & supérieure me donne sur cela les pouvoirs nécessaires. Pour lui répondre, je me servirai encore de la même figure: il en fera telle application qu'il lui plaira. Des Pharisiens vinrent demander au Fils de Dieu s'il étoit permis à un homme de renvoyer la femme qu'il avoit épousée. Qu'est-ce

que Moïse a ordonné là-dessus, leur répondit le Sauveur du monde? Moïse, dirent-ils, a permis de faire un acte de divoce, & de se séparer ainsi de sa femme. Il est vrai, reprit Jesus-Christ,

Math. Moïse vous l'a accordé; mais il ne l'a
 19. 8. accordé qu'à *la dureté de votre cœur.*

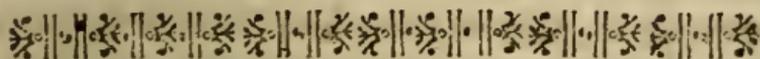
D'autres n'ont garde d'abandonner un Bénéfice qu'ils possèdent, & ne pensent point à le quitter. Il est dans leurs mains; mais leurs mains n'en sont pas remplies. Que faut-il donc? accumuler Bénéfices sur Bénéfices. Ils disent aisément, & le disent même bien haut: ce n'est pas assez; mais on ne les entend jamais dire; c'est trop. Le Prophete parlant à ces riches qui entassent acquêts sur acquêts, & joignent mai-

Isaïe 5. fons à maisons, s'écrioit: *N'y aura-t-il*
 8. *que vous sur la terre pour l'habiter?* Il me semble que je pourrois m'écrier de même: *N'y aura-t-il que vous dans l'Eglise pour la servir?* Mais, que dis-je, pour servir l'Eglise? Elle seroit souvent bien mal servie, si elle ne l'étoit que par ceux qui veulent avoir plus de raisons & plus d'obligations de la servir.



DE

L'ETAT RELIGIEUX.



*Véritable bonheur de l'Etat
Religieux.*



UAND on parle du bonheur de l'Etat Religieux, il me semble qu'on en donne quelquefois des idées bien humaines; & j'avoue que je n'entends pas volontiers des Prédicateurs nous représenter la vie religieuse comme une vie douce, exempte de toutes peines & dégagée de tout soin. On diroit à les en croire, que le Religieux n'a rien à souffrir, rien à supporter; que rien ne lui manque, & que tout lui rit; que tout succède selon ses desirs. Pour une maison qu'il a quittée, cent autres & au-delà lui sont ouvertes; pour un pere & une mere dont

il s'est séparé, autant d'autres qu'il y a de supérieurs chargés de sa conduite. Tout cela est beau : mais le mal est que tout cela n'est gueres Evangélique ; & pourquoi faudroit-il renoncer au monde, si c'étoit là le centuple que Jesus-Christ nous eût promis & qu'on eût à attendre dans la Religion ? Outre qu'on trouveroit beaucoup à décompter des espérances qu'on auroit conçues en embrassant l'état Religieux, il seroit sans doute fort étrange qu'on cherchât hors du monde ce qu'on a prétendu fuir en sortant du monde, c'est-à-dire, des avantages purement temporels & des douceurs toutes naturelles.

Le grand avantage de la profession Religieuse, c'est l'abnégation Chrétienne, c'est la mortification des sens, c'est la croix ; & voilà sous quel aspect on la doit envisager. Tout ce qui s'éloigne de cette vue, s'éloigne de la vérité, & par conséquent n'est qu'illusion. Je veux donc qu'on ne dissimule rien à une jeune personne, qui forme le dessein de se retirer dans la maison de Dieu, & qui s'y sent appelée. Je veux qu'on ne lui déguise rien par de brillantes, mais de fausses peintures ; qu'on lui laisse voir toutes

les suites du choix qu'elle fait ; qu'on lui propose les objets tels qu'ils sont, & qu'on lui montre les épines dont est semée la voie où elle entre. Car qu'est-ce en effet que la vie Religieuse, sinon l'Évangile réduit en pratique & dans la pratique la plus parfaite ? Et qu'est-ce que l'Évangile, sinon une loi de renoncement à soi-même, de guerre perpétuelle contre soi-même ?

Mais on me dira que ces pensées peuvent décourager une ame & la rebuter ; & moi je répons, que c'est de-là même au contraire qu'elle peut & qu'elle doit tirer les motifs les plus propres à la résoudre & à l'affermir dans sa résolution : comment ? parce que c'est de-là qu'elle apprend à estimer l'état Religieux par où il est précisément & souverainement estimable, sçavoir, comme un état de sanctification, comme un état de perfection, comme un état de salut, comme un état où l'ame Religieuse peut amasser chaque jour de nouveaux mérites pour l'éternité & accumuler sans cesse couronnes sur couronnes. Point capital auquel elle doit uniquement s'attacher, & en quoi elle doit faire consister sur la terre tout son bonheur. Aussi est-ce

sur cela seul que le Prédicateur lui-même doit insister, & en cela seul qu'il doit renfermer les excellentes prérogatives de la profession Religieuse. Quoi qu'il en soit de tout le reste, & quelques couleurs qu'on employe à l'embellir & à le relever, dès qu'on s'écartera de cette importante considération du salut, je n'hésiterai point à dire en particulier de l'état Religieux & des personnes qui s'y engagent, ce que saint Paul disoit en général du Christianisme & des Chrétiens qui le profes-

1. Cor. 15. 19. *soient: Si l'espérance que nous avons se borne à cette vie, de tous les hommes nous sommes les plus malheureux.*

Voilà ce que je dirai, sans craindre d'en être défavoué par aucun de ceux qui ont quelque connoissance de la vie Religieuse, & sur-tout de ceux qui en ont quelque expérience. Mais du moment qu'on m'alléguera le salut, qu'on me parlera de la vocation Religieuse comme d'un gage de prédestination & de salut, qu'on m'y fera connoître une prédilection de Dieu & une providence spéciale par rapport à mon salut, ah! c'est alors que je m'écrierai avec

1. Cor. 2. 2. *le même saint Paul: Au milieu de mes tribulations & dans les plus rudes épreu-*

ves de mon état, je suis rempli de consolation, je suis comblé de joie.

J'ajouterais encore comme le Prophete Royal : *Un jour dans votre maison, Ps. 83: ô mon Dieu, vaut mieux pour moi que mille 122. années parmi les pécheurs du siècle.* Que j'y sois humilié, dans cette maison de mon Dieu, & que j'y occupe les dernières places; que j'y ressentie toutes les incommodités d'une étroite pauvreté, & que j'y porte tout le poids d'une obéissance rigoureuse; que la nature avec toutes ses convoitises y soit combattue, d'omptée, immolée, il me suffit que ce soit une maison de salut, pour me la rendre, non-seulement supportable, mais agréable, mais aimable. Je n'y demande rien autre chose, & c'est-là que je porte toutes mes prétentions. Traiter de la sorte le bonheur de la profession Religieuse, c'est prendre dans le sujet ce qu'il y a de solide & de réel, & c'est toujours dans chaque sujet à ce qu'il y a de réel & de solide qu'un Prédicateur doit s'arrêter. Autrement il dira de belles paroles qui frapperont l'air, mais sans convaincre les esprits ni toucher les cœurs. Et il ne faut point me répondre, que l'Évangile après tout, que tous les

Peres de l'Eglise fondés sur la parole de Jesus-Christ, promettent au Religieux, non-seulement le centuple de l'autre vie qui est le salut éternel, mais encore dès cette vie présente un centuple qui ne peut être autre chose que le repos dont on jouit & toutes les douceurs qui l'accompagnent. Il est vrai que le Sauveur du monde a parlé de ce double centuple, l'un de la vie future, l'autre du tems présent, puisqu'il a dit dans

Marc.
 19. 29. *quittera pour moi sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou ses héritages, qui dès-à-présent ne reçoive cent fois autant, & qui dans le siècle à venir n'obtienne la vie éternelle.* Il n'est pas moins vrai que le centuple de cette vie ne peut être pour une ame Religieuse, que la paix qu'elle goûte dans son état, & qui seule vaut cent fois mieux que tous les héritages & tous les biens auxquels elle a renoncé: car c'est ainsi que les Interpretes vérifient ce beau passage de S. Marc, & qu'ils entendent la promesse du Fils de Dieu. Mais qu'est-ce que cette paix? Voilà l'article essentiel, & sur quoi de jeunes personnes peuvent être dans une erreur dont il est bon de les détromper, au lieu de les y

entretenir par des discours flatteurs & de vaines exagérations.

Quand Jesus-Christ donna la paix à ses disciples, il les avertit en même tems que ce n'étoit point une paix telle que le monde la conçoit ni qu'il la désire. Je vous donne ma paix, leur dit ce divin Maître : c'est la mienne, & non point la paix du monde. Cette paix du monde, cette paix fausse & réprouvée, est une paix oisive, molle, fondée sur les aises & les commodités de la vie, sur tout ce qui plaît à la nature & qui satisfait l'amour propre : mais la paix de l'ame Religieuse est établie sur des principes tout contraires, sur la haine de soi-même, sur un sacrifice perpétuel de ses appétits sensuels, de ses inclinations, de ses passions, de ses volontés. Tellement que le Religieux ne peut être content dans sa retraite, qu'autant qu'il sçait s'humilier, se crucifier, se vaincre, se rendre obéissant, pauvre, patient, assidu au travail, exact à ses devoirs, ne se dispensant de rien, ne se ménageant en rien, ne voulant être épargné sur rien. Il lui en doit coûter pour cela : mais par une espèce de miracle, moins il se ménage, moins il s'épargne lui-même, & plus il sent

l'abondance de la paix se répandre dans son cœur.

Et ne voyons-nous pas aussi que c'est justement dans les Communautés les plus régulières & les plus austères, qu'on témoigne plus de satisfaction, & qu'on trouve le joug de Jesus-Christ plus doux & son fardeau plus léger ? Tout contribue à ce contentement & à cette tranquillité d'une ame vraiment Religieuse : l'indifférence où elle est à l'égard de toutes les choses humaines, & de son dégagement de tous les intérêts qui causent aux mondains tant d'inquiétudes ; entier abandonnement de sa personne entre les mains de ses supérieurs, pour se laisser conduire selon leur gré & selon leurs vues ; le calme de la conscience ; l'attente de cette souveraine béatitude où elle aspire uniquement & vers laquelle elle travaille chaque jour à s'avancer par de nouveaux progrès ; sur-tout l'onction intérieure de la grace divine qui la remplit. Car Dieu, fidele à sa parole, a mille voies secrettes pour se communiquer à cette ame & pour la combler des plus pures délices.

A en juger par les dehors, on ne voit rien dans tout le plan de sa vie,
que

que de pénible & de rebutant : clôtüre, solitude, silence, dépendance continue, soumission aveugle, règle gênante, observances incommodes, fonctions laborieuses, exercices humilians, abstinences, jeûnes, macérations de la chair. Mais sous ces dehors capables d'effrayer des ames qui n'ont jamais pénétré plus avant, & qui n'ont appris par nulle épreuve à connoître les mystères de Dieu, combien y a-t-il de ces consolations cachées, suivant le témoignage du Prophete, & réservées à ceux qui craignent le Seigneur ? Combien plus encore y en a-t-il pour ceux qui l'aiment & qui le servent en esprit & en vérité ?

De là vient par une merveille que l'homme terrestre & animal ne comprend pas & ne comprendra jamais, mais qui se découvre à l'homme Religieux & spirituel par l'expérience & le goût le plus sensible ; de-là, dis-je, il arrive, qu'au lieu que les gens du monde avec tous leurs biens, tous leurs honneurs, tous leurs plaisirs, sont presque toujours mal contents & se plaignent incessamment de leur sort, le Religieux dans son obscurité, sous l'obédience la plus rigide & dans les pra-

tiques les plus mortifiantes, ne cesse point de bénir sa condition, & fournit paisiblement toute sa carrière. La paix qu'il possède, est la paix de Dieu; & l'Apôtre qui l'avoit lui-même éprouvé, nous assure que la paix de Dieu est au-dessus de tous les sens, & que rien en ce monde ne l'égale. Or voilà encore une fois par où je veux qu'on représente aux personnes religieuses le bonheur de leur état. Voilà sur quoi je veux qu'on insiste, & ce qui servira à exciter leur zèle, leur vigilance, leur ferveur, en leur faisant conclure qu'elles ne seront heureuses que par-là: mais que par-là même aussi elles le seront pleinement & constamment.





*Vocation Religieuse : combien il est
important de s'y rendre fidele
& de la suivre.*

CE n'est point une chose indifférente ni d'une légère importance de manquer à la vocation de Dieu, quand il appelle à l'état Religieux. Nous avons là-dessus dans l'Évangile même un exemple, qui seul suffira pour nous faire entendre à quoi s'expose quiconque ferme l'oreille à la voix du Seigneur & résiste à l'attrait de sa grâce. Examinons-en toutes les circonstances, & il nous sera aisé de comprendre où peut enfin conduire une infidélité sur un point aussi essentiel que celui-ci, quelles en sont les suites malheureuses.

Cet exemple si convaincant, c'est celui de ce jeune homme qui s'adressa au Fils de Dieu pour apprendre de ce divin Maître, comment il pourroit parvenir à la vie éternelle. *Gardez les* Math.
Commandemens, lui répondit le Sauveur 1. 17.
du monde. Sur quoi ce jeune homme

répliqua : *Seigneur ; c'est ce que j'ai fait jusques à présent , & ce que je fais encore.* Sainte disposition où se trouvent communément ceux à qui Dieu inspire le dessein de la retraite , & qu'il veut s'attacher plus étroitement dans la Religion. Ce sont de jeunes gens dont les mœurs sont assez réglées , & dont le monde jusques-là n'a corrompu ni l'esprit ni le cœur. Quoi qu'il en soit , Jesus-Christ parut touché de la réponse du jeune homme qui lui parloit ; il témoigna concevoir pour lui une affection particulière ; il l'envisagea d'un oeil de bienveillance , & l'invitant à une sainteté plus relevée : *Si vous voulez , lui dit-il , être parfait , allez , vendez tous vos biens , donnez-les aux pauvres & suivez-moi.* Voilà à peu près la vocation Religieuse ; mais c'est là même que le zèle de ce jeune homme commence à se refroidir : la proposition du Fils de Dieu l'étonne ; il lui est dur d'abandonner tous ses héritages & de s'en défaire ; cette pensée l'attriste , il ne sçauroit s'y résoudre , il se retire. De là que s'en suit-il , & qu'en doit-on naturellement conclure , sinon que ce jeune homme quittoit les voies de la perfection qui lui en étoit ouvertes, sans

quitter néanmoins les voies du salut, puisqu'il gardoit les préceptes, & que pour être sauvé c'est assez de les avoir observés. Mais le Fils de Dieu conclut bien autrement: car se tournant vers ses Disciples, *Je vous le dis en vérité,* v. 232 *s'écrie-t'il; difficilement un riche entrera dans le Royaume des Cieux.* Quelle conclusion? Quoiqu'elle regardât tous les riches en général, elle avoit un rapport particulier à ce jeune homme, qui possédoit de grands biens, & qui par attachement aux richesses temporelles avoit seulement refusé de tendre à une plus haute perfection que la simple pratique des commandemens. D'où il sembloit que le Sauveur du monde ne dût tirer d'autre conséquence que celle-ci: *difficilement un riche parviendra à la perfection de mon Evangile.* Cependant il ne s'en tient pas là; mais il déclare expressément que ce riche de qui il s'agissoit, auroit bien de la peine à se sauver, & qu'il étoit fort à craindre qu'il ne se sauvât jamais: pourquoi? parce que si la perfection qu'on lui avoit proposée n'étoit pour les autres qu'un conseil, elle étoit devenue pour lui comme une obligation, en vertu de la grace spéciale qui l'y appelloit, & qu'il rendoit inutile par sa résistance.

Il y va donc du salut ; & en faut-il davantage pour déterminer une jeune personne que la vocation divine porte à la vie religieuse , & qui sur cela se croit suffisamment instruite des volontés du Seigneur ? C'est-là qu'elle doit imiter , autant qu'il lui est possible , la promptitude & l'ardeur de Magdelaine , qui dans le moment quitta tout ,

Joa. 11. dès qu'on vint lui dire : *Le Maître est ici & il vous demande.* Et parce qu'une telle résolution est quelquefois sujette , ou par une considération de fortune , ou par une affection naturelle , à de grandes contradictions de la part d'une famille , c'est-là que lui est non-seulement permise , mais en quelque façon ordonnée , une pieuse dureté pour voir sans se troubler , le trouble d'un pere , & sans s'attendrir , les larmes d'une mere. Car je veux sauver mon ame , disoit dans une pareille conjoncture la généreuse Paule. Cette seule raison répond à tout , & tout doit céder à un intérêt qui est au-dessus de tout.

De-là même nous devons juger combien de leur part des parens se rendent coupables lorsqu'ils s'opposent à la vocation de leurs enfans & qu'ils les empêchent de suivre la voix de Dieu.

qui se fait entendre à eux. C'est s'opposer à Dieu-même en s'opposant à ses desseins, & c'est détourner des enfans de la voie du salut qui leur est marquée. On me dira qu'on ne prétend point absolument les détourner de la profession Religieuse, mais qu'on veut seulement éprouver leur vocation, c'est-à-dire, ainsi que s'en expliquent des parens même assez chrétiens d'eux-mêmes, qu'on veut, par exemple, que cette fille n'agisse point en aveugle; qu'on veut qu'elle sçache ce qu'elle quitte, & pour cela qu'elle voie le monde, qu'elle le connoisse avant que d'y renoncer. Principe spécieux & raisonnable dans l'apparence, mais dans la pratique très-dangereux & souvent en effet très-pernicieux. On en sera convaincu par une réflexion que peu de gens font, & qui néanmoins est solide & importante. Car à quoi se réduit cette connoissance du monde qu'on prétend donner à une jeune personne? Elle consiste à lui faire voir ce qui lui peut inspirer du goût pour le monde, sans lui faire en même temps connoître ce qui est capable de l'en dégoûter. Desorte que d'une part on lui présente le poison, sans lui pré-

fenter d'autre part le contrepoison ; & de cette manière , on la jette dans le péril le plus évident , & on l'expose à la tentation la plus forte. Développons ceci davantage , & faisons-le mieux comprendre.

Si l'on pouvoit deffiler les yeux à une jeune fille , & lui révéler les secrets des cœurs ; si l'on pouvoit la rendre témoin de ce qui se passe dans l'intérieur des familles , & lui découvrir toutes les peines , tous les chagrins , toutes les traverses dont le faux bonheur du monde est accompagné , ce seroit pour elle un préservatif : mais tout cela ne s'apprend que par l'expérience ; & cette expérience , elle ne peut encore l'avoir acquise dans l'âge où elle est. Cependant on la produit dans le monde , on la pare des ornemens du monde , on la mène dans les compagnies du monde , on la fait entrer dans les parties de plaisir , dans les jeux , dans les spectacles du monde. Elle n'apperçoit devant elle qu'une figure brillante & agréable , qui l'éblouit , & qui naturellement doit lui plaire. D'où il arrive de deux choses l'une ; ou qu'elle se laisse prendre à l'attrait , & qu'elle succombe à l'occa-

sion, perdant ses premiers sentimens
 & manquant aux desseins de Dieu sur
 elle, ou du moins que persistant dans
 sa résolution, & se mettant en devoir
 de l'accomplir, elle emporte avec elle
 une idée du monde qui ne servira qu'à
 la troubler, à certains momens d'amer-
 tume & d'ennui presque inévitables jus-
 ques dans les plus saintes communau-
 tés. Or pour ne rien dire de plus, il
 vaudroit assurément beaucoup mieux
 la préserver de telles occasions, & pré-
 venir de si mauvais effets. Mais elle ne
 connoitra donc point le monde? Qu'est-
 il nécessaire qu'elle le connoisse, puis-
 que Dieu même la retire justement du
 monde, afin qu'elle ne le connoisse
 point? Plut au Ciel que bien d'autres
 ne l'eussent jamais connu! Quoi qu'il en
 soit, c'est une victime que le Seigneur
 s'est réservée. Contentez-vous que de
 votre côté son choix soit pleinement
 libre, & du reste laissez-la marcher à
 l'Autel le bandeau sur les yeux. Dieu
 l'y attend, & il sçaura bien dans sa sain-
 te maison l'éprouver lui-même, autant
 qu'il faut & selon qu'il faut. Elle ne
 peut être en de meilleures mains.

J'ai dit que ce devoit être assez pour

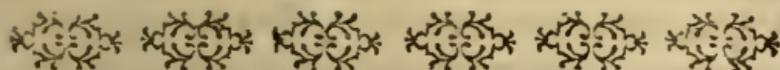
vous qu'en se dévouant à l'état Religieux, son choix de votre part fût pleinement libre, & en cela j'ai voulu marquer un autre excès où se portent des parens tout mondains, par des vues également contraires, & à l'esprit du Christianisme & aux sentimens de l'humanité. Car quelque respectable & quelque inviolable que soit la liberté des enfans au regard de la vocation, surtout de la vocation religieuse, on abuse de l'autorité qu'on a sur eux, en l'étendant jusques sur leur volonté; & sans les consulter, ni consulter Dieu, on les détermine par une espèce de contrainte à une profession qui ne leur convient en aucune sorte, & à laquelle ils ne conviennent point, puisque ce n'est point l'état où ils se sentent appellés. Or qu'est-ce que cela? Je n'en puis donner une figure plus juste, mais tout ensemble plus terrible, que ce qui nous est représenté dans l'Écriture: le voici.

On ne peut lire sans horreur ce qui est dit au Pseaume cent cinquième, où le Prophete rapporte que les Juifs séduits par les nations étrangères, & engagés dans leur idolâtrie, conduisoient eux-mêmes leurs propres enfans

aux pieds des Idoles , & que là sans respect de la nature & de ses droits , ils versoit le sang de ces innocentes victimes & les immoloient aux démons. Quels meurtres ! Quels parricides ! Mais je puis le dire , & ce ne sera point une exagération : voilà ce que nous voyons encore de nos jours , quand des peres & des meres trompés par les fausses maximes du monde , font violence à des enfans pour les bannir de la maison paternelle , & de les confiner dans un Cloître. Que dis-je , après tout ? Ce n'est point aux démons , c'est à Dieu qu'ils les sacrifient. Ah , c'est à Dieu ! Hé ne sçait-on pas combien ces parens inhumains sont peu en peine de la gloire de Dieu , & de son service ? Mais ce qui les touche , c'est leur cupidité & leur intérêt : ces enfans coûteroient trop à entretenir , & il faut à moins de frais s'en défaire. Ce qui les touche , c'est leur ambition démesurée , & la passion d'élever une famille : pour la mieux établir , il faut la soulager , & en réunir les biens , qui se trouveroient partagés entre trop d'héritiers. Ce qui les touche , c'est leur fol amour & leur prédilection pour un fils uniquement cher : il faut qu'il

emporte tout , & que l'héritage des autres soit la retraite & la pauvreté religieuse. Ainsi cet intérêt , cette ambition , cette prédilection , voilà les Idoles , voilà les démons auxquels sont immolées de tendres victimes dont le sang crie au Tribunal de Dieu. Je dis immolées ; car c'est leur donner la mort : une mort purement civile , j'en conviens ; mais plus dure peut-être que ne le seroit la mort naturelle , dès que cette mort , quoique civile seulement , est une mort violente & forcée. Je m'exprime là-dessus en des termes bien forts & bien vifs ; mais c'est que je conçois fortement & vivement la chose ; & si dans le monde on la concevoit de même , tant de peres & de meres y feroient plus d'attention. Heureux ceux qui font au Seigneur un plein sacrifice deux-mêmes , mais il ne peut être saint ni agréé de Dieu , si le cœur n'y a part & si ce n'est un sacrifice volontaire.





Esprit Religieux : quels biens il produit, comment il s'éteint, & comment on peut le faire revivre.

Comme il y a une multitude infinie de Chrétiens qui ne sont pas vraiment chrétiens, on peut dire qu'il y a bien des Religieux ; qui ne sont pas vraiment religieux. Ainsi l'Apôtre disoit en ce même sens, que tous les descendans d'Israël, quoique descendans d'Israël, n'étoient pas pour cela de vrais Israélites : & que leur manquoit-il pour l'être ? L'esprit de la loi. Que manque-t'il de même à une infinité de Chrétiens, pour être de vrais Chrétiens ? L'esprit Chrétien. Et que manque-t'il à un grand nombre de Religieux pour être de vrais Religieux ? L'esprit religieux.

Mais qu'est-ce que cet esprit religieux ? C'est une sincère estime de sa vocation, & une disposition intérieure & habituelle à remplir toute la mesure de perfection où l'on se sent appellé en qualité de Religieux : si bien que cette

perfection religieuse , qu'on sçait être de la volonté de Dieu , soit la fin prochaine & immédiate de toutes nos attentions , & de toutes nos affections, de toutes nos actions. Tel est l'esprit dont le Religieux doit être animé. Telle est l'ame qui doit lui donner la vie , je dis cette vie spirituelle , cette vie divine & surnaturelle , sans quoi il ne peut plus être dans la Maison de Dieu , qu'un membre mort & inutile , soit pour la Religion , soit pour lui-même. Il est donc d'une conséquence extrême d'entretenir autant qu'il est possible , cet esprit dans une communauté religieuse , & dans le cœur de chaque personne religieuse. Quels biens n'est-il pas capable de produire ? Quels abus au contraire , quels désordres s'introduisent dans les sociétés les plus régulières , dès qu'il commence à s'éteindre ? Comment le perd-on ? Comment peut-on le faire revivre & le ressusciter ? Autant de points dignes des plus sérieuses réflexions , & dont il importe infiniment d'être instruit.

I. Et d'abord quels biens cet esprit religieux n'est-il pas capable de produire ? On peut lui appliquer ce que

Salomon a dit de la sagesse : *Tous les biens me sont venus avec elle.* *Sap. 7.* En effet qu'un Religieux soit rempli de cet esprit, de-là lui vient le goût de son état, la fidélité à tous les devoirs de son état, l'exacritude aux moindres pratiques de son état, le prix devant Dieu & la sanctification des exercices de son état, enfin la paix est un parfait contentement de son état. Que d'avantages ! comprenons-les bien, & considérons-les chacun en particulier.

Le goût de son état, pourquoi ? parce qu'alors le Religieux estime son état. Or de l'estime suit naturellement le goût. Et c'est ainsi qu'on a vu, & que nous voyons encore de nos jours tant de personnes religieuses de l'un & de l'autre sexe, s'affectionner à des états dont l'austérité révolte tous les sens, & semble être au-dessus des forces humaines : tellement que la nature des choses paroît changer à leur égard, & que ce qui devroit, selon les sentimens ordinaires, leur inspirer de l'horreur, & les rebuter, leur devient un attrait pour les engager & les attacher. La fidélité à tous les devoirs de son état, pourquoi ? Parce qu'alors le Religieux aspire à la perfection de son

état, qu'il la désire véritablement & ardemment, qu'il la désire même uniquement. Or n'ignorant pas d'ailleurs qu'elle est toute renfermée dans ses devoirs, ils s'y porte avec un zèle infatigable : & une ferveur que rien n'arrête. Toute son étude ce sont ses devoirs, toute son occupation ce sont ses devoirs, toute sa vie ce sont ses devoirs. Il n'en omet pas un, & il n'y en a pas un où il n'apporte autant de vigilance, & autant de soin, que si c'étoit le seul dont il fût chargé, & dont il eût à répondre. L'exactitude aux moindres pratiques de son état, pourquoi ? Parce qu'alors le Religieux n'ayant rien plus à cœur que son avancement dans les voies de Dieu, & sachant combien y peuvent contribuer certaines pratiques, qui sans être proprement des devoirs, ni d'une obligation étroite, sont néanmoins des usages communs, & des coutumes établies, il s'en fait à lui-même des règles, & comme des loix inviolables. Rien n'est petit pour lui, dès que c'est un moyen de s'élever à Dieu, & de faire quelques progrès dans l'humilité, dans la charité, dans l'obéissance, dans la mortification & la patience, dans toutes

tes les vertus. Il embrasse tout, il se réduit à tout, il profite de tout. Le prix devant Dieu & la sanctification des exercices de son état, pourquoi? Parce qu'alors le Religieux ayant toujours Dieu présent, & en conservant par-tout le souvenir, il ne se conduit que par des vues supérieures & toutes religieuses. Point d'autre principe qui le fasse agir, point d'autre motif que le bon plaisir de Dieu. Or ce qui donne à toutes nos œuvres un caractère de sainteté plus excellent, & ce qui en réhausse particulièrement la valeur, c'est la sainteté même du principe d'où elles partent, & l'excellence du motif qui les accompagne.

Enfin la paix est un parfait contentement dans son état: dernier avantage, qui est la suite inmanquable des autres. Car le Religieux aimant son état, goûtant tous les devoirs de son état, s'affectionnant aux moindres pratiques de son état, envisageant Dieu dans tous les exercices de son état, & y trouvant un trésor de mérite qu'il amasse, & qu'il grossit d'un jour à l'autre, doit par une conséquence infaillible se plaire dans son état, & y ressentir les plus solides consolations. C'est ce que

mille exemples jusques à présent ont vérifié ; & comme le bras de Dieu n'est point racourci , & que sa grace , malgré l'iniquité du siècle , opère toujours avec la même onction , c'est encore maintenant ce que mille exemples vérifient. Ces consolations au reste , cette onction que Dieu répand dans l'ame religieuse , n'ont rien de ces plaisirs grossiers , ni de ces vaines douceurs , où les mondains font consister leur prétendu bonheur. Ce sont des consolations toutes pures , toutes célestes , qui par l'alliance la plus merveilleuse s'accordent avec toutes les rigueurs de l'abnégation évangélique , & toute la sévérité de la pénitence. Car voilà le miracle que nous ne pouvons assez admirer : dans une vie où la nature est incessamment combattue : où chaque jour elle est domptée , mortifiée , crucifiée , on jouit d'un repos inaltérable , on ne cesse point de bénir son sort , & l'on s'y estime plus heureux qu'au milieu de toutes les pompes & de toutes les joies du monde.

Or encore une fois qui fait tout cela ? Je l'ai dit : l'esprit religieux. Esprit intérieur , qui du fond de l'ame où il réside , se communique au dehors , & se

montre dans tout l'extérieur du Religieux : dans ses discours , dans son air , dans sa marche , dans toutes ses manières. Les gens du monde s'en apperçoivent bien , & de deux Religieux , ils sçavent bien distinguer celui qui se comporte en Religieux , & celui qui parle , qui conserve , qui se conduit en séculier. D'où vient le respect qu'ils ont pour l'un , & le mépris qu'ils témoignent quelquefois pour l'autre. Voilà pourquoi dans ce premier noviciat , par où selon l'ordre & la sage discipline de l'Eglise , il faut passer , avant que de prendre avec la Religion un engagement fixe & immuable , les maîtres à qui l'on confie le soin de former ces jeunes élèves que Dieu retire du milieu de Babylone , & qu'il rassemble auprès de lui , s'étudient par-dessus tout à leur imprimer profondément cet esprit religieux , & ne leur recommandent rien avec plus d'instance , que de le nourrir dans eux , de l'y fortifier , de l'y maintenir jusques à la mort. Tant on est persuadé que c'est le premier fondement de l'édifice spirituel qu'ils ont à bâtir ; & que de cette racine doivent procéder tous les fruits de justice que Dieu attend d'une vie régulière & conforme à la profession religieuse.

II. Mais parce que les contraires ne paroissent jamais mieux que lorsqu'on les oppose à leurs contraires , après avoir vu quels biens produit l'esprit religieux , voyons quels abus & quels désordres s'introduisent dans une communauté , dès qu'il commence à s'éteindre. Il seroit à souhaiter , qu'on en eût des preuves moins fréquentes & moins éclatantes ; mais on est obligé de le reconnoître , quoiqu'avec une extrême douleur : c'est par-là que sont tombées des maisons entières , où la régularité , depuis leur établissement , s'étoit conservée dans toute sa vigueur , & qui long-temps avoient été l'édification de l'Eglise. Dieu y étoit servi fidèlement & saintement : la bonne odeur de leur piété se répandoit de jour en jour , & se perpétuoit d'année en année. Tout le public en étoit instruit , & les regardoit comme des asiles de l'innocence chrétienne , & de la pureté des mœurs la plus parfaite. On vantoit de tous côtés la tranquillité , l'union , la charité qui y régnoit , & qui d'un grand nombre de sujets ne faisoit qu'un même cœur , & qu'une même ame. Mais quelle malheureuse révolution a troublé cette harmonie ,

& renversé ce bel ordre ? Comment est arrivé ce changement prodigieux , & cette triste décadence qui a perdu des communautés où l'observance étoit si exacte , & la règle si bien établie ? C'est qu'on y a laissé entrer l'esprit du monde , & que l'esprit du monde en a banni l'esprit religieux. Je veux dire qu'il en a banni l'esprit de retraite , l'esprit d'oraison , l'esprit de dévotion , l'esprit de pauvreté , de pénitence , de soumission , l'esprit de détachement , de renoncement à soi-même , & qu'il y a porté avec lui un esprit de dissipation , un esprit de licence & d'indépendance , un esprit de tiédeur & d'éloignement des choses de Dieu , un esprit de propriété , de commodité , de paresse ; un esprit vain , hautain , jaloux des préférences & des distinctions , impatient , délicat , sensible , & la source enfin de mille divisions : car voilà quel est cet esprit du monde qui perd la place de l'esprit de religion.

Faut-il alors s'étonner que cette yvraie semée dans le champ du Pere de famille y étouffe tout le bon grain ? Faut-il , dis-je , être surpris qu'une maison se déränge & qu'elle prenne une face toute nouvelle ; que de maison

de Dieu qu'elle étoit, elle devienne une maison de confusion, où les plus anciennes pratiques s'abolissent, où les plus saints réglemens sont négligés, où chacun vit selon son gré, & où les fautes demeurent impunies; où il n'y a plus ni subordination à l'égard des supérieurs, ni déférence à leurs avis & à leurs répréhensions, ni assiduité à la priere, ni zèle pour la fréquentation des Sacremens, ni amour de la solitude, ni recueillement, ni pauvreté, ni austérités. S'il y reste encore quelques ames vraiment religieuses, de quel œil voyent-elles une défection si générale & si déplorable; & de quelle amertume sont-elles remplies dans le cœur, quand elles comparent l'état présent, où la communauté se trouve réduite, avec ce premier état, cet état florissant dont elles ont été témoins, & dont elles ne peuvent presque plus découvrir le moindre vestige? C'est le sujet de leurs gémissemens, d'autant plus douloureux, qu'elles se croient moins capables de remédier au mal qui les afflige. Car souvent elles sont mêmes obligées de se taire là-dessus, & n'osent s'en expliquer ni déclarer leurs sentimens, parce qu'elles

ſçavent que tout ce qu'elles diroient, ſeroit mal reçu, & ne ſerviroit qu'à irriter les eſprits. Cependant le déſordre, bien loin de ſe-corriger, croît tous les jours. A meſure que l'eſprit religieux ſ'en va, une certaine crainte de Dieu ſ'eſſace, une certaine tendreſſe de conſcience diminue; on ſ'ehardit, pour ainſi dire, à faire certains pas, à franchir certaines barrières; & en de telles conjonctures, à quoi n'eſt-on pas expoſé, à quels égaremens, à quels ſcandales? Hélas! le ſouvenir du paſſé eſt ſur cela une leçon bien terrible & bien touchante.

Il eſt vrai après tout que de pareilles chutes ſont moins ordinaires, & moins à craindre pour toute une maiſon religieuſe, que pour quelques particuliers qui ſ'oublent, & qui ſ'écarterent de leur devoir. Car quoique le Corps d'une Communauté ſe ſoutienne, il peut y avoir des membres infirmes & mal affectés; c'eſt-à-dire qu'il peut y avoir de mauvais ſujets, qui ſe relâchent & qui dégénèrent de la ſainteté de leur vocation. Or n'y en eût-il qu'un ſeul, il eſt certain que la cauſe de ſon malheur eſt, ou de n'avoir jamais bien pris l'eſprit religieux, ou de l'avoir

perdu. Peut-être avec cet esprit avoit-il eu d'abord les plus heureux commencemens. Peut-être étoit-il entré dans la carrière avec une ardeur & une résolution, dont il sembloit qu'on dût tout espérer pour l'avenir. Mais ces espérances peu à peu se sont évanouies. Au milieu de sa course il s'est arrêté, il s'est dérouté, il a quitté son chemin, & qui sçait quand il le reprendra? Combien d'autres, après s'être égarés comme lui, n'en sont plus revenus? *O aveugles & insensés*, dit S. Paul aux Galates, *vous êtes si dépourvus de raison, qu'ayant commencé par l'esprit, vous finissez maintenant par la chair. Vous marchiez bien: pourquoi n'avez-vous pas continué de même, & quel obstacle s'est opposé à votre persévérance?* Cet obstacle à l'égard du religieux dont nous parlons, & à qui nous pouvons appliquer dans toute leur force les paroles de l'Apôtre, c'est qu'il n'a plus le même esprit qui le dirigeoit & le gouvernoit. Trop de commerce & de distractions au dehors, trop de mouvemens même & d'agitations au dedans, omissions trop libres, & trop fréquentes de l'observance régulière, négligences & tiédeurs dans ses exercices de piété, nouvelles idées, nouvelles inclinations,

inclinations , nouvelles prétentions : tout cela insensiblement a déraciné de son cœur les principes de religion où il avoit été élevé.

Or n'ayant plus le même esprit , il n'a plus les mêmes maximes : il ne pense plus comme il pensoit ; il ne goûte plus ce qu'il goûtoit , il n'agit plus dans les mêmes vues qu'il agissoit. Son état qu'il aimoit , lui devient ennuyeux & insipide ; ses devoirs , auxquels il étoit inviolablement attaché , lui paroissent incommodes & gênans ; mille petites pratiques qui ont passé en coutume , & qu'une sainte ferveur ajoûte à la règle , ne sont plus dans son estime que des minuties & des dévotions de Novice. Il se ménage , il s'épargne , & tâche de s'adoucir le joug en se déchargeant de tout ce qu'il peut. Ce qu'il observe même par une obligation dont il n'est pas en son pouvoir de se dispenser , il n'y satisfait qu'à demi , que de mauvaise grace , qu'avec une espèce de regret , que par un respect humain , que par une crainte servile , & qu'autant qu'il est éclairé de l'œil des supérieurs. Ainsi dans une langueur mortelle il traîne une vie lâche , imparfaite , & sans mérite. Que dis-je , une vie sans mérite ?

Plût au Ciel qu'elle fût seulement inutile, & qu'elle ne fût pas aussi criminelle qu'elle l'est. Car dans ce relâchement il n'est pas possible qu'on ne soit exposé à bien des péchés, beaucoup plus grieux qu'on ne les conçoit, & qui au Jugement de Dieu feront pour la conscience de rudes charges. Puissions-nous y faire présentement toute l'attention nécessaire, & n'attendre pas à y chercher le remède lorsqu'il n'y en aura plus. Il y en a encore, & quel est-il ? ce seroit un esprit plus religieux. S'il est mort en nous, travaillons à le ranimer : c'est l'entreprise la plus digne de nos soins.

III. En effet, l'esprit religieux ne se retire point si absolument d'une ame qu'on ne puisse le rappeler, & il ne s'amortit point de telle sorte qu'on ne puisse le réveiller & le ressusciter. Vérité dont il est important avant toutes choses de se bien convaincre, & confiance qu'on ne doit jamais perdre, à quelque degré d'attiédissement, & d'imperfection qu'on en soit venu. Car le démon ennemi du progrès spirituel, & de la sanctification du Religieux comme il est l'ennemi du salut de tous les

hommes, n'a point d'artifice plus dangereux ni plus puissant pour empêcher le retour d'une ame religieuse, & pour s'opposer à la grace qui la sollicite intérieurement & qui l'attire, que de la décourager, de lui persuader qu'elle ne pourra rentrer dans ses premières voies, ou qu'en y rentrant elle ne pourra s'y maintenir. Elle se présente là-dessus à elle-même des difficultés qu'elle n'ose espérer de vaincre. Elle se sent dans une aridité, une sécheresse, un dégoût & un abattement, où il lui semble qu'elle restera toujours, quelque bonne volonté qu'elle ait d'en sortir: mais c'est une illusion. Tout ne dépend que d'un seul point, qui est de faire revivre dans elle l'esprit Religieux. Or pourquoi ne le pourroit-elle pas? Hé! les plus grands pécheurs du siècle peuvent bien avec l'assistance divine reprendre l'esprit du Christianisme, pourquoi lui seroit-il plus difficile avec le même secours de reprendre l'esprit de sa vocation? Il y a des moyens pour cela, & les plus efficaces se réduisent à trois, qui sont la réflexion, l'action, la prière.

Car si je veux me rétablir dans cet esprit de religion qui m'a fait renoncer

au monde, & dont j'ai reçu les prémices en recevant l'habit religieux, ou si je veux le rétablir dans moi, le premier moyen que j'y dois employer, est la réflexion. C'est-à-dire que je dois attentivement considérer, & me remettre devant les yeux ces grands objets dont j'ai ressenti l'impression à certains temps de ma vie, & en certaines rencontres, sur-tout depuis que je me suis dévoué à Dieu dans sa sainte maison : que je dois me retracer vivement ces grandes vues que j'avois alors de l'importance de mon salut, du prix de mon ame, de la vanité du monde & de ses dangers, des avantages de la retraite & de la profession religieuse, des desseins de Dieu sur moi & de l'obligation d'y répondre, de mes devoirs envers lui, soit généraux comme chrétien, soit particuliers comme Religieux; des hommages qui lui sont dûs, des graces dont il m'a comblé, de la reconnoissance qu'il en attend, & qu'il a droit d'en attendre, des promesses que je lui ai faites, de la fidélité constante à quoi elles m'engagent. Frappé de ces idées, je dois ensuite me tourner vers moi-même & contre moi-même. Je dois me dire : où

en suis-je, & que fais-je dans mon état, dans cet état de sainteté & de perfection? Je l'ai choisi; mais en le choisissant, que me suis-je proposé, & en m'y consacrant qu'ai-je prétendu? J'ai voulu mettre en sûreté le salut de mon ame; & jusques dans l'asile où elle devoit être à couvert de tout péril, je la perds. J'ai voulu me garantir de la contagion du monde; & ce monde que je fuiois, je le recherche, je me rapproche de lui à toute occasion, ou je tâche de le rapprocher de moi; je ne me plais qu'avec lui, & tout sans lui m'est un désert & m'ennuie. J'ai voulu me sanctifier par une vie religieuse; mais de bonne foi qu'est-ce que ma vie? n'est-elle pas moins religieuse que séculière, & combien de personnes séculières vivent beaucoup plus régulièrement & plus religieusement que je ne vis? J'ai voulu me donner à Dieu, & m'y donner sans réserve; j'ai voulu suivre sa voix qui m'appelloit, & remplir les desseins de sa providence; j'ai voulu l'honorer, le servir, m'unir à lui par les nœuds les plus étroits; je lui en ai fait au pied de son Autel une protestation solennelle: mais en vérité puis-je croire que je sois à lui comme

je le dois ; que je marche dans ses voies, & que j'accomplisse ses desseins ; que je le serve selon qu'il le demande & qu'il le mérite ; que je m'acquitte à son égard de tout ce que je lui ai promis, & que je lui garde la fidélité que je lui ai juré ? Hélas ! comment pourrois-je me le persuader, lorsque je tiens une conduite dont je ne puis ignorer le dérèglement ? Voilà, dis-je, quels reproches je dois me faire, & voici ce qu'il y faut ajouter. Car cette conduite si peu religieuse, où doit-elle enfin aboutir ? Demeurera-t-elle toujours impunie ? Après que mes Supérieurs auront eu peut-être assez de condescendance pour la tolérer, Dieu en usera-t-il de même, & quand je paroîtrai à son Tribunal, aura-t-il la même indulgence ? Toutes ces pensées bien approfondies en de sérieuses méditations, sont capables de rallumer le feu dans une ame, & c'est le premier moyen d'y exciter par la réflexion, & d'y renouveler l'esprit religieux.

Le second est l'action. Saint Augustin, au sujet de la foi, parlant à un homme qui dit, si je *comprendois*, je *croirois*, lui répond, *croyez & vous comprendrez*. On peut faire la même réponse à un Religieux : si j'avois, dites-vous, l'esprit

religieux, j'agirois ; mais pour l'avoir, agissez : c'est en agissant que vous le formerez dans vous, & que vous l'y ferez renaître. Vous l'avez perdu cet esprit religieux, en cessant de pratiquer les exercices de votre état ; & vous le retrouverez en les reprenant. Mais puis-je agir sans cet esprit ? Vous le pouvez aidé de la vertu céleste. Vous pouvez, dis-je, indépendamment du goût, du sentiment, & de la vivacité que donne cet esprit, vous rendre assidu à tout ce qui est de votre regle. Vous pouvez aux heures & aux tems prescrits vous recueillir devant Dieu & méditer, lire de bons livres & vous y appliquer, rentrer en vous-même & faire l'examen de votre conscience ; approcher plus souvent du Tribunal de la pénitence, de la sainte Table, & y apporter plus de préparation ; assister plus exactement aux divins Offices, & les réciter avec plus de révérence & plus de modestie ; vaquer à toutes vos fonctions, sans en rien omettre, ni en rien négliger. Il n'est pas besoin de descendre là-dessus dans un plus long détail. Vous sçavez assez quelles sont les observances propres de votre institut ; vous en voyez la pratique dans

votre communauté : soumettez-vous à tout cela , & n'en passez pas un point , quelque léger qu'il soit. Vous y aurez de la peine , j'en conviens ; vous n'agirez , qu'avec répugnance : mais si vous vous armez d'une généreuse résolution , & que vous teniez ferme , marchant toujours du même pas , & suivant toujours la même route , malgré toutes les épines qui s'y rencontreront , j'ose vous assurer que ce ne sera pas en vain , & je puis vous promettre que l'esprit religieux qui s'étoit éloigné , ou plutôt que vous aviez vous-même éloigné de vous , reviendra ; qu'il ramenera avec lui l'Esprit de Dieu , ou pour mieux dire , que l'Esprit de Dieu le ramenera lui-même , & qu'il vous secondera. Vous ferez surpris d'une si heureuse conversion ; vous en bénirez mille fois le Ciel , & vous vous écrierez comme le saint homme

Job. 6. Job : *Ce que mon ame rejettoit avec horreur , est maintenant ma plus douce nourriture.*

7. Votre profession & tous ses engagements , bien loin d'être encore pour vous un fardeau aussi pesant qu'ils l'étoient , ou qu'ils vous le sembloient , vous deviendront aisés , & vous porterez le joug du Seigneur avec une sainte allégresse.

Mais achevons & disons quelque chose du troisième moyen, qui est la prière. Il n'y a rien qu'elle ne puisse obtenir; & voilà ce que le Sauveur des hommes nous a fait entendre dans son Evangile par ces paroles si expresses: *Demandez & vous recevrez*. Or si Dieu est toujours disposé à nous écouter, lors même qu'il n'est question que d'affaires humaines & d'intérêts temporels, que sera-ce quand nous voudrons attirer sur nous les dons de son Esprit, & que dans ce dessein nous élèverons vers lui nos cœurs? Ainsi l'ame religieuse concevant les dommages infinis que lui a causé la perte qu'elle a faite de l'esprit religieux, & touchée d'un vrai désir de les réparer, n'a point de ressource plus prompte ni plus solide que de recourir à Dieu. Qu'elle lui représente sa misère: Hélas! Seigneur, elle est extrême & vous en êtes témoin; vous voyez la désolation de mon cœur & le triste abandonnement où il se trouve. Il est en votre présence *comme une paille sans suc* Job. 13. & toute desséchée. Ah! mon Dieu, il n'y ^{25.} a plus rien en moi de religieux que le nom. Qu'elle se reconnoisse coupable, & qu'elle lui en témoigne humblement

& affectueusement son repentir. Non, Seigneur, ce n'est point à vous que je puis imputer le désordre de mon état, mais à moi-même; ce n'est point à vous que je puis m'en prendre, mais je n'en dois accuser que moi-même. Je m'en accuse à vos pieds, & je confesse devant vous que j'ai péché. Juste sujet de mes regrets & de mes gémissements! S'ils ne sont point encore aussi vifs que je le voudrois, du moins ils sont sincères, & vous le sçavez. Qu'elle implore avec confiance sa miséricorde, & qu'elle lui redemande cet Esprit de grace, qui peut seul la relever ou la mettre en disposition de se relever elle-même. Jusqu'à quand, ô mon Dieu! jusqu'à quand? n'y a-t'il donc pas assez de temps que je languis dans le fond de mon indolence, & ne sortirai-je point de mon assoupissement? Daignez me renvoyer votre Esprit, & l'Esprit de la sainte Religion où il vous a plu de m'appeller. Avec cet esprit religieux vous me rendrez la vie; mais sans cet esprit religieux je n'ai ni sentiment ni mouvement. Qu'elle le fasse souvenir de ses bontés passées, & des miracles que la grace a opérés en faveur de tant d'autres. Pourquoi, Seigneur, ne ferez-vous

pas pour moi ce que vous avez fait pour eux. Ils s'étoient égarés comme moi, & peut-être plus que moi, mais au premier signe qu'ils ont donné d'un retour véritable, au premier désir qu'ils en ont marqué, vous leur avez tendu les bras, vous les avez recueillis dans votre sein, vous les avez embrasés d'un feu céleste, & revêtus d'une force divine. Leur changement a comblé de consolation toute une communauté; & après en avoir été le scandale, ils en sont devenus l'exemple. Hé, mon Dieu, puissiez-vous répandre sur moi les mêmes bénédictions ! J'en ai le même besoin, je les désire avec la même ardeur; il ne tient qu'à vous que je n'en ressentie les mêmes effets. Enfin que l'ame religieuse insiste toujours, & qu'elle ne cesse point de prier, jusqu'à ce que Dieu se soit laissé fléchir, & qu'il l'ait exaucée. Il n'éprouvera pas long-temps sa persévérance : car il n'est point de prière qu'il agrée davantage, parce qu'il n'en est point qui soit plus selon ses vues. Quoi qu'il en soit, on ne peut rechercher avec trop d'empressement, ni demander avec trop d'instance un aussi grand don que l'esprit religieux. C'est le trésor Evangéli-

que : trésor caché & tout intérieur, mais si nécessaire & si précieux qu'il faut tout vendre pour l'acheter. Heureux, quiconque le possède ; plus heureux, quiconque le conserve, l'entretient, le fait croître jusques à la mort.



*Habit Religieux : ce qu'il signifie ,
& à quoi il engage.*

CE que l'Apôtre Saint Paul recommandoit aux premiers fideles, il nous le recommande à tous, qui est de
Rom. nous revêtir de notre Seigneur Jesus-Christ.
 13. 14. Or dans un sens spirituel se revêtir de Jesus-Christ, c'est se remplir l'esprit & le cœur des maximes de Jesus-Christ, & de ses sentimens ; c'est conformer sa vie à la vie de Jesus-Christ, & régler toute sa conduite sur ce divin modèle. Mais prenant les paroles du grand Apôtre plus à la lettre, on peut bien les appliquer à l'habit religieux, & dire plus proprement d'une personne appelée à la religion, & admise à ce saint état, que dans la cérémonie de sa vêtture, c'est de Jesus-Christ qu'elle se

revêt. En effet, elle se revêt de la pauvreté de Jesus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit modeste & humble; elle se revêt de la pénitence de Jesus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit pénitent. Ainsi du reste.

Mais entrons en quelque détail, & voyons plus en particulier quel est le mystère du saint habit que nous portons en qualité de Religieux. Voyons quels en sont les engagements, quels en sont les avantages, comment il nous instruit de nos obligations, comment il condamne nos relâchemens, de quelle manière il nous honore, & de quelle manière nous l'honorons, ou nous le deshonorons, selon l'esprit qui nous anime, & la bonne ou mauvaise édification que nous donnons au-dehors. De tout ceci nous pourrons tirer des leçons très-salutaires, & de puissans motifs pour allumer toute notre ferveur dans la pratique de nos devoirs.

Qu'est-ce que l'habit religieux? C'est pour user de cette expression, un espèce de Sacrement: je veux dire, que c'est un signe visible des dispositions intérieures, & des sentimens invisibles de l'ame religieuse. Le Religieux tou-

ché de Dieu , & sentant l'efficace de cette parole Evangelique , *Bienheureux les pauvres* , ne se contente pas d'une pauvreté en esprit , mais embrasse réellement la pauvreté de Jesus-Christ par un dépouillement absolu de toutes choses , & c'est pour en faire une profession ouverte , qu'il se revêt d'un habit pauvre , afin de donner ainsi à entendre que toute la fortune du monde ne lui est rien , qu'il y a renoncé , & qu'il n'aspire qu'aux richesses immortelles qui lui sont réservées dans le Ciel. Le Religieux , disciple d'un Dieu humilié , & connoissant toute la vanité du faste & de l'orgueil humain , s'attache à l'humilité de Jesus-Christ ; & c'est pour en faire une déclaration publique qu'il se revêt d'un habit modeste , & humble , afin de témoigner par-là combien il est ennemi de tout ce qui s'appelle pompes du siècle , combien il les méprise , & qu'au lieu de chercher à paroître & à se distinguer par un faux éclat , toute son ambition est de tendre sans cesse vers l'héritage éternel & d'y briller dans la splendeur des Saints. Le Religieux mort à lui-même , ou désirant d'y mourir , & sçachant quelle est la corruption des sens , &

combien il importe de les tenir dans la sujettion, prend pour son partage la mortification de Jesus-Christ, & c'est pour notifier le choix qu'il fait, qu'il se revêt d'un habit grossier & pénitent; comme s'il disoit: que les mondains, idolâtres de leur chair, la flattent & l'entretiennent dans une mollesse criminelle; pour moi je suivrai mon Sauveur crucifié, & chaque jour je me chargerai de sa croix, & la porterai sur mon corps.

A cet habit religieux les personnes du sexe ajoûtent le voile, ce sacré voile que Tertullien compare à un bouclier, qui sert de défense à l'ame contre tous les scandales où elle pourroit être exposée, & contre tous les assauts de la tentation qu'elle auroit à soutenir. Mais quoi qu'il en soit de la pensée de ce Pere, ce qui est de certain, c'est qu'en se couvrant de ce voile, une Vierge Chrétienne fait une protestation authentique & solennelle de la résolution où elle est, de fermer désormais les yeux à tous les objets terrestres & profanes; d'étouffer dans elle les vœux désirs les plus pernicioeux, & néanmoins les plus ordinaires, qui sont le désir de voir & le désir d'être

vue ; de s'enfevelir toute vivante , & de se cacher dans l'obscurité de la retraite , pour n'être plus du monde , & n'avoir plus de rapport avec le monde ; de ne s'occuper que du soin de plaire à son divin Epoux , & de le gagner ; de se dévouer uniquement à Dieu , & de n'avoir plus de conversation & de commerce qu'avec Dieu.

Voilà , dis-je , de quoi l'habit religieux est un témoignage sensible ; voilà ce qu'il signifie & ce qu'il annonce. Et de-là même ce respect qu'il inspire communément aux gens du monde , qui le regardent comme un habit d'honneur. Je dis comme un habit d'honneur : car s'il y a des habits pour le seul usage & la seule commodité , il y en a aussi pour marquer la distinction & la dignité. Ainsi voyons-nous les Rois porter dans les grandes solennités le Manteau Royal , comme le symbole & le caractère de la Majesté de leur personne. Ainsi voit-on les souverains Pontifes vêtus de leur habit de cérémonie , qui les fait reconnoître entre tous les Prélats de l'Eglise. Ainsi les Bienheureux même dans le Ciel , ont-ils , selon l'expression de l'Ecriture , un *vêtement de gloire* , proportionné au degré

degré de leur béatitude & de leur sainteté. Or tel est par comparaison l'habit religieux, & c'est ce qui en fait l'ornement & le prix. Car le prix & l'ornement d'un habit ne doit point précisément consister dans la matière qui le compose, mais dans le ministère auquel il est affecté, mais dans la condition, dans l'élévation, dans le rang & la prééminence qu'il représente. D'où vient donc que l'habit de la religion, avec toute sa simplicité, & toute sa pauvreté, est cependant si respectable & si honorable? Ce ne peut être que parce qu'il représente des amis de Dieu, des hommes spécialement engagés & consacrés à Dieu, des serviteurs & des servantes de Dieu par état, des épouses de Jesus-Christ, des vierges de Jesus-Christ, des pauvres de Jesus-Christ, des fidèles imitateurs de Jesus-Christ, dont ils ont pris les livrées, & à qui seul ils font gloire d'appartenir.

Ce sont-là en effet les premières idées que le monde conçoit d'une personne religieuse, à en juger par son habit. Mais allons plus avant, & de tout cela que doit apprendre le Religieux? Que doit-il conclure? Quel retour doit-il faire sur lui-même? Qu'a-

t-il à se reprocher, & de quoi doit-il se confondre? C'étoit la pratique de Saint Bernard; il se remettoit sans cesse devant les yeux les devoirs de sa profession, & il se demandoit: *Où êtes-vous venu, & pourquoi y êtes-vous venu?* Solide réflexion & utile souvenir qui ne devoit jamais s'effacer de l'esprit d'un Religieux.

Car c'est à peu près comme Saint Bernard, & même avec plus de sujet que Saint Bernard, qu'il doit s'interroger souvent lui-même & se demander: quel est l'habit que je porte, & qu'ai-je prétendu, ou qu'ai-je dû me proposer en le recevant? C'est un habit pauvre, par où je professe devant le monde la pauvreté de Jesus-Christ: he! qu'est-ce donc d'avoir sous cet habit pauvre les sentimens tout opposés à la pauvreté que j'ai choisie; de veiller avec tant de soin à ce que rien ne me manque; de trouver si étrange que quelque chose me soit refusée: de ne pouvoir me réduire au nécessaire, mais de rechercher avec un empressement extrême des superfluités qui m'accoutument; de n'avoir point de repos, qu'elles ne me soient accordées, & d'imaginer mille prétextes pour m'en jus-

tifier l'usage ; d'affecter même quelquefois (pitoyable foiblesse dont les sociétés religieuses ne sont pas toujours exemptes) d'affecter pour ainsi dire , jusque dans le sac & le cilice , un arrangement , un air de propreté , qui se ressent de l'esprit mondain dont mon cœur ne s'est encore jamais bien dégagé ? C'est un habit modeste & humble , par où je professe l'humilité de Jesus-Christ : hé ! qu'est-ce donc de conserver sous cet habit humble & modeste des sentimens tout contraires à l'humilité chrétienne : de sçavoir si peu m'abaisser , céder dans les rencontres , supporter un mépris , écouter un avertissement ; de désirer avec tant d'ardeur certaines préférences , certaines places qui piquent mon orgueil , & de prendre tant de mesures pour les emporter ; de nourrir au fond de mon cœur tant de jalousies secrettes contre ceux ou celles à qui l'on donne l'ascendant sur moi , & qui sont dans une certaine estime à laquelle je n'ai pu encore parvenir ; de faire tant d'attention à tout ce qui est capable , ou de me causer le moindre désavantage , ou de me procurer le moindre éclat , parce que l'un blesse ma vanité & qu'elle se repaît de l'autre ?

C'est un habit grossier & pénitent, par où je professe devant le monde la mortification de Jesus-Christ : hé ! qu'est-ce donc dans cet habit pénitent & grossier, d'être d'une si grande délicatesse sur ce qui concerne ma personne, mes aises, mes commodités : ne voulant me gêner en rien ; fuyant autant que je le puis, la peine & le travail ; usant de toutes les fausses raisons que mon imagination me suggère, pour m'adoucir la rigueur de l'observance régulière & pour m'en décharger ; me laissant abattre à la plus légère infirmité qui m'arrive, & m'en servant pour demander des dispenses & obtenir des soulagemens, dont je pourrois fort bien me passer ; enfin, vivant au gré de mes sens, & ne leur faisant aucune violence ?

Mais qu'est-ce encore sous un voile, qui me consacre à la solitude & au silence d'une vie retirée, & qui me fait disparaître aux yeux du monde pour me séparer du monde ; sous un voile qui marque le détachement, le recueillement, l'esprit intérieur si propre de ma vocation ; qu'est-ce, dis-je, sous ce voile, d'aimer toutefois le monde ; c'est-à-dire, d'aimer les visites du monde, les conversations du monde, les liai-

sons avec le monde ; d'y prendre un goût qui m'attache le cœur , qui me distrait & me dissipe , qui me détourne de mes exercices & me les rend ennuyeux ; qui me refroidit dans l'oraison , dans la communion ; qui peu à peu éteint dans moi toute la ferveur de la dévotion & tout le zèle de mon avancement & de ma perfection ; qui peut-être à certaines heures me retrace assez vivement les pensées du monde , pour me faire soupirer dans mes liens & regretter presque la liberté que j'ai sacrifiée.

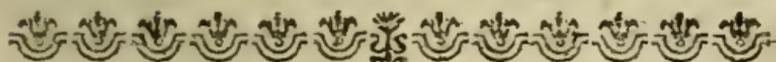
Qu'est-ce en effet que tout cela ? Quelle contrariété entre l'habit & les sentimens ; & dans cette contrariété à qui peut-on mieux comparer le Religieux , qu'à ces faux Prophetes , qui selon l'expression de l'Évangile , se montroient sous les vêtemens de brebis , mais qui dans le fond n'étoient rien moins que ce qu'ils paroissoient ? L'habit religieux n'est donc alors qu'une hypocrisie , qui peut imposer aux hommes , mais qui ne peut tromper Dieu.

C'est bien pis , quand le monde même vient à s'appercevoir d'une telle contradiction ; & comment ne s'en ap-

percevrait-il pas ? Car outre qu'il est d'une critique & d'une pénétration extrême à l'égard des Religieux , il faut convenir , que comme il y a des séculiers , qui sous l'habit du monde font voir des sentimens tout religieux , il n'y a que trop de Religieux , qui sous l'habit de religion , font voir des sentimens tout séculiers. On les découvre à leurs manières libres , à leurs airs évaporés , à leurs paroles peu mesurées & peu discrètes , sans retenue & sans nulle considération. Le monde qui les voit & qui les entend , en est surpris : & s'il ne leur témoigne pas la surprise où il est ; si même devant eux il semble leur applaudir , il sçait bien s'en expliquer dès qu'ils se sont retirés. Sont-ce là , dit-on , des Religieux ? Ils pensent comme nous , ils parlent comme nous , ils agissent comme nous : à l'habit près , quelle différence y a-t-il entre eux & nous ?

Scandale qui retombe sur l'habit même , & qui le deshonne : mais faisons-le cesser , ce scandale qui se répand si aisément & si vite. Il ne tient qu'à nous , & nous le pouvons par une conduite digne de notre profession. Ne soyons pas Religieux seulement par l'habit ; mais que notre habit & nos mœurs s'ac-

cordent parfaitement ensemble. Craignons que ce saint habit ne devienne un témoin irréprochable, quand nous paroîtrons au jugement de Dieu. Soutenons-en la sainteté, & honorons-le de telle sorte par une fidélité entière & une exacte régularité, que ce soit pour nous une robe de noces, avec laquelle nous puissions être reçus au festin de l'Époux & avoir part au banquet céleste.



Vœux de Religion, ou Sacrifice Religieux.

CE qui fait essentiellement le Religieux, ce sont les trois vœux de Religion; & il faut bien que la profession de ces vœux soit quelque chose de grand & de relevé, puisque les Pères de l'Église en ont parlé avec tant d'éloges, & qu'ils lui attribuent des qualités si glorieuses & si avantageuses. Car les uns l'ont appelée un second Baptême, qui efface les péchés, & qui ne fait pas seulement renaître l'âme Chrétienne à la vie de la grace, mais à une vie sainte & à un état de perfection.

Les autres l'ont regardée comme un vrai martyre, non point de la foi, mais de la charité: martyre, dit saint Bernard, qui sans effusion de sang, & sans l'horreur apparente de toutes ces cruautés que les Tyrans exerçoient contre les défenseurs du nom Chrétien, n'est pas dans le fond, à raison de sa durée, moins rigoureux, & semble même plus difficile à soutenir. Voilà quels ont été les sentimens de ces saints Docteurs. Pensées nobles & sublimes, mais auxquelles je ne crois pas néanmoins devoir ici m'attacher; parce qu'il me paroît que le Prophete Royal plus directement encore inspiré du Ciel, nous donner de cette profession des vœux une idée plus naturelle & plus propre, lorsqu'il nous la représente comme un sacrifice: *Offrez au Seigneur votre Dieu, ce sont ses paroles, offrez-lui un Sacrifice de louange & présentez vos vœux au Très-haut.*

Sacrifice tout religieux, comment? en deux manières dont l'alliance est remarquable. En premier lieu, parce que dans ce Sacrifice c'est le Religieux qui lui-même & en personne fait la fonction de Sacrificateur & de Prêtre. Et en second lieu, parce que dans

ce

ce Sacrifice c'est le Religieux qui lui-même & en personne tient la place d'hostie & de victime. Le Religieux dans la profession de ses vœux, Prêtre & victime tout ensemble. Prêtre qui offre, & victime qui est offerte. Prêtre qui offre, & qui par cette oblation & ce sacrifice s'engage à Dieu solennellement & authentiquement : victime qui est offerte, & qui en conséquence de cette oblation & de ce sacrifice, appartient désormais à Dieu spécialement & totalement. Deux rapports sous lesquels toute ame religieuse peut se considérer : deux vues qui lui doivent servir de règle dans la conduite de toute sa vie, & qui l'un & l'autre ont de quoi lui fournir sur son état & sur les devoirs de son état, des réflexions très-édifiantes & de très-salutaires instructions.

I. C'est le Religieux qui lui-même & en personne, dans la profession de ses vœux, fait la fonction de Sacrificateur & de Prêtre : pourquoi ? parce que c'est lui-même qui s'oblige, lui-même qui se voue, lui-même qui se donne, lui-même en un mot qui s'immole & se sacrifie. Dieu est présent à

ce sacrifice pour l'agréer; le Ministre député de l'Eglise y assiste, pour l'accepter; le peuple fidèle en est spectateur, pour en rendre témoignage & pour le vérifier: mais celui qui le fait, c'est le Religieux même, & nul pour lui ne le peut faire. La preuve en est manifeste: car selon la maxime de la Théologie, le vœu est un acte de la volonté, & d'une volonté libre; par conséquent d'une volonté qui agit elle-même, qui se détermine elle-même, qui en vertu du pouvoir qu'elle a reçu de Dieu sur elle-même dispose en effet d'elle-même & se lie elle-même. Il est vrai qu'elle est pour cela prévenue & soutenue de la grace; il est vrai que la vocation divine la presse, la sollicite, l'attire; mais après tout, cette grace, cet attrait, cette vocation d'enhaut, ce n'est point ce qui forme l'engagement que le Religieux contracte avec Dieu. Il faut que la volonté acquiesce, qu'elle consente, qu'elle se livre, & que dans cet acquiescement de la volonté, que dans ce consentement, dans ce dévouement, il n'y ait ni violence, ni contrainte, ni nécessité, ni erreur, ni surprise, rien enfin qui puisse en aucune sorte préjudicier

à la liberté de l'homme & à ses droits.

Droits tellement inviolables, & condition si absolument requise dans le Religieux, que de-là dépend la vérité de son sacrifice, le mérite & l'utilité de son sacrifice, la stabilité de son sacrifice & sa perpétuité. Tout ceci est important. 1. La vérité de son sacrifice : car comme il s'agit de la personne du Religieux, si ce n'est pas lui qui de son gré & d'une volonté pure vient s'offrir & se consacrer, ce ne peut être un vrai sacrifice, puisque ce ne peut être un vrai engagement. En vain paroîtra-t-il au pied de l'Autel ; en vain au milieu d'une compagnie attentive à l'écouter, prononcera-t-il d'une voix haute & distincte la formule prescrite & les paroles essentielles : si elles ne sont que dans la bouche & que ce ne soit point de l'intérieur qu'elles partent, tout cet appareil ne sera plus qu'une montre spé cieuse & qu'une cérémonie sans effet. Ainsi le décident tous les maîtres de la morale ; & c'est conformément à cette doctrine, qu'ils rejettent comme promesse vaine & de nulle valeur tout vœu qui n'auroit eu d'autre principe qu'un respect humain, qu'une crainte servile, que de trompeuses espérances, que des

menaces capables de troubler le Religieux & de le forcer dans son choix. 2. La sainteté de son sacrifice : la raison est que ce qui sanctifie, c'est l'intention, c'est l'esprit. D'où il faut conclure que le sacrifice du Religieux n'étant pas accompagné de cette intention ni animé de cet esprit, il ne devrait être censé au jugement de Dieu que pour une action indifférente & morte. Quel honneur en reviendrait à Dieu, qui ne se tient honoré que de la disposition de l'ame? Et qu'ai-je affaire, disoit-il aux Juifs, des fruits de la terre que vous apportez dans mon Temple & du sang des animaux qui coule sur mes Autels? Tout cela ne m'est rien, tandis que vos cœurs ne sont point à moi, & ne se portent point vers moi. 3. Le mérite & l'utilité de son sacrifice : Jesus-Christ a promis le centuple en ce monde & la vie éternelle dans l'autre, mais à qui? non pas à celui qu'on aura dépouillé de ses terres, & de tous ses héritages, mais à celui qui lui-même & volontairement les aura quittés. Non pas à celui qu'on aura éloigné de son pere, de sa mere, de ses freres, de ses soeurs; mais à celui qui lui-même & volontairement se fera séparé d'eux,

Non pas à celui qu'on aura entraîné après lui ; mais à celui qui lui-même & volontairement se sera mis à sa suite. Et en effet, il n'y a rien de méritoire auprès de Dieu, que ce qui nous est volontaire ; & Dieu ne mesure le prix de ce que nous faisons, que par l'affection avec laquelle nous le faisons. 4. La stabilité de son sacrifice & sa perpétuité : les vœux de Religion sont irrévocables, & par-là même ils sont perpétuels & en quelque manière éternels. Or ils ne le peuvent être, qu'autant que la volonté s'est engagée. Par conséquent, si ce n'étoit pas elle-même qui se fût engagée, & que l'engagement du Religieux n'eût été qu'un engagement faux & apparent, il pourroit le défavouer, il pourroit le revoquer, il pourroit secouer un joug auquel il ne seroit pas soumis, & où il ne se croiroit attaché par aucun lien. Il en faut donc revenir à ce point capital, que pour être véritablement, dignement, constamment à Dieu, c'est le Religieux qui lui-même doit se présenter & se consacrer ; & voilà le sens de ma proposition, quand je dis que dans son sacrifice il doit faire lui-même l'office de Sacrificateur & de Prêtre.

Grande vérité, qui fournit à l'ame religieuse bien des sujets & de consolation & d'instruction, soit dans le tems même où elle s'engage par la profession de ses vœux, soit dans toute la suite & tout le cours de ses années. Et d'abord quel fonds de consolation, lorsqu'après les épreuves ordinaires, appelée devant le Seigneur, pour se déclarer à la face de l'Eglise & pour consommer son sacrifice par une promesse & une protestation publique, elle peut se dire à elle-même & le dire à Dieu, que ce qui la conduit, ce n'est point un esprit de servitude, qui est l'esprit des esclaves, mais un esprit d'amour, qui est l'esprit des enfans; que ce n'est point un esprit d'intérêt qui est l'esprit des mercenaires, mais un esprit de religion, qui est l'esprit des Elus? Oui, Seigneur, me voici: je viens; mais vous me permettez en même tems de me porter à moi-même le doux témoignage, que je viens parce que je le veux; que c'est mon cœur qui vous désire, mon cœur qui vous cherche, & que le don qu'il vous fait, n'est point un bien qu'on lui arrache, mais un hommage qu'il vous rend. Benie, soit, mon Dieu, votre miséricorde,

qui sçait ainsi me mettre en état de goûter, le plaisir le plus solide, quand je puis penser que je fais quelque chose pour vous, & que c'est moi qui le fait, sans y être autrement déterminée que par le mouvement de votre divin Esprit & par ma fidélité à en suivre la sainte impression. Fidélité qui vous honore d'autant plus, & fidélité qui m'est d'autant plus salutaire & plus méritoire, que c'est le fruit d'une volonté plus maîtresse d'elle-même & de ses résolutions.

Telle est, dis-je, & telle doit être la consolation de l'ame religieuse. Consolation durable, qui de ce premier moment où l'ame commence son sacrifice s'étend jusques au dernier moment où elle sort de cette vie mortelle pour passer dans le sein de Dieu. Car il n'en est pas du sacrifice religieux comme des autres sacrifices, qui sur l'heure & dans un espace de tems très-court se consomment par l'entière consommation de la victime. Le Religieux, tout immolé & tout sacrifié qu'il est, subsiste encore, & peut avoir une nombreuse suite de jours à remplir; mais avec cet avantage, que chaque jour il peut aussi renouveler le même sacrifi-

ce. Ce n'est pas un nouvel engagement qu'il contracte, mais c'est le même qu'il confirme. Il n'est plus désormais en son pouvoir de s'en dispenser; mais il est toujours vrai, & il suffit de sçavoir, que c'est lui-même qui se l'est imposé: tellement que cet état, par une heureuse & sainte propagation, se perpétue de jour en jour, ou d'âge en âge, & se communique à toutes ses observances, à toutes ses fonctions, à tous ses emplois, jusqu'à ce qu'il plaise au Ciel de finir sa course & de couronner ses mérites.

Ce n'est pas assez: mais de-là même quelles instructions tire le Religieux, quels motifs pour se soutenir dans la pratique de ses devoirs & pour se reprocher ses relâchemens & ses tiédeurs? Hé quoi, j'ai dit, j'ai promis, j'ai voulu! j'ai dit à Dieu: vous êtes mon Dieu, & je n'ai point d'autre maître à servir. Je lui ai promis une soumission & un attachement sans réserve. Comme je le promettois, je le voulois. Je voulois vivre selon ma règle: je voulois en accomplir toute l'obligation & en acquérir toute la perfection. Or ce que j'ai voulu si justement & d'une vue si délibérée, ai-je cessé de le vouloir;

ou si je le veux encore , pourquoi ne le veux-je plus avec le même zèle , & la même ardeur ? Le poids de la régularité me devient rude & pénible , sur-tout à certains tems ; une longue persévérance est sujette à bien des dégoûts & bien des ennuis : mais j'ai dû prévoir tout cela ; que dis-je ? je l'ai même en effet prévu ; & en le prévoyant , je l'ai accepté. J'en ai donné généreusement & hautement ma parole. Etoit-ce pour la révoquer ? étoit-ce pour me démentir ? étoit-ce pour manquer de courage dans l'exécution ? Malheur à moi , si je détruisois de la sorte & j'anéantissois la vertu d'un sacrifice , où moi-même & en personne j'ai fait la fonction de Sacrificateur & de Prêtre.

II. C'est le Religieux qui lui-même & en personne , dans la profession des vœux , tient la place d'hostie & de victime. Car dans son sacrifice , ce qu'il offre , ce n'est rien autre chose que lui-même & que tout ce qui lui peut appartenir. Or en s'offrant lui-même , il fait à Dieu l'offrande la plus précieuse , la plus honorable , la plus universelle.

I. Offrande la plus précieuse : je dis.

la plus précieuse, non point absolument & en soi : mais par rapport à celui qui l'a fait. Expliquons-nous. A me considérer moi-même tel que je suis & dans le fond de mon être, je ne suis rien, je ne puis rien, je ne dois me compter pour rien : mais ce rien après tout, c'est ce que j'ai de plus cher, puisque c'est moi-même, & qu'à tout être rien après Dieu n'est plus cher que soi-même. Quand donc je me donne moi-même, je fais de ma part le don le plus grand. Dieu dit à Abraham : *Prends Isaac ; c'est ton Fils unique & tu l'as mes : cependant je veux que tu le conduises sur la montagne, & que là tu me le sacrifies : car je te le demande.* Le saint Patriarche obéit ; il mena son Fils au lieu qui lui étoit marqué ; il éleva lui-même le bucher où il devoit l'immoler, se mit en état de le frapper selon l'ordre qu'il en avoit reçu ; & si l'Ange du Seigneur ne lui eût arrêté le bras, c'étoit fait d'Isaac, & bien-tôt le sang de ce Fils bien-aimé alloit être répandu & sa vie terminée. Voilà ce que toute la postérité a comblé d'éloges & canonisé comme un des sacrifices les plus saints & les plus mémorables. Voilà ce qui plut singulièrement à Dieu ; & ce qui ré-

garda comme un des monumens les plus certains & les plus sensibles de la religion d'Abraham & de sa foi : C'est maintenant que je conçois combien tu me crains, puisque tu n'as pas même épargné ton Fils unique. Le Seigneur n'en demeure par là ; mais sa libéralité le porte encore plus loin : Par ce que tu as fait cela, & que pour me témoigner ton amour, tu n'as point eu d'égard à ton propre Fils, je te bénirai, je multiplierai ta race, je la rendrai aussi nombreuse que les étoiles du Ciel.

Or sans prétendre rabaisser en aucune manière un sacrifice dont l'Écriture a tant exalté le mérite, & que Dieu récompensa si abondamment & si magnifiquement, il est vrai du reste qu'Abraham, en sacrifiant Isaac, ne se sacrifioit pas lui-même. Il sacrifioit un fils. Dans ce fils, le seul appui de sa famille, & le seul par qui son nom dût se perpétuer, il sacrifioit toutes ses espérances pour l'avenir : mais encore une fois, ce fils, ce n'étoit pas lui-même, & il en faut toujours revenir à la maxime de l'Évangile, qu'il n'y a point de sacrifice pareil à celui de donner sa vie pour ses amis & de se donner soi-même. Avantage inestimable du Religieux ; & c'est par-là qu'il pra-

tique à la lettre & dans toute la force de son sens cette grande leçon du Sau-

Matth. 16. 24. *veur des hommes : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même.*

Minus est abnegare quod habet; validè autem est abnegare quod est.
 Prenez garde, remarque S. Grégoire Pape: c'est beaucoup de renoncer à ce qu'on possède, mais ce n'est pas tout; le point difficile & le souverain degré, c'est de renoncer à ce qu'on est & à sa personne.

2. Offrande la plus honorable: comment? par la raison même que c'est l'offrande la plus précieuse. Et en effet; le prix de la victime augmente le prix du sacrifice; & le prix du sacrifice honore le maître à qui il est présenté.

Dans l'ancienne loi on offroit à Dieu les fruits de la terre, on offroit le sang des boucs & de taureaux. Il ne rejettoit point ces victimes, il vouloit bien les accepter: mais dans le fond étoit-ce des victimes dignes de ce souverain Etre, & de quel œil voyoit-il ses Autels ensanglantés de telles hosties? Il n'y a qu'à l'entendre s'en déclarer à son peuple par la bouche du Roi Prophete, dans les termes les plus énergiques & les plus formels. *Ecoute, Israël, & reçoit ce témoignage de ma part. Je ne dédaigne point tes sacrifices; je veux même les.*

avoir continuellement devant mes yeux, afin qu'ils me sollicitent sans cesse à te faire du bien. Mais sçais-tu, poursuit le Seigneur, sçais-tu ce que j'agréerois au-delà de tout le reste & ce qui conviendrait mille fois plus à ma grandeur ? ce ne sont point les prémices de tes campagnes ou de tes troupeaux. Et que m'importe tout cela ? si j'ai faim, si je suis pressé de la soif, est-ce à toi que j'aurai recours & tout l'univers n'est-il pas à moi ? Mais par où donc, ô le Dieu de nos Peres, reconnoîtrons-nous votre suprême puissance, & ce domaine absolu qui soumet à votre Empire tous les êtres créés ? Quel tribut exigez-vous pour cela de nous ? point d'autre que vous-même, répond le Dieu Tout-puissant, De tout ce que vous pouvez m'offrir entre les êtres sensibles, & dépourvus de raison, rien ne vous égale vous-même, & rien ne doit plus servir à ma gloire. Car ma gloire, c'est que l'homme, que cet homme l'une des plus nobles créatures, qui soient sorties de mon sein, que cet homme formé à la ressemblance & marqué du sceau de son Créateur, que cet homme que j'ai mis dans les mains de son conseil, Eccli. & à qui j'ai laissé la disposition de lui-même, n'en veuille point autrement disposer que pour moi & que pour se

Rom.
12. 1.

dévouer à moi. Voilà le sacrifice dont je suis jaloux. Or ce que Dieu dès les premiers tems disoit aux Israélites, c'est avec bien plus de sujet ce que dans la loi Evangelique il dit à l'ame religieuse ; & ce qu'elle fait en se sacrifiant, selon le langage de l'Apôtre, comme une *hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, & lui rendant* par ce sacrifice d'elle-même le *culte raisonnable* qu'elle lui doit, & qui lui est le plus glorieux.

3. Offrande la plus universelle : se donner soi-même, c'est tout donner. Il n'y a pour l'homme que trois sortes de biens naturels : biens de la fortune, biens du corps, biens de l'ame. Biens de la fortune, qui sont les richesses temporelles, biens du corps, qui sont les plaisirs des sens ; biens de l'ame, qui sont l'entendement & la volonté. Or le Religieux, en se donnant lui-même, donne & sacrifie tout cela. Biens de la fortune, c'est ce qu'il donne & ce qu'il sacrifie par le vœu de pauvreté. Biens du corps, c'est ce qu'il donne & ce qu'il sacrifie par le vœu de chasteté. Biens de l'ame, c'est ce qu'il sacrifie par le vœu d'obéissance. Que lui reste-t-il donc ? rien. Mais je me trompe, & s'il ne lui reste rien en

effet mille choses peuvent lui rester en espérances, en prétentions, en désirs. C'est la belle pensée de l'Abbé Rupert, & la voici. Car quand je me trouverois par le malheur de ma naissance & de ma condition dans un dénuement entier, & que de tous les biens humains je n'en posséderois aucun, du moins pourrois-je en prétendre la possession par une infinité de droits légitimes que je serois capable d'acquérir; du moins pourrois-je en espérer la possession par mille voies justes & mille moyens qu'il me seroit permis de mettre en usage; du moins pourrois-je en désirer la possession, & sans bornes porter mes souhaits à tout ce que je verrois & à tout ce que j'imaginerois. Je le pourrois dis-je, comme tout autre que moi le pourroit de même; pourquoi? parce que si l'être de l'homme est limité, sa convoitise ne l'est pas, & que son cœur, quelque étroite qu'en soit l'étendue, a néanmoins assez de capacité pour renfermer tout le monde.

On me dira que ces prétentions, ces espérances, ces désirs n'ont rien de réel; que ce sont de simples idées & communément de vaines chimères:

je le veux ; mais c'est justement en quoi je crois devoir admirer davantage l'efficace & la vertu du sacrifice religieux. Car c'est dans ce sacrifice où le Religieux se donne lui-même, qu'il donne conséquemment & qu'il sacrifie toutes ces prétentions, toutes ces espérances, tous ces désirs ; & c'est-là même aussi ce que Dieu dans l'acceptation qu'il fait de ce sacrifice, considère ces prétentions comme si c'étoient des titres solides, reçoit ces espérances comme si c'étoient des biens assurés & présens, compte ces désirs comme si c'étoient des possessions actuelles & véritables. Et voilà comment les Peres entendent ces paroles de saint Pierre à Jesus-Christ : *Seigneur, nous avons tout quitté pour vous suivre*. Quelle confiance, dit Saint Jérôme ? Qu'étoit-ce que Simon-Pierre ? un pauvre pêcheur. Qu'avoit-il quitté ? des filets, qui faisoient toute sa richesse, & qui lui servoient à gagner sa vie. Cependant il semble qu'il eût quitté l'état le plus opulent & le plus abondant : *Nous avons tout quitté*. Ah ! il est vrai Pierre dans le fond & à proprement parler, n'avoit rien quitté : mais selon l'esprit & dans la préparation de son cœur il avoit tout quitté,

Math.
19.

quitté parce qu'il avoit l'affection de tout avoir, on pour mieux dire, toute affection d'avoir. Il avoit quitté toute la terre, parce que s'il eût eu le domaine de toute la terre, il y eût renoncé en vue de Dieu & en vue de Jesus-Christ son Sauveur & fils de Dieu. Ainsi ce ne doit point être une proposition outrée, si j'avance, selon que je viens de l'expliquer, que le Religieux par l'offrande qu'il fait de soi-même à Dieu, lui offre dans soi-même & avec soi-même tout l'univers.

Sacrifice dont la gloire quoique rapportée à Dieu seul, rejaillit néanmoins sur l'ame religieuse, puisque c'est en vertu de cette offrande que le Religieux devient non-seulement devant Dieu, mais devant les hommes & dans l'estime des hommes une personne sacrée. Sacrifice auquel sont attachées les plus grandes récompenses de Dieu, soit pour ce monde, soit pour l'autre. Et sacrifice aussi qui depuis le jour de la profession des vœux jusqu'au dernier jour de la vie, engage indispensablement le Religieux à se tenir dans un état perpetuel de victime. Or qu'est-ce que cet état? il y en a peu qui le comprennent bien, & encore moins qui

veillent bien s'y réduire & en embrasser toute la perfection. Car être victime, j'entends victime de Dieu & l'être par état, c'est n'être plus à soi, ne plus disposer de soi, n'avoir plus aucun droit sur soi, & n'en plus prétendre; c'est être uniquement au pouvoir de Dieu, ne plus dépendre que de Dieu, ne plus agir que selon les ordres de Dieu, & ses adorables volontés, par quelque organe & de quelque manière qu'il nous les fasse déclarer; c'est être dans un état de mort, & comme un mort se laisser conduire, gouverner, placer au gré de Dieu & des puissances supérieures à qui Dieu nous a soumis: de sorte que chaque jour nous puissions dire avec l'Apôtre, & dans le sentiment de l'Apôtre: *Seigneur, tous les jours nous sommes livrés à la mort pour l'amour de vous*, & à chaque moment nous sommes regardés & nous nous regardons comme des victimes qu'on immole. Vue admirable pour l'âme religieuse: je suis une victime de mon Dieu. Vue capable de la soutenir dans toutes ses observances, quelques pénibles qu'elles soient, & quelques efforts qu'elles demandent. Dans cette considération à quoi n'est-elle pas préparée? s'il faut

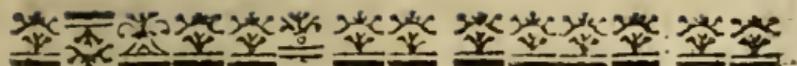
Rom. 8.
36.

prier , veiller , travailler , s'humilier , se mortifier aux dépens de son repos , aux dépens de sa santé , aux dépens de toutes ses inclinations & à quelque prix que ce puisse être , rien ne l'étonne quand elle pense que c'est en tout cela qu'elle est victime. Qualité qui la touche d'autant plus , qu'elle voit tant de mondains se faire les victimes de leur ambition , les victimes de leurs intérêts , les victimes de leurs plaisirs & de leurs plus honteuses cupidités , les victimes du monde qui les tyrannise & qui les perd ; au lieu qu'étant la victime de Dieu & d'un saint amour de Dieu , elle est la victime de son devoir , la victime de sa perfection , la victime de son salut , la victime de l'éternelle félicité qui lui est réservée & qu'elle s'efforce de mériter.

Voilà pourquoi elle s'estime heureuse , & par où elle l'est en effet. Voilà par où nous pouvons l'être dans la Religion. Notre sacrifice n'est point un simple sacrifice ; mais c'est un holocauste où toute la victime doit être consommée. Vouloir en retenir quelque chose ou le reprendre après l'avoir sacrifié , ce seroit un larcin , que Dieu , selon le terme de l'Écriture , auroit en-

476 SACRIFICE RELIGIEUX.
horreur & qui nous exposeroit à ses plus rigoureux châtimens. Si là-dessus nous nous sentons coupables par quelque endroit, rougissons de notre infidélité, réparons-la, & par une protestation toute nouvelle, rendons à Dieu ce que nous lui avons enlevé. Point de réserve avec vous, Seigneur: car vous êtes un maître trop grand, pour vous contenter d'un partage indigne de vous. C'est même beaucoup que vous daigniez agréer le sacrifice que je vous ai fait, & que je vous fais encore. Hé! mon Dieu, ce que j'en voudrois retrancher, à qui le donnerois-je; & ce que j'en ai retranché jusques-à-présent, à qui l'ai-je donné? Quoi que ce soit, il est toujours tems de le rapporter à votre Autel, & vous êtes toujours prêt à le recevoir. Ne le rejetez pas, Seigneur; & si je l'ai profané, si je l'ai employé, contre vos ordres, à me relâcher de la rigueur de ma règle, ne le méprisez pas, puisque je ne veux plus désormais l'employer & tout ce que je suis, qu'à vous obéir & à vous plaire.





*Jugement du Religieux , ou le Reli-
gieux au Jugement de Dieu.*

C'Est une promesse bien consolante *Matth.*
pour le Religieux que celle de Je-^{19. 28.}
sus-Christ aux Apôtres : *Je vous dis en
verité qu'au tems de la résurrection, lorsque
le Fils de l'homme sera assis sur le siège de Sa
Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez
vous-mêmes assis sur douze sièges, & que
vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et
quiconque aura quitté pour moi sa maison,
ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, tous
ses héritages, recevra le centuple & la vie
éternelle.* Le Religieux, comme les Apô-
tres, a tout quitté. Il a même dans un
sens, beaucoup plus quitté que les
Apôtres, puisqu'ils ne quitterent que
leurs barques & leurs filets, n'étant que
de pauvres pêcheurs. Enfin, c'est au
nom de Jesus-Christ & pour Jesus-
Christ qu'il a renoncé au monde & à
tous les biens du monde. Il a donc
part à la promesse du Fils de Dieu; &
elle n'exprime rien de si grand qu'il ne
puisse s'appliquer & où il n'ait droit de
prétendre. Quelle espérance! quelle

récompense ! Mais voici d'ailleurs une autre parole bien terrible sortie de la bouche du même Sauveur, & qui fournit au Religieux un fonds inépuisable de réflexions & des réflexions les plus sérieuses : *On exigera beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné ; & plus on lui aura confié de talens , plus on lui en redemandra.*

Luc 12.

48.

C'est-à-dire, que nous serons jugés selon notre état, & selon les graces attachées à notre état : de sorte que plus l'état aura été saint & capable de nous sanctifier, plus nous aurons de comptes à rendre & de châtimens à craindre. Car suivant ce qui est encore écrit dans l'Évangile : *Le serviteur qui a connu la volonté de son maître , & qui ayant eu plus de moyens pour l'accomplir , l'aura néanmoins négligée & n'aura mis ordre à rien , en sera plus criminel & plus rigoureusement puni.*

ib. 47.

Voyons donc un Religieux au jugement de Dieu, je dis un Religieux tiède, lâche, imparfait, peu soigneux de ses devoirs, & peu zélé pour son avancement & pour sa perfection. Voyons-le à ce jugement redoutable, où Dieu ne distinguera les conditions, & les professions, que pour en faire la matière & la règle de ses arrêts.

C'est là que nous comparoîtrons tous , & que le Religieux , comme le reste des hommes , viendra répondre de toute sa vie & recevoir sa sentence. Ne nous flattons pas que ce soit toujours une sentence favorable. Jusques dans le sacré collège des Apôtres , il y a eü un Apostat & un réprouvé : nous étonnerons-nous après cela que dans les plus saints Ordres il se trouve des sujets indignes de l'habit qu'ils portent & réservés aux vengeances du Seigneur.

Quoi qu'il en soit , il sera jugé , ce Religieux , quel qu'il puisse être ; & comment Dieu y procédera-t-il ? Quelle forme de jugement observera-t-il ? Que lui remettra-t-il devant les yeux pour le convaincre ? quatre choses : le bienfait de sa vocation , les devoirs de sa vocation , les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation ; enfin l'abus criminel qu'il aura fait des graces de sa vocation. Tout cela formera contre lui un témoignage qui l'accablera , & qui ne lui laissera nulle excuse pour se justifier.

I. Le bienfait de sa vocation. Dieu ne s'étoit pas contenté de l'appeller au

Christianisme , de l'aggréger par le Baptême au cotps de son Eglise , de lui révéler les vérités de son Evangile & de le faire instruire de ses mystères , de ses commandemens , des voies ordinaires du salut. Graces communes , qui doivent suffire à tout Chretien pour l'artacher inviolablement à Dieu. Mais à l'égard de cette ame religieuse , Dieu avoit eu des vues encore plus relevées , & plus particulieres. Il l'avoit regardée comme sa vigne choisie, selon la figure dont il se servoit lui-même en parlant de Jérusalem. Cette vigne qu'il vouloit faire profiter au centuple , & dont il prétendoit recueillir des fruits de sainteté les plus excellens, il l'avoit plantée dans une terre de bénédiction. Il se proposoit de la voir croître , monter , s'élever , & voilà pourquoi il l'avoit distinguée & spécialement élue. C'étoit de sa part une faveur , une élection toute gratuite ; & c'est aussi ce qu'il représentera au Religieux , c'est de quoi il lui retracera l'idée la plus vive & le souvenir le plus touchant.

Il lui développera les secrets de la providence & toute sa conduite ; comment il l'avoit prédestiné de toute éternité pour être associé à son peuple ché-

ri & à ses plus fideles amis ; comment il l'avoit prévenu dès ses plus jeunes années , pour lui inspirer le dégoût du monde & pour l'en séparer : comment dans un âge foible il lui avoit donné assez de force & assez de courage pour rompre tous les liens de la chair & du sang , & pour vaincre tous les obstacles qui pouvoient le retenir ; comment il l'avoit reçu dans sa maison , dans son sanctuaire , pour n'y être occupé que des choses divines & pour ne vaquer qu'à de pieux exercices ? comment il l'avoit appelé aux plus hauts degrés de la sainteté , & il lui en avoit ouvert les voies ; comment il avoit eu en vue de lui faire mener sur la terre , autant qu'il étoit possible , la vie des Anges dans le Ciel , de le tenir toujours auprès de lui comme ces Esprits bienheureux , & de l'admettre en quelque manière dans sa confiance & dans sa plus intime familiarité. Car telle est en effet l'excellence de la vocation religieuse ; en voilà les prérogatives & les plus précieux avantages.

II. Les devoirs de sa vocation. Les graces de Dieu , sur tout certaines graces , portent avec elles leurs obligations ; & selon le prix & la mesure de

ces graces , les obligations croissent & s'étendent à des pratiques plus parfaites. De-là vient que la sainteté d'un Religieux doit autant surpasser la sainteté d'un homme du siècle , que la vocation de l'un est au-dessus de la vocation de l'autre : & c'est pour cela même aussi que l'état religieux consiste essentiellement dans ce sacrifice entier que nous faisons de nous-mêmes par les trois vœux de pauvreté , de chasteté , d'obéissance ; de pauvreté en dévouant à Dieu tous nos biens , de chasteté en dévouant à Dieu tous nos sens , d'obéissance en dévouant à Dieu tout notre cœur & toute notre volonté.

C'est encore pour cela que les saints Instituteurs , éclairés & inspirés de Dieu , ont ajoûté à ces trois engagements , chacun une règle , où dans un cours d'observances ordonnées & solennellement approuvées , sont contenus & réduits en acte tous les conseils Evangéliques , toutes les vertus , le plus pur amour de Dieu , la charité du prochain la plus désintéressée , une mortification contiuelle , soit intérieure , soit extérieure , l'humilité , le mépris de sa personne , la patience , la soumission , le recueillement , la retrai-

te , le silence , la modestie , le jeûne , les abstinences ; l'assiduité à l'oraison , à l'office divin , aux lectures de piété , aux examens de la conscience , à la confession , à la communion , au travail & aux fonctions de son emploi ; en un mot , tout ce qui peut servir à perfectionner l'ame religieuse , & à la sanctifier. Devoirs que Dieu détaillera , pour ainsi dire , de point en point au Religieux , sans en omettre un seul article. Voilà votre regle ; reconnoissez - la. Voilà ce que vous deviez faire & ce que vous deviez être ; vous l'aviez promis , & je l'avois exigé de vous. Et qu'y avoit-il en tout cela que de juste , que de convenable à votre profession ? Il falloit l'honorer comme elle vous honoroit. Il falloit en soutenir la sainteté. La route vous étoit tracée : il y falloit marcher.

III. Les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation. Non-seulement Dieu ne nous demande rien d'impossible ; mais tout ce qu'il nous demande , quelque difficulté qui s'y rencontre , eu égard à notre foiblesse , il prend soin de nous le faciliter par sa grace , & de nous le rendre praticable. C'est ce qui paroît dans l'état religieux.

si le Religieux doit tendre à toute la perfection de l'Évangile , combien de moyens la Religion lui met-elle en main pour y parvenir ? Qu'épargne-t-elle pour l'instruire, pour l'éclairer, pour l'animer , pour le fortifier , pour le préserver des occasions, pour le relever de ses chutes , pour le régler par de bons modèles, pour allumer sans cesse dans son ame une sainte ferveur & pour l'avancer?

Temps d'épreuve , où tout récemment sorti du monde & novice dans les choses de Dieu , de sages maîtres n'ont d'autre occupation , que de le dresser de l'exercer , de lui former l'esprit & le cœur , de lui enseigner la science des Saints & de lui apprendre à la pratiquer Temps de retraite , où rentrant en lui-même & repassant par ordre les vérités les plus touchantes, il revient de ses dissipations , il se remet de ses langueurs , il pleure ses infidélités, & ses négligences, il reprend sa première ardeur & redouble le pas dans la carrière qui lui est marquée. Temps de renouvellement , où pour se lier plus étroitement à Dieu que jamais , & pour ferrer les sacrés nœuds qui l'attachent , il ratifie toutes les promesses qu'il a faites ; il se reproche les

plus légères atteintes qu'il peut y avoir données ; il s'engage par de nouvelles protestations, & se rétablit ainsi auprès du Seigneur dont il commençoit à s'éloigner. Exercices journaliers, la méditation, la priere, la visite des Autels, l'assistance au chœur, les louanges divines, l'approche des Sacremens, les fréquentes revues, les œuvres de pénitence, les entretiens spirituels, les conférences, les exhortations, l'usage des bons livres ; vigilance des supérieurs, exemples des égaux, concours unanime des sujets dont une communauté est composée, qui vivent sous la même règle & qui par une édification mutuelle & une sainte émulation se soutiennent les uns les autres ; ajoûtez les graces du Ciel, graces intérieures, graces particulières ; graces plus abondantes dans les maisons religieuses que par-tout ailleurs, lumieres, sentimens, inspirations.

Que faut-il de plus ; & ce que Dieu disoit à Israël n'aura-t-il pas droit de le dire à un Religieux : *Qu'ai-je pu faire pour vous que je n'ai pas fait ?* Je vous ai sauvé de l'Égypte, je vous ai conduit dans une terre de bénédiction, je vous ai nourri de la manne céleste ;

ma miséricorde vous environnoit de toutes parts , & je vous ai recueilli sous mes ailes pour vous défendre de tous vos ennemis. Quelles barrières n'aviez-vous pas à leur opposer ? De quelles armes n'étiez-vous pas muni pour les combattre ? Que vous demandois-je au-dessus de vos forces ; & pour vous seconder , quelle protection, quels soins , quels appuis vous ont été refusés ? Vous ne vous plaindrez pas de moi & de ma providence ; mais c'est à moi maintenant d'examiner quelles plaintes j'ai à former contre vous , & combien vous êtes redevable à ma justice.

IV. L'abus criminel qu'il aura fait des graces de sa vocation. Voici le point capital & décisif ; voici le terme fatal & le dénouement de cette dangereuse procédure. L'Évangile ne nous annonce rien sur cela que d'effrayant , que de sinistre. Le Fils de Dieu cherche du fruit dans un figuier , & n'y en trouvant point , il le maudit. Le sep de la vigne qui ne produit que des feuilles , est coupé , desséché , & mis au feu. Le serviteur qui ne rend que le talent qu'on lui a confié , & qui ne l'a pas fait valoir , est réprouvé du maître.

Ainsi que fera - ce au moment de la mort , à ce moment où le Religieux cité au Tribunal de Dieu paroîtra devant cette souveraine Majesté & aux pieds de ce Juge inexorable qui n'a acception de personne ? que fera - ce , dis - je , quand Dieu s'adressant à lui , il lui dira comme ce Seigneur à son Intendant : *Rendez-moi compte de votre* Luc 16. *recette.* Car voilà ce que vous aviez reçu , & à quelles conditions vous l'aviez reçu. Tel étoit le bienfait de votre vocation ; tels étoient les devoirs de votre vocation ; tels ont été les moyens qu'on vous a fournis pour remplir votre vocation ; à quoi tout cela s'est-il terminé , & de votre part quels en ont été les effets ?

Que fera - ce quand Dieu reprenant le fil & toute la suite de sa vie pendant les trente , les quarante années , & peut-être davantage , il lui fera voir une vie passée dans l'oïveté , dans la paresse , dans une tiédeur mortelle & habituelle ; une vie dissipée , immortifiée , quelquefois plus sensuelle par proportion & plus mondaine que la vie même du monde ; une vie sans attention sur soi-même , sans zèle de sa perfection , sans goût pour toutes les pratiques de piété

& fans dévotion ; des vœux très - imparfaitement gardés , & souvent tout-à-fait violés ; des règles , ou méprisées & hautement trangressées , ou observées par nécessité , par crainte , par bienséance , par respect humain ; des actions toutes naturelles , des intentions toutes serviles , des passions très-vives , des conversations très-libres , des paroles très-médifantes & très-malignes , des animosités nourries & invétérées dans le cœur , des impatiences au dehors & des faillies de colere qui n'ont que trop éclaté dans les rencontres , & que trop causé de trouble & de scandale.

Car nous parlons d'un Religieux de ce caractère : c'est - à - dire (& faut-il , hélas ! que nous soyons contraints de faire un tel aveu) c'est-à-dire que nous parlons d'un grand nombre de religieux , fans y en comprendre d'autres , dont il seroit à souhaiter que les égaremens plus affreux encore & plus déplorables , fussent ensevelis dans un éternel oubli. Or encore une fois que sera-ce quand ce Religieux se trouvera chargé de répondre à Dieu d'une telle vie , & d'une conduite si peu religieuse ? Est-ce là ce que Dieu attendoit de

lui, & ce qu'il devoit en attendre? Est-ce là ce que lui-même il avoit eu d'abord en vue, lorsqu'il sortit de la maison paternelle, & qu'il se dégagea avec une détermination si ferme & si constante de tous les liens du monde, pour se consacrer uniquement au service de Dieu? Etoit-ce là que devoit se réduire ce service de Dieu, & en cela qu'il devoit consister? Hé! s'il ne s'agissoit d'autre chose, qu'étoit-il nécessaire de faire tant d'efforts, de rompre tant de nœuds, de s'enfermer dans le Cloître, & de recevoir pendant une année de probation tant de leçons; de prendre des engagements si saints, si étroits, si irrévocables? Pourquoi tout cet appareil? il n'y avoit qu'à rester dans le siècle, & qu'à y jouir de sa liberté.

Mais allons plus avant, & que sera-ce encore quand pour achever de confondre le Religieux, & pour lui ôter toute excuse, Dieu formera contre lui un jugement de comparaison? Je veux dire, quand Dieu l'opposera lui-même à lui-même; quand Dieu le comparera avec tant de justes qui vivoient dans le monde, & qui s'y sont sanctifiés; quand Dieu fera même ser-

vir à sa condamnation les pécheurs du monde , & toute leur conduite selon le monde ? Témoignages qu'il ne pourra récuser , & dont il fera accablé. Reprenons.

I. Comparaison de lui-même avec lui-même. Et en effet , il n'y a point ou presque point de si mauvais Religieux , qui vivant au milieu de ses freres , & les voyans assidus à leurs observances , n'ait eu quelquefois certains sentimens , & ne se soit trouvé en certaines dispositions où Dieu le touchoit, où il comprenoit le bonheur de son état , où il en considéroit la sainteté , où il s'affectionnoit à ses devoirs , où il étoit résolu de s'y rendre plus fidele , & où il les remplissoit véritablement. C'étoit pour les Supérieurs une consolation , pour la Communauté un sujet d'édification , & pour lui-même un repos de conscience , dont il goûtoit toute la douceur & toute l'onction. C'est donc là, c'est à ces heureux jours que Dieu , pour ainsi dire , le renverra. Que pensiez-vous alors ? A quoi étiez-vous disposé ? Que faisiez-vous ? Qu'y avoit-il dans la règle que je vous avois imposée , & que vous aviez embrassée , qui vous étonnât , qui vous rebutât ,

qui vous arrêtoit ? Vous couriez dans mes voies , & vous vouliez y persévérer & y mourir : pourquoi vous en êtes-vous retiré , & d'où est venu ce changement ? Ce qui étoit un devoir pour vous , a-t'il cessé de l'être ? Ne vous étiez-vous donné à moi que pour un temps , & n'étiez-vous pas toujours engagé par la même profession , & les mêmes vœux ? Ces grands motifs qui vous attachoient à vos obligations , ont-ils perdu toute leur force ; & le joug que vous portiez si délibérément & avec tant de courage , est-il devenu plus pesant & moins soutenable ? Soyez vous-même votre juge ; car c'est à vous-même que j'en appelle. Ce que vous avez voulu en telle conjoncture & ce que vous avez pratiqué , vous avez toujours dû le pratiquer , & toujours dû le vouloir.

2. Comparaison avec les justes du siècle. Le monde est bien corrompu ; mais c'est cela même qui relève la gloire & le mérite de tant de saintes ames , qu'on voit dans le monde , tout corrompu qu'il est , & malgré tous ses dangers , s'adonner constamment à toutes les œuvres de la piété chrétienne , & vivre selon toute la perfection de l'E-

vangile. Quelle innocence, quelle pureté de mœurs! Quelle dévotion vive & ardente dans l'Oraison, dans la Communion, dans toutes les pratiques de religion! Quelle fidélité aux moindres exercices que leur a prescrits un ministre de Jesus-Christ, en qui elles ont mis leur confiance! Quelle docilité aux leçons de ce Directeur, & quelle obéissance à ses ordres comme aux ordres de Dieu même! Quel esprit de pénitence, que d'austérités secretes, que de rigueurs qu'on est plutôt obligé de modérer, que d'exciter! Combien d'autres opérations de la grace qui ne paroissent point, parce que ce sont des ames sans ostentation, & plus soigneuses de se cacher, que de se produire aux yeux du public. Il n'y a que les Prêtres du Seigneur dans le sein desquels elles déposent leur conscience, qui soient bien instruits de ces mysteres: & je ne dissimulerai point que moi-même j'en ai cent fois rougi devant Dieu, voyant dans le plus grand monde des saints & des saintes, & y découvrant d'éminentes vertus qui me reprochoient mes imperfections & mes faiblesses.

Mais ce reproche, combien fera-t'il

encore plus pressant au jugement de Dieu, & quels prétextes le Religieux pourra-t'il là-dessus alléguer pour sa défense ? le Fils de Dieu parlant des Juifs : disoit : *Les Ninivites s'éleveront au Jugement contre cette nation, & la condamneront. Car dès qu'ils entendirent la prédication de Jonas, ils firent pénitence; & voici plus que Jonas.* Le même Sauveur ajoûtoit : *Plusieurs viendront de l'Orient & de l'Occident, & auront place au festin avec Abraham, Isaac & Jacob dans le Royaume des Cieux : mais les enfans du Royaume seront rejettés.* Tristes figures dont le sens ne peut que trop s'appliquer à notre sujet, & qui n'en sont qu'une trop sensible démonstration. Car voilà ce qui doit s'accomplir à l'égard du Religieux, & voilà comment Dieu, pour ainsi parler, lui confrontera des troupes de séculiers, dont la vie & les exemples feront sa honte & sa condamnation. Dans la terre des pécheurs ils se sont sanctifiés ; & vous dans la terre des Saints, quel degré de sainteté avez-vous acquis ? ils étoient au milieu des périls, & ils se sont sauvés ; vous dans un lieu d'asile & gardé de toutes parts, en combien de manières avez-vous exposé & hazardé votre salut ? Tout

Math,
12. 41.

Math:
8.

confpiroit à les détacher de moi , & jamais ils ne se font départis de ma loi , & de la perfection de ma loi ; vous, tout vous portoit vers moi , & combien de fois m'avez-vous oublié , combien de temps ? Cette perfection où ils font parvenus , n'étoit pour eux qu'un conseil , & ils n'en ont pas néanmoins négligé , ni volontairement omis un seul point : pour vous c'étoit un devoir indispensable , c'étoit un précepte de la désirer , de la rechercher , d'y tendre sans cesse , & de vous y avancer : mais quel effort avez-vous fait pour cela , mais y avez-vous pensé , mais vous en êtes-vous occupé , mais en mille rencontres , & sur mille sujets avez-vous même observé l'essentiel de l'Evangile , & satisfait au commandement ?

3. Comparaison avec les pécheurs du siècle. Ce sont ces mondains , qui possédés du monde dont ils se font rendus esclaves , donnent aux affaires du monde & à son service toute leur attention & tous leurs soins. Que ne font-ils point pour lui plaire , & que ne leur en coûte-t-il point pour acquérir ses biens , pour obtenir ses récompenses , pour parvenir à ses honneurs , pour s'insinuer dans sa faveur , & pour s'y maintenir ?

On peut dire qu'il y a peu d'ordres religieux, & qu'il n'y en a peut-être point, quelque austères qu'ils soient, qui exigent autant de vigilance & de réflexions, autant de veilles & de fatigues, autant de sujétion & de dépendance, autant de sacrifices de ses aises, de son repos, de sa santé, de sa propre volonté, qu'il en faut dans la Cour d'un Prince, dans la profession des armes, dans un ministère, dans une charge, dans un négoce, par-tout où l'on cherche à établir sa fortune & à réussir? Or toutes ces peines, tous ces mouvemens, tous ces assujettissemens, sont-ce des obstacles capables d'arrêter un mondain dans la poursuite de ses prétentions & de ses projets? Autre conviction contre le Religieux, & autre sujet de confusion en la présence de Dieu. Hé quoi! lui dira Dieu, n'étois-je pas un maître assez grand, & le monde devoit-il être mieux servi que moi? Etoit-il plus puissant, plus riche que moi? Etoit-il plus libéral dans ses promesses, plus magnifique dans ses dons? Avoit-il sur tant de mondains qui l'adoroient ou qui l'idolâtroient, des droits plus sacrés, plus inviolables que je n'en avois sur vous? Lui appar-

tenoient-ils autant que vous m'apparteniez ; car vous étiez mon héritage , vous étiez de ma maison , de mon peuple particulier. Le joug qu'il leur imposoit , étoit - il moins pesant que le mien ; & en le portant , ce joug du monde , n'avoient-ils nul chagrin , nulle contradiction, nul ennui, nul dégoût à dévorer ? Toutefois comment le portoient-ils ? Ils servoient le monde comme leur divinité ; m'avez - vous servi comme votre Dieu ?

De-là quelle décision, quel arrêt ? C'est ce que toute personne religieuse doit murement considérer : car qui sçait s'il est digne de haine ou d'amour ? Mais du reste il est certain qu'il y en a dans chaque communauté, à qui cette matière convient davantage, & que par un aveuglement bien déplorable, peut-être même par une espèce d'endurcissement, ce sont justement ceux - là qui en paroissent moins touchés que les autres, & moins en peine. De quelque espérance qu'ils osent se flatter, parce qu'après tout on ne leur voit point faire de chutes grossières, & qu'ils suivent, disent-ils, le train ordinaire de la maison, nous lisons néanmoins dans l'Évangile une parabole qui
les

les regarde , & qui devoit rabattre leur confiance. C'est celle des dix Vierges. Il est constant que toutes étoient Vierges , & il n'est point écrit que dans leur vie il y eût rien de scandaleux. Cependant de ces dix Vierges , lorsqu'il fut question d'entrer dans la Salle du festin, il en y eut cinq que l'Epoux rejetta , & à qui il répondit : *je ne vous connois point.* *Matth. 25. 12.* Affreuse réponse pour une ame religieuse , que la mort aura conduite au Tribunal de Dieu ! Dans un désir ardent d'être admise à la béatitude céleste , elle s'écriera, *Seigneur , Seigneur, ouvrez-moi :* mais quel coup de tonnerre , quel anathème , si Dieu vient à lui dire , *je ne vous connois point ?* Hé ! Seigneur , je suis de ces Vierges que vous avez appellées. Il est vrai : mais vous êtes de celles qui se sont endormies. Ce n'étoit d'abord qu'un léger assoupissement ; mais bientôt vous êtes tombée dans un sommeil oisif & plein de paresse. *Bienheureux le serviteur que le maître Matth. en arrivant trouvera sur ses gardes & dans 24. 64i le devoir : il lui donnera l'administration de tous ses biens.* Mais vous qui n'avez rien fait de ce que j'attendois de vous , que pouvez-vous attendre de moi ? *Je ne vous connois point.*

Ce ne sont point là de vaines terreurs, & plaise au Ciel qu'elles fassent sur nous une impression salutaire ! Saint Paul craignoit d'être réprouvé ; & ce que ce maître des Gentils, ce vaisseau d'élection craignoit pour lui-même, tout Apôtre qu'il étoit, nous pouvons bien le craindre pour nous, tout Religieux que nous sommes. D'avoir demeuré à Jérusalem & dans les saints lieux, écrivoit Saint Jérôme, ce n'est pas un mérite ni un sujet de louange ; mais le mérite & ce qui est digne de louange, c'est d'avoir mené dans ces lieux saints une vie sainte. Disons-le même de la profession religieuse ; & si nous voulons que le Jugement de Dieu nous soit favorable, prévenons-le. Entrons nous-même en jugement avec nous-mêmes : mais entrons-y sérieusement, sans ménagement, sans retardement. Rappel-
 lens dans l'amertume de notre ame toutes nos années, supputons toutes nos pertes, tâchons de les réparer, rachetons le temps ; & sans faire aucun fonds sur le passé, concluons comme

Psalm. David : *C'est maintenant, Seigneur, que je vais commencer.*
 76 11.



Saintes résolutions d'une Ame religieuse, qui reconnoît l'arfection de son état, & se confond de ses infidélités.

JE vois, Seigneur, ce que je suis & ce que je devois ne pas être, comme aussi je ne vois que trop ce que je devois être, & ce que je ne suis pas. Que d'infidélités dans tout le cours de ma vie, que de tiédeurs & de lâchetés! voilà, mon Dieu, ce que je ne devois pas être, mais ce que je suis néanmoins, & de quoi je me confonds à vos pieds. Au contraire, quelles vues de sanctification, quels desseins votre providence a-t-elle formés sur moi? A quelle perfection m'appellez-vous, & qu'exige de moi l'état religieux, ce saint état, où votre grace m'a conduit? Voilà ce que je devois être, mais ce que je ne suis pas; & de ne l'être pas, c'est mon humiliation & ma condamnation. Car je ne puis me dissimuler à moi-même, combien je me trouve encore loin du terme où vous vouliez

m'élever, & combien peu j'ai avancé jusques à présent dans les voies que vous m'avez tracées. Il n'a tenu qu'à moi d'y marcher : & si je les avois constamment & fidelement suivies, je serois un saint : hélas ! mon Dieu, que suis-je qu'un prévaricateur & un pécheur ?

Je le reconnois, mais après tout, Seigneur, je puis par votre miséricorde, non à ma gloire, mais à la vôtre, me rendre à moi-même, en me reprochant mes foiblesses, ce témoignage bien consolant, que toutes foiblesses qu'elles sont, ce ne sont point de ces désordres si ordinaires dans le monde, je dis dans le monde corrompu. Je vous fers très-imparfaitement ; il est vrai ; mais enfin je n'ai point comme une multitude innombrable de mondains, quitté votre service ; je n'y ai point renoncé. Je crains de vous perdre en perdant votre amour, je redoute vos jugemens, j'ai horreur du vice, je tâche à me tenir exempt de certaines passions, & je ne m'y laisse point entraîner ; je ne donne point entrée dans mon cœur à des objets capables de l'attacher criminellement, & de l'infecter d'une contagion mortelle ; je

D'UNE AME RELIGIEUSE. 501
ne me livre point à ces injustices , à ces violences , à ces excès , où portent une convoitise insatiable , un intérêt sordide , une ambition désordonnée , une molle sensualité , un libertinage de mœurs & de croyance. Ah ! Seigneur , qu'éternellement vous soyez beni de tout cela , puisque tout cela vient de vous , & que ce sont les prérogatives inestimables de ma vocation à la vie religieuse. Sans cette prédilection que vous avez eue pour moi , & ce choix que vous avez fait de moi , comment n'aurois-je point été emporté par le torrent du monde ? Comment aurois-je échappé à l'incendie le plus général , & n'aurois-je point été malheureusement consumé par le feu avec des millions d'autres ?

Car il faudroit , mon Dieu , que je fusse l'homme le plus présomptueux & le plus ingrat , si me connoissant tel que je me connois , j'osois m'attribuer à moi-même un avantage dont je ne suis redevable qu'à votre bonté infinie. Je n'ignore pas la conduite du monde , & je suis assez instruit des iniquités qui s'y commettent. De quoi n'ai-je point entendu parler , & de quoi n'ai-je pas souvent été témoin ? Le crime y régne

dans toutes les manières , & il y régne ouvertement. Non - seulement il ne cherche point à se cacher , mais il leve la tête , mais il se montre au grand jour , mais il devient un sujet de gloire , & une espee de triomphe. Tout mon zèle s'allume là-dessus ; & sans être assez téméraire pour me comparer à votre Prophete , je crois pouvoir dire que je me sens touché de la même douleur que lui , & pouvoir m'écrier

Pf. 119. comme lui : *Scigneur , j'ai vu les pécheurs de la terre : je les ai vu transgresser hautement votre loi , la mépriser , la profaner , & j'en ai été ému jusques dans le fond de l'ame ; j'en ai séché de regret & de tristesse.* Je le dis en effet ; mais dans le plus vif sentiment de mon indignation , je fais un retour sur moi-même , je m'examine moi-même , je considère les dispositions de mon cœur , & de-là j'apprends quelle doit être pour vous ma reconnoissance , & à quoi elle m'engage. Car tout ce que j'apperçois dans ces mondains dont je déplore l'aveuglement & les prodigieux égaremens , c'est , mon Dieu , ce que je pouvois devenir , & selon les apparences ce que j'aurois été comme eux , si j'avois eu à vivre parmi eux & avec

eux ; c'est où la passion , où l'occasion , où la coutume , où l'exemple , où mille engagemens m'auroient précipité.

Quand donc , Seigneur , je vous rends graces de ce que je ne suis pas comme le commun des hommes , ce n'est point par le même esprit que le Pharisien , qui vous remercioit de n'être pas comme le reste des hommes , & qui par-là prétendoit se mettre au-dessus de tous les hommes. Loin de moi cette confiance orgueilleuse qui se prévaudroit de vos dons , & qui par une présomption insoutenable , & sans se contenter du fruit que j'en retire , vous en raviroit encore l'honneur. C'est dans une vue toute contraire , que je reconnois , & qu'à ma confusion je fais devant vous cet aveu , que si vous m'aviez confondu avec le commun des hommes , & qu'il ne vous eût pas plu de me recueillir par une faveur singulière dans votre sainte maison , je me serois peut-être abandonné à de plus grands désordres , & rendu plus criminel qu'ils ne le sont ; ou que s'il vous eût agréé de traiter comme moi le commun des hommes , & de les rassembler auprès de vous , & dans

votre sanctuaire , ils y auroient beaucoup mieux rempli que moi la place que j'occupe , & y auroient acquis bien d'autres mérites que moi.

Cependant , mon Dieu , en vous bénissant de tout le mal que je n'ai pas fait jusques à présent , & que je pouvois faire , quand pourrai-je également vous bénir du bien que je pratique ? Je ne demande pas quand je pourrai vous bénir du bien que vous m'avez mis en état de pratiquer : dès maintenant , Seigneur , je vous en bénis , puisque j'ai pour cela les moyens les plus abondans & les plus puissans. Mais de pouvoir pratiquer le bien & de le pratiquer , ce n'est pas une même chose , & l'un n'est pas une conséquence de l'autre. Je ne l'éprouve que trop , & je n'ai que trop lieu de craindre le sort de ce serviteur inutile , qui fut rejeté & condamné , non point pour avoir perdu son talent , mais pour n'en avoir pas usé selon les intentions de son maître. Hé ! mon Dieu , quand viendra ce tems que j'attends , auquel j'aspire depuis de longues années , que j'ai cent fois désiré , & qui par ma faute n'est point encore arrivé ; quand , dis-je , viendra-t-il cet
heureux

heureux tems , où je sortirai de mon assoupissement & de ma langueur , où je reprendrai un feu tout nouveau , où j'accomplirai fidèlement tous mes devoirs , où je suivrai de point en point toute ma règle , où je penserai , je parlerai , j'agirai , je vivrai en Religieux ?

J'ai de bons momens , où je veux tout cela , où je me propose tout cela , où je forme sur tout cela des desseins : mais que le passage est difficile de la résolution à l'exécution , & qu'il est ordinaire d'y échouer ! Si je prends d'abord quelques mesures , si je fais quelques efforts , ce sont des efforts semblables à ceux de saint Augustin , lequel se comparoit à un homme endormi qui se réveille & qui voudroit se lever , mais que l'appesantissement où il est , replonge aussi-tôt dans son premier sommeil. C'est ainsi que le poids de ma fragilité me rentraîne , & malgré tous mes projets me fait retomber dans mes premiers relâchemens. Grand Dieu, Créateur des ames & sanctificateur , donnez à l'ouvrage que vous avez commencé dans moi , sa dernière perfection. D'être dans la terre des Saints , selon l'expression d'un de vos Prophe-

tes, & de n'y point commettre l'iniquité, c'est un avantage des plus précieux; mais ce ne sera, Seigneur, un avantage complet, que lorsque dans cette terre des Saints je travaillerai efficacement moi-même à me sanctifier.

Je dis, mon Dieu, à me sanctifier selon toute la sainteté de mon état; car ce qui peut me suffire comme Chrétien, seroit trop peu pour moi comme Religieux. Au simple chrétien vous n'avez, ce semble, donné qu'un talent ou deux: mais c'est au Religieux que vous en donnez jusques à cinq. Mieux il est partagé, plus il est obligé de rapporter; & si celui des serviteurs qui avoit reçu deux talens, dut les rendre & deux autres au-delà, c'est avec la même proportion, qu'en ayant reçu cinq, je dois les faire valoir & les consacrer à votre gloire & à mon avancement dans vos voies.

Quels progrès j'aurois fait, Seigneur, si j'avois ainsi employé toutes mes années, depuis que vous m'avez appelé à votre service, & que je m'y suis engagé? Où en serois-je? où en sont tant d'autres, que je vois comblés de vertus & de graces? Chaque jour ils croissent, ils montent, ils s'élevent,

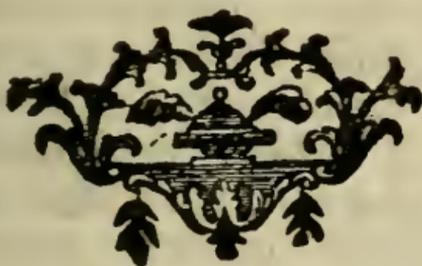
randis que je demeure en arriere, & que chargé comme eux de votre joug, au-lieu de le porter avec la même allégresse, je ne fais que le traîner. Etoit-ce dont là, mon Dieu, ce que vous vous proposiez, quand vous m'avez séparé du monde, & que par une distinction aussi glorieuse pour moi, qu'elle m'est favorable & avantageuse, vous m'avez admis au nombre de tant d'ames choisies? Est-ce là cette perfection propre de l'état religieux, & cette sainteté particulière qui le relève au-dessus de l'état séculier? Ne vous ai-je promis rien autre chose, en me dévouant à vous? N'aspirois-je à rien autre chose dans ce tems d'épreuve par où j'ai passé, & qui a précédé la profession de mes vœux? Sont-ce-là les leçons qu'on me faisoit, & n'est-ce qu'à cela qu'on me formoit? Tout me condamne, Seigneur, tout rend témoignage contre moi, & je n'imagine point d'excuse, que mon cœur malgré moi ne démente.

Du reste ma vie s'en va, mes jours s'écoulent, & peut-être mon heure est-elle plus proche que je ne le pense. Quoi qu'il en soit, elle vient cette dernière heure; & que fera-ce, si je la

laisse venir, & qu'elle arrive, sans que je l'aye prévenue, ni que j'aye presque rien fait de tout ce que je devois? Car à-parler de bonne foi & pour le dire à ma confusion, le peu que je fais, n'est rien; ou si c'est quelque chose, ce n'est point à beaucoup près ce que demande ma vocation, ni ce que vous attendez de moi. Mais n'est-il pas tems enfin, Seigneur, de commencer? N'est-il pas tems d'être Religieux en pratique & en effet, après ne l'avoir été depuis tant d'années que d'habit & que de nom?

C'est bien tard, que je prends une résolution si salutaire & si nécessaire. C'est bien tard que je commence, ou que je veux commencer: mais, Seigneur, entre les ouvriers du Pere de famille, ceux qui ne vinrent travailler à sa vigne que vers la moitié du jour, eurent la même récompense que les autres, parce qu'ils regagnerent par l'activité de leur travail ce qu'ils avoient perdu par leur retardement & leur lenteur. Or voilà ce que j'ai à faire présentement, & de cette sorte mes pertes passées, au lieu de me décourager, m'exciteront, m'animeront, se tourneront à bien. Moins j'ai avancé, plus

je redoublerai ma course. Moins j'ai été Religieux, plus je m'efforcerai de le devenir. Car je le puis encore, & malheur à moi si je ne le voulois pas; si désormais je n'y donnois pas tous mes soins, si je ne suivois pas la sainte ardeur que votre grace m'inspire, & que je sens se rallumer dans mon ame. Faites, mon Dieu, que ce ne soit point une ferveur passagère. Toute vive qu'elle est ou qu'elle paroît, je ne sçaurois me répondre de ma persévérance, qu'autant qu'il vous plaira de me seconder, & que je serai soutenu de votre secours tout-puissant.





*Gouvernement Religieux, & quelles
vertus y sont plus nécessaires.*

Q Uand on traite de l'obéissance religieuse, on ne s'attache communément qu'à instruire ceux qui doivent obéir, & l'on ne parle presque jamais à ceux qui doivent commander. Cependant les supérieurs ne sont point impeccables, non plus que les inférieurs. Les fautes des uns ne sont pas moins importantes, & ne causent pas moins de dommage dans une Communauté, que celles des autres; & l'on peut dire au sujet de l'obéissance, qu'il est aussi difficile, & même plus difficile, de bien sçavoir la faire pratiquer, que de bien sçavoir la pratiquer.

L'autorité supérieure dans une maison religieuse est une prérogative; c'est une distinction: mais une distinction à titre onéreux, & une charge plus qu'un honneur. Les Fondateurs inspirés de Dieu dans l'institution de leurs Ordres, y ont établi une forme de gouvernement, nécessaire pour lier ensemble le chef & les membres, &

pour maintenir tout le Corps dans un bon état en le maintenant dans la règle. Cette forme de gouvernement n'est pas la même par-tout, & comme il y a une diversité de graces & de voies par où la divine providence conduit ses Elus, il y a pareillement une diversité d'observances & d'instituts, qui fait un des plus beaux ornemens de l'Eglise. Mais tous, quelque différens qu'ils soient d'ailleurs, conviennent en ce point, qu'il y ait à la tête de chaque société régulière une puissance qui préside, qui ordonne, qui tienne la place de Dieu, de qui l'on reçoive l'impression, & qui dirige toutes les démarches & tous les mouvemens. Or que ce premier mobile vienne à manquer, qu'il se déränge, qu'il s'arrête; (& afin de ne considérer la chose que par rapport à vous, qui m'engagez à vous écrire mes pensées, & à vous donner cette courte instruction touchant la place que vous occupez présentement,) qu'une supérieure n'ait pas les talens requis pour gouverner, ou que les ayant, elle ne les mette pas en œuvre, on voit assez quels désordres il doit de-là s'ensuivre. Car voilà comment des communautés entières

512 G O U V E R N E M E N T
font tombées dans une triste décadence & dans un relâchement qui les a perdues.

Il est donc pour vous d'une conséquence infinie, qu'étant obligée de tenir les autres dans le devoir, vous fassiez vous-même une étude très-sérieuse de vos devoirs; que vous vous les imprimiez vivement, & dans l'esprit, & dans le cœur; dans l'esprit, pour les connoître; dans le cœur, pour vous y affectionner; que vous en confériez souvent avec Dieu, & qu'aussi souvent vous en confériez avec vous-même, & vous vous en demandiez compte devant Dieu; que vous appreniez ainsi à bien mesurer tous vos pas dans la route où vous commencez à marcher. Elle est périlleuse; les écueils y sont communs, & des écueils qu'on ne peut éviter sans une grande attention. De toutes celles qui vous ont précédée, combien peut-être y ont échoué? Quoi qu'il en soit, si le Pilote s'endort au milieu des rochers où il se trouve engagé, il est fort à craindre que par sa négligence le vaisseau ne périsse; & si vous n'avez toujours les yeux ouverts pour prendre garde à vous & pour vous observer, non-seulement vous vous

égarez, mais au jugement de Dieu vous deviendrez responsable de vos égaremens.

Ce qui doit être d'abord le sujet de votre consolation & de votre confiance, c'est que vous ne vous êtes point ingérée dans le gouvernement; que vous ne l'avez point recherché, & pour m'exprimer avec saint Paul, que *vous ne vous êtes point attribué l'honneur.* Heb. 5.
 D'où vous avez droit de conclure, que vous y êtes appelée de Dieu; & que Dieu étant fidèle à ceux qui suivent sa vocation, il ne vous abandonnera point; mais que sa grace vous éclairera, qu'elle vous soutiendra, qu'elle consommera la bonne œuvre qu'il a commencée dans votre personne, par le choix qu'il a fait de vous. Sans cette vocation d'en haut vous ne pourriez vous répondre si assurément de l'assistance du Ciel; que dis-je? vous devriez vous attendre de la part du Ciel à un funeste abandonnement. Car ce ne seroit plus Dieu alors qui vous auroit tracé le chemin où vous entrez, & il diroit de vous ce qu'il disoit des faux Prophetes: *Je ne les envoyois point, ils couroient; Jer. 23; voilà pourquoi ils seront rejettés & livrés à eux-mêmes.* 21.

D'autres que vous l'ont éprouvé, ou s'exposent à l'éprouver. Et ne le sçavez-vous pas, ne le voyez-vous pas? L'envie de dominer, disons mieux, & ne craignons point d'user du terme propre, une pitoyable ambition n'est pas tout-à-fait bannie des maisons religieuses; mais elle s'entretient & se nourrit jusques dans l'obscurité de la retraite, & comme dans le sein de l'humilité. On veut être quelque chose, quoiqu'en se séparant du monde on ait déclaré qu'on ne prétendoit plus rien. Ce divorce avec le monde a plus été de corps que d'esprit; & parce que selon le sentiment naturel, qui est par-tout le même, on aime à se voir considéré, ménagé, craint, respecté, de-là vient que sans résistance & sans combat on succombe à la tentation, & qu'on se laisse aisément surprendre au vain éclat de la supériorité. Mais le moyen d'y parvenir, & comment y procéder? Il est rare qu'on s'y porte ouvertement, & qu'on témoigne sur cela son désir. Au contraire, on a bien soin de le cacher, & l'on affecte en toutes ses paroles & toutes ses manières de marquer là-dessus une indifférence parfaite &

même une espèce d'éloignement. Rien de plus modeste que les expressions dont on se sert en parlant de soi-même, & reconnoissant son peu de suffisance, & son indignité : mais ce sont des discours ; & avec ces beaux discours, le désir qu'on a dans le cœur, tout caché qu'il est, n'en est pas moins vif. On le dissimule ; mais il agit, & il fait agir. On prépare de loin les esprits, le parti se forme, l'une attire l'autre. Cependant une élection approche, & c'est alors qu'il faut redoubler ses attentions, & se montrer plus affable & plus officieuse que jamais envers tout le monde, sur-tout envers les admis. Enfin le jour arrive où la communauté s'assemble, & où il est question de décider. Les voix se recueillent, la pluralité l'emporte, la Supérieure est élue, bien contente de sa destinée, & peut-être encore voulant se persuader que c'est Dieu qui l'a choisie & qu'elle n'y a contribué en aucune sorte.

Tout ceci au reste ne doit point étonner depuis qu'on a vu les Apôtres mêmes, élevés à l'école de Jesus-Christ, disputer entre eux de la préséance, & ambitionner les premiers rangs de son prétendu Royaume tem-

porel. Mais de quoi l'on ne doit pas non plus être surpris, c'est que Dieu se retire & qu'il ne bénisse point un gouvernement qui n'est pas dans l'ordre de sa providence. C'est qu'il permette que cette Supérieure s'égaré, qu'elle s'aveugle en mille rencontres & qu'elle fasse mille fautes, qui détruisent toute l'estime qu'on en avoit conçue, & qui la décréditent dans une maison dont elle croyoit devoir être l'oracle & la directrice. C'est que dans une place où elle espéroit trouver de la douceur & de la satisfaction, il lui laisse sentir toute l'amertume & tout le déboire de mille événemens fâcheux, de mille contradictions, de mille inquiétudes dont elle est sans cesse agitée, troublée, désolée, & qui lui donnent bien lieu de regretter l'état de dépendance d'où elle a voulu sortir, & où elle vivoit mille fois plus tranquille & plus heureuse. C'est que pour la punir & pour punir le grand nombre de celles qui l'ont appuyée de leurs suffrages, plus par inclination que par raison, il prive la communauté d'une protection spéciale dont il la favorisoit, & que de cette sorte tout l'esprit de Dieu s'éteigne & toute la discipline religieuse se dérègle.

Châtiment aussi juste, qu'il est terrible & que les suites en sont malheureuses.

Mais revenons, & puisque de bonne foi vous pensez n'avoir rien à vous reprocher sur cet article, ne nous y arrêtons pas davantage. Il s'agit maintenant de répondre à la vocation de Dieu, & d'en remplir tous les devoirs. Le premier pas est fait, & bien fait : je le veux ; & je n'en puis douter, connoissant votre droiture & votre esprit religieux. Vous voilà dans la carrière ; mais le point est de la fournir heureusement & dignement, soit pour la gloire de Dieu, soit pour le bien de votre maison, soit pour la sanctification de votre ame. Vous voulez donc sçavoir comment vous devez vous comporter dans une fonction d'autant plus critique pour vous, qu'elle vous est toute nouvelle, & que vous n'en avez eu jusques-à présent nul usage. Vous me demandez quelles sont les conditions les plus essentielles d'une bonne Supérieure, & par où elle peut se mettre en état de réussir. Je comprends tout en cinq paroles, dont chacune mérite une réflexion particuliere : exemple, vigilance, charité, fermeté, prudence.

Avec cela j'ose vous annoncer un succès tel que vous le pouvez désirer : car à l'égard de la profession religieuse, c'est dans l'assemblage de ces qualités que consiste toute la science du gouvernement.

I. Exemple. Jesus-Christ lui-même a commencé par-là : avant que d'enseigner, il a pratiqué. Vous êtes Supérieure, il est vrai ; mais en devenant Supérieure, vous n'avez pas cessé d'être Religieuse : c'est-à-dire, que vous êtes toujours dans la même obligation de travailler à votre perfection particulière & à votre avancement spirituel, selon l'esprit de votre règle, & par les moyens qu'elle vous prescrit. Vous n'êtes donc pas plus exempte des observances ordinaires, que le reste de la communauté. Vous pouvez vous en dispenser plus impunément ; mais vous ne le pouvez pas avec plus de droit ni plus légitimement. Vous le pouvez plus impunément, puisque dans la maison dont la conduite vous est confiée, il n'y a personne qui puisse vous demander compte de vos actions, ni entreprendre de vous corriger : mais vous ne le pouvez pas plus légitimement ni

avec plus de droit, puisque vous êtes lié par les mêmes engagements que les autres, & qu'en vous chargeant de la supériorité, on n'a pas prétendu vous décharger de la régularité. Vous avez des pouvoirs que n'ont pas les autres; je le sçais, & on ne vous les conteste point: mais comme vous ne devez user de ces pouvoirs en faveur des autres qu'avec poids & mesure, qu'avec raison & pour de justes sujets, vous n'en devez pas plus aisément ni plus librement user par rapport à vous-même.

Et ce seroit sans doute une chose assez étrange, qu'une Supérieure, préposée pour maintenir la règle dans toute sa vigueur, fût la première à la transgresser. Est-ce là l'exemple qu'elle doit donner, & qu'on attend d'elle? Saint Paul discit aux fidèles: *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jesus-Christ;* I. Cor. II. 1. & c'est ainsi par proportion que la Supérieure dans une communauté religieuse doit être en état de dire à toutes les personnes qui lui sont soumises: agissez comme vous me voyez agir. Car sans cet exemple, de quel poids seront toutes ses paroles & toutes ses exhortations? Osera-t-elle même parler! osera-t-elle exhorter à la pratique

de la pauvreté, lorsqu'on verra qu'elle ne veut manquer de rien? osera-t-elle recommander la mortification des sens, lorsqu'on verra qu'elle s'accorde tous les soulagemens & se ménage toutes les douceurs qu'elle est en pouvoir de se procurer? osera-t-elle exiger l'exactitude, l'assiduité, la fidélité à tous les exercices, soit publics, soit intérieurs, lorsqu'on verra qu'elle abuse de son autorité pour vivre à sa mode & selon qu'il lui plaît, ayant toujours des prétextes & se prévalant de tout pour excuser sa dissipation & son dérangement perpétuel? Pour peu qu'elle raisonne & qu'elle rentre en elle-même, ne sera-t-elle pas forcée de se taire? ou si malgré tout cela elle venoit à s'expliquer & à se plaindre des relâchemens qu'elle apperçoit & des fautes qui se commettent, ne seroit-on pas tenté de lui alléguer ce Proverbe cité par Jesus-Christ dans l'Évangile de Saint Luc :

Luc 4. Médecin, guérissez-vous vous-même.

23.

II. Vigilance. Tout Supérieur est responsable de ceux que Dieu a mis sous son obéissance. Par conséquent il doit veiller sur eux : un pere sur sa famille, un Pasteur sur son troupeau, &
vous

vous sur votre maison. Devoir que vous ne pouvez négliger sans une offense très-griève : car c'est de-là que dépend, ou le foutien, ou la ruine d'une communauté. Un tel intérêt n'est-il pas assez grand pour engager la conscience, & ne devez-vous pas trembler en y pensant ? Ce n'est pas mon dessein de vous troubler par de vaines frayeurs ; mais en vérité bien des Supérieures vivent là-dessus dans une sécurité pire que tous les scrupules & toutes les frayeurs que je vous donnerois. Elles sont dans leur place comme ces Idoles que nous dépeint le Prophete au Pseume cent treizième. On leur présente de l'encens ; mais du reste *elles ont des* Ps. 113. *yeux & ne voyent point, elles ont des oreilles & n'entendent point ; elles ont des mains & n'agissent point, elles ont des pieds & ne marchent point.* C'est-à-dire, qu'ennemies de tout soin & de toute peine, elles n'entrent presque en rien, elles ne s'informent de rien, elles ne prennent garde à rien. Leur unique vue est de couler en repos le tems de leur supériorité, pourvu qu'on ne les importune point & qu'on les laisse en repos, elles sont contentes. Mais cependant tout le temporel d'une maison est mal admi-

nistré & se dissipe ; mais cependant mille usages s'introduisent , & chacune se donne des libertés qui passent en coutume & qui sont de véritables abus ; mais cependant les anciens réglemens s'abolissent , la discipline domestique se renverse , le recueillement se perd , la ferveur se refroidit , plus de zèle pour le service de Dieu , plus de silence , plus de retenue , plus d'oraison ; & plaise au Ciel que d'autres désordres ne succèdent pas à ceux-ci , & que l'abomination de la désolation ne s'établisse pas dans le lieu saint.

Or rien de tout cela ne retombera-t-il sur la Supérieure ? & sera-t-elle dûement justifiée devant Dieu , quand elle dira : Seigneur , je n'en étois pas instruite ? Non , elle ne l'étoit pas , mais parce qu'elle ne vouloit pas l'être , ou qu'elle ne le vouloit pas bien ; mais parce qu'elle se soucioit peu de l'être ; mais parce qu'elle ne prenoit pas les mesures raisonnables pour l'être. Quel poids aura-t-elle donc à porter , & n'est-il pas à craindre qu'elle n'en soit accablée ; Gardez-vous au reste de donner dans une extrémité toute opposée ; & apprenez à distinguer la vigilance qui est une vertu , & l'inquiétude , qui est une

foiblesse. Rendez-vous attentive & vigilante ; c'est ce que je vous demande : mais je n'entends point que vous foyez de ces Supérieures timides & trop recherchantes , qui prennent ombre de tout & que tout allarme. Esprits défiants & soupçonneux. Leurs vivacités , leurs mouvemens , leurs agitations continuelles les fatiguent beaucoup , quoiqu'assez inutilement ; & par-là même elles ne fatiguent pas moins une communauté , composée de très-bons sujets , qui n'ont pas besoin d'une inspection si scrupuleuse & si incommode. Il y a de la modération en toutes choses , & des bornes où il faut se contenir.

III. Charité. Que ne puis-je vous l'inspirer dans la perfection que vous devez l'avoir ; ou puissiez-vous travailler solidement à l'acquérir , & la mettre par-tout en œuvre ! Remarquez , s'il vous plaît , ce que je dis : dans toute la perfection que vous devez l'avoir. Et en effet , cette charité commune & fraternelle que nous nous devons les uns aux autres en qualité de chrétiens , ne suffit pas à une Supérieure au regard de ses filles ; mais puisque ce sont ses filles en Jesus-Christ , elle leur doit une

524 G O U V E R N E M E N T
charité de mere. Je veux dire qu'elle
leur doit une charité tendre , pour
compatir à leurs infirmités ; une chari-
té bienfaisante , pour leur faire tous les
plaisirs & leur procurer tous les soula-
gemens conformes à leur état ; une
charité affable & prévenante , pour
leur ouvrir le cœur & leur donner la
confiance de lui exposer leurs senti-
mens , une charité douce & patiente ,
pour les écouter à toutes les heures &
ne les rebuter jamais , malgré l'ennui
que quelques-unes peuvent lui causer ;
une charité universelle , qui les em-
brasse toutes en notre Seigneur , sans
distinction & sans prédilection. De cette
forte vous aurez dans votre gouverne-
ment la plus solide & la plus sensible
consolation que puisse désirer une Su-
périeure , qui est de voir ses filles venir
à elle avec confiance ; lui obéir par
amour , & non par crainte ; chercher
auprès d'elle leur soutien dans toutes
leurs peines , & leur conseil dans tou-
tes leurs résolutions ; lui faire part de
leurs pensées les plus intimes & déposer
leurs ames dans ses mains.

Mais, que seroit-ce si vous étiez de
ces Supérieures hautes & impérieuses ,
qui pensent bien plus à relever leur au-

torité, qu'à l'adoucir & à la tempérer, de ces Supérieures indifférentes, dures, sans pitié, (car il y en a de ce caractère, & je ne crois pas m'exprimer trop fortement) de ces supérieures très-indulgentes pour elles-mêmes, très-peu touchées des besoins d'autrui, & traitant volontiers d'imaginaires tous les maux dont on se plaint; de ces Supérieures brusques dans leurs manières, séches dans leurs paroles, aigres dans leurs réprimandes, fâcheuses dans leurs humeurs, partiales dans leurs affections, accordant tout aux unes, & refusant tout aux autres. Pourriez-vous alors trouver mauvais que les cœurs vous fussent fermés, & que chaque particulière, après avoir essuyé vos rebuts & vos rigueurs extrêmes, se tint à l'écart, & attendît une conduite plus charitable & plus engageante que la vôtre? Souvenez-vous que le joug de la religion est le joug de Jésus-Christ, & que Jésus-Christ nous assure dans les termes les plus formels que son joug est doux & son fardeau léger. Ne démentez pas cette parole de la vérité même, & n'appesantissez pas, ne rendez pas insupportable un joug, qui selon la promesse de notre divin maître

tre, doit être aisé à porter. Il ne faut pécher par aucun excès : mais il me semble après tout que dans une Supérieure il seroit moins condamnable de pécher par un peu trop de bonté, que par trop de sévérité. Pensez que vos filles ne sont pas nées esclaves, qu'elles ne sont pas nées dans la dépendance ; mais qu'elles s'y sont réduites volontairement & par choix ; que ce sont les servantes de Dieu, qui est un Dieu de miséricorde ; que c'est le plus cher troupeau du Fils de Dieu, qui en a fait ses épouses. Peut-être quelqu'une vous paroîtra-t-elle trop délicate, trop occupée de sa santé ; mais à moins que vous n'en ayez une certitude bien fondée, penchez plutôt à la contenter, autant que cela se peut, qu'à lui retrancher ce qu'elle croit lui être nécessaire. Dans le danger d'être trompée, il vaut mieux que vous le soyez en faisant du bien, que de l'être en contristant une personne & la mortifiant.

IV. Fermeté. C'est le correctif d'une lâche & mollè condescendance : car la charité ne doit point dégénérer dans une tolérance aveugle & pusillanime ;

ni affoiblir le gouvernement. Les puissances du siècle ont le glaive en main pour punir les coupables ; & vous avez en main l'autorité pour réprimer les esprits indociles , & pour les tenir dans le devoir. Quand donc l'occasion se présente , & qu'il y va de la gloire de Dieu & du bon ordre de votre communauté , c'est alors que vous devez vous armer d'une sainte assurance ; que vous devez avertir , reprendre , user de toute votre pouvoir , & vous opposer comme un mur d'airain à tous les scandales , & à toutes les nouveautés. Vous me direz qu'il faut à tout cela de l'affaisonnement & de l'onction : j'en conviens ; mais je vous dis aussi qu'il y faut de la force & de la résolution. Voyez quelle menace Dieu faisoit à son Prophete : elle est terrible , & elle vous regarde. *Prophete , je vous ai établi sur la maison d'Israël , pour lui annoncer mes ordres , & lui déclarer mes volontés. Si par une considération humaine , & par une timidité indigne de votre ministère , vous demeurez dans le silence : si vous manquez de vous faire entendre à ce peuple , & que quelqu'un s'égaré & se perde , il périra dans son péché & par son péché : mais ce péché même vous sera imputé , vous y participerez , & le sang de ce*

pécheur frappé de mon indignation & de ma colère, rejallira sur vous pour votre ruine & votre condamnation. C'est ainsi que Dieu vous parle à vous-mêmes dans la situation présente où vous êtes, & il n'y a rien là que vous ne puissiez vous appliquer.

Si par une trop grande réserve, vous avez des ménagemens où vous n'en devez point avoir ; si par votre extrême facilité, c'est la communauté qui vous gouverne, au lieu qu'on vous a constituée pour la gouverner, qu'arrivera-t-il de-là ? ce sera bientôt un renversement universel, parce qu'il n'y aura plus de frein qui arrête. Or dans ce renversement que vous auriez pu & dû prévenir, jugez ce qu'il y auroit à craindre pour vous de la part de Dieu. Mais je voudrois ne faire de peine à personne : vous le voudriez, & moi je vous dis qu'il y a des personnes à qui l'on est quelquefois obligé d'en faire. Mais je les choquerai, j'attirerai bien des murmures contre moi, & je prévois que cela fera du bruit : vous le prévoyez, & moi je vous répons qu'il y a des conjonctures où le bruit est nécessaire ; que les murmures retomberont sur celles qui s'y laisseront emporter ;

ter ; qu'ils passeront , & que vous aurez acquitté votre conscience. Mais il est fâcheux de s'exposer , en parlant , à des réponses désagréables , & à de secrètes animosités dont il ne sera pas aisé dans la suite d'effacer l'impression. La chose est fâcheuse, je le sçais ; mais je vous demande : qui parlera donc si vous vous taisez ; & comme vous avez les avantages de la supériorité, n'est-il pas juste que vous en ayez les désagrémens : Enfin, vous souhaitez de gagner les cœurs & de vous affectionner la maison : votre intention est bonne , elle est louable ; mais vous êtes dans l'erreur si vous comptez de vous faire aimer par une indulgence qui souffre tout , & qui accorde tout. On vous méprisera ; & celles-mêmes qui vous témoigneront plus d'attachement , parce que vous ne les contredirez en rien, perdront pour vous toute estime dans le fond de l'ame. Car voilà comment nous sommes faits. En même tems que nous voulons , par le sentiment naturel , jouir de notre liberté & satisfaire nos désirs , si néanmoins un supérieur nous lâche trop la bride, & nous abandonne à nous-mêmes , notre raison le condamne. Ayez pour toutes vos filles

beauconp d'honnêteté, beaucoup de douceur, je vous l'ai déjà dit : mais d'ailleurs faites - leur comprendre que vous sçavez vous faire craindre, respecter & obéir. Elles ne vous en aimeront pas moins, & elles vous en estimeront davantage.

V. Prudence. De toutes les vertus requises pour le gouvernement, voilà sans contredit la plus importante : voilà l'ame de tout gouvernement, soit séculier, soit religieux. Aussi dans un supérieur la préfère-t-on à la sainteté même; & c'est une maxime générale, qu'il vaud mieux être gouverné par un homme sage quoique moins saint, que par un saint dépourvu d'une certaine sagesse. En effet, suivant la remarque de S. Augustin, un saint n'est saint que pour lui-même; mais un supérieur sage l'est pour le bien & l'utilité de sa maison. Avec cette prudence on est presque toujours assuré du succès; ou si le succès n'est pas tel qu'on pouvoit l'attendre, on est au moins toujours exempt de reproche, parce qu'on n'a point agi témérairement, & qu'on n'a rien entrepris mal-à-propos. Mais sans cette prudence, combien fait-on de fautes & combien

en fait-on faire aux autres ? Observez ces dernières paroles : combien de fautes fait-on faire aux autres ? Souvent une fille , qui du reste étoit un très-bon fujet , ou avoit toutes les qualités pour l'être, s'oublie, s'échappe , se dérouté, & se précipite , dans un égarement d'où peut-être elle ne reviendra jamais : pourquoi ? c'est qu'elle a eu le malheur d'avoir affaire à une supérieure indiscrette & inconsidérée , qui n'a pris nulle précaution à son égard ; qui n'a fait nulle attention au caractère de son esprit , à son tempérament , à ses dispositions ; qui n'a pas sçu se modérer, s'étudier ; choisir le tems, les conjonctures favorables, prévoir les suites d'un avertissement mal placé , & qui s'est livrée à un zèle trop impétueux pour la pousser & pour l'humilier.

C'est par cette raison qu'un très-saint Religieux , assez connu de nos jours & dont la mémoire est en vénération , prioit Dieu dans la défiance qu'il avoit de lui-même , de ne lui point donner de supérieurs qui fussent pour lui des occasions de chutes. Il est vrai que la prudence dont je vous parle , & dont vous concevez la nécessité , est un

don de Dieu , qui départ ses graces à qui lui plaît , & comme il lui plaît : mais il n'est pas moins vrai , qu'avec le secours d'enhaut on peut s'y former, on peut l'acquérir. On l'acquiert par la réflexion , & par de fréquens retours sur soi - même. On l'acquiert par les épreuves passées , & par les exemples dont on a été témoin. On l'acquiert en prenant conseil, & ne déférant point trop à son propre sens ; en consultant des personnes d'âge d'expérience , de vertu , & qu'on sçait être les plus capables de nous diriger. Mais sur-tout on

- Jac. 1.* l'obtient par la prière : car *si quelqu'un a besoin de sagesse* dit saint Jacques, *qu'il en demande à Dieu.* Que ce soit la votre grande ressource. Dans tous vos desfeins , dans toutes vos vues , dans toutes vos délibérations , implorez l'assistance de Dieu , & les lumières de son esprit. Tâchez d'abord à vous dégager de toute passion , de tout intétêt , de tout préjugé , qui pourroit vous séduire ; puis dites à Dieu comme Salomon : *Vous voyez , Seigneur , la droiture de mon ame. Je ne veux que ce que vous voulez : mais comment connoîtrai-je votre divine volonté, & comment l'accomplirai-je si vous ne m'éclairez & si vous ne m'aidez ? Envoyez-*
- Sap. 9.*
10.

PENSÉES DIVERSES, &c. 533
donc votre sagesse, ô mon Dieu ! Envoyez-la
moi du plus haut des cieux, afin qu'elle tra-
vaille avec moi, & que je travaille avec elle.
Dieu vous écoutera, il vous conduira,
il répandra sur vous ses bénédictions;
& tout votre gouvernement tournera
à sa gloire, à l'avantage de votre
communauté, & à votre sanctification.



Pensées diverses sur l'Etat Religieux

DE tous les titres dont le Docteur
des nations, sans blesser en aucu-
ne sorte l'humilité Chrétienne & Apof-
tolique, a cru pouvoir se glorifier se-
lon Dieu & en Dieu, il ne paroît pas
qu'il y en ait eu un qui lui fût plus cher ?
que celui de *prisonnier pour Jesus-Christ*, Ephes.
de *prisonnier dans le Seigneur*, & pour le 3. I. 14.
Seigneur. Aussi est-ce la qualité la plus ad Phi-
ordinaire qu'il prend en divers endroits lem. v.
de ses Epîtres; tant il s'estimoit heu- 1. & 9.
teux dans ses fers, & tant il trouvoit
de goût & d'onction à penser qu'il les
portoit pour la cause & l'amour de
son divin maître: C'est encore dans
le même esprit, qu'étant à Rome où il
avoit été conduit par l'ordre de Festus

gouverneur de Judée, & ayant assemblé devant lui une troupe de Juifs, afin de leur rendre compte de son état, il leur montrait sa chaîne : & leur disoit :

ACT. 28. 20. cette chaîne que vous voyez, mes Freres, autour de moi, c'est pour l'espérance d'Israël, que j'en suis chargé. Cette espérance d'Israël, cette vue des biens éternels qui lui étoient réservés, voilà ce qui lui adouciſſoit toutes les rigueurs de la captivité. Bien loin d'en gémir & de s'en plaindre, il en triomphoit de joie, il en étoit pénétré & rempli de consolation.

Or pourquoi dans un sens moins littéral, ne pourrois-je pas appliquer ces mêmes sentimens à une ame religieuse, sur-tout à l'une de ces sages & saintes vierges, qui volontairement & d'elles-mêmes, si j'ose user de cette expression, se font condamnées à une clôture perpétuelle ? Ce seul terme de clôture marque déjà par soi-même quelque chose de triste & dont la nature ne doit pas s'accommoder : mais qu'est-ce quand à cette clôture la perpétuité se trouve jointe ? Certainement une fille quoique née libre, ainsi que l'étoit Saint Paul, peut bien dire alors comme ce grand Apôtre, qu'elle est liée,

qu'elle est enchaînée, qu'elle est captive. Mais aussi ne puis-je douter qu'elle ne soit également animée, consolée, & même attendrie lorsqu'elle vient à faire devant Dieu cette réflexion si touchante: qu'elle est captive *pour Jesus-Christ*; qu'elle est captive *dans le Seigneur*, & *pour le Seigneur*, qu'elle est captive & enchaînée *pour l'espérance d'Israël*. Espérance qu'elle conserve précieusement dans son sein, & qu'elle ne voudroit pas risquer pour tous les plaisirs du monde. Elle considère la clôture où sa profession la retient, comme un rempart contre la licence des enfans du siècle; & plus elle conçoit le danger de cette licence mondaine, plus elle aime ses liens. Elle voudroit, s'il étoit possible, les serrer toujours davantage. Elle en rend sans cesse à Dieu de nouvelles actions de grâces, & mille fois elle se félicite elle-même d'avoir sçu perdre sa liberté afin que sa liberté ne la perdît pas.

¶ Qu'est-ce que la volonté de l'homme, & qu'est-ce sur tout que ce qu'on appelle propre volonté? cette volonté propre est une volonté particulière, qui se renferme toute entière dans elle-même, & ne suit en toutes cho-

ses que son gré & que ses affections. Rien n'est plus dangereux, & ne cause de plus grands maux dans une communauté Religieuse. Car comme les affections sont aussi différentes que le sont les caractères, & que le gré de l'un est souvent tout opposé à celui de l'autre, on voit assez quelle confusion ce seroit & quelles divisions s'ensuivroient, si chacun dans toute sa conduite n'avoit point d'autre principe, que d'agir selon qu'il lui plaît. Voilà pourquoi les Peres, & entre les autres Saint Bernard, ont tant déclamé contre cette propre volonté, & l'ont regardée comme la ruine des sociétés les plus régulières. Mais voici l'avantage inestimable de l'obéissance religieuse; c'est que toutes ces volontés particulières, elle les réunit dans une même volonté, dans une volonté universelle & commune, qui est la volonté de Dieu, & qui nous est déclarée dans nos regles & par la bouche de nos supérieurs. Ainsi malgré la diversité & même la contrariété des esprits & des inclinations, elle conserve l'ordre, l'unanimité, la paix.

Pour mieux comprendre ce précieux avantage de l'obéissance, &

pour mieux reconnoître la sagesse de Dieu dans l'institution des Ordres Religieux, il n'y a qu'à considérer les dérèglemens de notre volonté & ses égaremens, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. C'est une volonté aveugle : elle réside dans le cœur, qui lui-même n'est que ténèbres & qu'obscurité. C'est une volonté inconstante & volage : aujourd'hui nous voulons, & demain nous ne voulons plus ; maintenant un exercice est de notre goût, & bientôt ensuite il nous ennuie & nous rebute. C'est une volonté incertaine & irrésolue : en mille rencontres on ne sçait à quoi s'en tenir, ni quel parti prendre. C'est une volonté capricieuse & bizarre : souvent on veut sans raison & même contre toute raison. C'est une volonté dure & opiniâtre : on a toutes les peines du monde à céder jusques dans les moindres sujets, & il suffit qu'on nous contredise, pour nous obstiner davantage. C'est une volonté hautaine & impérieuse, jalouse de ses prétendus droits, & délicate sur tout ce qui les blesse : si vous entreprenez de la gêner en quoi que ce soit, elle s'élève, & ne cherche qu'à secouer le joug. Que dirai-je de plus ? C'est une vo-

lonté violente & précipitée dans ses desirs: s'ils ne sont promptement satisfaits, elle s'impatiente, elle murmure, elle éclate. C'est une volonté artificieuse & trompeuse: les prétextes ne lui manquent jamais pour séduire l'esprit & pour le prévenir en sa faveur. Mais par-dessus tout, c'est une volonté perverse & criminelle: tout ce qui lui est défendu, c'est-là qu'elle se porte par un penchant de la nature corrompue & ennemie de la loi. Telles sont, dis-je, les malignes qualités de la volonté humaine telles en sont les dispositions, & pour les connoître nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes. Or à tout cela il faut un correctif; & ce correctif si nécessaire, c'est l'obéissance.

En effet, cette volonté aveugle, l'obéissance la dirige: cette volonté inconstante & volage, l'obéissance la fixe; cette volonté incertaine & irrésolue, l'obéissance la détermine; cette volonté capricieuse & bizarre, l'obéissance la redresse; cette volonté dure & opiniâtre, l'obéissance la fléchit; cette volonté impérieuse & hautaine, l'obéissance la soumet; cette volonté violente & précipitée, l'obéissance la

SUR L'ÉTAT RELIGIEUX. 539
réprime ; cette volonté artificieuse & trompeuse , l'obéissance la dévoile ; enfin cette volonté perverse & criminelle , l'obéissance la sanctifie. Que de merveilles , & de-là que d'heureux fruits doivent naître ! Car toutes les volontés dirigées de la sorte & conduites par l'obéissance , fixées , déterminées , redressées , fléchies , soumises , réprimées , éclairées , sanctifiées , s'ajustent alors & s'accordent aisément entre elles. C'est une même main qui leur donne l'impression , un même moteur qui les remue , un même guide qui leur trace la voie , un même législateur qui les gouverne , & qui à la faveur de la lumière divine qu'il reçoit d'en haut , prend soin de les assortir tellement ensemble , qu'elles ne heurtent point les unes contre les autres. De cette manière se vérifie ce qu'a prédit autrefois le Prophète , sçavoir qu'on verroit le lion & l'agneau paître en repos dans les mêmes pâturages , & se ranger sous le même pasteur ; c'est-à-dire , que sans égard à la différence des pays , des tempéramens , des humeurs , on verroit parmi des personnes religieuses , & sous le même chef , la concorde & l'uniformité la plus parfaite :

¶ Quel est l'état du monde où l'on soit exempt de toute dépendance, & où l'on fasse toutes ses volontés ? Je dis plus, & je demande quel est même l'état du monde où l'on ne soit pas continuellement obligé de rompre sa volonté, de renoncer à sa volonté, d'agir contre sa volonté, & dans les choses souvent les plus rebutantes & les plus contraires à notre sens ?

Cet état de franchise dont je parle, cet état de pleine liberté, est-ce la Cour ? mais qui ne sçait pas quelle est la vie de la Cour ? & y a-t-il esclave plus esclave que tout ce qui s'appelle Gens de Cour ? Est-ce la profession des armes ? mais toute la discipline militaire n'est-elle pas fondée sur l'obéissance, & sur l'obéissance la plus héroïque ; jusqu'à braver les périls, jusqu'à répandre son sang, jusqu'à risquer sa vie & à la perdre ? Sont-ce les dignités, les charges, les ministères publics ? mais n'est-il pas évident, que sous une spécieuse apparence, ce sont dans la pratique des assujettissemens perpétuels & très-réels, à moins qu'on ne veuille par un abus énorme en négliger toutes les fonctions & en abandonner tous les devoirs ? Est-ce la conduite

particuliere de chaque maison, de chaque famille? mais est-il une famille qui puisse bien se soutenir si la subordination y manque, & peut-on vivre sans trouble dans une maison, si l'on n'use incessamment de condescendance les uns envers les autres, aux dépens de ses propres inclinations? Est-ce le commerce ordinaire du monde? mais ce commerce du monde, tout aisé & tout agréable qu'il paroît, n'a-t-il pas ses loix, & des loix très-importunes & très-onéreuses? Quelles mesures & quels égards n'exige-t-il pas? A combien de coutumes & de modes de bienséances & de complaisances n'asservit-il pas? il faut donc par-tout sçavoir se captiver, sçavoir prendre sur soi & se gêner, sçavoir obéir & plier. Il le faut & voici où tout cela tend, voici le point où j'en veux venir. Car c'est une leçon sensible & palpable pour nous; je dis pour nous, soumis à la règle & à l'observance religieuse. Nous sommes dans un état de sujettion, nous portons le joug: mais c'est le joug du Seigneur: & pour nous l'adoucir, si quelquefois il nous semble pesant & incommode, tournons les yeux vers le monde. Voyons dans le monde com-

542 P E N S É E S D I V E R S E S
ment des hommes dépendent d'autres
hommes, comment des hommes obéis-
sent à d'autres hommes ; & quels sont
enfin ces hommes de qui l'on dépend
& à qui l'on obéit. De-là bientôt nous
apprendrons comment dans la maison
de Dieu nous devons obéir à Dieu-
même.

¶ On hait le monde dans soi-même
mais on l'aime dans autrui. Parlons
plus clairement. On renonce au mon-
de à tout rang, à toute distinction ; &
l'on se réduit, en se dévouant à Dieu,
dans un état humble, obscur, dépen-
dant. Voilà, ce me semble le monde
détruit dans nous, le voilà comme
anéanti. Mais cependant on sçait qu'u-
ne famille où l'on a pris naissance & à
qui l'on appartient par une étroite pro-
ximité, prospère dans le monde ; on
sçait qu'elle parvient à des places ho-
nourables, & c'est à quoi l'on est ex-
trêmement sensible, de quoi l'on s'ap-
plaudit intérieurement dans l'ame, sur
quoi l'on fait au-dehors éclater sa joie.
Si c'étoit par une pure affection du
sang de la nature, ce sentiment seroit
plus tolérable, quoiqu'il ne fût pas af-
lez religieux. Mais il y a plus : car on

est bien aise de sçavoir que des proches sont dans la splendeur , parce qu'il en doit rejaillir sur nous quelque rayon , parce qu'on acquiert ainsi une nouvelle considération parce que des égaux dans une communauté & même des supérieurs nous traiteront avec plus de ménagement & plus de circonspection. Secrette complaisance qu'on nourrit dans le fond du cœur , malgré les airs modestes dont on s'étudie à la couvrir. Or est-ce là un détachement parfait ; ou plutôt , n'est-ce pas une des plus subtiles illusions de l'amour propre , qui veut sauver du débris tout ce qu'il peut , & d'une part se dédommager de ce qu'il a perdu de l'autre ?

¶ Le monde nous quitte beaucoup plus vite que nous ne le quittons. A-t-il besoin de nous ? Malgré notre éloignement , il sçait bien nous retrouver : mais avons-nous besoin de lui ? Il commence à nous méconnoître. Ainsi , du moment qu'une jeune personne a pris le saint voile & qu'elle s'est engagée au Seigneur , c'est une illusion , si désormais elle se persuade , qu'une famille & des proches s'intéressent fort à ce qui la regarde. Je conviens qu'il y a

la-dessus des exceptions à faire ; mais les exceptions ne servent qu'à confirmer la règle générale. Saint Bernard l'éprouvoit lui-même de son temps, & le témoignoit à une Dame de piété en la remerciant de ses aumônes & de ses largesses. *Vous nous prévenez, lui écri-voit-il, vous nous comblez de vos graces ; & nous en sommes d'autant plus touchés qu'il n'y a entre vous & nous aucune autre alliance que celle de la charité. Car pour ce qui est de*

Propin- nos parens, ajoûtoit ce Pere, *en est-il un*
quis seul qui ait soin de nous ? *En est-il un, je*
nostris ne dirai pas, qui s'informe de nous, ni
fatti su- qui soit en peine de nous, mais même qui pen-
mus tan- se à nous ? Nous sommes pour eux comme un
quam vase cassé, qu'on jette & dont on ne fait nul
vas per- usage.
ditum.
 Bernar. usage.

ep. 118. Ces expressions, quoique fortes, ne nous marquent rien dont une fréquente & longue expérience n'ait dû nous convaincre. Toutefois il est étonnant de voir avec quel empressement, quelle vivacité, quelle ardeur, des personnes religieuses entrent dans les intérêts de leurs familles, je dis dans les intérêts temporels. D'aimer ses parens, on le doit ; pourvu que ce ne soit point un amour trop naturel, & qu'on se contente

contente de les aimer en Dieu & selon Dieu. Aidons-les de nos prieres, donnons-leur les conseils du salut, contribuons de tout notre pouvoir à la sanctification de leurs ames : mais du reste qu'avons-nous à faire de leurs desseins, de leurs vues ambitieuses, de leur établissement, de leur fortune, de leurs prétentions, de leurs procès ? Pourquoi nous ingérer en tout cela, & nous inquiéter de tout cela ? Hé du moins mourons au monde, comme le monde meurt à nous.

¶ Le Fils de Dieu disoit à ses Apôtres : *Vous êtes dans le monde, mais vous* JOAN. 7. *n'êtes pas du monde.* N'y a-t-il point des 15. 19. personnes Religieuses au regard de qui l'on devroit renverser la proposition, & à qui dans un sens tout opposé l'on pourroit dire : *Vous n'êtes pas dans le monde, mais vous êtes du monde.*

¶ Il n'est point absolument contre l'état d'un Religieux de voir le monde & de converser avec le monde ; mais dans quelle vue doit-il y aller, & comment y doit-il paroître ? comme l'Ambassadeur d'un Prince va dans un pays étranger. Cette comparaison est d'autant plus juste, qu'elle est fondée sur

2. Cor.
5. 20. la parole même de Saint Paul: *Nous faisons la fonction d'Ambassadeurs au nom de Jesus-Christ & pour Jesus-Christ.* Or le Ministre d'un Prince, pourquoi va-t-il dans une Cour étrangere, & de quelle maniere s'y comporte-t-il? Il y va, non point de son mouvement, ni par une inclination particuliere, mais précisément parce qu'il y est envoyé. Il ne pense point à y ménager d'autres intérêts, que les intérêts de son maître. S'il y fait des liaisons, des connoissances, ce n'est que par rapport à son maître & qu'autant qu'elles peuvent être utiles au service de son maître. C'est de concert avec son maître qu'il agit en tout; de son maître qu'il prend tous les ordres; à son maître qu'il rend compte de toutes ses démarches. Car il est l'homme du Prince, qui le députe, & pourvû que ce maître qu'il sert, soit content de son ministère, il lui importe peu que ceux auprès de qui il l'exerce, l'approuvent ou ne l'approuvent pas: ce ne sont pour lui que des étrangers, & ce n'est point d'eux qu'il fait dépendre sa fortune; ni chez eux qu'il a dessein de s'établir.

Belle image d'un Religieux qui par

une vocation Apostolique sort de sa retraite pour se communiquer au monde. Le monde lui est comme étranger, & néanmoins il y va ; mais pourquoi & comment ? Parce que Dieu l'y destine, selon que Dieu l'y destine, dans le même esprit que Dieu l'y destine. Il est l'homme de Dieu, & par conséquent il ne s'emploie dans le monde qu'à ce qui regarde Dieu, & qu'à ce qui peut glorifier Dieu. Voilà le point où il dirige toutes ses réflexions, toutes ses intentions, tous ses soins : le reste, quoi que ce soit, ne l'affectonne & ne le touche en aucune sorte. Tellement que s'il cessoit de trouver cette gloire de Dieu & ce bon plaisir de Dieu dans le commerce qu'il a avec le monde, il renonceroit à toute habitude au-dehors, & se tiendroit profondément enseveli dans l'obscurité d'une vie retirée & cachée. Disposition toute religieuse & toute sainte. Mais que seroit-ce, si prenant l'essor & s'é-mancipant volontiers d'une certaine observance régulière, il voyoit le monde par goût : si, dis-je, il voyoit le monde, parce que le monde lui plaît, parce que le silence & la solitude l'en-

nuient, parce qu'ennemi d'un travail qui applique, il cherche d'oisives conversations qui l'amusent, s'il voyoit le monde pour se faire un nom, pour acquérir du crédit & de la réputation, pour s'insinuer auprès des Grands & en être reçu avec distinction; s'il voyoit le monde pour avoir part à ses douceurs, pour en tirer des soulagemens & des secours, pour se rendre la vie plus agréable, & plus commode? chose bien déplorable, quand le monde, par un usage trop fréquent devient à un Religieux comme une demeure propre, tandis que sa propre maison, par le dégoût qu'il en conçoit, n'est plus pour lui que comme un lieu de passage ou comme un exil.

¶ Que de scènes se passent dans le monde, sur-tout à certains tems, en certaines conjonctures! Guerres entre les Etats, batailles sanglantes, victoires & défaites, négociations, traités de paix, alliances intrigues de Cour, établissement de fortune, décadences & révolutions: mille autres événemens dans la société humaine plus particuliers & moins éclatans; mais très-cônus toutefois & très-remarquables.

bles: les uns qui s'avancent & les autres qui demeurent, les uns qui gagnent & les autres qui perdent, les uns qui se réjouissent & les autres qui gémissent; ceux-là qui brillent dans une haute réputation, & ceux-ci qui tombent dans le décri & la confusion: morts subites, coups imprévus: procès, dissensions: que dirai-je encore, ou que n'aurois-je pas à dire, si j'entreprendois d'en venir à un détail immense dans son étendue? Or là-dessus quelle diversité de sentimens selon la diversité des intérêts! Que de discours & de raisonnemens! Que d'agitations & de mouvemens! On va, on vient, on délibère, on prend des mesures, tout est en alarmes, tout est en feu dans une Cour, dans un Royaume, dans une Province, dans un Quartier.

Cependant une ame religieuse dans le fond de sa solitude, où elle se plaît & qu'elle aime, ignore tout cela, & par conséquent n'en ressent pas le moindre trouble: ou si peut-être, pour m'exprimer de la sorte, à travers les murs qui lui servent de remparts contre le monde, & où elle se tient close & à couvert, le bruit de tout cela pé-

nétre enfin jusqu'à ses oreilles , son cœur n'en est pas plus ému , ni son repos plus altéré : pourquoi ? parce qu'elle n'a personnellement aucune part à tout cela. Ce n'est pas néanmoins qu'elle soit absolument insensible à tout ce qui arrive parmi le monde. Elle s'y intéresse assez pour recommander à Dieu les affaires publiques , assez pour s'employer auprès de Dieu en faveur de ceux qu'elle sçait être , ou dans l'égarement , ou dans la peine , & avoir plus besoin de l'assistance divine : mais du reste a-t-elle satisfait là-dessus à ce que la charité lui inspire , elle reprend tranquillement ses exercices ordinaires , & ne s'inquiète pas davantage ; s'appliquant l'oracle du Fils de Dieu , & se disant à elle-même ,

Math. Laissez les morts ensevelir leurs morts.

8. Il est donc vrai , & ce n'est point une contradiction de dire , que si dans un sens nul n'est plus sujet ni plus dépendant que le Religieux , nul aussi dans un autre sens , & un sens très-réel , n'est plus libre ni plus indépendant.

¶ La demeure , le vêtement , l'aliment , c'est à quoi saint Paul veut

qu'un Chrétien borne ses espérances en cette vie, & c'est aussi, à plus juste titre, où la pauvreté religieuse doit se renfermer. Mais en cela même il faut distinguer trois choses, le nécessaire, le commode, le superflu; le nécessaire, que la raison demande; le commode, que la sensualité recherche; le superflu, dont l'orgueil se pare & qui entretient le faste. Or quelle est la différence du mondain & du Religieux? C'est que l'homme du monde, sans se resserrer précisément à ce qui suffit, & ne le comptant pour rien, prétend avoir toutes ses commodités, & aller jusqu'à l'abondance & à la superfluité; au lieu que le Religieux, fidèle observateur de la pauvreté qu'il a vouée, s'en tient au pur nécessaire. D'où vient encore une autre différence très-essentielle. Car comme le commode & le superflu n'ont point de bornes, & qu'au contraire le simple nécessaire par lui-même est limité, il arrive de-là que les gens du monde ne goûtent jamais ce qu'ils ont, étant sans cesse agités de nouveaux desirs, & voulant toujours être plus à leur aise & dans une plus grande abondance; tandis que le Religieux qui a

552 PEN. DIV. SUR L'ÉTAT RELIG.
ſçu ſe fixer , uſe tranquillement de ce
que ſon état lui accorde. Il eſt content
parce qu'il ne ſouhaite rien davantage ,
& il ne ſouhaite rien davantage , parce
qu'il eſt content. A force de vouloir
être heureux , on ceſſe de l'être ; & dès
que l'on conſent à l'être moins , fur-
tout qu'on y conſent par principe de
religion , c'eſt alors qu'on l'eſt vérita-
blement & ſolidement.

Fin du Tome ſecond.



SUJETS ET ARTICLES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

DE LA PRIERE,

<i>P Réceptes de la Priere.</i>	1
<i>Sécheresses & aridités dans la Priere.</i>	
<i>Esprit de Priere.</i>	9
<i>Recours à la priere dans les afflictions de la vie.</i>	20
<i>Priere mentale ou pratique de méditation. Son importance à l'égard des gens du monde.</i>	29
<i>Usages des Oraisons jaculatoires, ou des fréquentes aspirations vers Dieu.</i>	41
<i>Oraison Dominicale. Comment elle nous condamne de la maniere que nous la récitons, & dans quel esprit nous la devons réciter.</i>	55
<i>Pensées diverses sur la Priere.</i>	93

DE L'HUMILITE'

ET DE L'ORGUEIL.

Parabole du Pharisien & du Publicain,
ou caractères de l'Orgueil & de l'Humilité, & les effets de l'un & de l'autre.

104

Caractère de l'Orgueil & ses pernicieux
effets dans le Pharisien. 110

Caractère de l'Humilité & ses effets salu-
taires dans le Publicain. 152

Solide & véritable grandeur de l'Humilité
chrétienne. 181

Illusion & danger d'une grande réputation.
209

Pensées diverses sur l'Humilité & l'Orgueil.
233

DE LA CHARITE' CHRETIENNE

Et des amitiés Humaines.

Caractère de la Charité Chrétienne. 254
Deux sortes d'amitiés ; les unes solides
ou prétendues solides, les autres sensibles
& prétendues innocentes. 280
Amitiés prétendues solides. 282

<i>Amitiés sensibles & prétendues innocentes.</i>	307
<i>Pensées diverses sur la Charité du prochain, & les amitiés humaines.</i>	329

DE L'EGLISE

Et de la soumission qui lui est dûe.

D <i>Evoirs indispensables de chaque fidele envers l'Eglise.</i>	337
<i>Marque essentielle & condition nécessaire d'une vraie obéissance à l'Eglise.</i>	352
<i>Actions de graces d'une Ame fidelle, & inviolablement attachée à l'Eglise.</i>	363
<i>Esprit de Neutralité dans les contestations de l'Eglise.</i>	371
<i>Pensées diverses sur l'Eglise & sur la sou- mission qui lui est dûe.</i>	389

DE L'ETAT RELIGIEUX.

V <i>eritable bonheur del'Etat Religieux.</i>	401
<i>Vocation Religieuse : combien il est impor- tant de s'y rendre fidele & de la suivre.</i>	411
<i>Esprit Religieux : quels biens il produit, comment il s'éteint, & comment on peut le faire revivre.</i>	421

<i>Habit Religieux : ce qu'il signifie, & à quoi il engage.</i>	444
<i>Vœux de Religion ou sacrifice Religieux.</i>	455
<i>Jugement du Religieux, ou le Religieux au jugement de Dieu.</i>	477
<i>Saintes résolutions d'une ame Religieuse, qui reconnoît la perfection de son état, & se confond de ses infidélités.</i>	499
<i>Gouvernement Religieux, & quelles vertus y sont plus nécessaires.</i>	510
<i>Pensées diverses sur l'état Religieux.</i>	533

Fin de la Table.

